



**HAL**  
open science

## Flores och Blanzeflor : L'amour courtois dans la Suède du XIVème siècle

Virgile Reiter

► **To cite this version:**

Virgile Reiter. Flores och Blanzeflor : L'amour courtois dans la Suède du XIVème siècle. Linguistique. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2015. Français. NNT : 2015PA040197 . tel-04291035

**HAL Id: tel-04291035**

**<https://theses.hal.science/tel-04291035v1>**

Submitted on 17 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

## ÉCOLE DOCTORALE IV

**Laboratoire de recherche EA 3556 REIGENN**

### THÈSE

pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Études Nordiques

Présentée et soutenue par :

**Virgile REITER**

le : 23 novembre 2015

***Flores och Blanzeflor***  
**L'amour courtois dans la Suède du XIV<sup>ème</sup> siècle**

**Sous la direction de :**

M. Jean-Marie MAILLEFER – Professeur émérite, Université Paris-Sorbonne

**Membres du jury :**

Mme Catalina GÎRBEA – Professeur, Université de Bucarest

M. Jürg GLAUSER – Professeur, Université de Zurich

M. Jean-Marie MAILLEFER – Professeur émérite, Université Paris-Sorbonne

Mme Hélène TÉTREL – Maître de Conférences H.D.R., Université de Brest

# Remerciements:

L'auteur aimerait remercier les personnes suivantes : M. le Professeur Jean-Marie Maillefer, pour son indéfectible soutien et ses conseils avisés lors de ces années de master et de doctorat ; les membres du jury, pour leur lecture attentive de la présente thèse et pour avoir accepté de jouer ce rôle lors de la soutenance ; toute l'équipe du département d'études scandinaves de l'Université Paris-Sorbonne, professeurs, maîtres de conférences, lecteurs et doctorants pour leur amitié, leurs encouragements et pour m'avoir accueilli tout d'abord en tant qu'élève puis en tant que collègue ; l'EA 3556 REIGENN pour son soutien, aussi bien financier qu'en matière de formation ; les membres de la branche scandinave de l'International Arthurian Society pour m'avoir accueilli en leur sein et m'avoir fait profiter de leur grande expertise en matière de littérature et d'histoire médiévale nordique ; mes parents, pour m'avoir soutenu dans ce projet et pour avoir accepté de jouer le rôle de correcteurs ; mes amis, pour m'avoir soutenu moralement durant l'élaboration de cette thèse ; Anne-Laure C., pour sa patience envers ma mauvaise humeur et mes moments de doute.

## *Flores och Blanzeflor: L'amour courtois dans la Suède du XIV<sup>ème</sup> siècle*

### Résumé

Comme les œuvres qui le précèdent : *Herr Ivan* en 1302 et *Hertig Fredrik av Normandi* en 1308, *Flores och Blanzeflor* fut composé en vers par un clerc inconnu sur l'ordre de la reine Eufemia de Norvège sans doute à l'occasion du mariage de sa fille Ingeborg avec le duc suédois Erik. La présente thèse propose d'envisager la traduction de *Flores och Blanzeflor* comme un acte politique de la part d'Eufemia. En offrant ces traductions à sa fille et son futur gendre d'abord, mais aussi plus généralement à l'aristocratie suédoise ensuite, la reine va en effet pouvoir contourner les interdits sociaux liés à son rang et à son genre et faire entendre sa voix dans le conflit qui agite au début du XIV<sup>ème</sup> siècle les aristocraties scandinaves, conflit dont son futur gendre est l'un des acteurs principaux. Le duc Erik et son frère Valdemar étaient en effet engagés depuis les premières années du XIV<sup>ème</sup> siècle dans un conflit de succession avec leur frère Birger, roi de Suède. Les Couronnes de Norvège et de Danemark, par le truchement des alliances, se trouvèrent elles aussi engagées dans la dispute, faisant de ce conflit d'abord interne à l'aristocratie suédoise un conflit pan-scandinave. Si les thèmes de la relation du souverain avec l'aristocratie sont de fait très présents dans *Flores och Blanzeflor*, le roman ne s'y limite pas, mais aborde aussi des problématiques contemporaines pour l'aristocratie scandinave, notamment la question de la Croisade et de la lutte contre les païens. La présente thèse s'accompagne d'une traduction du texte en français moderne basée sur l'édition du manuscrit Cod. Holm. D 4 par Emil Olson.

Mots clefs : Flores och Blanzeflor ; Eufemiavisorna ; Scandinavie ; Suède ; Norvège ; Danemark ; Moyen Âge ; Eufemia ; Royauté ; Reines médiévales ; Genre ; Aristocratie ; Croisade ; Littérature Médiévale ; Histoire médiévale ; Floire et Blanchefleur ; XIV<sup>ème</sup> siècle ; Le Conte de Floire et Blanchefleur ; Romans Idylliques ; Traductions médiévales ; femmes au Moyen Âge ; histoire des femmes

## *Flores och Blanzeflor and courtly love in XIV<sup>th</sup> century Sweden*

### Summary

*Flores och Blanzeflor* is a 1312 Old Swedish version of the French roman *Le Conte de Floire et Blanchefleur*. The text is part of the *Eufemiavisorna*, a group of three continental romans translated into Old Swedish at the beginning of the XIV<sup>th</sup> century by an unknown cleric on the order of Queen Eufemia of Norway, possibly to celebrate her daughter's marriage to Duke Erik of Sweden. The present thesis argues that those translations can be read as political acts from Queen Eufemia. The translations allowed her to project her voice in the political space while still conforming to the social norms of her time. *Flores och Blanzeflor* is as such closely related with the political turmoil that preoccupied the Scandinavian aristocracy at the beginning of the XIV<sup>th</sup> century, a turmoil centered around the conflict between Duke Erik and his brother Duke Valdemar on one side and their brother King Birger on the other. *Flores och Blanzeflor* with its insistence on good relations between the king and the aristocracy and its depiction of a peaceful crusade reflects the preoccupations of the Scandinavian aristocracy at the time. The roman's focus on providing an example of positive conduct with the Blanzeflor character can also be interpreted as a desire from Eufemia to provide her daughter with models of conduct for her future marriage. The present thesis includes a translation of *Flores och Blanzeflor* into Modern French based on the 1956 edition of Cod. Holm. D4 by Emil Olson.

Keywords: Flores och Blanzeflor; Eufemiavisorna; Eufemia; Medieval Literature; Sweden; Aristocracy; Medieval History; Gender Studies; Queen; Scandinavia; Middle Ages; Medieval Translations; Romans Idylliques; Floire et Blanchefleur; Medieval women; History of women

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

### ÉCOLE DOCTORALE :

ED 4 - Civilisations, cultures, littératures et sociétés

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Études Nordiques

# Table des matières

Résumé :.....	Erreur ! Signet non défini.
Abstract : .....	Erreur ! Signet non défini.
<b>Remerciements:</b> .....	<b>1</b>
<b>Table des matières</b> .....	<b>2</b>
<b>Table des tableaux et figures</b> .....	<b>6</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>7</b>
Du <i>Conte de Floire et Blanchefleur</i> à <i>Flores och Blanzeflor</i> .....	14
Problématique et annonce du plan .....	34
<b>Contexte historique : Erik, Håkon et Eufemia</b> .....	<b>38</b>
Les élites scandinaves au début du XIVème siècle, formation d'une classe .....	39
Birger, Erik et Valdemar : un conflit scandinave. ....	45
Les <i>Eufemiavisorna</i> et l' <i>Erikskrönikan</i> , des textes liés ? .....	54
Eufemia, les <i>Eufemiavisorna</i> et la diplomatie d'Håkon V .....	63
Conclusion du chapitre .....	71
<b>La <i>translatio</i> de <i>Flores och Blanzeflor</i>, entre adaptation et respect du texte</b> .....	<b>73</b>
Traducteurs et traductions dans le Moyen Âge occidental. ....	74
D'Håkon IV à Eufemia, les traductions de romans courtois dans l'espace nordique.....	87
<i>Flores och Blanzeflor</i> , le traducteur et Eufemia .....	98
Conclusion du chapitre .....	109
<b>La mise en scène du pouvoir royal dans <i>Flores och Blanzeflor</i></b> .....	<b>111</b>
Les richesses du roi Fenix, une mise en scène de son pouvoir .....	112
Le pouvoir discret de la Reine .....	133
Conclusion du chapitre .....	144
<b>Une société de chevaliers</b> .....	<b>146</b>
Des valeurs chevaleresques ?.....	147

L'épisode du départ de Flores.....	151
L'épisode du gardien de la tour .....	160
L'épisode du duel judiciaire.....	166
<i>Flores och Blanzefflor</i> : un renversement de l'ordre social ? .....	178
Conclusion du chapitre .....	183
<b><i>Flores och Blanzefflor</i> et L'Autre .....</b>	<b>184</b>
L'Autre et la tradition littéraire médiévale .....	186
L'espace de l'Orient dans <i>Flores och Blanzefflor</i> .....	198
Être païen dans <i>Flores och Blanzefflor</i> .....	208
Un Orient nordique ? .....	212
Conclusion du chapitre .....	222
<b>Emotions, féminité et masculinité dans <i>Flores och Blanzefflor</i>.....</b>	<b>224</b>
Le Genre médiéval.....	225
Manifester ses émotions dans <i>Flores och Blanzefflor</i> .....	230
Blanzefflor et la sainte évangéliste.....	240
Flores, une virilité androgyne. ....	253
Conclusion du chapitre .....	263
<b>Conclusion .....</b>	<b>264</b>
Résumé de l'ouvrage.....	265
Bilan.....	270
<b>Bibliographie .....</b>	<b>273</b>
Sources primaires (éditions modernes).....	273
Editions des versions scandinaves de Floire et Blancheffleur .....	273
Oeuvres suédoises inspirées par <i>Flores och Blanzefflor</i> à la fin du XIX <sup>ème</sup> siècle.....	273
Editions des principales versions européennes de Floire et Blancheffleur .....	274
Autres sources primaires.....	274
Editions des autres <i>Eufemiavisorna</i> .....	274

Archives numérisées .....	275
Autres sources médiévales .....	275
Bibliographie générale .....	277
Études consacrées à <i>Floire et Blanchefleur</i> et aux <i>Eufemiavisorna</i> .....	277
Études consacrées à la littérature médiévale et au contexte scandinave .....	279
Études générales .....	284
<b>Annexe 1 : Index des lieux, noms propres, et œuvres citées .....</b>	<b>291</b>
<b>Annexe 2 : Traduction de <i>Flores och Blanzeflor</i> .....</b>	<b>296</b>
Notes sur la présente traduction .....	296
<b>On parle ici de Flores et Blanzeflor .....</b>	<b>297</b>

# Table des tableaux et figures

TABLEAU 1 : MANUSCRITS CONTENANT LE CONTE DE FLOIRE ET BLANCHEFLEUR .....	14
TABLEAU 2 : CONTENU DE AM 191 FOL. ....	23
TABLEAU 3 : CONTENU DE HOLM D3.....	24
TABLEAU 4 : CONTENU DE HOLM D4.....	24
TABLEAU 5 : CONTENU DE HOLM D4 A .....	24
FIGURE 1 : REPARTITION PAR GENRE DES OEUVRES DANS LE MANUSCRIT HOLM D3 .....	96
FIGURE 2: REPARTITION PAR GENRE DU MANUSCRIT HOLM D4 A .....	97

Note sur les abréviations utilisées: nous utiliserons l'acronyme S.D.H.K pour la Svenskt Diplomatariums huvudkartotek, une collection de diplômes et de lettres médiévales concernant la Suède numérisés et mis en ligne par Riksarkivet à l'adresse suivante : <http://sok.riksarkivet.se/sdhk>. Les numéros suivant les acronymes renvoient à la référence du document dans la base de données.



# Introduction

*“When I came a second time to the *Friðjþófs saga* I found myself disliking it, and in surprise I began to ask myself the reason for this impression. I soon realized that it was because I had so accustomed myself to the spirit of the other sagas that the ethical views and the theme of the *Friðjþófs saga*, which were in direct violation of their standards, were repugnant to me.”<sup>1</sup>*

Ces mots très sévères, écrits au début du XX<sup>ème</sup> siècle par un philologue américain, Chester Nathan Gould, reflètent bien l’attitude de la recherche universitaire de son époque envers les sagas adaptées à partir d’œuvres non-nordiques, et plus généralement le dédain manifesté par la recherche du XIX<sup>ème</sup> siècle envers les traductions médiévales. Trop imprécises par rapport aux textes originaux, trop impures car forcément exogènes à leur culture d’accueil, elles sont vues au mieux comme des curiosités scientifiques, un reliquat d’un âge où le concept de traduction ne se serait pas encore totalement développé, ou pire encore comme des ouvrages sans intérêt scientifique. Elles souffraient en résumé d’être issues d’une période, le Moyen Âge, qui avait depuis son invention par les historiens plus ou moins mauvaise presse : son commencement n’était-il pas marqué par la chute de Rome aux mains des Germains, donc du triomphe des Barbares sur la civilisation ? L’époque n’était-elle pas qu’un âge de ténèbres pour les Anglo-saxons, une parenthèse marquée par l’obscurantisme des clercs entre la décadence finale de l’Antiquité et les lumières de l’humanisme de la Renaissance ? Bien sûr, cela n’a pas empêché certains de se pencher sur la littérature médiévale, et même, comme Chester Nathan Gould et la *Friðjþófs saga*, sur des œuvres influencées par des œuvres étrangères, mais toujours avec une certaine distance, voire comme Gould l’avoue lui-même, avec un certain dégoût.

De même que l’approche des universitaires sur le Moyen Âge s’est heureusement largement nuancée, les traductions médiévales, ou plutôt la *translatio*, terme qui nous permettra de différencier l’art de la traduction telle que pratiquée par les hommes du Moyen Âge de la traduction telle qu’on l’entend à l’heure actuelle, sont l’objet depuis les années 1970 d’un regain d’intérêt de la part des chercheurs. Il est vrai qu’en plus de la stigmatisation mentionnée plus haut, la *translatio* médiévale souffrait d’être à

---

<sup>1</sup> « *Quand j’ai lu pour une seconde fois la *Friðjþófs saga*, je me suis rendu compte qu’elle ne me plaisait pas, et, surpris, j’ai commencé à m’interroger sur les raisons de cette impression. J’ai vite réalisé que c’était dû au fait que j’étais tellement imprégné de l’esprit des autres sagas que l’éthique et le thème de la *Friðjþófs saga*, qui étaient en contradiction directe avec leurs standards, me dégoûtaient.* » Chester Nathan Gould, « *The Friðjþófs saga : An Oriental Tale* » in : *Scandinavian Studies and Notes* 7, 1922-23, pp. 219-250, (traduction personnelle).

cheval sur deux champs d'études : celui de la langue cible et celui de la langue source. Pour paraphraser Daniel W. Lacroix dans l'introduction à la traduction en français moderne de la *Saga de Charlemagne*, les chercheurs qui s'intéressaient au domaine culturel de la traduction considéraient bien souvent les œuvres étrangères comme intrinsèquement inférieures au génie particulier de la culture cible tandis que les spécialistes de l'aire du texte originel ne les lisaient pas pour elles-mêmes, mais pour l'éclairage qu'elles pouvaient apporter sur l'original<sup>2</sup>. Voilà peut-être quelques éléments d'explication du relatif anonymat des *Eufemiavisorna*, (les chansons d'Eufemia, en français), un groupe de trois textes composés en ancien-suédois dans les premières années du XIV<sup>ème</sup> siècle. Ces trois œuvres, *Herr Ivan* (1303), *Hertig Fredrik av Normandi* (1308) et *Flores och Blanzefflor* (1312), des traductions (ou faut-il parler d'adaptation ?) de romans courtois et pré-courtois français et allemands, tout en s'inspirant le cas échéant des traductions en vieux norrois réalisées à la cour d'Håkon IV<sup>3</sup>, constituent les premières œuvres profanes en langue suédoise. Ces textes vont influencer la production littéraire du Moyen Âge suédois, notamment les auteurs de chroniques<sup>4</sup> qui en tireront des exemples de comportements courtois pour les nobles qu'ils dépeignent. Les chansons d'Eufemia furent parmi les premiers textes publiés par la *Svenska Fornskriftsällskapet*<sup>5</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle : *Flores och Blanzefflor* est, de fait, la première œuvre éditée par cette société savante en 1844<sup>6</sup>, avec *Herr Ivan*<sup>7</sup> qui suit en 1849 et *Hertig Fredrik av Normandi*<sup>8</sup> quelques années plus tard, en 1853. La recherche universitaire restera pendant longtemps pourtant curieusement silencieuse sur ces textes, qui, quand ils sont étudiés, sont pris comme un

<sup>2</sup> *La Saga de Charlemagne*, trad. et éd. par Daniel Lacroix, Librairie Générale Française, 2000, p. 11.

<sup>3</sup> *Herr Ivan* et *Flores och Blanzefflor* sont des traductions d'*Yvain ou le chevalier au lion* de Chrétien de Troyes et du *Conte de Floire et Blanchefleur* de Robert d'Orbigny. La version originale d'*Hertig Fredrik av Normandi* est perdue, mais le traducteur nous indique qu'il a traduit le livre à partir d'une source allemande.

<sup>4</sup> Citons, entre autre, l'*Erikskrönikan*, traduite en français par Corinne Péneau (*Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*), éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005) dont les liens avec les *Eufemiavisorna* ont été largement étudiés dans plusieurs ouvrages et articles universitaires (voir entre autre Fulvio Ferrari, « Literature as a Performative Act: Erikskrönikan and the Making of a Nation. » dans Massimiliano Bampi et Fulvio Ferrari (éds.), *Lärdomber oc skämptan: Medieval Swedish Literature Reconsidered*, Svenska Fornskriftsällskapet, 2008.

<sup>5</sup> La « société suédoise des écrits anciens » fondée en 1843, publie encore aujourd'hui des textes du moyen âge suédois en latin et en ancien suédois, ainsi que des études consacrées à cette période.

<sup>6</sup> *Flores och Blanzefflor. En kärleks-dikt från medeltiden. Efter gamla handskrifter*, éd. par Gustav Edvard Klemming, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1844.

<sup>7</sup> *Herr Ivan Lejon-ridderen: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, éd. par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849.

<sup>8</sup> *Hertig Fredrik av Normandi. En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, éd. par J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853.

ensemble cohérent. Il y eut certes un petit engouement dans le domaine de la philologie à la suite des éditions modernes de ces textes, avec plusieurs études parues durant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Citons notamment les travaux de Gustav Storm<sup>9</sup>, Gustav E. Klemming, le premier éditeur du texte, ou Oskar Klockhoff<sup>10</sup> et ses *studier ofver Eufemiavisorna. Flores och Blanzefflor* a fait l'objet de monographies dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle : citons notamment Emil Olson, éditeur de l'oeuvre et auteur d'une étude sur la versification du roman en 1911<sup>11</sup>, ou l'article de 1923 d'Erik Noreen<sup>12</sup> sur le texte. Malgré cet élan initial, la somme de Walter Jansson, qui date de 1945<sup>13</sup>, restera pendant plusieurs décennies l'ouvrage de référence sur ces textes que la recherche historique semblait ignorer totalement. Il faut attendre les années 1990 et surtout le début des années 2000 pour voir un regain d'intérêt de la part des chercheurs de toutes les disciplines pour les *Eufemiavisorna*, avec aussi bien des philologues, des linguistes, que des historiens se penchant enfin sur ces sources. Il est vrai que les problèmes méthodologiques de l'historien face à une source littéraire sont nombreux, et qu'il est facile de se fourvoyer dans des approximations et des recoupements hasardeux en voulant étayer son propos.

Les œuvres du Moyen Âge scandinave n'ont pas bénéficié d'un meilleur traitement : aussi bien la matière islandaise que les *Eufemiavisorna* ont longtemps été considérés par la recherche comme de pures distractions sans objectif didactique qui remplissaient auprès des cours scandinaves le même rôle que nos œuvres de divertissement. Il est certes clair que les *Eufemiavisorna* avaient pour but de divertir leur audience, comme nous l'indique le traducteur dans l'introduction de *Herr Ivan* : il s'est mis en devoir de raconter l'histoire, pour l'amusement de ceux qui l'entendront, des deux rois les plus valeureux dont on ait entendu parler<sup>14</sup>. Réduire ces œuvres à un simple loisir de cour ne serait cependant pas leur faire justice. Tout d'abord parce qu'un texte peut tout à fait être à la fois divertissant et didactique. L'Église elle-même proposait d'utiliser des œuvres profanes pour répandre la bonne

---

<sup>9</sup> Gustav Storm « Om Eufemiaviserna » in *Særtryk af Tidsskr. for philol. og pædag. Ny række*, 1873.

<sup>10</sup> Oskar Klockhoff, *Studier öfver Eufemiavisorna*, C.J Lundström, Uppsala 1880.

<sup>11</sup> Olson, Emil, *Studier öfver rimmen i den fornsvenska Flores och Blanzefflor*, s.l., 1911.

<sup>12</sup> Noreen, Erik, *Studier rörande Eufemiavisorna. 1, Textkritiska anmärkningar till Flores och Blanzaflor*, Skrifter utgivna av K. Humanistiska vetenskapssamfundet i Uppsala, Uppsala, 1923.

<sup>13</sup> Valter Jansson, *Eufemiavisorna: En Filologisk Undersökning*, A.B. Lundequistska Bokhandeln, Uppsala, 1945.

<sup>14</sup> « *J nampn fadhers oc sons oc thäs hælgha andha / wil iak taka mik till handa / forna saghu fram att föra / them til skemptan ther a wilä höra/ aff the werdhogasta konunga twa / ther man ä hördhe sakt j fra* » (Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit/ Je veux m'atteler / A raconter d'anciennes légendes / pour le divertissement de ceux qui voudraient les entendre / au sujet des deux rois les plus valeureux / dont on ait entendu parler... ) *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Norstedt, Stockholm, 1849, p. 1.

parole parmi les élites séculières qui ne maîtrisaient pas le latin. Il revenait aux clercs de réaliser l'exégèse des textes religieux, pour ensuite distiller leurs messages dans des formes que les *illitterati* (ceux qui ne lisaient pas le latin) pouvaient comprendre. Si l'image, qui accompagne le sermon et décore les murs de l'église, est au centre de cette œuvre d'évangélisation, les textes profanes peuvent remplir aussi ce rôle, en montrant des personnages au comportement exemplaire dans des situations où leur foi (entre autres vertus) leur permet de triompher de l'adversité, même si certains demeurent sceptiques quant à l'influence que pourraient avoir sur les femmes ces textes. Dans ses *Quatre âges de l'homme*, Philippe de Novare déclare qu'il ne faut pas apprendre à lire aux femmes, sous peine que le Diable ne profite des chansons, contes ou lettres pour exploiter leur faiblesse naturelle et les faire pécher<sup>15</sup>. Cela n'enlève rien à leur pouvoir de divertissement, au contraire : le divertissement est le moyen par lequel les gens du siècle accèdent à la bonne parole. Pierre Bourdieu a montré à quel point il était nécessaire d'étudier le contexte intellectuel de production d'un texte dans le cadre de la circulation internationale des idées<sup>16</sup>. Un texte n'est pas en effet issu d'un néant de la création, mais bien d'un auteur (ou, dans notre cas, d'un traducteur) qui vit dans un milieu et une époque donnée, reste un produit de celle-ci, de même que son œuvre, qu'elle soit originale ou une traduction. Le cas des *Eufemiavisorna* est rendu encore plus complexe par deux facteurs : d'une part, les traductions, en ancien suédois, ont été réalisées en Norvège, d'autre part, ce sont des œuvres de commande, avec comme mécène la reine Eufemia de Norvège, ce qui constitue encore un intermédiaire à cette création.

L'année 2012 a marqué le 700<sup>ème</sup> anniversaire de la mort de la reine Eufemia de Norvège, fille du prince de Rügen. Issue d'une famille du nord de l'Allemagne, elle épousa Håkon V de Norvège et eut avec lui plusieurs filles. A part ces quelques éléments, on sait finalement assez peu de choses sur sa vie : même l'identité de son père est incertaine. Si son nom est cité une vingtaine de fois dans les *Regesta Norvegica*<sup>17</sup> et le *Diplomatarium Norvegicum*<sup>18</sup>, elle n'apparaît jamais dans un rôle actif : elle est soit mentionnée comme l'épouse de Håkon V, ou comme mère d'Ingeborg. Même constat dans la *Svenskt Diplomatariums huvudkartotek*<sup>19</sup>, où son nom n'apparaît que dans les chartes concernant sa

---

<sup>15</sup> Martin Aurell, *Le chevalier lettré*, Fayard, Paris, 2011, p. 221.

<sup>16</sup> Pierre Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées » in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, 145, pp. 3-8.

<sup>17</sup> *Regesta Norvegica*, éd. par Riksarkivet (NO), date inconnue, URL: [http://www.dokpro.uio.no/dipl\\_norv/regesta\\_felt.html](http://www.dokpro.uio.no/dipl_norv/regesta_felt.html) [consulté le 03/06/2014].

<sup>18</sup> *Diplomatarium Norvegicum*, éd. par Dokumentasjonsprosjektet, date inconnue, URL: [http://www.dokpro.uio.no/dipl\\_norv/diplom\\_felt.html](http://www.dokpro.uio.no/dipl_norv/diplom_felt.html) [consulté le 03/06/2014].

<sup>19</sup> *Svenskt Diplomatariums huvudkartotek över medeltidsbrev*, éd. par Riksarkivet (SE), date inconnue, URL: <http://sok.riksarkivet.se/SDHK>, [consulté le 03/06/2014].

filles ou son petit-fils Magnus Eriksson. La recherche semble également s'être peu intéressée à sa personne avant ces dernières années, avec, jusqu'en 2012, un seul article consacré à sa vie<sup>20</sup> et un ouvrage, *Queenship and Voice in Medieval Northern Europe*<sup>21</sup> de William Layher, qui consacre une partie de son ouvrage à son action en tant que patronne des arts. L'anniversaire de sa mort semble cependant avoir réveillé l'intérêt de la communauté scientifique, avec l'inauguration d'une rue portant le nom d'Eufemia à Oslo, mais aussi un mémoire de master soutenu à l'université d'Oslo par Henriette Mikkelsen Hoel<sup>22</sup> et un ouvrage dirigé par Bjørn Bandlien intitulé *Eufemia, Oslos middelalderdronning*<sup>23</sup>. Pourtant, le lecteur de ce dernier livre, par ailleurs très complet, sera frappé d'y trouver des articles qui traitent certes de la culture et de la littérature du vivant d'Eufemia, sans qu'aucun ne cherche à étudier plus avant la période norvégienne de la vie de la reine. Malgré ce relatif flou sur les détails de sa biographie, Eufemia est sans doute une des reines norvégiennes les plus connues de nos jours, toutes proportions gardées, bien plus que celle qui la précède, Isabel Bruce, ou celle qui lui succédera, Blanche de Namur. Son nom est en effet entré dans l'histoire grâce à son action de patronne littéraire. Malgré tout, elle reste une figure relativement mineure dans la recherche universitaire, y compris dans les ouvrages consacrés aux femmes médiévales : ni l'encyclopédie consacrée aux femmes médiévales de Katharina M. Wilson et Nadia Margolis<sup>24</sup> ni celle de Margaret Schaus, intitulée *Women and Gender in Medieval Europe*<sup>25</sup>, ne lui consacrent une entrée malgré son importance pour la littérature de la Suède médiévale.

Ces textes ouvrent pourtant à l'historien, s'il prend bien sûr les précautions méthodologiques nécessaires, une fenêtre sur les mentalités et la culture de cour de l'époque. Il ne s'agit pas d'essayer de dégager des parallèles avec la réalité dans ces romans, qui sont, de l'aveu même de l'auteur, des constructions littéraires destinées à l'amusement de la cour. Cependant, pour citer Michel Pastoureau, l'imaginaire n'est jamais loin de la réalité<sup>26</sup> quand on parle du Moyen Âge. Les images, les symboles,

---

<sup>20</sup> Stefanie Würth, "Eufemia, Deutsche Auftraggeberin schwedischer Literatur am norwegischen Hof" dans *Arbeiten zur Skandinavistik: 13. Arbeitstagung der deutschsprachigen Skandinavistik 29.7-3.8 1997 in Lyby, Oslo*, Fritz Paul, Frankfurt aM, 2000.

<sup>21</sup> William Layher, *Queenship and Voice in medieval northern Europe*, Palgrave MacMillan, 2010

<sup>22</sup> Henriette Mikkelsen Hoel, « Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen », mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012.

<sup>23</sup> Bjørn Bandlien, *Eufemia, Oslos middelalderdronning*, Dreyer, Oslo, 2012.

<sup>24</sup> Katharina M. Wilson et Nadia Margolis (dirs.), *Women in the middle ages: an encyclopedia*, Greenwood, 2004.

<sup>25</sup> Margaret Schaus, *Women and Gender in Medieval Europe : An Encyclopedia*, Routledge, New York, 2006.

<sup>26</sup> Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, Paris, 2012.

les exemples qu'on peut tirer du comportement des personnages de ces romans peuvent être aussi lus comme des modèles de comportement pour l'auditoire cible, c'est-à-dire les cours de l'aristocratie suédoise, qui peut sinon s'identifier, au moins s'échapper et s'instruire sur des mœurs étrangères (et perçues comme supérieures) qui peuvent s'appliquer à sa classe sociale. On trouve d'ailleurs avant même la traduction des *Eufemiavisorna* des exemples de textes courtois traduits en langue scandinave, et ce afin d'appuyer une politique culturelle bien précise, celle d'Håkon IV de Norvège, qui, environ 60 ans avant la traduction d'*Herr Ivan*, avait fait traduire des romans courtois en norrois pour servir de modèles à la noblesse norvégienne, qu'il désirait plus européanisée<sup>27</sup>. En présentant des modèles littéraires d'une cour idéale, peuplée de nobles courtois, les souverains scandinaves désiraient proposer à leur aristocratie, qui, au XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècle commence seulement à se former une identité de classe propre, des modèles qui assureraient la stabilité et la paix dans le royaume. Les valeurs de la courtoisie, qui ne sont pas à réduire à l'amour courtois, mettent au centre la nécessité de l'entente entre les membres de la cour face au vilain, qui est l'opposé de l'homme courtois. Cette idée de solidarité aristocratique contre vents et marées, se trouve en bonne place dans les *Eufemiavisorna* avant d'être reprise dans l'*Erikskrönikan*, comme l'a montré Fulvio Ferrari<sup>28</sup> mais est aussi déjà présente dans le *Miroir Royal*<sup>29</sup>, un texte didactique rédigé en vieux norrois dans le courant du XIII<sup>ème</sup> siècle.

Qu'est-ce qu'être courtois ? Le mot évoque à un lecteur moderne le chevalier en armure aux pieds de sa dame. Il est, depuis Gaston Paris<sup>30</sup> (1839-1903), associé aux aventures amoureuses et aux prouesses guerrières de preux chevaliers. Mais au-delà de l'aspect galant du terme, « l'amour courtois », la courtoisie désigne l'ensemble des pratiques sociales en vigueur à la cour : ce qui est courtois, c'est d'abord ce qui n'est pas du fait du « vilain », c'est à dire le paysan, le roturier. La courtoisie se confond avec les idéaux chevaleresques dans la mesure où le chevalier est un membre à part entière de la suite du roi, comme l'exemplaire Arthur et ses chevaliers de la Table ronde, de même que la reine et les autres femmes nobles qui sont dans l'entourage du roi. Elle offre à la noblesse un moyen de se différencier en tant que classe par rapport aux vilains en lui fournissant un modèle dont elle seule

---

<sup>27</sup> Liliane Irlenbusch-Reynard, "Translations at the court of Hákon Hákonarson: a well planned and highly selective programme" dans *Scandinavian Journal of History*, 36, 2011 pp. 387-405.

<sup>28</sup> Fulvio Ferrari, « Literature as a Performative Act: Erikskrönikan and the Making of a Nation. » in : Massimiliano Bampi et Fulvio Ferrari (éds.), *Lärdomber oc skämptan: Medieval Swedish Literature Reconsidered*, Svenska Fornskriftsällskapet, 2008.

<sup>29</sup> *Konungs Skuggsiá*, ed. par Ludvig Holm-Olsen, Oslo, 1945, Traduit en français par Einar Már Jónsson : *Le Miroir Royal*, éd. et trad. par Einar Már Jónsson, Nyon, 1997.

<sup>30</sup> Pour une étude plus approfondie sur l'œuvre de Gaston Paris, voir Kim Ji-hyun Philippa, *Pour une littérature médiévale moderne. Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité*, Honoré Champion, Paris, 2012.

connaît les codes, qui sont diffusés en circuits fermés par les troubadours et trouvères qui diffusaient les aventures de Tristan ou d'Yvain. En invoquant constamment un passé glorieux, que l'auteur déclare perdu, elle permet à une société aristocratique en crise de se rassembler autour de valeurs et de symboles communs : solidarité de classe, prouesses guerrières, défense de la chrétienté. Ce modèle courtois va prendre naissance en France au cours du XII<sup>ème</sup> siècle pour se diffuser dans toute l'Europe, y compris en Scandinavie, grâce aux traductions et aux productions locales inspirées des romans courtois des auteurs français. La disparité des contextes culturels politiques et économiques va faire que la réception de ce modèle sera bien différente selon les espaces et les périodes dans lesquels on se situe : comment imaginer qu'on comprenne de la même manière Yvain dans la France féodale du XII<sup>ème</sup> siècle et la Suède du XIV<sup>ème</sup> où l'aristocratie « élite » encore les souverains ? Les traducteurs des textes courtois devront donc adapter des romans écrits pour un public de la France du XII<sup>ème</sup> siècle à leur audience locale, non seulement pour lui rendre intelligible le message du roman, mais aussi souvent par souci de faire de ces romans un instrument de la politique de leur commanditaire : les moyens engagés pour produire une traduction de ce type à l'époque médiévale, de même que le public visé par ces traductions les rendent par essence politiques. Que ce but soit avoué ou plus ou moins inconscient, le choix des oeuvres, les modifications apportées par le traducteur selon les préceptes de la *translatio* pour retranscrire au mieux ce qu'il perçoit comme le message du texte, le contexte culturel de production, tout cela fait que ces traductions doivent être étudiées en tant qu'objet littéraire et historique produit dans un contexte qui peut différer grandement du contexte dans lequel le texte source a été écrit.

Ainsi l'auteur des *Eufemiavisorna* s'approprie et modifie pour son compte un texte produit deux siècles plus tôt en France, mais le fait à destination non pas de son propre entourage, qu'il doit connaître<sup>31</sup> mais bien de la cour du duc Erik. Notre homme est très certainement d'origine suédoise, mais réside en Norvège depuis au moins 10 ans quand *Flores och Blanzeflor* est composé. L'aristocratie suédoise a entre-temps connu plusieurs années de conflits internes et continue de se déchirer au sujet de la succession au trône de Suède. Le contexte politique est totalement différent en Norvège, qui jouit d'une stabilité politique sans précédent depuis déjà 60 ans et la victoire finale d'Håkon IV sur ses rivaux.

---

<sup>31</sup> Le traducteur fait certainement partie de l'entourage de la reine Eufemia qui l'a choisi (et nous n'avons pas de raison d'en douter) pour traduire les trois romans. La cour de Norvège était à l'époque un lieu très international, notamment grâce à la politique du roi Håkon d'accueillir des opposants aux autres couronnes, et était en position de force par rapport à ses voisins. Peter Algotsson, par exemple, s'exile en Norvège à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle après que sa famille est tombée en disgrâce auprès du roi Birger à la suite d'une affaire de rapt. Il est sans doute présent lors de la visite de Noël d'Erik en 1302 à Oslo où sont décidés les fiançailles entre le duc suédois et Ingeborg. Nous reviendrons plus avant sur l'identité du traducteur dans un chapitre ultérieur, voir ci-dessous p. 98.

Les langues des deux royaumes, qui restent proches, sont tout de même suffisamment différenciées depuis au moins deux siècles, pour rendre nécessaire une traduction de l'œuvre même si celle-ci existe déjà en norrois. Il semble donc important de différencier dans le cas présent l'audience du texte telle qu'elle a été pensée par l'auteur (ou le traducteur) qui n'est pas forcément son public réel. D'autant plus que la question de l'influence d'Eufemia sur les traductions mérite d'être posée : ce n'est certainement pas elle qui tenait la plume, mais il est entièrement possible qu'elle ait elle-même choisi les textes destinés à faire partie des cadeaux de mariage pour sa fille. Or, si le traducteur a certainement des liens avec la Suède, Eufemia reste étrangère à ce pays. Cela signifie que les *Eufemiavisorna* ont été créées non pas avec un point de vue d'un traducteur vivant lui-même au sein de son public, mais bien un étranger, observant de l'extérieur l'audience qu'il cherche à atteindre. Le message qu'il essaye de faire passer est donc celui qu'il perçoit comme pertinent pour son public cible. La question d'un décalage entre la réception de l'audience et l'intention de l'auteur peut alors être posée, même si le fait qu'aucun manuscrit d'époque n'ait été conservé rend toute étude de réception immédiate difficile.

### **Du Conte de Floire et Blanchefleur à Flores och Blanzeflor**

Etablir la généalogie exacte de *Flores och Blanzeflor* est un exercice difficile : nous ne disposons pas en effet des manuscrits qui ont servi de base pour la traduction et la multitude des versions du récit, qui est repris dans toute l'Europe jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, rend encore plus ardue l'étude des diverses influences sur le texte. Le récit trouve ses origines en France : composé par Robert d'Orbigny, un clerc tourangeau, vers 1150<sup>32</sup>, il est conservé en version complète dans trois manuscrits, ainsi par que d'importants fragments d'une version anglo-normande plus ancienne :

**TABLEAU 1 : MANUSCRITS CONTENANT LE CONTE DE FLOIRE ET BLANCHEFLEUR<sup>33</sup>**

1) Paris, BNF, fr.375, fol.247 v° b-254 v° a, fin du XIII <sup>ème</sup> siècle.
2) Paris, BNF, fr. 1447, fol. 1 r°-20 v°, XIV <sup>ème</sup> siècle.
3) Paris, BNF, fr.12562, fol.69 r°-89 r°, XV <sup>ème</sup> siècle.
4) Vatican, palat. lat. 1971 fol. 85 r°-90 v°, première moitié du XIII <sup>ème</sup> siècle.

L'œuvre de Robert d'Orbigny semble avoir été inspirée par la littérature orientale, arabe ou byzantine : on retrouve ainsi le schéma narratif du *Conte de Floire et Blanchefleur* dans le conte arabe *Neema et Noam*, ce qui fait dire à Jean-Luc Leclanche que les deux œuvres ont un ancêtre commun sous la forme

<sup>32</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, trad. et éd. par Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003, p. XVII. L'identité de l'auteur nous est connue par l'intermédiaire de Konrad Fleck, qui le cite dans sa propre version, *Flore und Blanscheflur*.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. VII.



d'un conte arabe plus ancien aujourd'hui perdu<sup>34</sup>. Cependant, l'origine orientale a été contestée au XIX<sup>ème</sup> siècle, certains arguant en faveur d'une origine purement française, en s'appuyant sur l'absence de versions antérieures à celles présentes dans les manuscrits 1 et 2<sup>35</sup>.

Une seconde version française existe, version dite populaire, un peu plus tardive : Margaret Pelan avance que le texte a été composé avant la fin du XII<sup>ème</sup> siècle dans l'ouest de la France, puis remanié dans la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle par un copiste<sup>36</sup>. Nous ne disposons que d'un seul manuscrit, malheureusement incomplet, de cette version : le manuscrit fr. 19152, conservé à la BNF. Le récit s'achève brutalement après 3400 vers alors que Flores vient de remporter un combat singulier au nom de l'émir de Babylone contre Jonas, l'ennemi qui attaquait la ville de ce dernier.

Les premières éditions du *Conte de Floire et Blanchefleur* sont le fait d'Immanuel Bekker en 1844<sup>37</sup> et d'Édelestand Du Méril en 1856<sup>38</sup>, ce dernier étant le premier à avoir proposé les deux versions du conte, qu'il désignera comme version « populaire » (*Floire et Blancheflor*) et version « aristocratique » (*Le Conte de Floire et Blanchefleur*), termes qui restent encore en usage dans la recherche actuelle. La version du manuscrit 1 a été généralement privilégiée par les éditeurs du texte car considérée comme supérieure par rapport à la version du manuscrit 2, y compris dans la dernière édition en date du texte (2003)<sup>39</sup>. Le manuscrit 3 est une copie tardive (XV<sup>ème</sup> siècle) du manuscrit 1<sup>40</sup> et n'a donc jamais été retenue par les éditeurs scientifiques de *Floire et Blanchefleur*. Quant aux fragments conservés au Vatican (manuscrit 4), ils correspondent à 1247 vers et sont considérés par Jean-Luc Leclanche comme les témoins d'une version plus ancienne, qu'il désigne comme insulaire puisqu'elle serait selon lui un témoignage de la version sur laquelle se basent les versions anglaises et scandinaves<sup>41</sup>.

La *Flóres Saga ok Blankiflúr* semble avoir été l'un des principaux modèles du traducteur suédois. Les deux versions partagent la même trame, avec les mêmes ajouts finaux détaillant la conversion de Flores grâce à Blanzeflor. La saga, composée en Norvège durant le XIII<sup>ème</sup> siècle prend pour modèle la

---

<sup>34</sup> *Ibid*, p. XVI.

<sup>35</sup> Patricia Grieve, *Floire and Blancheflor and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge 1997, p. 16.

<sup>36</sup> *Floire et Blancheflor*, éd. par Margaret Pelan, Ophrys, Paris, 1975.

<sup>37</sup> *Flore und Blanceflor, altfranzösischer Roman, nach der uhlandsichen Abschrift der Pariser Handschrift N. 6987*, éd. par Immanuel Bekker, G. Reimer, Berlin, 1844.

<sup>38</sup> *Floire et Blanceflor, poèmes du XIII<sup>ème</sup> siècle, publiés d'après les manuscrits avec une introduction, des notes et un glossaire*, éd. par Édelestand du Méril, Jannet, Paris, 1856.

<sup>39</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, trad. et éd. par Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003.

<sup>40</sup> *Ibid*, p. VII.

<sup>41</sup> *Ibid*. p. VIII.

version française de Robert d'Orbigny. Elle est conservée dans trois manuscrits médiévaux : NRA 65, le plus ancien conservé, est daté du début du XIV<sup>ème</sup> siècle mais ne comporte que des fragments du texte. AM 489, un peu plus tardif (vers 1450), contient la version la mieux préservée. *Flóres Saga ok Blankiflúr* y côtoie plusieurs autres sagas, dont la *Tristrams saga ok Ísoddar* et la *Ívents saga*. AM 575a date lui aussi du XV<sup>ème</sup> siècle mais est malheureusement difficilement lisible. Il ne contient qu'une seule autre saga, la *Dinus saga drambláta*, qui appartient aussi au groupe des *riddarasögur*. La plupart des versions du texte qui nous sont parvenues proviennent de manuscrits postérieurs à 1600, rendant difficile une datation précise du texte. La saga a malgré tout attiré l'attention de la recherche, et a connu plusieurs éditions et traductions, notamment l'édition d'Eugen Köbling<sup>42</sup> que nous utiliserons au cours de cette thèse.

Le terme *Eufemiavisorna* est issu de la recherche moderne. La première mention du terme remonte au XIX<sup>ème</sup> siècle : en 1873 le norvégien Gustav Storm publie à Kristiania *Om Eufemiavisene*<sup>43</sup> et deux ans plus tard le terme apparaît dans la recherche suédoise avec l'ouvrage de Knut Robert Geete, *Studier rörande Sveriges romantiska medeltidsdiktning : I. Eufemiavisorna*<sup>44</sup>. Malgré le caractère moderne du terme, les trois textes semblent très tôt, dans presque tous les manuscrits conservés<sup>45</sup>, avoir été regroupés sinon à la suite les uns des autres, tout du moins dans les mêmes volumes. Ces trois textes ont donc été considérés comme un ensemble cohérent, ce qui se traduit dans les premières études qui sont consacrées à une vue d'ensemble sur les trois textes. Ils ont pourtant chacun une identité propre, non seulement en tant que traductions/adaptations, qu'il faut considérer non pas comme un objet littéraire dérivé et inférieur à son original, comme la recherche l'a souvent fait pour les traductions médiévales, mais aussi entre eux : même s'ils sont liés par leur tonalité courtoise, par leur auteur et par leur commanditaire, les trois textes abordent chacun des personnages, des thèmes et des situations différents qui méritent d'être analysés certes en regard avec les autres textes du groupe et de la même époque, mais aussi en tant que tels. La conception médiévale de la traduction est en effet éloignée de notre conception moderne, car elle se concentre sur le sens général, quitte à trahir l'œuvre pour appuyer sur certains points chers au traducteur. C'est le cas par exemple des thématiques chrétiennes et des exemples de comportements pieux que le traducteur suédois ne manque jamais, dans les trois textes,

---

<sup>42</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896.

<sup>43</sup> Gustav Storm, « Om Eufemiaviserna » dans *Særtryk af Tidskr. for philol. og pædagog. Nyrække*, 1873.

<sup>44</sup> Knut Robert Geete, *Studier rörande Sveriges romantiska medeltidsdiktning : I. Eufemiavisorna*, Edquist, Uppsala, 1875.

<sup>45</sup> À l'exception d'AM. 191 qui ne contient que *Flores och Blanzeflor*, voir le tableau p. 24 ci-dessous.

de souligner à chaque fois qu'ils apparaissent, de même que la gloire divine<sup>46</sup>. Au contraire, il semble peu intéressé par les personnifications des sentiments des personnages<sup>47</sup>, pourtant un *topos* classique des romans courtois que l'on retrouve aussi bien dans *Yvain ou le chevalier au lion* que dans *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, à moins que l'absence de ceux-ci ne soit due à la crainte de heurter des sensibilités scandinaves qui goûtent peu l'épanchement des sentiments. Car notre traducteur sait aussi faire preuve de didactique pour adapter son texte à son public : ainsi, les termes susceptibles d'être inconnus de l'audience sont expliqués. C'est le cas dans *Flores och Blanzeflor*:

*Ainsi il fut appelé Flores,*

*Elle acquit le nom de Blanzeflor :*

*Le nom du premier signifie fleur*

*Et son nom à elle veut dire blanche fleur..<sup>48</sup>*

Loin de simplifier son texte en raison d'une maîtrise insuffisante de la langue source, le traducteur semble conscient des spécificités et des attentes de son public, mais désire aussi faire passer un message cohérent à son audience : il met en scène les us et coutumes de la cour courtoise idéale dans ces trois textes, où sont systématiquement soulignées les valeurs de la courtoisie : largesse, entente entre les membres de l'aristocratie, image d'un *rex iustus*... Au point que l'amour, pourtant le thème central du *Conte de Floire et Blanchefleur*, semble être mis en retrait par rapport à ce discours : Flores est bien sûr motivé par son amour pour Blanzeflor, mais c'est finalement ses talents de noble courtois, ainsi que l'aide de Dieu, qui lui permettent de retrouver sa bien-aimée, et non la force de son amour comme dans la version attribuée à Robert d'Orbigny.

Si *Flores och Blanzeflor* semble bien être basé en grande partie sur *Flóres Saga ok Blankiflúr*, comme l'a montré entre autres Massimiliano Bampi dans l'un des seuls articles consacrés à la version suédoise

---

<sup>46</sup> Massimiliano Bampi, "Translating Courtly Literature and Ideology in Medieval Sweden: *Flores och Blanzeflor*", in : *Viking and Medieval Scandinavia*, 2008, 4, pp. 1-14.

<sup>47</sup> Hannah Steinunn Thorleifsdottir, *La traduction norroise d'Yvain et le chevalier au lion de Chrétien de Troyes et ses copies islandaises*, Thèse de doctorat non publiée, Université Paris IV Sorbonne, Paris, 1995.

<sup>48</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 103 – 106 traduction personnelle (toutes les citations issues de *Flores och Blanzeflor* proviennent, sauf indication contraire, de la traduction présente en annexe de cette thèse, qui est basée sur cette édition.)

du récit<sup>49</sup>, les origines de la version norroise font débat : Kölbing, dans son édition de 1896<sup>50</sup> soutient la thèse d'un groupe de versions « germaniques »<sup>51</sup>, auquel appartiendraient les versions scandinaves, basées sur la version française « aristocratique ». Il distingue d'autre part un deuxième groupe, comprenant les versions « latines »<sup>52</sup>, basée sur la version française dite « populaire ». Patricia Grieve postule quant à elle, sans pouvoir en apporter la preuve, une parenté entre les versions scandinaves et une des versions espagnoles médiévales, la *Crónica de Flores y Blancaflor*<sup>53</sup>, citant la parenté thématique entre les textes (les versions scandinaves et la *Crónica* insistent en effet particulièrement sur les aspects hagiographiques et didactiques du récit<sup>54</sup>), tout en acceptant aussi l'origine « aristocratique » des versions scandinaves. La version suédoise, quand elle n'est pas simplement ignorée par la recherche, est considérée comme une traduction directe de la version norroise<sup>55</sup>.

Le roman suédois suit les aventures de Flores, un prince païen, fils du roi d'Apolis, Fenix, qui part à la recherche de sa bien-aimée, Blanzefflor, une jeune chrétienne née le même jour que lui d'une mère prisonnière à la cour. Le roman commence avec le roi Fenix et ses hommes partis en expédition vers l'Espagne. Après avoir attaqué un convoi de pèlerins et tué son père, le roi capture la mère de Blanzefflor afin d'offrir « une chrétienne » à sa femme. Celle-ci s'aperçoit rapidement que sa nouvelle servante est enceinte, comme elle, et les deux femmes accouchent en même temps le dimanche des Rameaux : la reine d'un garçon, Flores et la servante d'une fille, Blanzefflor. Si ce n'est qu'ils ne partagent pas la même nourrice, les deux enfants sont élevés ensemble « dans la coutume chrétienne » et montrent rapidement des dispositions exceptionnelles pour apprendre « la langue des livres », le latin. Très vite, le roi s'agace de l'amour que porte son fils à une fille d'esclave chrétienne et projette de la faire tuer. Mais sur les conseils de son épouse, il épargne la jeune fille et échafaude un plan pour l'éloigner en faisant croire à son fils que sa bien-aimée est morte : le jeune homme sera envoyé chez une tante, tandis que la jeune fille sera vendue à des marchands, et l'argent de la vente servira à lui

---

<sup>49</sup> Massimiliano Bampi, “Translating Courtly Literature and Ideology in Medieval Sweden: *Flores och Blanzefflor*”, in : *Viking and Medieval Scandinavia*, 2008, 4, p. 1-14.

<sup>50</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, 1896.

<sup>51</sup> Version en moyen haut allemand de Konrad Fleck, *Flore und Blanschefflor*, version en néerlandais, *Floyris*, version en moyen néerlandais *Floris ende Blancefloer* de Diederik van Assenede, version en moyen anglais *Floris and Blancheflour*, version en moyen bas allemand *Flos unde Blankflos*.

<sup>52</sup> Les deux versions italiennes : *Cantare di Fiorio e Biancifiore* et le *Filocolo* de Boccace, un poème en grec, le roman en prose espagnol *Flore y Blancaflor*.

<sup>53</sup> *Crónica de Flores y Blancaflor*, éd. David Arbesú, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, Phoenix, 2011.

<sup>54</sup> Patricia Grieve, *Floire and Blancheflor and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997, p. 38.

<sup>55</sup> Massimiliano Bampi, “Translating Courtly Literature and Ideology in Medieval Sweden: *Flores och Blanzefflor*”, in : *Viking and Medieval Scandinavia*, 2008, 4, pp. 1-14, p. 2.

confectionner un tombeau pour tromper Flores. Le plan est mis à exécution et Blanzefflor est vendue contre une somme importante, qui comprend une magnifique coupe que l'auteur fait remonter à la guerre de Troie. Mais Flores, qui ne supporte pas d'être séparée de celle qu'il aime, dépérit malgré les attentions de sa tante et comprend qu'il a été trahi. En plein désespoir, il est rappelé par son père qui lui annonce la mort de Blanzefflor. En voyant le tombeau de celle-ci il menace immédiatement de se tuer et ne doit la vie qu'à l'intervention de sa mère qui convainc Fenix d'avouer la supercherie à son fils. Celui-ci, peu rancunier, demande à son père des fonds pour partir à la recherche de sa bien-aimée, déguisé en marchand. Après bien des hésitations et des regrets, le roi païen accepte et couvre d'or son fils, qui part sur la trace de Blanzefflor. Celle-ci a entre-temps été revendue par des marchands au roi de Babylone qui l'a fait emmener dans son harem.

Déguisé en marchand, le jeune homme va remonter la piste des marchands, apprend d'abord auprès d'un aubergiste où a été emmenée Blanzefflor, puis se fait l'ami d'un puissant marchand de Bagdad et d'un passeur qui lui indique un homme de confiance à Babylone même. A chaque fois, l'air mélancolique de Flores et sa ressemblance frappante avec Blanzefflor mettent la puce à l'oreille de ses hôtes, qui sont amplement remerciés par de somptueux cadeaux de la part du jeune homme. Après avoir connu un moment de doute vite oublié lors de son arrivée à Babylone, il se confie à l'ami du passeur qui l'héberge, et après s'être assuré que celui-ci lui ait juré fidélité, lui dévoile ses plans. Celui-ci tente de dissuader son ami d'entreprendre le sauvetage de sa promise, lui expliquant les mœurs peu orthodoxes du roi de Babylone : celui-ci rassemble les plus belles jeunes filles qu'il peut trouver dans sa tour, fortement gardée nuit et jour par des gardiens cruels et des troupes nombreuses. Chaque année, il prend une nouvelle épouse, s'assurant que celle-ci est vierge grâce à un cours d'eau magique qui coule à l'intérieur de la tour et fait exécuter la précédente afin qu'aucun autre homme ne puisse la toucher ensuite. Blanzefflor, en tant que la plus charmante des jeunes filles emprisonnées, est la prochaine sur la liste. Cédant à l'insistance de Flores, son hôte lui propose un plan pour s'attirer les faveurs du gardien et donc pouvoir pénétrer dans la tour : il lui faudra pour cela se montrer à la fois courtois et généreux envers lui, puisqu'il devra le vaincre aux échecs et lui offrir, malgré tout, ses gains. Flores exécute ce plan et, profitant d'un serment d'allégeance pris à la légère par le gardien, parvient à pénétrer dans la tour et à retrouver son amie. Les deux amoureux, avec l'aide d'une autre captive, coulent des jours heureux ensemble jusqu'à ce que le roi découvre le pot-aux-roses.

Heureusement, grâce à la sagesse des conseillers du roi, ce dernier ne les tue pas sur-le-champ et accepte qu'ils passent en jugement devant le conseil du royaume. Si une partie de celui-ci se montre encore plus féroce que le roi, proposant des peines plus terribles les unes que les autres, le roi écoute

finalement ses conseillers les plus sages et accorde à Flores le jugement par duel judiciaire qu'il demande. Flores, appuyé par l'amour de Blanzeflor et la grâce de Dieu, défait le champion du roi. Ce dernier, bon prince, lui pardonne de lui avoir repris Blanzeflor et en fait son ami. Le couple, maintenant marié, passe plusieurs années à la cour de Babylone avant que la nouvelle de la mort du roi Fenix et de sa femme ne leur parvienne. Ils entreprennent alors le voyage de retour vers Apolis où le royaume acclame Flores et l'élit sur-le-champ roi. Après avoir donné naissance à 3 fils, Blanzeflor propose finalement à son royal époux un voyage en France, où elle a des « amis ». Le couple, somptueusement accueilli par les chevaliers français, occupe son temps entre visites d'églises et banquets. La vraie raison de ce voyage n'est révélée qu'au moment où Flores demande à rentrer : Blanzeflor lui annonce qu'elle a promis à Dieu de se retirer au couvent après 6 ans de bonheur, à moins que son époux ne se convertisse au christianisme avec son royaume. Heureusement Flores s'exécute et fait baptiser ses sujets avec lui. Il ne reste plus à nos deux héros qu'à finir leur vie de pieuse façon, partageant leur royaume entre leurs trois fils et se retirant eux-mêmes dans les ordres, chacun de son côté.

*Flores och Blanzeflor* suit la trame de *Flóres Saga ok Blankiflúr* ; et reprend donc ces principaux ajouts, notamment l'épilogue qui évoque la conversion de Flores et qui décrit la fin de la vie de nos deux héros. Comme la version norroise, la version suédoise voit donc les thèmes de la conversion et de la victoire de la chrétienté sur les païens fortement renforcés par rapport aux versions françaises, qui mettent l'accent sur l'amour entre les deux jeunes gens. S'il faut bien constater que les versions suédoises et norroises sont très proches, cela ne signifie pas que *Flores och Blanzeflor* soit, comme on l'a trop souvent écrit, une simple copie de *Flóres Saga ok Blankiflúr*, *Flores och Blanzeflor* possède en effet une identité propre, difficile à définir. C'est certes une traduction, mais c'est aussi le seul texte où le traducteur des *Eufemiavisorna* n'indique pas clairement à partir de quelles sources il a traduit, se contentant simplement de nous indiquer qu'il l'a « mis en vers » sur l'ordre de la reine Eufemia :

*Ce livre fut mis en rimes*

*Par la volonté de la reine Eufemia,*

*Un peu avant qu'elle ne meure.*<sup>56</sup>

Contrairement à *Herr Ivan* et *Hertig Fredrik av Normandi*, où le traducteur nous livre la généalogie de ces traductions : la France pour *Herr Ivan* et la France et l'Allemagne pour *Hertig Fredrik av*

---

<sup>56</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska fornskriftsällskapet, 1958, v. 2183 – 2185 (traduction personnelle).

*Normandi*. Cela soulève la question du statut de *Flores och Blanzefflor* pour le traducteur, question qui restera malheureusement sans réponse faute de témoignage direct sur son travail : considérait-il *Flores och Blanzefflor* comme une traduction ? *Flores och Blanzefflor* est le seul texte parmi les *Eufemiavisorna* à avoir pour source principale un texte en langue norroise. Il est possible que le traducteur ait considéré cette source comme moins prestigieuse que celles qu'il avait choisies pour ses précédentes traductions, et n'a donc pas senti le besoin d'indiquer la provenance du texte. Il est possible aussi que la proximité linguistique entre l'ancien suédois et le norrois ait conduit le traducteur à considérer son travail différemment. Même si cette question restera à jamais irrésolue, faute de témoignage direct, elle illustre bien la position particulière de *Flores och Blanzefflor*, qui se situe sur plusieurs frontières. Littéraires, d'abord, car il est difficile, nous venons de le voir, de déterminer précisément ce qu'est *Flores och Blanzefflor* : est-ce une traduction, une adaptation ? Cette question, qui traverse la recherche sur la traduction médiévale, est accentuée ici par la proximité linguistique entre la langue cible et la langue source. D'autant plus que le traducteur alterne entre une traduction presque mot à mot et des passages qu'il modifie en profondeur. Prenons pour exemple le passage où les versions scandinaves expliquent la signification des noms de nos deux héros et les circonstances de leur naissance.

*En pálmsunnudagr heitir blómapáskir á útlondum, þvíat þá bera menn blóm sér í hondum. En blómi er flúr á volsku, ok váru þau af því kallað blómi. Hann var kallaðr Flóres, en hon Blankiflúr ; þat þýðir svá, sem hann hétu blómi, en hon hvíta blóma ; en konungr vildi því svá sinn son kalla, at en kristna kona hafði sagt honum, af hverju kristnir menn heldu þá hátíð.*

*Et le dimanche des Rameaux s'appelle à l'étranger "Pâques des fleurs", car alors les hommes portent à la main des fleurs. Une fleur se dit « flúr » en français et ils sont donc appelés fleurs. Lui fut appelé Flores et elle Blankiflúr, ce qui veut dire qu'il s'appelle Fleur et elle Blanchefleur. Le roi voulut appeler son fils ainsi car une femme chrétienne lui avait dit que chaque homme chrétien observait cette fête.<sup>57</sup>*

Le traducteur offre ici à son audience des explications non seulement sur le sens des noms des deux héros, mais aussi tente de justifier le choix du roi païen de célébrer une fête chrétienne. C'est bien le souci de retranscrire le message de la romance à son public qui pousse le traducteur dans une digression

---

<sup>57</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 6 – 7 (Traduction personnelle).

à la fois linguistique et culturelle : l'audience y apprend le rapport entre le dimanche des Rameaux et les fleurs, mais pourrait aussi poser des questions sur les motivations du roi Felix<sup>58</sup>, d'où l'intervention préventive de notre traducteur afin que le récit gagne en crédibilité. L'explication ne semble pourtant pas convenir à son homologue suédois, qui la change encore :

*Le dimanche des Rameaux, la même année*

*La reine donna naissance à un garçon très pur*

*Et la femme chrétienne à une fille,*

*La plus belle qu'on puisse trouver.*

*On leur donna leurs noms en même temps,*

*Parce qu'on allait vers l'été[...] <sup>59</sup>*

Il est vrai que l'explication du traducteur islandais n'est pas très satisfaisante : pourquoi le roi Fenix, un païen, se soucierait de l'avis de chrétiens qu'il massacre sans remords quelques pages avant ? Le traducteur suédois semble considérer au contraire que son public saura faire le lien entre les branches de palmes<sup>60</sup> et les fleurs et propose donc une explication plus en rapport avec la nature : puisque les deux enfants sont nés au printemps, leurs noms rappellent les fleurs qui commencent à fleurir.

Les frontières peuvent aussi bien être politiques que culturelles : si une œuvre littéraire peut difficilement être sortie de son contexte de production, surtout pour la période médiévale où la production et la consommation de la littérature est réservée à une élite, les *Eufemiavisorna* sont impliquées à plusieurs titres dans la vie politique des royaumes scandinaves, ne serait-ce que par le fait qu'elles ont été composées comme cadeau de mariage à l'occasion de l'union d'Ingeborg de Norvège et du duc Erik du Västergötland. Ce statut particulier, à cheval sur deux royaumes qui, s'ils se ressemblaient culturellement, gardaient tout de même des différences dans leur organisation et leurs traditions politiques, fait des *Eufemiavisorna* un témoignage essentiel pour celui qui veut aujourd'hui mieux comprendre les traditions des cours scandinaves de l'époque. Si on ne peut prendre ces romans comme un quelconque reflet d'une réalité historique, ils restent des sources capitales sur les

---

<sup>58</sup> Pour plus de clarté, nous utiliserons les différents noms des personnages tels qu'ils apparaissent dans leur version respective : Félix pour le *Conte de Floire et Blanchefleur*, Felix pour la *Flóres Saga ok Blankiflúr* et Fenix pour *Flores och Blanzeflor*, etc...

<sup>59</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 97 – 102.

<sup>60</sup> « Pálmisöndagen », le dimanche des Rameaux, signifie littéralement le dimanche des palmes.



représentations de la courtoisie et du devoir d'un couple princier dans la Scandinavie du XIV<sup>ème</sup> siècle. *Flores och Blanzeflor* est d'autant plus intéressant de ce point de vue que le roman donne une place importante à Blanzeflor et à son comportement, à la fois durant les épreuves qu'elle traverse mais aussi après sa libération et son intronisation comme reine du royaume d'Apolis. Blanzeflor nous offre, peut-être encore plus que ses consœurs qui ne font qu'apparaître brièvement dans *Herr Ivan* et *Hertig Fredrik av Normandi*, une occasion d'étudier le rôle dévolu aux femmes nobles par l'Église et la haute aristocratie laïque dans le mariage mais aussi dans leurs fonctions royales.

Les versions de *Flores och Blanzeflor* les plus anciennes dont nous disposons sont conservées dans des manuscrits du XV<sup>ème</sup> siècle : Holm D3 (aussi connu sous le nom de *Fru Elins bok*, daté de 1476), Holm D4 (daté des années 1430) et Holm D4a (*Fru Märta's bok* ou *Codex Verelianus*, daté de 1457) ainsi que AM 191 fol., 1485-1495. Holm D3 et Holm D4a tirent leurs noms de leurs possesseurs, une mère et sa fille qui appartenait à la haute aristocratie suédoise. Holm D3 reprend fidèlement la plupart des œuvres présentes dans Holm D4a. Les deux manuscrits semblent d'ailleurs s'adresser à un public féminin, notamment à travers les vies de saintes et de Marie qui se retrouvent dans les deux manuscrits. L'inclusion de *Flores och Blanzeflor* dans ces manuscrits pourrait donc indiquer que l'œuvre a pu être pensée (en partie tout du moins) pour l'éducation et le divertissement d'Ingeborg. Les manuscrits, des recueils de textes chrétiens et profanes, ont été composés, au moins pour le cas de Holm D3 et Holm D4a, pour des femmes de la haute noblesse par des clercs de leur famille et on y retrouve aussi bien un traité sur le jeu d'échec que des récits courtois ou des prières à la Vierge.

**TABLEAU 2 : CONTENU DE AM 191 FOL.**

1) <i>Sur le jeu d'échec — Ludus Schaccorum moralisatus — Schacktavelslek</i>
2) <i>Charles, fils de Philippe — Carolus Filius Phillipi</i>
3) <i>Le livre du roi Charlemagne — Karl Magnus Konungsbok</i>
4) <i>Le livre d'Alexandre — De Alexandro Rege — Kung Alexander</i>
5) <i>D'Amicus et d'Amelio — Amicus och Amelius</i>
6) <b><i>Flores och Blanzeflor</i></b>
7) <i>La conversion d'un pécheur — De uno peccatore qui promeruit graciam — En syndares omvändelse</i>
8) Annales pour 1497
9) <i>La Chronique en Prose — Prosaiska Krönikan</i>
10) <i>La petite Chronique Rimée — Lilla Rimkrönikan</i>
11) Des vers élégiaques et érotiques
12) Un pense-bête
13) Une prière à la Vierge
14) <i>Sur Sainte Brigitte et sa famille — De genere et nepotibus Birgitte — Om den heliga Birgitta och hennes släkt</i>
15) <i>Les sept sages -- Sju vise mästarte</i>

**TABLEAU 3 : CONTENU DE HOLM D3**

1) <i>Yvain ou le chevalier au lion — Herr Ivan</i>
2) <i>Le livre du roi Charlemagne — Karl Magnus</i>
3) <i>La chronique d'Erik — Erikskrönikan</i>
4) <b><i>Flores och Blanzeflor</i></b>
5) <i>Sansnom et Valentin – Namnlös och Valentin</i>
6) <b><i>Hertig Fredrik av Normandie</i></b>
7) <i>Tungulus – La vision de Tondale</i>
8) <i>La petite chronique rimée – Lilla Rimkrönikan</i>
9) <i>La chronique en prose – Prosaiska Krönikan</i>
10) <i>Seigneur l'Abbé – Herr Abboten</i>
11) <i>Sur le jeu d'échec – Ludus Schaccorum moralisatus – Schacktavelslek</i>
12) <i>Les légendes de Sainte Anne – Legender : Sankta Anna</i>
13) <i>La légende de Marie – Legend : Maria</i>

**TABLEAU 4 : CONTENU DE HOLM D4**

1) <i>Yvain ou le chevalier au lion – Herr Ivan</i>
2) <b><i>Hertig Fredrik av Normandie</i></b>
3) <i>Sur les rois de Danemark – Aff Danmarks konongom</i>
4) <b><i>Flores och Blanzeflor</i></b>
5) <i>Petites œuvres en latin</i>
6) <i>Aff aarana skipilsom</i>
7) <i>Le livre d'Alexandre – Konung Alexander</i>
8) <i>Annales en latin</i>
9) <i>Charte de Danaholm</i>
10) <i>Petites œuvres en latin</i>
11) <i>Sur le roi Charlemagne</i>
12) <i>Un poème allégorique sur le roi Albrekt.</i>
13) <i>Aff gudz tillkwämpd</i>
14) <i>Les légendes de Marie</i>
15) <i>Les 15 signes de l'Apocalypse</i>
16) <i>Speculum missæ</i>
17) <i>De ligno domini</i>
18) <i>Lucidarius</i>
19) <i>Les sept sages – Sju vise mästare</i>
20) <i>Själens och kroppens tråta</i>
21) <i>Sankt Yrian</i>
22) <i>De sju sakramenten</i>

**TABLEAU 5 : CONTENU DE HOLM D4 A**

1) <i>La chronique d'Erik – Erikskrönikan</i>
2) <i>Le livre du roi Charlemagne – Karl Magnus</i>

3) <b><i>Flores och Blanzefflor</i></b>
4) <i>Seigneur l'Abbé – Herr Abboten</i>
5) <i>Julens och Fastans träta</i>
6) <b><i>Yvain ou le chevalier au lion – Herr Ivan</i></b>
7) <i>Sansnom et Valentin – Namnlös och Valentin</i>
8) <b><i>Hertig Fredrik av Normandie</i></b>
9) <i>Tungulus – La vision de Tondale</i>
10) <i>La petite chronique rimée – Lilla Rimkrönikan</i>
11) <i>La chronique en prose – Prosaiska Krönikan</i>

Notons aussi l'existence de fragments du texte, dans un manuscrit conservé à Helsinki, qui sont les seuls restes d'une version du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>61</sup>. Les différences entre AM 191 Fol., Holm D4 et Holm D4 a sont mineures, tandis que Holm D3 se distingue un peu plus des autres versions, notamment au niveau linguistique. Une thèse en cours à l'Université d'Uppsala est d'ailleurs consacrée à ces variations<sup>62</sup>, qui ont fait que les éditions scientifiques considèrent en général Holm D4, en tant que manuscrit conservé le plus ancien, comme version de travail. Emil Olson par exemple reproduit Holm D4 tout en indiquant en note les éventuelles variations des autres manuscrits.

On trouve donc dans ces manuscrits une grande diversité de thèmes et de types d'objets littéraires qui accompagnent les *Eufemiavisorna*, ou, pour le cas du manuscrit AM 191.fol, uniquement *Flores och Blanzefflor*, puisqu'il est le seul manuscrit où le texte est séparé de *Herr Ivan* et de *Hertig Fredrik av Normandi*. Il est donc possible que dès le XV<sup>ème</sup> siècle, les copistes aient eu conscience du lien historique et linguistique qui unit ces trois textes. Car s'ils sont bien les premiers romans profanes à être traduits en ancien suédois, ces premiers efforts vont être suivis par une vague de traductions dans la même veine, avec par exemple des versions de *Sansnom et Valentin (Namnlös och Valentin)* ou du *Roman d'Alexandre (Konung Alexander)* qui seront traduites quelques années après les *Eufemiavisorna*. Le voisinage des diverses chroniques rimées n'est pas forcément non plus un hasard : certes il est courant à l'époque de pratiquer le mélange des genres dans les manuscrits, et il n'est pas rare que des poèmes érotiques côtoient des œuvres pieuses et des romans de pure fiction des écrits historiographiques dans le même codex, voire se suivent pratiquement immédiatement, comme dans le cas du manuscrit AM 191 fol. Le manuscrit, bien rare et donc précieux permet de montrer la

<sup>61</sup> Ces fragments, contenus dans Cod. Hels. R III., ont fait l'objet d'une publication, voir Aarno Malin, « Ett fragment från medeltiden ur en hittills okänd textvariant av den fornsvenska *Flores och Blanzefflor* » in : *Studier i nordisk filologi*, n° 12, 1921.

<sup>62</sup> Thèse en cours d'Agneszka Backman à l'université d'Uppsala : "*Saknar betydelse för textkritiken.*" *Studier i den fornsvenska samlingshandskriften Fru Elins bok* (titre provisoire).

puissance et la richesse de son possesseur, tout en constituant aussi un cadeau de choix, comme l'ont été le *Fru Elins* et le *Fru Maretas bok*. Mais la rareté et le prix de l'objet rendaient aussi nécessaire la compilation d'œuvres diverses dans un même codex : la taille des bibliothèques médiévales, quand leurs catalogues nous sont connus, varie d'une dizaine de manuscrits à plus de 200<sup>63</sup>. Ceux-ci sont inscrits dans les inventaires de châteaux, au même titre qu'objets d'art et vaisselle précieuse. Cependant la présence de chroniques au côté des *Eufemiavisorna* peut aussi être expliquée par l'influence qu'a pu exercer la fiction sur ces premières historiographies suédoises, qui reprennent non seulement leur mètre, le *knittelvers* (vers léonin), mais aussi certains de leurs motifs courtois.

*Flores och Blanzefflor* a connu plusieurs éditions scientifiques, notamment celle de Gustav Klemming datant de 1844 dans la collection *Svenska Fornskriftsällskapet*<sup>64</sup> qui a été rééditée et enrichie pour refléter les avancées de la recherche sur le texte, d'abord par Emil Olson en 1921<sup>65</sup> puis par Carl Ivar Ståhle en 1956, ce qui correspond à la dernière édition papier<sup>66</sup>. Des efforts de numérisation de textes médiévaux nordiques ont été entrepris à partir des années 2000, conduisant à plusieurs éditions numériques, dans le cadre du projet *Fornsvenska Textbanken*, qui se base sur l'édition d'Olson<sup>67</sup> et du projet MENOTA<sup>68</sup>, encore en cours d'élaboration et qui entend reproduire le manuscrit Holm D3. Aucune version numérisée d'AM 191 Fol. ou de Holm D4 A n'existe à ce jour. En ce qui concerne les autres versions nordiques de l'œuvre, la *Flóres Saga ok Blankiflúr* a été éditée dans sa version norroise par Eugen Köbling en 1896<sup>69</sup> et traduite en *bokmål* par Birgit Nyborg en 2005<sup>70</sup>. La version danoise, une traduction plus tardive de la version en vieux suédois, a été numérisée dans le cadre du projet *Studér Middelalder På Nettet*<sup>71</sup>. Cette version, très proche du texte en ancien suédois, est basée sur le manuscrit K47, daté de 1500. Ce manuscrit a la particularité d'avoir été rédigé par une femme, l'un

---

<sup>63</sup> Martin Aurell, *Le chevalier lettré*, Fayard, Paris, 2011, p.106-114.

<sup>64</sup> *Flores och Blanzefflor : en kärleksdikt från medeltiden*, éd. par Gustav Klemming, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1844.

<sup>65</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1921.

<sup>66</sup> Cette édition est cependant inchangée par rapport à la version d'Emil Olson à part un complément à l'introduction par Carl Ivar Ståhle.

<sup>67</sup> *Fornsvenska Textbanken* (<http://project2.sol.lu.se/fornsvenska/>) [consulté le 20 mai 2014].

<sup>68</sup> Medieval Nordic Text Archive (MENOTA) (<http://www.menota.org>), consulté le 03/06/2014].

<sup>69</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896.

<sup>70</sup> Birgit Nyborg (trad.), *Tre riddersagaer : Sagaen om Partalopi, Sagaen om Flores og Blankiflor, Sagaen om Bevers*, Achehoug, Oslo, 2005.

<sup>71</sup> *Projet Studér Middelalder På Nettet* [études médiévales sur Internet], (<http://middelaldertekster.dk/front-page>) [consulté le 22 mai 2014].

des seuls exemples de production littéraire féminine dans le domaine scandinave<sup>72</sup>. Si le manuscrit K47 est tardif, l'étude linguistique de la version danoise montre que la traduction a été réalisée dès le début du XIV<sup>ème</sup> siècle, en compagnie du reste des *Eufemiavisorna*, ce qui témoigne de la popularité de ces textes en Scandinavie. Cette popularité se retrouve, dans le cas de *Flores och Blanzeflor*, dans le reste de l'Europe, avec des versions de l'histoire produites dans la plupart des langues européennes, et cela durant tout le Moyen Âge et l'époque moderne jusqu'à des réécritures en espagnol du XIX<sup>ème</sup> siècle à destination du grand public, ainsi qu'un poème d'Oscar Levertin, *Flores och Blanzeflor*, paru dans *Legender och Visor*<sup>73</sup> en 1891 et plus tard mis en musique par le compositeur suédois Carl Wilhem Stenhammar<sup>74</sup> dans une version traduite en allemand. Si l'engouement pour l'histoire de Flores et Blanzeflor semble s'être depuis estompé auprès du grand public en Scandinavie, le texte est longtemps resté l'un des récits médiévaux les plus populaires.

Les textes voisins de *Flores och Blanzeflor* à l'intérieur de ces manuscrits nous permettront aussi, même s'il faut garder en tête le siècle et demi qui sépare la plus ancienne version connue du texte et sa rédaction, de déterminer l'identité du public qui a été touché par ces *Eufemiavisorna*: même si les *Eufemiavisorna* étaient certainement pensées comme des cadeaux de mariage<sup>75</sup>, leur public ne se résumait pas au couple ducal. Les romans courtois étaient aussi destinés à la cour au sens large et touchaient donc aussi des chevaliers, leurs femmes, les clercs. Souvent lus, voire joués par des *lekare*, ils sont destinés aussi bien à être lus en privé, racontés en petit comité, ou bien récités lors de banquets rassemblant nombre d'invités. Contrairement aux traductions norvégiennes du XIII<sup>ème</sup> siècle, les *Eufemiavisorna* ne s'adressent pas non plus directement à la cour du roi reconnu comme légitime : le duc Erik est un prince en rébellion face au roi Birger Magnusson, qui occupe le trône après avoir été élu quelques années plus tôt pour succéder à leur père Magnus Ladulås. Profitant de ses bonnes relations avec Håkon V, Erik vise aussi la succession du trône de Norvège s'il n'arrive pas à ses fins en Suède. Cela n'est pas anodin dans le contexte de l'adoption de valeurs courtoises : le statut du souverain reste central<sup>76</sup> pour la bonne entente du royaume, même s'il est souvent remis en cause par

---

<sup>72</sup> Le manuscrit se termine par une bénédiction pour la copiste. *then hinnæ skreff hwn maa och saa/ther til seye wi allæ jaa amen* (v. 2084-2085).

<sup>73</sup> Oscar Levertin, *Legender och Visor*, Albert Bonniers Förlag, Stockholm, 1891, p. 36-37.

<sup>74</sup> Carl Wilhem Stenhammar, *Flores och Blanzeflor*, Op. 3, Nordisk Musikforlag, Copenhague, Date précise inconnue (années 1890).

<sup>75</sup> Si les traductions ne mentionnent pas explicitement ce fait, les dates de production et l'utilisation de l'ancien suédois comme langue cible semblent indiquer que les *Eufemiavisorna* ont bien été composées à l'occasion des fiançailles et du mariage d'Erik et d'Ingeborg.

<sup>76</sup> Les relations entre Flores et son père sont plutôt représentatives des relations entre le souverain en place, représentant l'autorité et l'unité du royaume au prix parfois de décisions difficiles (comme la

la jeunesse comme dans *Tristan et Yseult*, les aventures de Lancelot ou même *Flores och Blanzeflor*. Il doit être le modèle, le parangon qui surpasse les autres en magnificence. Entretenir une cour égale ou supérieure en faste à celle du roi est déjà un acte de rébellion en soi. Or il est très incertain que Håkon V pousse son soutien à Erik jusqu'à l'encourager dans sa lutte pour le trône, alors que les deux se sont fait la guerre quelques années auparavant. Il faut aussi garder en tête que les royaumes scandinaves, même s'ils restent culturellement proches, sont, au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, différenciés politiquement. L'aristocratie et le roi se livrent dans les trois pays à une lutte pour le pouvoir qui, selon les royaumes et les périodes, tend en faveur d'un camp ou d'un autre. Les aristocraties scandinaves ne se sont donc pas construites en tant que classe en même temps ni sur le même modèle : l'aristocratie norvégienne a adopté une position plus favorable envers le pouvoir central depuis 1240 et la victoire de Håkon IV sur son rival le jarl Skule Bårdson tandis que la cour a adopté, tout en l'adaptant à ses besoins, le modèle de succession et de culture de cour sud-européen<sup>77</sup>. L'aristocratie suédoise, qui vient d'obtenir des privilèges avec la Charte d'Alsnö en 1280<sup>78</sup>, est bien plus turbulente : la révolte d'Erik et Valdemar, qui prend pour prétexte des questions d'héritages entre les trois frères, n'est que le dernier épisode d'une série de conflits récurrents lors des successions au trône de Suède. Le principe électif encourage en effet les revendications de prétendants plus ou moins légitimes.

Ces différences se retrouvent aussi dans la production littéraire des deux pays : alors que la Norvège, nous l'avons vu, dispose déjà de nombreuses traductions dans sa langue des œuvres les plus populaires en Europe mais aussi d'une riche production locale, alimentée en partie par les auteurs islandais en visite à la cour du roi, la Suède ne connaît pas d'équivalent, même si la présence de scaldes islandais y est signalée jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle. De fait, les *Eufemiavisorna* sont les premiers textes littéraires profanes rédigés en langue suédoise, la production se résumant auparavant à des textes législatifs et des traductions de textes pieux. Mais peut-on parler de production locale dans le cas des *Eufemiavisorna* ? Il est certes probable que les trois romans aient été traduits par un Suédois exilé à la cour de Norvège mais c'est bien Eufemia de Norvège qui a commandité ces traductions. Nous n'avons

---

vente de Blanzeflor, qui devait au début être une exécution), et le jeune héros, inexpérimenté mais qui est appelé, soit par la naissance soit par la destinée qui l'a doté de qualités exceptionnelles, à succéder au roi et à faire entrer le royaume dans un âge d'or. La révolte contre l'injustice perçue ou réelle fait partie des expériences nécessaires au héros pour devenir un bon souverain et est d'ailleurs reconnue comme telle aussi bien par le père de Flores et par le roi de Babylone, qui pardonnent au jeune homme ses transgressions contre l'ordre établi. Pour une analyse plus poussée de ces relations dans les romans courtois, voir ci-dessous le chapitre Une Société de Chevaliers, p. 145 et suiv.

<sup>77</sup> Sverre Bagge, "Nordic Uniqueness in the Middle Ages" in : *Gripla*, 20, 2009, pp. 49-76.

<sup>78</sup> Pour une étude approfondie de la Charte d'Alsnö voir Jerker Rosén, « Kring Alsnö Stadga » dans Sten Carlsson et Jerker Rosén, J., *Svenk Historia*, Albert Bonnier Förlag, Stockholm, 1966-68.

donc pas affaire à une production littéraire indigène mais à un apport extérieur qui fait l'objet d'une adaptation et d'une réception à plusieurs niveaux : d'abord des textes originaires de l'Europe continentale, de France, d'Allemagne ou, selon Patricia Grieve, d'Espagne<sup>79</sup> traversés par l'idéologie courtoise et qui ont été adaptés pour la cour de Norvège à plusieurs siècles d'écart, ce qui introduit aussi une dimension temporelle à cette *translatio*, puis cette même cour qui propose à la cour du duc Erik ces mêmes œuvres, avec encore une fois une adaptation et une réception différente de la part du receveur. Cela est particulièrement marquant dans le cas de *Flores och Blanzefflor*, à plusieurs titres : elle est la seule œuvre parmi les *Eufemiavisorna* à avoir été vraisemblablement traduite directement à partir d'une version norvégienne<sup>80</sup> tout en étant le texte ayant subi le plus de modifications de la part des traducteurs successifs par rapport à la version du XII<sup>ème</sup> siècle de Robert d'Orbigny, considérée comme « idyllique » par la critique<sup>81</sup>. Attention cependant à ne pas surestimer les différences culturelles entre les royaumes scandinaves : elles existent certes, et cette étude nous permettra de les souligner, mais la Norvège et la Suède restent malgré tout, au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, très proches l'une de l'autre linguistiquement, économiquement et culturellement parlant. Les élites scandinaves sont fortement interconnectées entre elles par le jeu des mariages et des différents patrimoines de chacun : il est courant pour l'aristocratie danoise ou norvégienne de posséder des terres en Suède ou pour les cours voisines d'accueillir ceux qui sont tombés en disgrâce, comme les Algotssönerna, exilés en Norvège après l'enlèvement de la fille d'un aristocrate danois implanté en Suède, qui côtoient à la cour d'Håkon V des nobles danois en révolte contre Erik Menved<sup>82</sup>.

Les relations, souvent tendues voire parfois ouvertement hostiles, entre Håkon V et le duc Erik, qui tente à partir de 1310 de créer une entité politique indépendante dans l'ouest de la Suède après la paix conclue entre lui et son frère d'une part et une alliance entre Håkon V, Erik Menved et Birger Magnusson d'autre part<sup>83</sup> devront aussi être considérées pour mieux comprendre le contexte de production de *Flores och Blanzefflor* et des autres *Eufemiavisorna*. A travers les relations de ces deux

---

<sup>79</sup> Patricia Grieve, *Floire and Blanchefflor and the european romance*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997.

<sup>80</sup> *Herr Ivan* est sans doute basée sur la version de Chrétien de Troyes avec des influences de la version allemande tandis que le traducteur d'*Hertig Fredrik av Normandi* nous indique qu'il a traduit le roman à partir d'une version allemande elle-même basée sur une version française. Ces versions originelles nous sont malheureusement perdues.

<sup>81</sup> Jean-Jacques Vincensini et Claudio Galderisi (dirs.), *Le récit idyllique : Aux sources du roman moderne*, Editions Classiques Garnier, Paris, 2009.

<sup>82</sup> Jerker Rosén, *Striden mellan Birger Magnusson och hans Bröder*, Gleerupska univ.-bokhandeln, Lund, 1939.

<sup>83</sup> *Ibid.*.

hommes, se jouent aussi les relations entre leurs deux royaumes : d'un côté la puissante Norvège, de l'autre d'abord la Suède en proie à une guerre intestine, puis cette entité éphémère dans le Västergötland<sup>84</sup>, qui ne durera que quelques années et se dissoudra avec la mort d'Erik. Plus largement, les *Eufemiavisorna* soulèvent la question des relations entre la Scandinavie et le reste de l'Europe. Les royaumes scandinaves, situés à la périphérie de la Chrétienté et qui sont longtemps restés des territoires païens, objets aussi bien de répulsion que de fascination pour des auteurs comme Adam de Brême<sup>85</sup>, sont déjà depuis plusieurs siècles devenus des royaumes chrétiens aux relations diplomatiques normalisées avec le reste de l'Europe, disposant de leurs propres évêchés, mariant leurs fils et leurs filles avec la noblesse de France, d'Angleterre ou d'Espagne. Malgré ce fait, il semble que les royaumes scandinaves restent eux-mêmes conscients de leur statut en marge du monde chrétien, et cherchent à se conformer à ce modèle : Håkon IV a longtemps essayé de se faire officiellement couronner par un légat du pape et il y parviendra en 1247 sous le règne d'Innocent IV<sup>86</sup> en échange d'une forte somme d'argent. De la même façon, la Suède participe, sans doute avec l'appui des ordres militaires allemands, aux croisades contre les Baltes de la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, des épisodes racontés dans l'*Erikskrönikan* une cinquantaine d'années plus tard<sup>87</sup>. Ces relations complexes entre les élites des pays scandinaves et l'Europe ont été analysées dans plusieurs ouvrages<sup>88</sup> avec différentes approches méthodologiques. L'ouvrage de Sif Rikhardsdottir, *Medieval Translations and Cultural*

---

<sup>84</sup> Les relations complexes de la Norvège avec le sud-ouest de la Suède ont été étudiées dans un récent article de Erika Harlitz Kern, « The Norwegian Origins of the Swedish Town of Lödöse, c. 1050–1300: a suggested change of perspectives » dans *Scandinavian Journal of History*, vol. 38, n°1, 2013, pp. 1-17.

<sup>85</sup> *L'Histoire des archevêques de Hambourg*, composée par Adam de Brême vers 1050, nous offre une des premières descriptions de la Scandinavie médiévale. S'appuyant sur des témoignages secondaires, notamment recueillis auprès de la cour de Danemark, Adam dépeint une Scandinavie païenne remplie de richesses, dont l'imposant temple en or d'Uppsala, rendu célèbre par Carl Larson, mais aussi des peuples barbares sacrifiant hommes et animaux à leurs dieux. Pour une traduction française de l'œuvre, voir *Histoire des archevêques de Hambourg*, éd. et trad. par Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Gallimard, Paris, 1998.

<sup>86</sup> Sylvain Gougenheim, « Un Italien dans la Baltique, Guillaume de Modène en Norvège et Suède » in : Tuomas Lehtonen et Elisabeth Mornet, *Les élites nordiques et l'Europe occidentale (XII<sup>ème</sup>-XVI<sup>ème</sup>)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2007, pp. 139-152.

<sup>87</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, pp. 143 et suiv. et 147 et suiv..

<sup>88</sup> Tuomas Lehtonen et Elisabeth Mornet, *Les élites nordiques et l'Europe occidentale (XII<sup>ème</sup>-XVI<sup>ème</sup>)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2007 ; Corinne Péneau (éd.), *Itinéraires du savoir De l'Italie à la Scandinavie (X<sup>ème</sup>-XVI<sup>ème</sup> siècle) : études offertes à Elisabeth Mornet*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2009 ; Sif Rikhardsdottir, *Medieval Translations and Cultural Discourse*, D.S. Brewer, 2012 pour n'en citer que quelques-uns.



*Discourse* est particulièrement intéressant par l'originalité de sa démarche : Sif Rikhardsdottir propose, de façon convaincante, d'utiliser les outils du post-colonialisme, notamment les théories sur l'impérialisme<sup>89</sup> pour analyser le phénomène des traductions de romans courtois en Scandinavie. Elle développe le concept d'impérialisme culturel afin d'éclairer les relations littéraires entre la Norvège d'Håkon IV et son alliée l'Angleterre d'Henry III, analysant la relation de domination culturelle exercée par la cour francophone anglaise sur la marge littéraire de la cour de Norvège, qui se traduit aussi bien dans les choix littéraires (les fameuses traductions du Frère Robert, commanditée par Håkon IV) que dans les choix linguistiques<sup>90</sup>. Cette relation de domination, qui se traduit en l'occurrence non pas par un rapport de force armée mais bien par des éléments culturels, peut se retrouver dans une certaine mesure entre la Suède et la Norvège au début du XIV<sup>ème</sup> siècle. Les *Eufemiavisorna* peuvent être ainsi analysés comme (entre autres) une des pièces d'un ensemble de représentations diffusées par la cour de Norvège afin de s'assurer une domination culturelle et, de facto, politique, sur les autres royaumes scandinaves.

Aussi bien Edward Saïd<sup>91</sup> que ses continuateurs, comme Homi Bahbah<sup>92</sup>, ont perçu, pour d'autres espaces et d'autres temps, l'importance de la langue et de la traduction dans les rapports de domination d'un système politique sur un autre. L'utilisation des outils du post-colonialisme pour d'autres périodes que celles envisagées par Edward Saïd continue certes à faire débat<sup>93</sup>, et il n'est bien évidemment pas

---

<sup>89</sup> Sif Rikhardsdottir, « The Imperial Implications of Medieval Translations : Textual Transmission of Marie de France's *Lais* » dans Sif Rikhardsdottir, *Medieval Translations and Cultural Discourse*, D.S.Brewer, Woodbridge, 2012 pp. 24-53.

<sup>90</sup> Le français est cité dans le *Speculum Regale*, au même titre que le latin, comme langue dominante de la politique. « *oc æf þu wilt wærða fullkommenn í froð-| leic. Þa næmðu allar mallyzkur en | alra hælz latinu oc walsku. Þwiat | þær tungur ganga wiðazt. En þo | dynþu æigi at hældr þinni tungo* » (« Et si tu veux que tes connaissances soient complètes, étudie toutes les langues et surtout le latin et le français, car ces deux langues sont les plus répandues. Mais ne perds pas ta propre langue pour autant. » Traduction française dans *Le Miroir Royal*, éd. et trad. par Einar Már Jónsson, Nyon, 1997) *Speculum Regale. Ein altnorwegischer Dialog nach Cod. Arnamagn. 243 Fol. B und den ältesten Fragmenten*, éd. par Oscar Brenner, Christian Kaiser, Munich, 1881, p.8 cité dans Sif Rikhardsdottir, « The Imperial Implications of Medieval Translations : Textual Transmission of Marie de France's *Lais* » dans Sif Rikhardsdottir, *Medieval Translations and Cultural Discourse*, D.S.Brewer, 2012 pp. 29.

<sup>91</sup> Edward Saïd, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 2005 (1978).

<sup>92</sup> Homi K. Bahbah, *Nation and Narration*, Routledge, 2003 (1990).

<sup>93</sup> Pour un bref résumé du débat scientifique autour d'un post-colonialisme médiéval, voir Sif Rikhardsdottir, « The Imperial Implications of Medieval Translations : Textual Transmission of Marie de France's *Lais* » dans Sif Rikhardsdottir, *Medieval Translations and Cultural Discourse*, D.S.Brewer, 2012 p.29 ainsi que l'introduction de Cohen, Jeffrey Jerome, *The Postcolonial Middle Ages*, Saint Martin's Press, 2000.

question de chercher à faire coïncider bon gré mal gré la situation de la Suède du XIV<sup>ème</sup> siècle et celles de l'Inde ou de l'Égypte colonisées par l'Europe. Néanmoins, si les outils du postcolonialisme sont bien, comme l'écrit Michelle R. Warren, un moyen « d'ouvrir une fenêtre sur n'importe quelle période et n'importe quel endroit où un groupe social en domine un autre »<sup>94</sup>, ils peuvent tout à fait être appliqués à la période et à l'espace qui nous intéressent ici, en prenant bien évidemment en compte leurs particularités. L'ambiguïté de la nature de l'objet littéraire qu'est *Flores och Blanzefflor* et son contexte de production, qui ne peut être séparée des relations complexes entre les royaumes scandinaves à cette période, en font une source intéressante pour analyser les rapports de pouvoir non seulement entre Erik et Håkon, mais plus largement entre la Scandinavie et la chrétienté, que Benedict Anderson considère être une « identité monolithique et transnationale. »<sup>95</sup> *Flores och Blanzefflor* ne se contente pas, en effet, de proposer des modèles courtois aux élites suédoises, il propose aussi un modèle chrétien, notamment dans le comportement de Blanzefflor, qui se rapproche dans les versions scandinaves de celui d'une sainte.

Cette double articulation, intra-nationale et supranationale, a bien été observée, notamment par Sif Rikhardsdottir<sup>96</sup> pour les relations entre l'Angleterre et la Norvège du XIII<sup>ème</sup> siècle et nous la retrouvons un demi-siècle plus tard avec les *Eufemiavisorna*. *Flores och Blanzefflor* est l'occasion pour la cour de Norvège de diffuser ses propres interprétations du modèle chrétien, mais aussi ses propres représentations, comme nous pouvons le voir dans les passages qui traitent de la France : on retrouve dans *Flores och Blanzefflor* la même admiration pour cette culture, vue comme dominante, que dans les traductions du Frère Robert. Il faudra donc se pencher sur la réception de ces représentations par la Suède, notamment dans la production locale qui fait suite aux *Eufemiavisorna*.

Nous utiliserons aussi (entre autres) les théories postcoloniales afin de mieux comprendre comment s'organise l'espace dans le récit de *Flores och Blanzefflor* : celui-ci, nous le verrons, s'organise en quatre régions bien distinctes, chacune séparée par la mer : le chemin de pèlerinage, où le drame initial va se jouer, la cour du roi Fenix où démarre l'intrigue, l'Orient où est retenue Blanzefflor, et enfin la France, territoire idéalisé. Nous retrouvons la dichotomie cour/ « espace de l'aventure », classique dans les romans courtois, avec d'un côté la cour du père de Flores, qui représente le monde connu et

---

<sup>94</sup> « Postcolonial theory opens a window into any time or place where one social group dominates the other. » Cité dans Jeffrey Jerome Cohen, *The Postcolonial Middle Ages*, Saint Martin's Press, 2000, p. 3.

<sup>95</sup> Cité dans Jeffrey Jerome Cohen, *The Postcolonial Middle Ages*, Saint Martin's Press, 2000, p. 7.

<sup>96</sup> Sif Rikhardsdottir, « The Imperial Implications of Medieval Translations : Textual Transmission of Marie de France's *Lais* » in : Sif Rikhardsdottir, *Medieval Translations and Cultural Discourse*, D.S. Brewer, 2012 p. 25.

« civilisé » et de l'autre un territoire qui semble mal défini géographiquement, un Orient avec des tours remplies de jeunes filles plus charmantes les unes que les autres, de cruels conseillers et de rois païens mais courtois. C'est l'espace où un jeune homme comme Flores peut se réaliser pleinement en tant qu'homme. En cela, cet Orient ne se différencie pas vraiment des forêts et des places fortes qui sont le terrain des autres héros courtois, y compris Yvain et Fredrick, qui trouvent leur renommée et leur honneur en passant la lisière de la forêt. Comme cette dernière, Babylone, Bagdad et les autres villes situées au-delà de l'océan peuvent accueillir les éléments merveilleux du récit, car elles sont situées hors des frontières du monde civilisé. Mais là où la forêt est clairement présentée comme un monde sauvage et inexploré, sans ancrage dans la réalité, le traducteur, suivant l'exemple de Robert d'Orbigny, cite des villes et des pays réels : Venise, Bagdad, l'Espagne, la France, sans cependant se soucier la plupart du temps de réalisme<sup>97</sup>. Cet Orient semble perdu entre monde biblique et monde païen, entre réel et imaginaire : les toponymes, au-delà de leur correspondance dans le monde réel, renvoient bel et bien à des représentations.

C'est donc ces représentations et leur signification pour la Suède du XIV<sup>ème</sup> siècle qu'il nous faudra explorer. Car beaucoup de choses ont changé durant les deux siècles qui séparent Robert d'Orbigny du traducteur suédois, et notamment au niveau des rapports de l'Occident avec l'Orient. Certes, l'imaginaire chrétien reste pratiquement le même, mais les croisades, avec leurs succès et leurs échecs, sont venues bouleverser les représentations de l'Orient et de ses habitants pour la chrétienté. Ce changement de perspective se traduit notamment dans la littérature, avec un changement profond dans la façon dont sont représentés les païens et leurs pays. Catalina Girbea a par exemple analysé différentes figures de Sarrasins dans les romans courtois et leur évolution selon les aléas de la guerre sainte<sup>98</sup>, consacrant récemment un ouvrage à la figure du « bon Sarrasin » dans la littérature courtoise<sup>99</sup>. *Flores och Blanzeflor* nous présente le païen comme personnage ambivalent, qui semble être plutôt un chrétien en perdition, trompé par une fausse croyance propagée par le démon et en attente de salvation. Même quand il est décrit comme malfaisant et sauvage, à l'instar du gardien de la tour,

---

<sup>97</sup> Si Jean-Luc Leclanche note dans la version originale une volonté de se documenter, rapprochant le voyage de Floire avec les récits de pèlerinage vers la Mecque (*Le Conte de Floire et Blanchefleur*, Honoré Champion, Paris, 2003, p.XX et XXI), l'auteur aussi bien que le traducteur confond par exemple Bagdad (Baudis dans la version française et Bondagh dans la version suédoise), qu'il décrit comme une ville côtière, avec Alexandrie. Les descriptions des villes sont par contre totalement fantaisistes, notamment Babylone/Le Caire.

<sup>98</sup> Catalina Girbea, *Communiquer pour convertir dans les romans du Graal (XIIème-XIIIème)*, Garnier, Paris, 2010, pp. 260 et suiv..

<sup>99</sup> Girbea Catalina, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Classique Garnier, Paris, 2014.

il garde tout de même assez d'honneur pour ne pas trahir sa parole envers Flores. Les représentations de l'Orient et de « l'oriental » dans *Flores och Blanzeflor* sont, malgré le message profondément chrétien de l'œuvre, bien plus nuancées que ce qu'on pourrait penser : nous ne sommes pas dans une dichotomie entre monde chrétien et monde païen, avec la victoire du premier signifiant l'anéantissement du second. Le message de *Flores och Blanzeflor* est donc bien plus complexe qu'un simple appel à la croisade et à l'anéantissement militaire des royaumes païens. Au centre du roman se trouve l'idéal du salut par la conversion, par tous les moyens possibles, et plutôt un message de paix avec l'Orient que, comme on pourrait peut-être s'y attendre, un message de guerre totale. Il faudra donc analyser comment cette vision s'intègre dans la vision tripartite du monde chère au Moyen Âge chrétien, Europe, Afrique, Orient mais aussi comment ce message de conversion se manifeste et trouve un écho dans les entreprises réelles des royaumes scandinaves, qui cherchent à la même époque à convertir et à pacifier les Finlandais, Baltes et Slaves qui demeureraient païens ou orthodoxes (et donc coupables d'hérésie). Car malgré l'éloignement géographique par rapport à la Terre Sainte, les royaumes scandinaves sont bien touchés par la propagande papale appelant à la croisade. Même si la noblesse scandinave ne va pas se rendre en nombre vers la Terre Sainte, elle se préoccupe, comme le reste des élites chrétiennes, de sa reconquête, comme le montrent les divers appels aux dons, mais aussi l'existence d'un court conte norrois du XIV<sup>ème</sup> siècle inspiré de la *Lettre du prêtre Jean*<sup>100</sup> : dans ce dernier, un Danois décide de partir vers le sud afin de découvrir le monde. Il finit par arriver en « Inde »<sup>101</sup> où son hôte lui offre 3 pierres précieuses qu'il doit rapporter à son roi. De retour dans son pays, le voyageur s'exécute mais le roi n'est pas convaincu par les pierres, qui lui semblent tout à fait ordinaires. Arrive alors à sa cour un étranger, qui explique au roi la valeur des pierres : la première multiplie l'or, la seconde rend son porteur invincible, et enfin la troisième permet de se transporter instantanément à n'importe quel endroit sur terre, ce que fait immédiatement l'étranger en emportant les pierres du roi. Nous retrouvons dans ce conte, comme dans *Flores och Blanzeflor*, l'un des stéréotypes tenaces de l'Orient : sa richesse fabuleuse. Que cela soit lors du départ de Flores vers Babylone ou dans le jardin fabuleux de la tour où est retenue Blanzeflor, les pierres précieuses et l'or semblent abonder.

## Problématique et annonce du plan

L'objectif de cette thèse sera d'analyser les représentations que développe le traducteur de *Flores och Blanzeflor* dans son œuvre, tout en problématisant le statut de traduction/adaptation de cette dernière.

---

<sup>100</sup> R. Koehler « La Nouvelle Italienne du Prêtre Jean et un Récit Islandais » in : *Romania*, n°5, 1876, pp.76-81.

<sup>101</sup> En partant plein sud !

Nous nous attacherons à montrer que, loin d'être une simple copie des versions françaises ou norroise, *Flores och Blanzeflor* est au contraire une œuvre avec une identité et un contexte de production propre. Nous tenterons aussi de mettre en parallèle cette traduction avec la situation politique de la Scandinavie à l'époque et, en particulier, avec les relations entre la Couronne de Norvège et les ducs suédois Erik et Valdemar. Notre réflexion nous amènera aussi à nous interroger sur le rôle de la reine Eufemia comme passeuse de culture, ainsi que l'influence qu'elle a pu avoir en tant que commanditaire des *Eufemiavisorna* sur le contenu des romans. Nous proposons, à la suite de William Layher, de lire *Flores och Blanzeflor* comme un outil politique qui permet à la reine de faire entendre sa voix tout en respectant les conventions sociales qui interdisaient aux femmes d'influencer de façon directe la sphère politique. Cette question soulève aussi la problématique de la cible de la traduction : nous proposons que l'une de ces cibles ait été la fille d'Eufemia, Ingeborg, qui se préparait alors à épouser le duc Erik et donc à se retrouver elle aussi impliquée en première ligne dans le conflit qui occupe l'aristocratie scandinave depuis la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle.

Nous reviendrons au cours du premier chapitre sur la situation politique complexe qui règne en Scandinavie au moment de la traduction de *Flores och Blanzeflor*. Cela sera l'occasion de retracer les sources et les péripéties du conflit qui oppose alors les ducs suédois Erik et Valdemar à leur frère, le roi Birger, pour le trône de Suède. Nous aborderons aussi dans ce chapitre la question des parallèles entre l'*Erikskrönikan* et *Flores och Blanzeflor*, notamment en ce qui concerne les représentations de l'aristocratie et de ses rapports au souverain. Nous concluons ce premier chapitre avec une partie sur le rôle qu'a pu jouer la reine Eufemia dans cet effort de traduction et comment celui-ci a pu s'articuler avec les efforts diplomatiques de la couronne de Norvège en direction de l'aristocratie suédoise.

Le deuxième chapitre sera ensuite consacré à la question de l'art de la traduction au Moyen Âge. Après avoir passé rapidement en revue des théories sur la traduction qui avaient cours au XIV<sup>ème</sup> siècle dans l'Occident chrétien, nous nous pencherons plus particulièrement sur le cas scandinave. Cela sera aussi pour nous l'occasion d'aborder la difficile question des sources de *Flores och Blanzeflor*, puisqu'aucun manuscrit ayant servi aux traductions des *Eufemiavisorna* n'a pu nous parvenir. Nous concluons ce deuxième chapitre, et la première partie de notre thèse, en explorant l'influence qu'a pu avoir Eufemia sur les traductions, et comment ces dernières ont pu servir de truchement pour faire entendre sa voix.

Le troisième chapitre de cette thèse, qui inaugure la partie consacrée aux représentations, aborde la question de la mise en scène du pouvoir dans *Flores och Blanzeflor*, en premier lieu à travers la mise en scène des richesses des rois païens. Il semble en effet que le pouvoir de ces souverains repose en grande partie sur leur capacité à montrer et à distribuer leur richesse entre leurs obligés. Une attitude

qui trouve un écho dans celle des souverains de l'Occident chrétien, qui eux aussi cherchaient à mettre en scène leur autorité à travers des démonstrations physiques (fêtes, construction de places fortes, distribution de largesses envers leurs obligés...) de leur pouvoir. Nous aborderons ensuite dans ce chapitre la représentation des reines dans le roman, en montrant que même si celles-ci, comme leurs homologues réelles, sont exclues de la sphère politique, elles parviennent malgré tout grâce à des stratégies de contournement à faire entendre leurs voix et à influencer le cours des intrigues de façon bien tangible.

Le quatrième chapitre sera consacré aux représentations de l'aristocratie dans *Flores och Blanzefflor* et de ses rapports aussi bien internes qu'avec le souverain à travers trois épisodes du roman. Nous commencerons par étudier, à travers l'épisode du départ de Flores à la recherche de Blanzefflor, comment le roman représente une résolution de conflit idéal entre des personnes du même milieu aristocratique. Nous aborderons ensuite le personnage du gardien de la porte, qui peut être lu comme un contre-exemple de comportement courtois face au modèle qu'incarne Flores, qui parvient ainsi à se jouer de son adversaire pour pénétrer dans la tour où est gardée Blanzefflor. La partie suivante sera consacrée à la scène du duel judiciaire auquel se soumet Flores, et permettra d'explorer les mécanismes de résolution des conflits entre le roi de Babylone et Flores, qui passe certes par la violence, mais une violence circonscrite et ritualisée pour permettre à chacun de conserver son honneur. Nous finirons ce chapitre en abordant la question des transgressions dans *Flores och Blanzefflor*. Nous montrerons que si les personnages principaux transgressent bien plusieurs interdits sociaux au cours de leur aventure, ces transgressions sont systématiquement circonscrites de façon à ce que l'ordre social soit conforté plutôt que perturbé lors de leurs résolutions.

Le cinquième chapitre s'attachera aux représentations de l'Autre dans *Flores och Blanzefflor*. Nous explorerons tout d'abord les relations qu'ont pu entretenir les royaumes nordiques avec l'Orient, et comment la question des croisades pour reconquérir la Terre Sainte va préoccuper l'aristocratie scandinave malgré la distance qui sépare les royaumes du Nord des conquêtes musulmanes. Nous étudierons ensuite comment *Flores och Blanzefflor* présente l'Orient en tant qu'espace géographique, à mi-chemin entre volonté de décrire le réel et volonté de dépeindre un Orient imaginé, qui paraît, à certains moments, fantastique. Nous poserons ensuite la question de la représentation des païens eux-mêmes, qui semble suivre le même modèle, entre fantaisie et réalité, que la géographie de l'Orient. Cela sera aussi l'occasion de souligner leur proximité intellectuelle avec l'aristocratie occidentale, qui cherche des moyens de se rassurer devant les avancées musulmanes. Nous terminerons ce chapitre en revenant sur la question de la croisade, et nous montrerons comment *Flores och Blanzefflor* trahit dans

ses représentations de l'Orient et de ses habitants la proximité culturelle qu'entretient l'espace scandinave avec le Saint Empire Romain Germanique, notamment au niveau de la doctrine de la croisade pacifique.

Le sixième et dernier chapitre sera enfin consacré aux représentations de genre dans *Flores och Blanzeflor*. Après avoir abordé la pertinence de parler de genre pour un texte médiéval, nous étudierons comment les personnages de *Flores och Blanzeflor* manifestent leurs émotions selon leur sexe au cours du roman, montrant ainsi que la tendance de Flores à exprimer fortement ses émotions n'est pas le signe d'un manque de virilité. Nous constaterons cependant aussi que le traducteur a pu se sentir forcé, peut-être par considération pour son public, à limiter les trop grands épanchements d'émotion de la part de ses personnages. Nous examinerons ensuite comment le personnage de Blanzeflor a été rapproché d'une figure de sainte évangélisatrice par le traducteur suédois, qui met en particulier l'accent sur son rôle dans la conversion de Flores au christianisme. Nous concluons le chapitre par une mise en perspective de l'androgynie de Flores, qui peut paraître paradoxale pour un personnage sensé être un modèle de conduite masculin, mais qui s'intègre au contraire tout à fait dans les représentations des personnages masculins de romans courtois.

La présente thèse s'achèvera enfin, après la conclusion, sur la traduction en français moderne de *Flores och Blanzeflor*, présentée en annexe. Cette traduction, la première du texte complet dans un langage contemporain, est basée sur l'édition de 1956 d'Emil Olson du texte.

# Contexte historique : Erik, Håkon et Eufemia

L'histoire de la traduction des *Eufemiavisorna* est intimement liée à l'histoire politique de la Scandinavie de la fin du XIII<sup>ème</sup> et du début du XIV<sup>ème</sup> siècle. Histoire de la Scandinavie car l'entreprise qui amène à la production de ces textes découle d'événements qui concernent non pas seulement la Suède, mais bien l'ensemble de l'espace scandinave continental. Les trois textes furent produits durant le conflit qui oppose, par intermittence, le roi de Suède Birger Magnusson à ses deux frères, Erik et Valdemar. Ce conflit commence à la toute fin du XIII<sup>ème</sup> siècle et se termine avec l'exécution de Birger et l'élection sur le trône du fils d'Erik Magnusson, Magnus Eriksson, en juillet 1319. Il s'inscrit plus largement dans une longue série de conflits de successions qui ont agité les royaumes scandinaves depuis leur formation aux alentours du X<sup>ème</sup> siècle et n'ont cessé réellement en Suède qu'à l'époque moderne. Les conflits répétés entre les grands du royaume et la couronne, aussi bien en Suède qu'au Danemark et en Norvège ont causé une instabilité politique récurrente qui s'est traduite par un mouvement de balancier quasi constant entre une autorité royale qui tente de s'imposer et des factions aristocratiques qui réclament privilèges et, parfois, le trône lui-même. Si nous ne disposons malheureusement pas d'écrits secondaires sur la production des *Eufemiavisorna*, le consensus scientifique voit dans les trois œuvres des cadeaux destinés à Erik Magnusson et Ingeborg Håkonsdotter, fille du roi de Norvège Håkon V, à l'occasion de leur mariage<sup>102</sup>. Plusieurs indices supportent cette hypothèse : les dates de composition de *Herr Ivan* (1302), *Hertig Fredrik av Normandi* (1308) et de *Flores och Blanzeflor* (1312) correspondent à la période de fiançailles entre Erik et Ingeborg, avec un premier accord conclu à Oslo entre Erik et Håkon au Noël 1301 pour sceller leur alliance, un projet de mariage remis en cause en 1308 après une brouille entre les deux parties et finalement, peu après la mort d'Eufemia, le mariage des deux prétendants en 1312. Le choix de la langue, l'ancien suédois, alors que les manuscrits ont sans doute été composés à la cour de Norvège, semble aussi indiquer que le public visé par le traducteur et la commanditaire des *Eufemiavisorna* était bien la cour d'Erik, ou tout du moins l'aristocratie suédoise qui ne disposait pas jusqu'alors d'expression littéraire dans sa langue des valeurs chevaleresques et courtoises qui apparaissent en Suède dans le courant du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>103</sup>. Enfin l'auteur probable des traductions serait un clerc

---

<sup>102</sup> Henriette Mikkelsen Hoel, "Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen", mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012, pp. 87-111.

<sup>103</sup> Thomas Småberg, "Bland drottningar och hertigar. Utblickar kring riddarromaner och deras användning i svensk medeltidsforskning", in : *Historisk tidskrift*, vol.131 n°2, 2011, pp. 197-227.



suédois, Peter Algotsson, exilé par Birger Magnusson et réfugié à la cour de Norvège et qui aurait donc un intérêt personnel à voir Erik et son frère Valdemar ravir le trône à celui qui l'avait condamné à l'exil.

Si l'origine du conflit entre les trois héritiers de Magnus Ladulås, qui prend pour prétexte une supposée trahison de la part d'Erik, selon l'*Erikskrönikan*<sup>104</sup>, peut sembler le limiter au premier abord aux frontières de la Suède, l'interconnexion profonde de la noblesse scandinave et le jeu diplomatique entre les cours de Norvège, Suède et Danemark vont conduire à l'implication d'Håkon V de Norvège et d'Erik Menved de Danemark dans le conflit entre les trois frères, Håkon V prenant d'abord le parti d'Erik et Valdemar, et Erik Menved celui du roi Birger. Ces alliances vont évoluer au fil du conflit et des gains et pertes militaires et diplomatiques des uns et des autres et elles pèseront finalement un poids important sur le futur de la Scandinavie, puisque l'union entre Erik et Ingeborg met en place certains des liens dynastiques qui mènent, un siècle plus tard, à l'union de Kalmar<sup>105</sup>. C'est dans ce contexte qu'Eufemia, reine de Norvège issue de la famille nord-allemande des princes de Rügen va commanditer les trois textes qui composent les *Eufemiavisorna*. Personnage historique relativement célèbre en Norvège mais dont la vie a paradoxalement été peu étudiée jusqu'à récemment, l'étude de sa biographie pourra aider à éclairer le contexte de production de *Flores och Blanzeflor*. Adapter ces trois textes correspond en effet à un choix délibéré dont l'étude peut nous éclairer sur la culture politique des cours scandinaves à l'articulation des XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles. Pour mieux comprendre comment a pu être produite et reçue une œuvre telle que *Flores och Blanzeflor* dans la Scandinavie médiévale, il est donc nécessaire de se pencher sur le contexte historique qui entoure cette production. Nous commencerons par résumer le conflit de succession entre Birger, Erik et Valdemar en le replaçant dans un contexte scandinave plus large. Nous aborderons ensuite le rôle des interventions du Danemark et de la Norvège dans le conflit. Nous terminerons par la question de l'influence d'Eufemia sur la production des œuvres en nous appuyant sur ce qui est connu de sa biographie.

### **Les élites scandinaves au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, formation d'une classe.**

Il semble important, avant d'aborder plus en détails le conflit qui sert de toile de fond à la production des *Eufemiavisorna* d'évoquer la problématique de la construction étatique en Scandinavie, qui est

---

<sup>104</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 163 et suiv. .

<sup>105</sup> Si les couronnes de Norvège et de Suède n'ont été que brièvement réunies après l'accession au trône du fils d'Erik et d'Ingeborg, Magnus Eriksson, Margareta de Danemark put faire valoir que son fils Olof, en tant que petit fils de Magnus, était héritier légitime du trône de Suède face au roi Albrekt de Mecklenburg, porté au pouvoir par une partie de la noblesse suédoise aux dépens de Magnus Eriksson quelques années plus tôt.

encore tout à fait d'actualité au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, même si la question concerne avant tout les XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles. Au centre de ce questionnement se trouve la signification de concepts tels qu'aristocratie suédoise ou norvégienne à l'époque d'Eufemia. Certes les royaumes scandinaves existent déjà en tant qu'entité politique depuis plusieurs siècles au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, mais ils restent encore, au point de vue de l'organisation de l'Etat, dans une période transitoire, en particulier la Suède, et cela jusqu'à la formation de l'union de Kalmar<sup>106</sup>. Si des rois de Suède plus ou moins légendaires apparaissent dans les sources étrangères dès la fin du X<sup>ème</sup> siècle, il est difficile, faute de sources écrites, de savoir ce que ce terme de Suède pouvait recouvrir sous la plume d'auteurs islandais ou danois ou de se faire une idée précise du jeu politique en Suède jusqu'à l'avènement des *Folkungar* au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, époque à partir de laquelle les sources sont mieux conservées. Il est en tout cas certain que la période qui précède l'accession au pouvoir de la famille des *Folkungar* est caractérisée par une instabilité politique chronique et une grande faiblesse de l'État central, même si la Couronne de Suède existe bien. D'où la difficulté de parler d'une aristocratie qui s'identifierait comme suédoise ou norvégienne plutôt que simplement membre d'une famille, ou plus largement originaire d'une région donnée plus que d'un royaume au sens moderne du terme. Le gouvernement de Birger Jarl va certes amorcer une certaine codification des relations entre le souverain et la noblesse, concrétisée sous le règne de son fils Magnus Ladulås (1275-1290), et va ancrer le pouvoir royal dans la famille des *Folkungar*, ces évolutions ne vont pourtant pas mettre un terme aux conflits qui agitent la Suède, mais plutôt simplement les déplacer au sein de la famille royale, comme le prouve le conflit entre les trois fils de Magnus Ladulås, Birger, Erik et Valdemar, que nous détaillerons plus avant dans la suite de ce chapitre. Mieux comprendre ceux qui ont produit ou qui ont été l'audience des *Eufemiavisorna* pourra nous éclairer sur le message politique de *Flores och Blanzeflor*.

Les royaumes scandinaves connaissent au début du XIV<sup>ème</sup> siècle des tensions entre eux, l'aristocratie scandinave semble former un réseau d'alliances et d'obligations qui transcendent les frontières. Si les langues scandinaves continuent à s'éloigner les unes des autres, cela n'empêche pas les grandes familles des trois pays d'entretenir des relations qui peuvent aller de la simple transaction commerciale à des alliances entre familles entérinées par des mariages. Ce réseau scandinave s'étend d'ailleurs au-delà de la Scandinavie, puisque la noblesse du nord de l'Allemagne, dont fait partie les princes de Rügen, famille d'Eufemia, mais aussi les bourgeois des villes hanséatiques, qui commencent à prendre de plus en plus d'importance dans le commerce international, semblent tout à fait intégrés à ce réseau. C'est aussi un bon moyen pour ceux qui sont en froid avec l'autorité royale de trouver refuge dans les

---

<sup>106</sup> Philip Line, *Kingship and State Formation in Sweden 1130-1290*, Brill, Leiden, 2007, p. 70.

cours des royaumes voisins, qui accueillent souvent avec bienveillance les ennemis de leurs ennemis. L'exemple de la famille des Algotssönerna, dont est issu Peter Algotsson, l'un des plus probables traducteurs des *Eufemiavisorna*, est à ce titre marquant. Les Algotssönerna, puissante famille de l'ouest de la Suède, sont tombés en disgrâce sous le règne de Magnus Ladulås après que Folke Algotsson, le fils d'un conseiller du royaume, Algot Brynjulfsson, s'est enfui en 1288 vers la Norvège avec Ingrid Svantepolksdotter, fille de Svantepolk Knutsson, lui-même descendant illégitime du roi danois Valdemar Le Victorieux, et fiancée à un noble danois, David Torstensson. Magnus Ladulås prononce le bannissement de la famille des Algotssönerna pour manquement à l'*edsöre*, la paix du roi, tandis que le couple trouve refuge et se marie en Norvège. Algot et son fils Rörik sont jetés en prison et Brynolf Algotsson, alors évêque de Skara, doit trouver refuge au couvent d'Alvastra tandis que le reste de la famille, dont Peter, trouve refuge en Norvège<sup>107</sup>. Cet épisode de l'histoire suédoise, bien que plutôt anecdotique puisque les Algotssönerna retourneront assez rapidement en grâce, illustre cependant bien les réseaux transnationaux complexes qui se tissent dans la noblesse scandinave, puisqu'il met en scène une grande famille suédoise dont plusieurs membres se réfugient en Norvège sans encombre après qu'un de ses membres a enlevé la fille d'un noble d'ascendance dano-suédoise qui devait originellement se fiancer avec un noble danois, ce qui amène une condamnation de la part du roi suédois.

Erik Magnusson est un exemple parfait de cette interconnexion des élites scandinaves, qui cherchent de plus en plus à se distinguer par rapport aux autres classes sociales durant le XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>108</sup>. Membre de la famille royale de Suède, il entre en rébellion contre son frère et devient, grâce à son ambition et à son sens de la diplomatie l'un des hommes les plus puissants de Scandinavie en cumulant des terres à la fois en Norvège, en Suède et au Danemark, ce qui lui permet de jouer sur plusieurs tableaux et lui assure des revenus conséquents. Au faîte de sa puissance, Erik contrôle un tiers de la Suède, principalement à l'ouest du pays avec entre autres les provinces du Värmland, du Halland (qui appartient à l'époque au Danemark) et du Västergötland, qui forment un royaume dans les faits indépendant de l'autorité de son frère Birger. Il est, avant sa mort, premier dans l'ordre de succession au trône norvégien grâce à son mariage âprement négocié avec la fille du roi de Norvège Håkon V, Ingeborg en 1312. Malgré sa proximité avec la Couronne norvégienne et les conflits qui vont l'opposer au roi du Danemark Erik Menved, il finit par s'assurer l'appui de celui-ci dans sa revendication au

---

<sup>107</sup> Dick Harrison, *Jarlens Sekel*, Ordfront, Stockholm, 2002, p. 337.

<sup>108</sup> Thomas Småberg, "Bland drottningar och hertigar. Utblickar kring riddarromaner och deras användning i svensk medeltidsforskning", in : *Historisk tidskrift*, vol.131, n°2, 2011, p. 197-227.

trône de Norvège<sup>109</sup>. Il faut ajouter à cela divers accords commerciaux et alliances conclus avec les villes hanséatiques, de même qu'une politique habile qui lui a valu le soutien de l'Église face à son frère. S'il ne parvient pas lui-même à se faire reconnaître roi de Suède, ses partisans après sa mort déposent son frère Birger, et confient à son fils Magnus le trône de Suède, tandis qu'il est devenu héréditairement souverain de Norvège. Loin de s'arrêter aux frontières de son royaume, Erik mène en son nom propre une politique pan-baltique d'alliances afin de s'assurer la victoire. Il est donc difficile dans ce contexte de parler d'une aristocratie qui se reconnaîtrait unanimement derrière la Couronne suédoise en matière de politique étrangère, même s'il semble bel et bien déjà exister une identité suédoise qui se construit en opposition à celle de la noblesse danoise et norvégienne.

Cela semble particulièrement manifeste à la lecture de l'*Erikskrönikan*, une chronique rimée du milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle consacrée aux événements du conflit entre Birger et ses frères<sup>110</sup>. Plusieurs épisodes relatent les conflits entre les « Suédois » d'un côté (le plus souvent les partisans des ducs) et les « Danois », « Norvégiens », « Allemands » ou « Russes » de l'autre. Il existe donc bien une identité « suédoise » qui lie, tout du moins géographiquement, l'aristocratie du royaume de Suède. Il existe aussi une différenciation linguistique, puisque la reine Eufemia éprouve le besoin de faire traduire en ancien suédois des romans qui étaient déjà traduits en norrois, malgré l'intercompréhension des locuteurs de ces deux langues. Notons cependant que les *Eufemiavisorna* restent malgré tout ambiguës sur la question de la traduction d'une langue scandinave vers une autre : le traducteur ne mentionne jamais qu'il existe déjà des versions de *Herr Ivan* et de *Flores och Blanzefflor* traduites en norrois, mais déclare par exemple dans le cas de *Flores och Blanzefflor* que la reine Eufemia « a fait mettre en rimes » (*vænda til rima*)<sup>111</sup> l'œuvre. Il est cependant possible que le traducteur n'ait pas voulu mentionner le travail de ses prédécesseurs scandinaves afin d'accentuer le prestige qu'il y a à posséder des œuvres traduites depuis des langues « exotiques » comme le français ou l'allemand, même s'il a certainement utilisé, entre autres sources, la *Flóres Saga ok Blankiflúr* pour son travail. La question de l'identité partagée de l'aristocratie scandinave est cependant rendue encore plus complexe par le croisement des identités de classe et des identités régionales et familiales, comme l'illustre l'utilisation du terme « upplandais » pour désigner alternativement les Suédois et ceux originaires de la région de l'Uppland dans l'*Erikskrönikan*. Corinne Péneau constate ainsi dans son introduction à l'*Erikskrönikan* que le chroniqueur désigne l'aristocratie suédoise par deux vocables différents : les *swerikis men* (Suédois)

---

<sup>109</sup> SDHK n°2620 et 41052-41057.

<sup>110</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 58 et suiv. .

<sup>111</sup> *Flores och Blanzefflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 2183.

et les *upplandske men* (Upplandais, du nom de la région de l'est de la Suède Uppland). Elle voit dans l'utilisation de ce dernier terme un double sens : d'abord une identité régionale, qui désigne ceux originaires de la région en question. L'identité régionale reste sans nul doute extrêmement forte dans la Suède du début du XIV<sup>ème</sup> siècle, chaque région possédant son code de loi propre et son dialecte. Mais Corine Péneau voit aussi dans ce terme d'Upplandais un groupe qui est « défini par rapport à une origine sociale et par rapport à un projet idéologique. »<sup>112</sup> Le terme Upplandais désignerait alors dans l'*Erikskrönikan* les chevaliers suédois, qui disposent seuls d'une puissance militaire qu'ils peuvent imposer aux autres classes de la société, notamment les « bönder », les paysans libres<sup>113</sup>, et qui leur permet de se lancer dans deux différentes causes : l'une spirituelle, avec la croisade vers l'Est, et l'autre juridique, la défense de la loi suédoise et du principe électif<sup>114</sup>.

Se croisent donc dans la formation de l'identité de classe de l'aristocratie scandinave des notions ethniques, géographiques et sociales. La définition de cette identité constitue un lent processus, qui voit se former petit à petit une classe aristocratique en Scandinavie, qui, bien après ses équivalents d'Europe continentale, cherche à se distinguer du commun. Cela se traduit d'abord géographiquement avec la construction de places fortifiées qui servent aussi bien à leur protection militaire qu'à ancrer et projeter dans l'espace physique leur pouvoir<sup>115</sup>. Mais la construction d'une identité de classe aristocratique en Scandinavie médiévale passe aussi par l'adoption d'une culture de classe courtoise qui est importée depuis les cours européennes. Adopter les valeurs et les mœurs de l'aristocratie européenne permet aux élites scandinaves de se distinguer du reste de la société en se détachant de la culture scandinave perçue comme périphérique face à la courtoisie du centre, incarnée par des pays comme la France ou l'Allemagne. Les romans continentaux qui sont traduits en norrois et en ancien suédois aux XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles vont servir de marque de distinction, par leur possession même, à l'aristocratie scandinave. Mais les modèles dépeints, notamment dans les romans arthuriens, d'une vie de cour idéalisée, centrée autour du roi et de la reine et d'une classe chevaleresque d'égaux, vont aussi servir à l'aristocratie scandinave à se démarquer par leur conduite et leurs idéaux et à s'envisager en tant que classe distincte intégrée dans un réseau de sociabilité qui dépasse le cadre des frontières du royaume pour former une aristocratie pan-scandinave qui partage des codes et des valeurs communes. Certes l'aristocratie scandinave reste ancrée dans un territoire et un royaume, et a conscience de son appartenance territoriale : elle se pense suédoise, danoise, upplandaise, scanienne... Mais elle va aussi

---

<sup>112</sup>, *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 76.

<sup>113</sup> *Ibid* p. 60.

<sup>114</sup> *Ibid* p. 76.

<sup>115</sup> Philip Line, *Kingship and State Formation in Sweden 1130-1290*, Brill, Leiden, 2007, p. 306.

se penser en tant que classe sociale possédant certains intérêts et des références communes qui dépassent l'ancrage géographique et permet donc une sociabilité transfrontalière, comme ce fut le cas pour les ducs Erik et Valdemar qui se constituent un réseau d'alliance implanté dans l'intégralité de l'espace baltique.

La diffusion de la littérature courtoise en Scandinavie va donc jouer un rôle important dans le développement de la culture politique de l'aristocratie et de sa conscience de classe. Elle n'est certes pas l'unique facteur qui a fait que l'aristocratie a pu revendiquer (et obtenir) des privilèges de classe auprès du pouvoir royal : les conditions matérielles, qui permettent notamment d'entretenir des obligés et d'armer une suite sont, bien sûr, des éléments essentiels de la puissance de cette nouvelle classe. Mais il est très probable que la littérature courtoise ait joué un rôle important dans la formation de l'aristocratie, qui a pu y puiser des modèles de comportement dont elle s'inspirera ensuite pour son propre message politique, notamment dans l'*Erikskrönikan* en se représentant à l'image des cours idéales représentées dans *Herr Ivan*<sup>116</sup>, *Hertig Fredrik av Normandi*<sup>117</sup> ou *Flores och Blanzeflor*. *Flores och Blanzeflor* ne peut donc être considéré seulement comme un objet littéraire. D'une part car il s'inscrit aussi dans l'espace physique en tant que manuscrit : peu importe son destinataire, la traduction du roman en ancien suédois et l'existence d'une version en norrois implique que celui-ci, comme le reste des *Eufemiavisorna* a été conçu par Eufemia et la cour norvégienne comme un cadeau, ce qui en fait un élément dans la politique diplomatique de la Couronne norvégienne. D'autre part car la littérature peut servir différentes fonctions, qui ne s'excluent aucunement : elle peut tout à fait servir de divertissement tout en véhiculant un message didactique, comme des modèles de comportement. Elle peut aussi servir, nous venons de le voir, comme facteur de rapprochement à l'intérieur d'une classe sociale qui, dans le cas de l'aristocratie scandinave, est en train de former une identité collective distincte et est donc demandeuse de distinctions. En commanditant la traduction des *Eufemiavisorna*, la reine norvégienne ne va pas seulement chercher à honorer le ou les destinataires du cadeau, elle va aussi renforcer les liens entre une aristocratie norvégienne qui a déjà depuis un demi-siècle accès aux modèles courtois offerts par la littérature continentale, et l'aristocratie suédoise qui est sans doute demandeuse de ces modèles afin de dégager sa propre distinction face notamment à la classe des paysans libres. Il est donc important pour mieux comprendre *Flores och Blanzeflor* d'étudier plus

---

<sup>116</sup> Edition moderne *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimrad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849.

<sup>117</sup> Edition moderne *Hertig Fredrik af Normandie. En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, édité par J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853.

avant son contexte de production, avec notamment en toile de fond le conflit de succession qui a agité la Suède dans les vingt premières années du XIV<sup>ème</sup> siècle.

### **Birger, Erik et Valdemar : un conflit scandinave.**

Les conflits entre frères au sujet de l'héritage royal sont loin d'être une nouveauté dans la Suède médiévale. L'époque qui s'ouvre avec la mort de Birger Jarl en 1266 est d'ailleurs connue dans la tradition historiographique suédoise comme « l'époque des conflits entre frères » (*brödrarstridernas tidevarv*)<sup>118</sup>. Si Birger Jarl n'a jamais été couronné roi, il a réussi en faisant élire sur le trône son fils Valdemar Birgersson à fonder une dynastie royale, les *Folkungar*, qui assoit durablement son contrôle sur le trône de Suède à force de conquêtes militaires et d'arrangements avec les grandes familles du royaume. Les conflits de successions en Suède vont passer de conflits entre factions de l'aristocratie à des conflits interfamiliaux pour la succession au trône, sans réelle remise en cause de la légitimité de la famille royale à sa prétention au trône, même si la Suède reste encore une monarchie élective. Le titre de *jarl* va disparaître, remplacé par celui de duc (*hertig*) réservé aux frères cadets du roi. Le règne de Valdemar Birgersson dure sur le papier de 1250 à 1275 mais la période où celui-ci dispose du pouvoir effectif est en réalité très courte : son père Birger Jarl exerce le pouvoir effectif jusqu'à sa mort en 1266, puis l'autorité royale est remise en question par une faction aristocratique menée par ses frères, Magnus et Erik, qui entrent en révolte ouverte contre lui. Valdemar est défait par ses ennemis en 1275 à Hova, dans l'ouest de la Suède, et forcé d'abdiquer au profit de Magnus<sup>119</sup>, dont l'autorité reste tout de même contestée jusqu'en 1279.

Magnus Birgersson, plus connu sous le nom de Magnus Ladulås, parvient à régner sans trop d'opposition, notamment en s'appuyant sur l'Église, à qui il accorde des privilèges importants dès 1276 pour s'assurer de son soutien. Dans un diplôme datée du 26 mai 1276, il confirme avoir promis à l'archevêque Folke et à ses prélats de séparer les juridictions de la couronne de celles de l'Église, qui de plus reste exempte d'impôts<sup>120</sup>. Dans la même lettre, il déclare aussi accéder aux demandes du pape Grégoire X, qui en 1274 dans une missive<sup>121</sup> adressée aux « duc, hommes de loi, chefs locaux et autres aristocrates du royaume de Suède » (« *Dilectis filiis Nobilibus viris, Duci, Legiferis, Prolocutoribus, aliisque Nobilibus per Regnum Swecie constitutis* ») avait enjoint à ceux-ci et à leurs représentants de (entre autres) s'abstenir de s'opposer aux testaments qui comportent des dons aux églises et autres

---

<sup>118</sup> Thomas Lindkvist & Maria Sjöberg, *Det svenska samhället 800-1720, klerkernas och adelns tid*, Studentlitteratur, Lund, 2009 (2003), p. 46.

<sup>119</sup> SDHK n°963.

<sup>120</sup> SDHK n°1002.

<sup>121</sup> SDHK n°944.

œuvres pieuses, d’infliger de nouveaux impôts et taxes aux églises, de laisser les clercs être condamnés de la même façon que les laïcs, de s’immiscer dans les affaires juridiques qui concernaient le droit canon, d’imposer par la force aux femmes des mariages dont elles ne veulent pas. Seule la question des testaments est laissée par Magnus Ladulås à la discrétion des nobles locaux. Il accède sinon à toutes les demandes du Pape, s’assurant ainsi le soutien du clergé dans sa conquête de pouvoir en accordant aux clercs un statut particulier par rapport aux laïcs. Après s’être assuré du soutien de l’Église, le roi se tourne vers l’aristocratie en réunissant en 1280 à Alsnö, une résidence royale sur une île du lac Mälaren, une assemblée du royaume (*herredag*) où vont se dessiner les contours d’une société divisée en états, à l’image des sociétés féodales du continent. La charte d’Alsnö (*Alsnö stadga*) représente un compromis entre la couronne et les grands du royaume et définit les droits et les devoirs de l’aristocratie face au roi en établissant une exemption d’impôts pour ceux qui pouvaient fournir à la Couronne un cheval de guerre avec son cavalier :

*þa giwm wir allæ waræ mæn. oc wars kyæræ broðþors bænðigs. oc allæ þerræ bryttia. oc lanbo. oc allæ þa .i. (4) þerræ goz æru liðughæ. af allum (5) konongslicum ræt. swa oc allæ ærkibiskupsins swenæ oc allæ biscupænnæ (6) swenæ. Wiir wilium oc at allir þer mæn ær (7) mæð ørs þiænæ. at þer hawi þæt samæ frælsi.*

*Nous accordons ainsi à tous nos hommes et à ceux de notre cher frère Bengt ainsi qu’à tous leurs intendants et tenanciers et à tous ceux qui sur leurs domaines sont libres, l’exemption de tout droit de régale, ainsi qu’à tous les hommes des archevêques et des évêques. Nous voulons aussi que tous les hommes qui servent avec un cheval de guerre aient la même liberté.<sup>122</sup>*

Le document introduit le concept de *frälse*, qui recouvre les laïques libérés de l’impôt, qui deviennent peu à peu une classe à part entière avec sa propre distinction, même s’il faudra attendre le XVI<sup>ème</sup> siècle pour voir s’établir en Suède l’hérédité de la noblesse. La Charte d’Alsnö renforce considérablement l’autorité du souverain, en lui attachant une aristocratie guerrière qui va lui permettre d’exercer le monopole de la violence en se reposant sur l’utilisation d’une cavalerie entraînée et acquise à sa cause. Une charte de 1284 limite la taille des suites que pouvaient entretenir les évêques et les grands du royaume lors de leurs déplacements et interdit de se rendre sans autorisation aux

---

<sup>122</sup> SDHK n°1122 (traduction personnelle).



assemblées du royaume<sup>123</sup>, renforçant de fait l'ascendant du souverain sur la haute aristocratie. Le centre politique du royaume se déplace vers la région du Mälaren, après la défaite des « vrais folkungar » (*äkta folkungar*), une faction opposée à Birger Jarl et Magnus Ladulås, ancrée à l'ouest de la Suède, qui est finalement défaite par Magnus Ladulås en 1279. Ce dernier fait élire son fils, Birger Magnusson, dès 1284 mais ce dernier ne lui succède qu'à sa mort, en 1290.

La mort de Magnus Birgersson, qui laisse trois fils, Birger, Erik et Valdemar, ravive les tensions entre l'aristocratie et la couronne, attisées par Erik et Valdemar, qui sont mécontents d'avoir été écartés du pouvoir : Erik a reçu le Södermanland en duché, tandis que Valdemar devient duc de Finlande. Birger étant trop jeune pour gouverner à la mort de son père, le pouvoir revient à un régent, Torgils Knutsson. La régence de Torgils Knutsson favorise l'aristocratie, qui détient durant cette période le pouvoir réel. Birger sera finalement couronné en 1302 à Söderköping mais cela ne suffira pas à calmer les ambitions de ses frères, en particulier Erik, qui cherche à accroître son influence aussi bien en Suède qu'à l'étranger. Cela passe par une visite en Norvège auprès du roi Håkon en l'hiver 1301-1302, où Erik a pu rencontrer des nobles danois hors la loi, réfugiés en Norvège après l'assassinat d'Erik Klipping en 1286<sup>124</sup>. Sa visite donne lieu à des négociations fructueuses, puisqu'il acquiert des terres dans le Halland et dans le Bohuslän<sup>125</sup> en concluant des fiançailles avec Ingeborg, la fille du roi de Norvège Håkon V, en 1302 tandis que Birger engage des nobles étrangers dans sa suite afin d'essayer de briser l'influence qu'exercent les grandes familles suédoises sur le trône depuis la régence de Torgils Knutsson. Il avait en 1298 épousé la fille d'Erik Menved de Danemark, Märta. Les relations entre les frères ne tardent pas à s'envenimer, avec pour prétexte des disputes entre Torgils Knutsson, Birger et ses deux frères sur le statut de l'Église et ses privilèges. Erik prend le parti de l'Église contre son frère et l'ancien régent, que le clergé accusait d'avoir accaparé les biens de l'Église. Au cœur de l'affaire, des biens reçus par l'Église lors du règne de Magnus Ladulås, sur lesquels Birger estimait que la Couronne avait été lésée. Il avait donc chargé Torgils Knutsson de récupérer une partie des biens donnés à l'Église, tâche dont le régent s'acquitta avec succès mais qui lui valut l'inimitié du clergé<sup>126</sup>. Les tensions montent entre les frères jusqu'au point où, à l'occasion d'une rencontre en 1304 entre Erik, Valdemar et Birger dans un domaine appartenant à Torgils Knutsson, Årnäs, situé dans le Västergötland, Birger fait accuser publiquement Erik d'avoir enfreint les lois du royaume à plusieurs

---

<sup>123</sup> SDHK n°1316.

<sup>124</sup> Jerker Rosén, *Striden mellan Birger Magnusson och hans bröder*, Gleerupska Univ-Bokhandeln, Lund, 1939, p. 9 et suiv. .

<sup>125</sup> Thomas Lindkvist & Maria Sjöberg, *Det svenska samhället 800-1720, klerkernas och adelns tid*, Studentlitteratur, Lund, 2009 (2003), p. 49.

<sup>126</sup> SDHK n°2068.

reprises. La scène est décrite en détail dans l'*Erikskrönikan*, l'une des principales sources dont nous disposons sur le conflit entre Birger et ses frères :

*« Mon seigneur[le roi Birger] vous reproche en premier une chose qui est interdite à tout homme vivant aujourd'hui en Suède et que vous avez laissé faire. Vous avez expédié hors du pays des denrées, de la viande et du beurre, du blé et du seigle. [...] Vous avez courroucé son cœur en chevauchant armes à la main à travers ses terres ; vous avez enfreint l'edsöre<sup>127</sup> du roi. [...] Ceci est la troisième accusation que mon seigneur porte contre vous : votre chevalier a frappé la sentinelle, qui gardait sa maison et qui lui était chère. Comme il ne voulait pas le laisser entrer il a reçu une gifle sur la joue : il lui a semblé que son oreille brûlait. Il dit qu'il ne s'en est pas encore remis. [...] Vient ici la quatrième accusation qui, je le sais, est sujet de dispute. Cela a été et c'est toujours la coutume qu'un seigneur et ses hommes participent à un tournoi. Comment cela se fait, je ne le sais pas, mais là où vos hommes et nous sommes concurrents même si nous sommes deux fois plus nombreux que vous, nous sommes piétinés et nous perdons toute notre mise. Vous agissez par haine ! [...]»<sup>128</sup>*

Il est impossible de savoir si les accusations portées prirent cette forme exacte, même si certains chercheurs ont théorisé que les trois premiers volets de l'accusation proviendraient d'un acte écrit aujourd'hui perdu<sup>129</sup>. Une sentence royale a cependant bel et bien été prononcée contre Erik et Valdemar, et est conservée dans une charte datée du 30 avril 1304<sup>130</sup> : elle leur interdit de sortir des frontières du royaume sans la permission spéciale de Birger, de se montrer en présence du souverain sans qu'il leur ait été donné l'ordre de se rendre en un lieu bien précis avec un nombre d'hommes qui ne peut excéder celui qui aura été auparavant décidé par Birger. Ils promettent encore de ne causer aucun tort, soit directement soit par l'intermédiaire d'une tierce personne, au roi, à la reine, à leurs enfants ou à leurs hommes de confiance. La rupture est consommée entre Erik, Valdemar et Birger.

---

<sup>127</sup> Accusation extrêmement grave. L'*edsöre* est l'équivalent de la Paix du roi, un ensemble de lois que le roi s'engage à faire respecter sous peine de bannissement, lourde amende ou mort pour ceux qui l'enfreignent. Elle concernait à l'origine les crimes commis contre les femmes, et dans des domaines tels que l'église, le *ting* ou le foyer de la victime. (Eva Österberg & Dag Lindström, *Crime and Social Control in Medieval and Early Modern Swedish Towns*, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala, 1988, p. 25 et suiv.).

<sup>128</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 164-165.

<sup>129</sup> *Ibid*, p. 164.

<sup>130</sup> SDHK n°2059.

Les ducs vont, toujours selon l'*Erikskrönikan*, se rendre d'abord auprès du roi Erik Menved pour chercher sa protection, mais celui-ci va la leur refuser, un refus que le chroniqueur impute à sa fille la reine Märta<sup>131</sup>, mariée à Birger. Les troupes royales vont dans le même temps s'emparer de la place forte de Nyköping, contrôlée jusqu'alors par Erik<sup>132</sup>.

L'exil politique, volontaire ou forcé, était une pratique courante dans la Scandinavie médiévale. Il est facilité par la concurrence entre les différentes cours et factions, qui n'hésitent pas à accueillir les ennemis de leurs ennemis, de même que par la proximité culturelle et linguistique des royaumes scandinaves. Le Moyen Âge scandinave est caractérisé par un intense conflit diplomatique entre les deux grandes puissances régionales de l'époque, la Norvège et le Danemark, avec entre les deux une Suède qui a encore du mal à peser dans la balance, minée par les conflits internes de son aristocratie et des conflits de successions récurrents. Si les hostilités entre le Danemark et la Norvège ne vont jamais se traduire en un conflit armé de grande ampleur entre les deux royaumes durant le XIII<sup>ème</sup> siècle, chaque royaume accueille à sa cour les ennemis politiques de son concurrent qui cherchent un refuge et des appuis pour continuer leurs combats. C'est ce que font Erik et Valdemar : après avoir essuyé un refus de la part d'Erik Menved, alors allié à Birger, ils vont naturellement se rendre en Norvège où les accueille cette fois Håkon V qui accepte de leur venir en aide. Ce dernier va notamment leur fournir une place forte, Kungahälla, située sur son territoire non loin de la frontière suédoise<sup>133</sup>. Erik prend rapidement le contrôle de la ville de Lödöse<sup>134</sup> et les territoires alentours aux forces de Birger. Les ducs cherchent à établir un royaume indépendant à la frontière avec la Norvège afin d'obtenir une assise territoriale contre leur frère, en attendant de pouvoir déposer celui-ci. Devant les succès militaires des ducs, une paix qui leur est favorable est conclue entre les belligérants en 1305 : Erik conserve Kungahälla et obtient en sus la restitution de ses titres et de ses privilèges. En échange, Erik et Valdemar acceptent le choix du premier-né de Birger, Magnus, comme premier dans la ligne de succession au trône suédois dans une charte datée du 14 septembre 1305<sup>135</sup>. La même année Erik

---

<sup>131</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 167.

<sup>132</sup> *Ibid*, p. 167.

<sup>133</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 169.

<sup>134</sup> Lödöse, aujourd'hui Gamla Lödöse, se situe sur la côte ouest de la Suède, non loin de l'emplacement actuel de Göteborg. Sa position, entre la Norvège et la Suède, en a fait une place forte importante au Moyen Âge avant que la ville ne connaisse un déclin durant la période de l'Union de Kalmar. (Erika Harlitz, *Urbana system och riksbildning i Skandinavien: en studie av Lödöses uppgång och fall ca 1050–1646*, Institutionen för historiska studier, Göteborgs universitet, Göteborg, 2010).

<sup>135</sup> SDHK n°2118.

acquiert le fief de Varberg et la moitié du Halland, situé sur le territoire danois en achetant les titres au comte Jakob par l'intermédiaire d'Håkon V<sup>136</sup>. Cette acquisition lui offre un territoire continu dans la région du Göta Alv à cheval entre les frontières du Danemark, de la Suède et de la Norvège, ce qui fait de lui l'un des hommes les plus puissants de Scandinavie.

La paix entre les frères ne va cependant pas durer longtemps. Le conflit reprend avec l'arrestation et l'exécution de Torgils Knutsson. Valdemar avait auparavant obtenu de l'Église le droit de divorcer de sa femme, la fille du *marsk*<sup>137</sup>. Si l'*Erikskrönikan* donne comme justification « une parenté spirituelle »<sup>138</sup>, prétextant que Valdemar fut porté sur les fonts baptismaux par le père de son épouse, il est plus probable que ce divorce signale la rupture complète entre Torgils et les ducs, qui avaient pris le parti de l'Église contre le régent et en sont donc récompensés par cette autorisation de divorce. Les ducs vont convaincre leur frère d'arrêter l'ancien régent en décembre 1305<sup>139</sup>, lequel sera exécuté à Stockholm l'année suivante. L'auteur de l'*Erikskrönikan* reste volontairement flou sur les accusations exactes portées contre Torgils Knutsson, n'évoquant que les récriminations de ce dernier contre l'inimitié que lui porte les ducs<sup>140</sup>. La disgrâce du *marsk* est l'occasion pour Erik d'attirer à lui ses anciens partisans, malgré le rôle qu'il a joué dans son exécution, et renforce donc encore une fois l'influence du duc qui va une nouvelle fois passer à l'offensive. Jerker Rosén considère en effet que ce retournement d'alliance, qui n'est pas suivi d'une réaction des partisans de Torgils Knutsson face à l'arrestation et l'exécution du *marsk*<sup>141</sup>, marque la fin d'une première période de conflit entre les ducs et Birger, qui a abouti à une victoire des ducs et de l'Église face à l'aristocratie appartenant au Conseil du Roi, avec pour enjeu le pouvoir d'influencer la politique du royaume<sup>142</sup>. En septembre 1306, le roi Birger et la reine Märta sont capturés par trahison par les hommes des ducs lors d'un banquet à Håtuna, sur la rive nord du lac Mälaren tandis que leur fils Magnus parvient à s'échapper vers le Danemark<sup>143</sup>. Birger est emprisonné dans la forteresse de Nyköping et les ducs contrôlent à ce

---

<sup>136</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 173.

<sup>137</sup> Le *marsk* est un titre militaire suédois proche de celui de connétable dans la France de l'ancien régime.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>139</sup> *Ibid.*.

<sup>140</sup> *Ibid.*.

<sup>141</sup> Jerker Rosén, *Striden mellan Birger Magnusson och hans bröder*, Gleerupska Univ-Bokhandeln, Lund, p. 108.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p.109.

<sup>143</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 177.

moment l'intégralité de la Suède. Le renversement de situation provoque des réactions de la part des autres royaumes scandinaves. Erik Menved envoie des troupes dans le Västergötland, mais il est finalement repoussé sans combattre par l'armée des ducs, selon l'*Erikskrönikan*<sup>144</sup> tandis que Håkon V saisit l'occasion d'affaiblir le Danemark, avec l'aide des ducs. Dès novembre Erik adresse une lettre à l'archevêque Jerund de Trondheim, à l'évêque Erland des Îles Féroé, à l'évêque Kettil de Stavanger, à l'évêque Helge d'Oslo, à l'évêque Arne de Bergen, à l'évêque Ingeld de Hamar, ainsi qu'aux abbés, barons, conseillers du roi Håkon de Norvège, chevaliers, hommes d'armes, et divers clercs et laïcs en Norvège, les enjoignant d'ignorer le traité conclu entre son futur beau-père et le roi de Danemark, celui-ci ayant déjà rompu la paix en brûlant une forteresse appartenant à Håkon V<sup>145</sup>. Erik va tenter à plusieurs reprises d'influencer son futur beau-père : il lui demande en 1307 de pouvoir célébrer son mariage avec Ingeborg, sans succès<sup>146</sup>, le roi lui réclamant d'abord la forteresse de Varberg. Le duc Erik va aussi plaider la cause, cette fois avec plus de succès, des ennemis d'Erik Menved auprès d'Håkon V, qui, en mai 1307, fait rédiger une lettre de protection pour des nobles du Danemark en exil à sa cour, à la suite du conflit entre lui et Erik Menved<sup>147</sup>. Les ducs vont plus loin en promettant le même mois au duc d'Halland et de Samsö et frère du roi de Danemark, Christopher, leur soutien si jamais celui-ci devait accéder au trône<sup>148</sup>. Christopher ne parvient pas cependant à déposer son frère, et lui succède simplement à la mort d'Erik Menved, après une période d'exil. Malgré les efforts des ducs pour se trouver des alliés hors de leurs frontières, les troupes danoises pénètrent en Suède en avril 1308 avec l'objectif de rétablir Birger, qui avait pourtant été libéré en mars de la même année<sup>149</sup> et avait signé la paix avec ses frères le même mois<sup>150</sup>. Le roi Håkon V n'intervient pas directement dans le conflit, et Birger, mécontent d'avoir été forcé de négocier une paix qui lui est défavorable, se tourne rapidement vers son allié Erik Menved, qui l'accueille à sa cour.

Cette paix fragile marque la première phase du conflit, sans pour autant résoudre ni les inimitiés entre personnes, ni les causes structurelles qui ont amené les héritiers de Magnus Ladulås à s'entre-déchirer. Les partis sont officiellement réconciliés, avec pour assurance le serment de Birger *super corpus*

---

<sup>144</sup> *Ibid* p. 180.

<sup>145</sup> SDHK n°2165.

<sup>146</sup> *Erikskrönikan, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 181.

<sup>147</sup> SDHK n°2199.

<sup>148</sup> *Diplomatarium Norvegicum* vol.7 n°38.

<sup>149</sup> *Erikskrönikan, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 185.

<sup>150</sup> SDHK n°2233.

*Christi*, qui le plaçait sous l'autorité de l'Église en cas de parjure, au risque de perdre ses terres au profit de ses frères et de subir l'excommunication. Mais les accusations de parjure envers Birger ne tardent pas à apparaître : le roi de Suède se plaint dans une lettre envoyée à la papauté en 1309 d'avoir été excommunié à tort par les évêques de Skara et de Linköping, liés selon lui par un serment de fidélité aux ducs, qui l'accusent d'avoir rompu son serment envers ses frères<sup>151</sup>. Si les hostilités ouvertes semblent plus ou moins calmées entre les protagonistes, les tensions entre les anciens ennemis sont toujours fortes. Mais Erik va être un temps distrait par son projet de mariage : il va demander une nouvelle fois, après que la paix a été conclue, la main de sa fiancée à Håkon V mais il essuie un nouveau refus, qui va marquer temporairement la fin de l'alliance entre la Norvège et les ducs et la fin des fiançailles entre Erik et Ingeborg. Celle-ci sera promise au fils de Birger, avec qui Håkon V a entre-temps fait la paix en août 1308 par l'intermédiaire d'Erik Menved<sup>152</sup>. Erik entre alors en conflit ouvert contre son ancien allié dès l'été 1308 et pénètre avec ses troupes en Norvège, où il assiège la forteresse d'Åkershus<sup>153</sup> à l'automne de la même année. Mais le retournement de la Norvège affaiblit le duc, qui rentre en Suède, et doit dès 1309 faire face à une armée d'invasion conduite par Erik Menved, bien décidé à appuyer la revendication de Birger au trône de toute la Suède. Assistée par les troupes des vassaux allemands du roi danois, Erik Menved et Birger forcent dans un premier temps Erik à se replier vers l'intérieur de la Suède pour y occuper une position défensive, mais leur avancée est stoppée devant la forteresse de Nyköping, bien défendue tandis que Erik lance une contre-attaque réussie sur Nyköping, qu'il enlève aux Danois<sup>154</sup>. Une trêve provisoire est finalement conclue et les troupes d'Erik et de Birger se retirent, laissant les ducs aux prises avec Håkon V qui avait cependant repris la forteresse de Kungahälla. Les ducs ne tardent pas à reprendre la forteresse et à repousser les troupes norvégiennes venues en renfort ; Håkon V entame des pourparlers de paix avec ses anciens alliés en mars et une paix entre les belligérants est conclue le même mois<sup>155</sup>. Le 20 juillet 1310, un accord est scellé entre les ducs et le roi Birger, qui divise la Suède entre les parties : Birger reçoit l'est

---

<sup>151</sup> SDHK n°2277.

<sup>152</sup> *Diplomatarium Norvegicum* vol.7 n°81.

<sup>153</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 188.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 196-197.

<sup>155</sup> SDHK n°40729.

du Royaume sans Stockholm, tandis que les ducs reçoivent Stockholm, la majeure partie de la Finlande, une partie de l'Uppland et l'ouest du royaume<sup>156</sup>.

Il reste à régler pour les ducs la question de leurs mariages : Valdemar s'est séparé de la fille de Torgils Knutsson en 1306 tandis que les fiançailles d'Erik ont été rompues en 1309. Ingeborg est toujours promise à Magnus Birgersson et leurs fiançailles sont célébrées en mai 1310<sup>157</sup>. Mais à la suite d'une rencontre entre Erik et Håkon V dans la seconde moitié de 1311, les fiançailles entre Ingeborg et Erik sont à nouveau conclues, ainsi que les fiançailles de Valdemar et d'une autre Ingeborg, fille du roi Erik II de Norvège, qui occupe la deuxième place dans l'ordre de succession du trône de Norvège. Leurs mariages, célébrés en même temps l'année suivante en septembre 1312, entérinent la position privilégiée des ducs dans la succession au trône norvégien, Ingeborg Håkonsdatter étant l'héritière directe d'Håkon V<sup>158</sup>. Il s'ensuit une période de calme relatif entre les belligérants, avec un traité de paix signé en juin 1313 entre Erik Menved, son frère Christopher, le roi Birger et Nicolaus II de Werle, un des acteurs nord-allemand du conflit, d'un côté et Håkon V et les ducs de l'autre<sup>159</sup>. Les ducs tentent même de se rapprocher d'Erik Menved durant l'année 1314 afin d'assurer leur succession au trône de Norvège : ils passent un accord le 19 juillet 1314 qui les lie à Erik Menved en échange du soutien de celui-ci en cas de conflit de succession<sup>160</sup>. Le conflit entre les frères reprend cependant en décembre 1317 avec l'épisode célèbre du banquet de Nyköping qui voit le roi Birger arrêter par trahison ses deux frères lors d'une réception, dans le but d'unifier tout le royaume sous sa coupe. Cet événement, décrit en détails dans l'*Erikskrönikan*, et qui vaudra à Birger d'être comparé à Judas par le chroniqueur<sup>161</sup>, entraîne la mort en prison des deux ducs au début de l'année suivante. Le stratagème ne profite pas à Birger, puisque les hommes restés fidèles aux ducs se rallient autour de la veuve d'Erik et chassent finalement Birger et son fils du trône. Si Birger réussit à s'échapper vers le Danemark après sa défaite à la fin de l'année 1318<sup>162</sup>, où il est accueilli par le roi Erik, son fils Magnus a moins de

---

<sup>156</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 201 et SDHK n°2376.

<sup>157</sup> SDHK n°1310.

<sup>158</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 203.

<sup>159</sup> SDHK n°40733.

<sup>160</sup> SDHK n°2620 et 41052-41057.

<sup>161</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 206-219.

<sup>162</sup> *Ibid* p. 227.

chance : capturé à Stockholm, il est exécuté sur décision du conseil du royaume le premier juin 1320<sup>163</sup>. Magnus Eriksson, fils d'Erik et d'Ingeborg est élu roi de Suède le 8 juillet 1319<sup>164</sup>, après être auparavant devenu roi de Norvège le 28 juin 1319 à la mort de son grand-père le roi Håkon le 8 mai de la même année<sup>165</sup>.

### **Les *Eufemiavisorna* et l'*Erikskrönikan*, des textes liés ?**

La mort de Magnus Birgersson marque la fin d'un conflit qui a agité la Scandinavie entière pendant près de 20 ans, depuis l'accession au trône de Birger Magnusson après la régence de Torgils Knutsson et les premières ambitions de ses frères jusqu'à la révolte finale des partisans des ducs qui mettent fin aux rêves de Birger de contrôler la Suède. Ce conflit influence aussi a posteriori durablement la production littéraire suédoise puisqu'il fera l'objet d'une chronique, *L'Erikskrönikan*, que nous avons déjà citée, la première à être écrite en langue suédoise, sans doute dans la première partie du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>166</sup>. Cette chronique d'Erik, qui commence avec la création du monde et finit sur le couronnement de Magnus Eriksson revient en détail sur les événements qui ont troublé la Suède presque sans discontinuer depuis 1220, avec une attention particulière pour la période du début du XIV<sup>ème</sup> siècle puisque l'auteur était sans doute un des partisans de Magnus Eriksson, et entendait proposer à travers sa chronique un récit qui pourrait mettre fin aux tensions internes de l'aristocratie suédoise en rejetant l'intégralité de la culpabilité sur Birger et son fils pour que, selon Fulvio Ferrari, « les souffrances du duc Erik et le bannissement du méchant roi deviennent ainsi le mythe fondateur d'une nouvelle phase de l'histoire suédoise, sous la couronne de l'enfant roi Magnus et la conduite de l'héroïque *drots*<sup>167</sup> Mats Kettilmundsson<sup>168</sup>. Une des originalités de l'*Erikskrönikan* est de s'inspirer largement des romans courtois en proposant des descriptions fastueuses de la vie de cour, et notamment des banquets. La description du mariage des ducs est sur ce point particulièrement parlante:

*« On conduisit les femmes sur la rive et le roi leur prit la main comme c'était la coutume dans le pays, et il leur souhaita d'aller dans la paix du Seigneur. La reine fit de même*

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>166</sup> Voir *Ibid.*, p. 29 et suiv. pour la question de la datation de la chronique.

<sup>167</sup> Le *drots* est un titre panscandinave, avec des fonctions proches de celles d'un sénéchal de France.

<sup>168</sup> « [...] the sufferings of Duke Erik and the banishment of the wicked king become thus the foundation myth of a new phase of Swedish history, under the crown of the child King Magnus and the guide of the heroic *drots* Mats. » Fulvio Ferrari, "Literature as a performative act: *Erikskrönikan* and the making of a nation." in Massimiliano Bampi et Fulvio Ferrari (éds.), *Lärdomber oc skämptan, medieval Swedish Literature Reconsidered*, Svenska fornskriftsällskapet, Uppsala, 2008, pp. 55-79 (p.78).



*ainsi que d'autres femmes et sa nourrice. Elle lui donna de beaux cadeaux, des objets précieux qu'elle désirait avoir. Les femmes pleurèrent beaucoup le jour où elles se séparèrent. Elles arrivèrent à la Notre Dame tardive qui est en automne. Elles accostèrent au bord de la rivière, là où la halle était visible. Les jongleurs firent beaucoup de bruit, les destriers ruaient dans un grand tumulte. Une grande cour y était alors réunie, un grand soin fut porté au banquet et à l'apparat. Comme des flûtistes et des jongleurs étaient venus de tous les pays, on leur donna des cadeaux des deux mains : des vêtements et des destriers leur furent donnés au point que tous rentrèrent riches chez eux. Au chevalier qui apportait les plats du duc, un magnifique destrier et des habits furent donnés avec le premier plat et de même tous les chevaliers gardèrent leur assiette et leur verre. Beaucoup de joutes courtoises eurent lieu et de nombreux chevaliers furent adoués. »<sup>169</sup>*

Les personnages ont aussi droit à des qualificatifs qui ne détonneraient pas dans un roman de chevalerie : Erik prend par exemple congé du roi Håkon V et de la reine Eufemia « avec la courtoisie qui ne lui manquait jamais »<sup>170</sup>.

Il est fort possible que le chroniqueur se soit inspiré des *Eufemiavisorna* pour ces passages, faisant ainsi le lien entre littérature courtoise, historiographie et discours politique. Car si le but de la chronique est de retranscrire les événements qui ont conduit à l'accession au trône de Magnus Eriksson, l'auteur propose à travers ses commentaires, ses descriptions et le comportement des personnages un véritable programme politique et social en mettant en avant des concepts tels que la monarchie élective, l'importance du respect des lois par le souverain et la modération dans l'impôt<sup>171</sup>. Mais le texte exalte aussi des valeurs qui se retrouvent dans les *Eufemiavisorna*. Pour n'en donner que quelques exemples, l'importance de la redistribution des richesses par le souverain à ses obligés telle que présentée dans l'*Erikskrönikan* :

*Le duc donnait une fête pour le mariage de ses hommes comme aujourd'hui encore les seigneurs le font pour les hommes qu'ils apprécient. Il est juste de les récompenser.*

---

<sup>169</sup> *Erikskrönikan, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 205.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 84 et suiv..

*C'est là une habitude de la part des nobles seigneurs, surtout au moment où ils ont besoin de leur service.*<sup>172</sup>

Ou l'importance du respect de sa parole, sous peine de déshonneur et de mort sociale :

*Ils firent ce qu'ils devaient selon le droit et finirent tous par décider qu'ils voulaient porter secours au roi en le faisant sortir de prison et de son cachot inhospitalier, s'il voulait promettre et jurer qu'il ne pillerait jamais le royaume avec une armée étrangère. « Le royaume est si vaste qu'il aura son tiers et ce qui lui revient, s'il veut jurer sur le Christ qui créa feuilles et branches et sur la Sainte Hostie, le Corps de Dieu qui pour nous souffrit la mort [...] Le roi accepta ce qu'ils lui proposèrent alors qu'il aurait mieux fait de se taire et de renoncer un moment à son pays au lieu de faire un faux serment. Il fit un serment tout à fait préjudiciable pour lui et fit à nouveau du mal à son Créateur en jurant sur le Corps du Christ et sur son Sang. Dommage qu'il ne comprît pas que Dieu ne laisserait pas impuni son parjure !<sup>173</sup>*

L'insistance sur ces deux points dans la chronique peut être mise en parallèle avec les qualités de Flores, qui fait office, nous le verrons, de modèle de conduite masculine dans *Flores och Blanzefflor*. Malgré son inexpérience Flores se conduit en effet en parfait chevalier courtois et va donc à plusieurs reprises dans le roman s'évertuer à récompenser justement ceux qui lui sont obligés, notamment lors de son départ de Babylone, où il demande au sultan de récompenser tous ceux qui l'ont aidé dans sa quête :

*Quand une année s'est écoulée,*

*Flores va voir le roi*

*Et lui fait comprendre*

*Qu'il aimerait retourner dans son pays,*

*En le remerciant de toutes ses grâces :*

*« Voici mes amis,*

---

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 185.

*Le roi Marsilias et le comte Gripun,  
Je les porte dans mon cœur ;  
Je vous demande de les honorer,  
Sur ma recommandation, et de les chérir.  
Je ne vous en demande pas plus  
Pour ce gardien de la porte,  
Pour Darias, mon hôte,  
Et pour le passeur, qui est aussi mon ami.  
Laissez-les profiter de mes recommandations  
Afin qu'ils puissent tirer profit de cette aventure.»<sup>174</sup>*

L'importance de la parole donnée est aussi capitale dans *Flores och Blanzeflor* puisque c'est en manipulant le gardien de la tour pour qu'il lui jure fidélité et l'aide ainsi contre la volonté de son maître que Flores va réussir à retrouver Blanzeflor. L'homme, lié par son serment, ne peut faire autrement que d'obéir à Flores malgré sa prédiction que l'entreprise du jeune homme les conduira tous les deux à la mort.

Certes ni le poids accordé à la parole donnée ni la nécessité pour un chef de redistribuer les richesses à sa suite ne trouvent leurs origines dans les *Eufemiavisorna* ou dans l'*Erikskrönikan*, loin de là, et le serment brisé par Birger permet à l'auteur de la chronique, comme le souligne Corinne Péneau<sup>175</sup>, de justifier le traitement infligé à Birger à la suite du banquet de Nyköping en présentant son exil et la mort de Magnus comme des punitions divines pour avoir rompu un serment juré au-dessus d'une hostie. Cependant l'*Erikskrönikan* est une création qui trouve ses racines dans l'aristocratie suédoise, destinée à elle-même (en tout cas, à ceux qui avaient soutenu les ducs durant la guerre contre Birger) et qui la met en scène en prenant pour modèle l'aristocratie européenne. La chronique présente en tant que normes des manifestations du pouvoir et des habitus qui sont directement tirés des romans

---

<sup>174</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1993-2008.

<sup>175</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 185.

continentaux<sup>176</sup>, peut-être par l'intermédiaire notamment des traductions telles que les *Eufemiavisorna*. Le texte ne comporte pas de dimension didactique mais va simplement montrer l'aristocratie suédoise telle qu'elle se rêve, c'est-à-dire à l'image des aristocraties européennes dont elle copie les mœurs et les valeurs, qui lui parviennent notamment à travers les traductions de romans courtois. En ce sens, l'*Erikskrönikan* semble être intimement liée aux *Eufemiavisorna*. Résolument pro-aristocratique, la chronique présente les chevaliers et l'aristocratie comme les seuls remparts entre le peuple des paysans libres mais impuissants et un pouvoir royal qui doit nécessairement être contrôlé par la loi, que les chevaliers sont les seuls à pouvoir faire respecter, sous peine de devoir subir un souverain tyrannique, écrasant son peuple sous l'impôt et abusant de son autorité pour se débarrasser de ses concurrents<sup>177</sup>.

Cette vision de l'aristocratie comme garante de la loi face aux excès potentiels du roi se retrouve dans une certaine mesure dans *Flores och Blanzeflor*, même si Flores est issu d'une famille royale. A commencer par le principe de l'élection royale si farouchement défendu par l'auteur de l'*Erikskrönikan*. Si la question de l'élection occupe une place beaucoup moins centrale dans *Flores och Blanzeflor* que dans la chronique, une courte scène cependant décrit l'accession au pouvoir par élection de Flores à son retour dans le royaume de son père :

*Le seizième jour ils arrivèrent dans leur pays*

*Et jetèrent l'ancre dans le sable blanc.*

*Le même soir il sut*

*Que son père et sa mère étaient morts*

*Ainsi que la mère de Blanzeflor,*

*Le cher amour de son cœur.*

*Dès que les gens de son peuple surent que Flores*

*Était revenu au pays,*

*Ils vinrent à sa rencontre*

---

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 46 et suiv..

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 92.

*Et l'accueillirent avec beaucoup d'honneurs.*

*Ils le laissèrent convoquer l'assemblée*

*De toutes les villes qui se trouvaient alentour,*

*Et ils le prirent pour roi là*

*Régnant sur tous les gens du pays.<sup>178</sup>*

Si le retour de Flores et Blanzeflor au royaume d'Apolis sont bien décrits dans *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, la version suédoise va plus loin dans sa description du processus qui mène Flores jusqu'au trône de son père. Elle s'écarte ici de la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, qui est elle aussi plus avare de détails sur le sujet :

*Ok er þau kómu heim, var faðir hans ok móðir onduð, ok landit stjórnarlaust.  
Varð fólkit honum stórliga fegit, ok tóku hann til konungs.*

*Et quand ils arrivèrent chez lui, son père et sa mère étaient morts et le pays sans souverain. Le peuple fut grandement joyeux de sa venue et le prit pour roi.<sup>179</sup>*

*Le Conte de Floire et Blanchefleur* présente quant à lui la succession de Flores comme un processus allant de soi, dans la tradition des monarchies héréditaires, même si la mort de ses parents n'est pas mentionnée :

*Floire s'en va, emmenant son amie. Après un long voyage assez éprouvant, il est rentré dans son pays où on l'accueille au milieu de réjouissances. Tous les barons sont venus à sa rencontre et l'ont reçu avec des manifestations de joie. La mère de Blanchefleur, elle aussi, fut très heureuse ce jour-là, elle qui était restée captive, éplorée, en terre étrangère.*

*Floire est maintenant dans son pays, au milieu de ses amis qui le fêtent. Ils lui apportèrent sa couronne d'or et la lui offrirent en lui présentant la fleur d'or.<sup>180</sup>*

---

<sup>178</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 2053-2066.

<sup>179</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 75.

<sup>180</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, trad. et éd. par Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003, p. 173.

Le traducteur de *Flores och Blanzefflor* tient donc à présenter une scène d'élection royale, aussi courte qu'elle puisse être, en évoquant les « assemblées » (*thing*) qui sont constituées pour élire Flores sur le trône. Le royaume d'Apolis adopte sous la plume du traducteur les lois de la Suède sur les successions royales et rapproche donc les héros du roman de son public, en leur faisant adopter certaines des coutumes et lois de la Suède médiévale. Le traducteur de *Flores och Blanzefflor* cherche donc à présenter un royaume idéal car dirigé par des souverains modèles, Flores et Blanzefflor : il est donc nécessaire pour lui de se conformer aux *habitus* de la cour pour laquelle il entend écrire, c'est-à-dire les cours de l'aristocratie suédoise et notamment celles des partisans des ducs, qui soutenaient le principe de monarchie élective. C'est une nouveauté par rapport au *Conte de Floire et Blanchefleur* qui se concentre uniquement sur la période qui précède le retour au pays de nos deux héros, en ne consacrant que quelques vers au retour de Floire et Blanchefleur à Apolis. Mais le *Conte de Floire et Blanchefleur* fut produit dans un contexte bien différent, qui ne connaissait pas le même niveau d'instabilité politique chronique que la Suède médiévale. *Flores och Blanzefflor* prend donc, en quelques lignes, parti dans le conflit entre Birger et ses frères, qui a pour toile de fond la lutte d'influence entre l'aristocratie soucieuse de faire valoir ses intérêts dans le destin du royaume et le pouvoir royal qui cherche à asseoir son pouvoir.

*Flores och Blanzefflor* adopte tout le long du roman un point de vue résolument aristocratique où le pouvoir du souverain est encadré et canalisé par ses conseillers qui s'érigent en garants de la loi. Cela est particulièrement visible durant le procès de Flores et de Blanzefflor, durant lequel certains de ses barons vont pousser le roi de Babylone à se conformer à la lettre de la loi et à offrir un jugement équitable à Flores, malgré l'offense qui lui a été faite :

*Un riche roi s'appelait Marsilias  
Il se leva et demanda à prendre la parole  
Car c'était le plus sage et le plus âgé  
Parmi les rois qui étaient assemblés ici :  
« Nous avons tous entendu  
les mots que notre roi a prononcés ;  
Il nous appartient d'examiner sa plainte selon le droit,  
La plainte qu'il a présentée devant nous.  
Expose un grave dommage  
Car le roi a été déshonoré*

*Et il demande leur vie ;  
C'est pour cela que je vous demande à tous  
De ne pas la leur prendre de suite  
Avant que le jugement ne soit rendu.  
Je sais que mes seigneurs ne veulent pas condamner  
Injustement, car il convient  
Que celui qu'on accuse  
Puisse lui-même répondre.  
C'est pour cela que je pense qu'il est sage  
Qu'on les appelle ici pour se défendre.*<sup>181</sup>

On retrouve donc dans *Flores och Blanzefflor* la vision de l'aristocratie qui sera développée quelques années plus tard dans l'*Erikskrönikan*. Le roi ne doit pas avoir tous les pouvoirs décisionnels mais doit au contraire écouter les conseils avisés de l'aristocratie afin que la loi du royaume soit respectée, même si c'est la Couronne qui se trouve lésée dans l'affaire. Notons cependant que cette scène ne se retrouve pas uniquement dans *Flores och Blanzefflor* puisqu'elle est présente de façon quasi identique dans *Le Conte de Floire et Blanchefleur*. Seule la résolution du procès va être modifiée : là où Floire et Blanchefleur parviennent à émouvoir les barons par leur beauté et leur histoire dramatique, obtenant ainsi la grâce du sultan, le procès dans *Flores och Blanzefflor* se résout à travers un duel judiciaire qui va, en plus de donner l'opportunité à Flores de montrer ses talents martiaux, permettre de souligner l'importance du respect de la loi : Flores doit malgré tout prouver par des moyens légaux son innocence dans l'affaire plutôt que de s'en remettre à la grâce du sultan et de ses barons. La figure de l'aristocrate sage qui rappelle à l'assemblée la loi se retrouve d'ailleurs durant la scène de l'élection de Magnus Eriksson telle que dépeinte dans l'*Erikskrönikan*:

*Un puissant seigneur, un homme expérimenté, parla en bon orateur : « Au nom de Dieu, vous êtes tous ici les bienvenus, paysans et hommes de la cour qui êtes ici. Nous avons prévu de nous choisir un roi et ne voulons pas tarder plus longtemps. Je l'ai entendu dire toute ma vie : si le roi est élu à la Pierre de Mora, avec l'accord et l'approbation de toutes les provinces, il sera en son temps un bon roi. Il aura de bonnes*

---

<sup>181</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1765-1784.

*relations avec le peuple, il sera magnanime et garant de bonnes récoltes, il donnera aux paysans une paix avantageuse. Voilà le roi dont nous avons besoin ! »*<sup>182</sup>

Si la situation est différente, puisque l'un s'exprime lors d'un procès et l'autre lors d'une assemblée, l'argument légaliste reste le même : l'autorité du roi découle du droit, que l'aristocratie est chargée de faire respecter, notamment ses membres les plus âgés et donc les plus sages. La figure du fin connaisseur de la loi a une longue histoire dans la littérature scandinave, en particulier dans l'archétype présent dans les sagas islandaises du connaisseur de la loi qui va réussir à tirer son épingle du jeu de situations difficiles grâce à sa connaissance de la loi<sup>183</sup>. L'attachement au légalisme des Suédois ne se démentira pas, puisque la Suède va être l'un des premiers états européens à se doter de codes de lois s'appliquant sur l'ensemble de son territoire, la *Magnus Erikssons Stadslag*<sup>184</sup> pour les villes et la *Magnus Erikssons Landslag*<sup>185</sup> pour les campagnes au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>186</sup>.

Aussi bien *Flores och Blanzefflor* que l'*Erikskrönikan* s'inspirent donc d'une tradition scandinave d'attachement à la loi comme rempart face à l'autorité du souverain. Au travers de son œuvre le traducteur tente de représenter un modèle de société idéale où l'aristocratie serait source de modération pour le souverain afin d'amener sur le royaume la paix et la prospérité pour tous. La chronique à son tour puise dans les représentations littéraires pour mettre en scène une aristocratie suédoise qui se rêve à l'image des héros courtois et des cours d'Europe continentale, tels les « sages chevaliers » que croisent Flores et Blanzefflor lors de leur séjour à Paris. Mais ne voir dans les *Eufemiavisorna* qu'un point de vue suédois sur la Suède est insuffisant: tout d'abord car la notion même de « suédois » ou de « norvégien » doit être, nous l'avons vu plus haut, problématisée dès que l'on aborde la période qui précède l'union de Kalmar, ensuite parce que réduire *Flores och Blanzefflor*, *Hertig Fredrik av Normandi* ou *Herr Ivan* à leur seul traducteur suédois serait une erreur : la production de ces œuvres

---

<sup>182</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 230-231.

<sup>183</sup> C'est par exemple le cas de Njáll, le personnage qui donne son nom à la *Brennu-Njáls saga*. Son habileté dans les choses de la loi va lui permettre de tirer son épingle du jeu dans des situations qui semblent au premier abord compliquées.

<sup>184</sup> *Magnus Erikssons Stadslag*, éd. par Carl Johan Schlyter, Samling af Sveriges Gamla Lagar, Lund, 1865.

<sup>185</sup> *Magnus Erikssons Landslag*, éd. par Carl Johan Schlyter, Samling af Sveriges Gamla Lagar, Lund, 1862.

<sup>186</sup> Eva Österberg & Dag Lindström, *Crime and Social Control in Medieval and Early Modern Swedish Towns*, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala, 1988, p. 25.



résulte de la volonté de leur commanditaire, Eufemia de Norvège, et à travers elle de celle de la cour de Norvège, qui est intimement mêlée à l'histoire du conflit entre Birger et ses frères.

### **Eufemia, les *Eufemiavisorna* et la diplomatie d'Håkon V**

Si nous savons finalement très peu de choses précises sur la production des *Eufemiavisorna*, faute de sources contemporaines conservées, nous connaissons au moins avec certitude le nom de leur commanditaire, puisque le traducteur la mentionne dans l'incipit des trois œuvres : c'est bien la reine Eufemia qui a, et nous n'avons pas de raisons de douter du traducteur, demandé que *Herr Ivan, Hertig Fredrik av Normandi* et *Flores och Blanzefflor* soient traduits (*vænda*) de leur langue originale vers le suédois. Eufemia n'est pas la seule reine à jouer le rôle de patronne des arts en Europe, la littérature étant un moyen pour les femmes nobles de faire entendre leur voix dans l'espace public tout en contournant les limitations sociales imposées à la parole des femmes. Mais les *Eufemiavisorna* doivent aussi être analysées dans le contexte des relations diplomatiques entre la Norvège et la Suède, et surtout dans le contexte de l'alliance complexe entre Håkon V et les ducs. Les textes courtois sont en effet l'occasion de propager les idéaux courtois et de mettre en scène à travers eux la courtoisie de la cour de Norvège. Il est donc nécessaire pour mieux comprendre *Flores och Blanzefflor* d'aborder la question de la diplomatie d'Håkon V mais aussi celle de la biographie d'Eufemia, qui a pu influencer le choix des œuvres traduites.

Comme pour les œuvres auxquelles elle a légué son nom, peu de choses sont connues sur la reine Eufemia, faute de sources mais aussi pendant longtemps en raison du manque d'intérêt de la part de la recherche, même si l'excellent mémoire de 2012 d'Henriette Mikkelsen Hoel et l'ouvrage de 2010 de William Layher, *Queenship and Voice in Medieval Northern Europe*<sup>187</sup>, qui seront abondamment cités ci-dessous, s'attachent à réparer cette injustice. L'œuvre de la reine Eufemia fut le plus souvent abordée à travers les *Eufemiavisorna* ou sa relation supposée avec le duc Erik, avec au centre du questionnement l'image romantique d'une reine contrôlée par ses émotions et sa passion pour le jeune duc<sup>188</sup>. La question de l'identité du père d'Eufemia fut aussi longtemps débattue : était-ce Vitslav II de Rügen ou son beau-fils, le comte Günther de Ruppin. La recherche actuelle semble cependant s'accorder, en s'appuyant sur des sources d'époque, pour faire du premier le véritable père

---

<sup>187</sup> Henriette Mikkelsen Hoel, "Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen", mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012 et William Layher, *Queenship and Voice in Medieval Northern Europe*, Pallgrave MacMillan, New York, 2010.

<sup>188</sup> Henriette Mikkelsen Hoel, "Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen", mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012 p. 11.

d'Eufemia<sup>189</sup>, ce qui fait d'Agnès de Braunschweig-Lüneburg la mère de la future reine de Norvège<sup>190</sup>. Née à la fin des années 1270<sup>191</sup>, Eufemia grandit dans un environnement marqué par la littérature : Vitslav II est auteur de *Minnesanger*, dont 24 exemples nous sont parvenus. Les *Minnesanger* sont une forme de la poésie lyrique de langue allemande qui apparaît à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle. Le genre tire ses origines de la lyrique d'amour grecque et latine mais aussi de la poésie arabe et de la poésie lyrique française d'oc et d'oïl pour son côté profane et de la poésie mariale pour son inspiration religieuse. Wolfram von Eschenbach et Reinmar l'Ancien sont cependant les représentants les plus connus du genre<sup>192</sup>. Ces inspirations classiques se retrouvent notamment dans *Flores och Blanzefflor*, tandis que des parallèles peuvent être établis entre la représentation du Sarrasin chez Wolfram von Eschenbach et celle présente dans *Flores och Blanzefflor*. Catalina Girbea note dans son ouvrage *Le bon Sarrasin dans le roman médiéval*<sup>193</sup> que les auteurs allemands semblent plus enclins que leurs pendants français à présenter leurs personnages païens comme des personnages honorables et dignes d'admiration, qui n'attendent finalement que leur conversion pour devenir les égaux des héros chrétiens. Cette observation semble tout à fait correspondre aux personnages païens de *Flores och Blanzefflor*, que cela soit Flores, son père, ou le roi de Babylone. Peut-être faut-il donc voir dans ces personnages des traces d'une influence de la littérature allemande sur le roman, influence déjà constatée pour *Herr Ivan*, notamment par Sofia Lodén dans la thèse qu'elle a consacrée à cette œuvre en 2012<sup>194</sup>.

Eufemia se marie avec Håkon V de Norvège au printemps 1299, dans le cadre d'une politique d'alliance entre les principautés du nord de l'Allemagne et la Norvège, qui cherchait à élargir ses intérêts commerciaux. Le couple royal aura une fille unique, Ingeborg, en 1301, fiancée dès l'hiver suivant au duc Erik de Suède, permettant ainsi une triple alliance entre la Norvège, les Rügen et la Suède afin de contrebalancer à l'alliance entre le roi Birger Magnusson et Erik Menved de Danemark, scellée par le mariage de la sœur d'Erik Menved avec Birger. Eufemia meurt en 1312, quelques mois

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>192</sup> Thomas Bein, "Minnesang" in : Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, p. 925.

<sup>193</sup> Catalina Girbea, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Classique Garnier, Paris, 2014, pp. 537-576.

<sup>194</sup> Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012, p.42-45. Mme Lodén exclut cependant, à la suite d'Hanna Steinnun Thorleifsdottir (Hanna Steinnun Thorleifsdottir, *La copie norroise du Chevalier au Lion (Yvain) de Chrétien de Troyes et ses copies islandaises*, Thèse non-publiée, Université Paris-IV, Paris, 1996) la possibilité d'une utilisation par le traducteur d'*Herr Ivan* du texte allemand *Iwein*.

seulement avant que *Flores och Blanzefflor* ne soit achevé et que le mariage entre Ingeborg et Erik ne soit célébré. Eufemia est mentionnée à plusieurs reprises dans l'*Erikskrönikan* dans le cadre des négociations entre Håkon V et Erik au sujet du mariage de ce dernier avec Ingeborg : elle y est présentée comme très favorable au duc face à un Håkon plus réticent à livrer sa fille (et la succession du trône de Norvège) à Erik, au point que certains ont voulu voir dans la relation entre le duc et la reine une relation amoureuse<sup>195</sup>. Il est vrai que le chroniqueur, qui cherche à souligner la courtoisie et la magnificence d'Erik, présente la reine comme véritablement séduite par son futur gendre :

*Cet homme noble et sage se dirigea alors vers la reine qui se tenait debout. Celle-ci, qui était noble et parfaite, dit : « Au revoir, fils et frère de Noël ! » Il dit : « Ma chère et douce mère, je veux maintenant vous recommander à Dieu pour la si grande bonté que j'ai pu sentir et voir chez vous et pour toute la joie que vous m'avez procurée : je suis votre serviteur partout où je suis. » Elle l'aimait de tout son cœur, sans fausseté dans ses manières, comme il l'éprouva quand il fut dans le besoin.<sup>196</sup>*

Le chroniqueur nous éclaire cependant un peu plus tard sur les vrais sentiments d'Eufemia, qui il est vrai peuvent prêter à confusion dans le passage ci-dessus : lors de l'épisode qui voit Håkon donner aux ducs la forteresse de Kungahälla, il précise que la cause des deux frères est appuyée par la reine, qui « fut pour eux bienveillante comme une mère. »<sup>197</sup> Réduire les motivations d'Eufemia à un simple attachement sentimental à Erik semble cependant simpliste, même en admettant que le chroniqueur, qui compose son œuvre près d'un demi-siècle après la visite d'Erik à Oslo, ait pu avoir accès à une source crédible sur l'attitude de la reine Eufemia. Tout d'abord car le passage cité plus haut où Erik prend congé de la reine apparaît directement inspiré de la littérature courtoise et a plus pour but de souligner les qualités d'Erik que de présenter sa relation avec la reine. Le passage qui suit immédiatement montre d'ailleurs un Erik qui fait battre tous les cœurs féminins d'Oslo, un *topos* classique des romans courtois où le héros va entrer ou sortir d'une ville en attirant, par sa beauté et/ou sa prestance, tous les regards :

---

<sup>195</sup> Henriette Mikkelsen Hoel, "Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen", mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012, p. 10.

<sup>196</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 160.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 169.

*Toutes les femmes allèrent se mettre à leur fenêtre et, avec tendresse et bienveillance, toutes le regardèrent. Il pourrait compter sur leur hospitalité ! Toutes lurent des prières pour lui et demandèrent que Dieu, dans sa grâce, protégât son retour dans son pays.<sup>198</sup>*

Passage qu'on pourra par exemple comparer à l'entrée de Parzival à la cour du roi Artus :

*L'innocent jeune homme fut fort pressé de toute part, tiré de-ci, tiré de-là. On regardait l'éclat de son teint : comme chacun pouvait s'en convaincre, jamais plus bel enfant ne fut fait seigneur ni souverain.<sup>199</sup>*

En montrant ainsi les femmes d'Oslo se presser aux fenêtres pour voir le départ du duc Erik, le chroniqueur souligne non seulement sa beauté, mais aussi sa valeur en tant que chevalier. Le duc Erik n'est d'ailleurs jamais décrit physiquement dans la chronique : comme dans les *Eufemiavisorna*, la beauté des personnages n'est évoquée que dans les réactions de ceux qui observent les personnages. Ce passage semble donc plus une convention de la part du chroniqueur qu'un véritable engouement particulier de la reine Eufemia pour son futur gendre.

Réduire la reine Eufemia à ses sentiments, réels ou imaginés, serait aussi sacrifier aux stéréotypes qui voient la femme médiévale nécessairement passive et incapable d'influencer sa propre destinée par manque de volonté ou de moyens. S'il est bien évident que la femme reste durant tout le Moyen Âge (et même bien au-delà) une catégorie sociale légalement et socialement inférieure par rapport aux hommes de même classe, appartenir à une catégorie sociale inférieure n'a jamais signifié rester passif face à sa condition. Parler d'un proto-féminisme médiéval dont l'objectif serait l'égalité homme-femme serait bien sûr exagéré, mais il est certain que les femmes médiévales ont développé leurs propres stratégies sociales afin de contourner les interdits qui leur étaient imposés et pouvoir ainsi faire entendre leurs intérêts et leur « voix », pour reprendre le terme utilisé par William Layher<sup>200</sup>, aussi bien à travers la parole religieuse qu'à travers le soutien aux arts. Commanditer la traduction de trois œuvres semble tout à fait s'inscrire dans la lignée de ces stratégies : avec les *Eufemiavisorna*, Eufemia disposait d'un moyen de faire valoir ses opinions sur des sujets aussi variés que le comportement courtois idéal ou le rôle de la royauté. C'est d'autant plus important pour la reine que celle-ci, par son

---

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>199</sup> Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, traduit par Danielle Buschinger et Jean-Marc Pastré, Honoré Champion, Paris, 2010, p. 265-266.

<sup>200</sup> William Layher, *Queenship and Voice in Medieval Northern Europe*, Pallgrave MacMillan, New York, 2010, pp. 29-51.

sexe et par son rôle ne peut se permettre d'intervenir directement dans l'espace du débat public, aussi bien en matière de politique intérieure qu'extérieure : le domaine de la reine est restreint à celui de la cour, comme celui de la femme est restreint au foyer. La littérature va donc devoir servir de véhicule à la parole d'Eufemia, qui va par ce biais s'ériger en passeuse de culture entre la Norvège et la Suède, mais aussi en actrice du jeu diplomatique en s'invitant ainsi dans les négociations entre Håkon et Erik. Même s'il est très improbable qu'elle ait pu elle-même participer directement à la traduction, les mots du traducteur laissent entendre qu'elle a elle-même choisi les œuvres à traduire, une manière détournée de contrôler le message qu'elle souhaitait faire passer à travers ces textes.

La question de l'audience des *Eufemiavisorna* mérite d'ailleurs d'être posée : pour qui, ou pourquoi, Eufemia a-t-elle fait traduire ces trois textes ? Si J.H Schröder lie dès 1817 la traduction des *Eufemiavisorna* avec le mariage en préparation<sup>201</sup>, la recherche a longtemps identifié le duc Erik comme seul destinataire des traductions, dans la lignée de P.A Munch, qui lie dans son *Det Norske folks historie*<sup>202</sup> les différentes œuvres avec les différentes étapes de la relation entre Erik et Håkon : *Herr Ivan* serait une manière d'honorer le duc en l'identifiant avec un chevalier courtois français, *Hertig Fredrik av Normandi* serait un moyen pour Eufemia de soutenir malgré tout Erik dans sa lutte contre Erik Menved malgré le refus d'Håkon de lui accorder la main d'Ingeborg, tandis que *Flores och Blanzeflor* et ses thèmes amoureux s'accordaient avec le mariage à venir entre le duc et Ingeborg, avec en toile de fond une relation amoureuse supposée entre Erik et sa future belle-mère. Cette théorie eut un impact important pour la recherche sur les *Eufemiavisorna* et n'a été que récemment remise en cause. La piste d'une traduction dans un but strictement diplomatique a été aussi évoquée par William Layher et Tomas Småberg<sup>203</sup> : les *Eufemiavisorna* représenteraient alors les efforts de la Couronne de Norvège pour cimenter ses relations avec la Suède, en offrant au régent Torgils Knutsson, qui détenait en 1302 le pouvoir réel en Suède, les premiers romans courtois en suédois<sup>204</sup>. Layher et Mikkelsen proposent aussi que les *Eufemiavisorna* aient pu être composées à destination d'Ingeborg, afin de faciliter l'adaptation de la jeune princesse à son nouvel environnement<sup>205</sup>. Ces trois interprétations, en l'absence de sources contemporaines qui pourraient nous éclairer sur les réelles intentions d'Eufemia ou de la cour de Norvège, semblent toutes les trois plausibles. Elles ne semblent pas d'ailleurs s'exclure, puisqu'il est tout à fait possible que les *Eufemiavisorna* aient joué dans l'esprit de leur

---

<sup>201</sup> Henriette Mikkelsen Hoel, "Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen", mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012, p. 90.

<sup>202</sup> *Ibid.*.

<sup>203</sup> *Ibid.*.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 95 et suiv..

commanditaire plusieurs rôles : une adresse à la fois au futur couple, aussi bien Erik qu'Ingeborg, et à l'aristocratie suédoise en tant qu'alliée de la Norvège. Proposer des romans qui avaient déjà contribué à la formation de la culture de cour norvégienne lors de leur traduction un demi-siècle plus tôt à la cour d'Håkon IV pourrait aussi être un moyen pour Eufemia de rapprocher les deux cours culturellement et politiquement. Cela aurait aussi l'avantage de permettre à la jeune Ingeborg (qui n'a que 11 ans lorsque son mariage avec Erik est célébré) d'être assurée de retrouver des valeurs qui lui sont familières dans sa nouvelle cour. Les jeunes femmes nobles, dont le destin est d'être mariées afin de sceller des alliances, qu'elles soient intra- ou transnationales, sont en effet souvent dans des positions précaires à leur arrivée à la cour de leur mari. Elles doivent composer entre leur nouveau rôle d'épouse, la loyauté qu'elles doivent à leur mari et à sa famille, et celle qui la rattache à sa propre famille. Elles sont aussi souvent la cible d'attaques et de soupçons de déloyauté si jamais l'alliance scellée par son mariage vient à être remise en cause<sup>206</sup>. Les *Eufemiavisorna* peuvent donc avoir été aussi une tentative de la part d'Eufemia de mieux préparer sa fille aux épreuves qui l'attendaient, épreuves qu'elle avait elle-même subies lors de son mariage avec Håkon V. *Flores och Blanzeflor* en particulier offre des modèles à destination de jeunes nobles des deux sexes.

Cette préparation, qu'elle s'adresse à Ingeborg ou qu'elle ait pour but de renforcer l'alliance entre la Suède et la Norvège, est d'autant plus nécessaire que l'entente entre Håkon V et Erik semble plus que fragile, sans parler des fiançailles qui sont rompues pendant quelques années à la suite du conflit entre Erik et le père d'Ingeborg. Le roi de Norvège hésite en effet à placer le duc dans une position qui ferait de ce dernier le candidat tout désigné pour sa succession, alors que celui-ci a montré son ambition d'accéder au trône de Suède malgré la légitimité de Birger. Cela a sans doute joué un rôle dans la décision d'Håkon V de ne pas accorder la main d'Ingeborg lorsqu'Erik la demande une première fois en 1307. Nous sommes alors en plein conflit entre les ducs et Birger, et même si les premiers sont plutôt dans une bonne posture après le serment de Birger de ne plus se mêler des affaires de ses frères, la situation en Suède reste précaire, notamment à la suite de l'implication dans le conflit du roi danois Erik Menved, le beau-frère de Birger. Le jeune âge d'Ingeborg, qui n'a que 6 ans quand Erik fait sa demande, a aussi pu jouer un rôle dans la réticence d'Håkon à donner sa fille unique en mariage à un homme bien plus âgé. Pour l'*Erikskrönikan* la rupture se fait au sujet de la forteresse de Varberg, qu'Håkon a vendue à Erik quelques années auparavant et qu'il entend maintenant reprendre :

---

<sup>206</sup> János M. Bak, "Queens as Scapegoats in Medieval Hungary" in: Anne J. Dugan (éd.), *Queens and Queenship in Medieval Europe*, Boydell Press, Woodbridge, 1997, pp. 223-235.

*Il rencontra le roi à Kragerö. La proposition du roi fut la suivante : « Si je ne peux pas reprendre Varberg, tu n'auras pas ma fille. Que puis-je souhaiter de mieux ? » Le duc Erik dit : « Si tu ne veux pas me la donner, que Dieu lui donne le bonheur quel que soit celui qu'elle aura ! Tu ne reprendras pas Varberg cette année, surtout si tu me parles sur ce ton. »<sup>207</sup>*

La volonté d'Håkon de récupérer Varberg peut être interprétée comme une volonté d'affaiblir les positions de son futur gendre avant son mariage, en renforçant sa dépendance au soutien de la Couronne de Norvège et en le dissuadant ainsi de tenter de monter sur le trône avant sa mort. En comparaison, la situation en 1312 est bien plus favorable à un mariage, à la fois pour Erik et pour Håkon : Ingeborg est plus âgée, même si elle n'a que 11 ans. Elle a eu le temps d'apprendre à se comporter en reine étrangère et en épouse. La situation en Suède s'est stabilisée depuis la paix de 1310 qui a offert à Erik un important territoire à l'ouest du pays, ce qui rassure peut-être Håkon sur les ambitions de son gendre, qui sont pour l'instant satisfaites. Enfin Håkon a vieilli et Eufemia est morte sans qu'il ait pu engendrer un héritier mâle. Le risque de laisser son royaume sans héritiers directs à sa mort, ce qui aurait pu entraîner un grave conflit de succession, a peut-être poussé le roi norvégien à accepter de célébrer ce mariage, qui fait d'Erik son successeur tout désigné.

L'alliance entre Håkon V et les ducs est en effet plus complexe qu'il n'y paraît pour le roi norvégien. Les ducs semblent être des alliés naturels dans le conflit qui oppose Håkon au Danemark d'Erik Menved, en tant que contre-pouvoir face à l'alliance entre Birger et le roi danois, qui pourrait à terme signifier l'encerclement de la Norvège par des royaumes hostiles alors que celle-ci tentait par ses alliances avec la noblesse du nord de l'Allemagne de s'assurer non seulement des débouchés commerciaux, mais aussi de circonscrire l'influence danoise sur ses voisins. Mais l'avènement d'Erik en tant qu'un des acteurs les plus puissants de la diplomatie nordique après ses conquêtes à l'ouest de la Suède et la capture de Birger par les ducs va en faire aussi un concurrent sérieux pour Håkon, d'où la réticence de ce dernier à célébrer le mariage d'Erik avec sa fille. Il va cependant continuer un temps à soutenir l'effort de guerre des ducs avant que leur rupture ne soit consommée avec l'entrée en guerre d'Håkon contre Erik à partir de 1308. L'apport le plus important du roi de Norvège aux ambitions des ducs est sans doute financier : il offre à Erik la forteresse de Kungahälla qui lui permet de s'assurer des revenus malgré son exil du royaume de Suède et qui lui offre une assise solide dans l'ouest de la

---

<sup>207</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 181.

Suède. C'est aussi Håkon qui va permettre l'acquisition du duché du Nord-Halland par son gendre, en jouant l'intermédiaire entre le comte Jakob, noble danois exilé à la cour du roi de Norvège depuis 1286 et Erik<sup>208</sup>. Il va aussi parfois fournir directement des sommes d'argent aux ducs, comme par exemple les 1000 marks d'argent qu'il leur verse en 1307 contre la promesse de leur soutien contre Erik Menved<sup>209</sup>. Autant de ressources importantes pour les rebelles qui ont dû consentir à des efforts financiers importants afin de s'attirer les faveurs de l'Église, à travers de nombreux dons et qui doivent s'endetter auprès de leurs proches pour se financer, comme c'est le cas en juin 1307 auprès du *drots* Abjörn Sixtensson, ancien conseiller de Birger et partisan des ducs<sup>210</sup>.

Le mariage entre Ingeborg et Erik doit bien sûr être considéré dans ce contexte, les liens matrimoniaux entre familles nobles étant le moyen par excellence de sceller une alliance. Mais il est possible que les *Eufemiavisorna* aient aussi joué un rôle dans la politique d'Håkon V. L'utilisation de la littérature comme outil politique n'a rien d'une nouveauté dans le contexte norvégien<sup>211</sup>, ni d'ailleurs l'utilisation de cadeaux dans les relations diplomatiques<sup>212</sup>. Or une entreprise telle que la traduction de trois œuvres et la production de leurs manuscrits n'a rien d'anecdotique pour le début du XIV<sup>ème</sup> siècle, et constitue à l'évidence un présent de choix pour célébrer la conclusion d'une alliance. Il semble important pour analyser l'impact des *Eufemiavisorna* au point de vue diplomatique d'envisager non seulement l'idéologie véhiculée par les textes, mais aussi un angle matériel : nous n'avons malheureusement conservé aucune trace des manuscrits originaux qui contenaient *Herr Ivan*, *Hertig Fredrik av Normandi* et *Flores och Blanzeflor*, mais les trois manuscrits constituaient des cadeaux précieux dignes d'un mariage royal. Offrir ces manuscrits permet à Håkon et Eufemia de mettre en scène la puissance de la cour de Norvège aussi bien à travers les représentations courtoises des textes proposés qu'en démontrant leur capacité à produire et offrir des présents tels que les manuscrits qui les contiennent, symboles de la magnificence de la cour de Norvège. Il est donc possible en conséquence que les explications avancées par la recherche sur les *Eufemiavisorna* quant à la raison de leur production ne soient pas contradictoires entre elles : la production des trois œuvres jouerait alors à la fois un rôle diplomatique dans les tractations autour de l'alliance entre Erik et Håkon, en reflétant la puissance et

---

<sup>208</sup> *Ibid* p. 158.

<sup>209</sup> *Diplomatarium Norvegicum* vol.7 n°40.

<sup>210</sup> SDHK n°2207.

<sup>211</sup> Liliane Irlenbush, "Translations at the court of Håkon Hákonarson: A well planned and highly selective programme" in : *Scandinavian Journal of History* 36/4, 2011, p.387–405.

<sup>212</sup> Audrey Becker, « L'usage des présents dans la diplomatie romano-barbare au V<sup>e</sup> siècle. Autour de l'exemple romano-hunnique » in : *Les relations diplomatiques au Moyen Âge. Formes et Enjeux*, Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (éd.), Publications de la Sorbonne, Paris, 2011.



la distinction au sens de Bourdieu, de la cour de Norvège vis-à-vis des ducs rebelles, tout en contenant un message didactique inspiré du genre du miroir royal destiné aussi bien à Erik qu'à Ingeborg. Une manière pour Eufemia de profiter de l'espace d'expression, certes restreint, qui lui est offert grâce à cette entreprise de traduction, pour jouer sur plusieurs tableaux en même temps et pour s'adresser aussi bien à Erik et Ingeborg tant dans les rôles de gendre et de fille que dans celui de futurs alliés de la couronne norvégienne qu'ils sont destinés à jouer sous peu.

## Conclusion du chapitre

Nous avons abordé au cours de ce chapitre la question du contexte de production des *Eufemiavisorna*. Contexte culturel d'abord avec la difficile question de la formation de l'identité collective de classe de l'aristocratie scandinave durant le XIII<sup>ème</sup> siècle. Cette identité se construit en partant d'ancrages géographiques et ethniques, mais l'aristocratie se constitue aussi un capital culturel particulier à travers notamment la traduction de romans continentaux mettant en scène des cours idéales, ce qui permet aux élites scandinaves de contourner le problème du statut périphérique de la Scandinavie pour s'intégrer culturellement au centre courtois européen. Ces traductions, qui incluent bien évidemment les *Eufemiavisorna*, favorisent l'apparition de réseaux de sociabilité pan-baltiques parmi l'aristocratie de la région qui vont jouer un rôle central dans le conflit qui oppose les membres de la famille royale suédoise dans les vingt premières années du XIV<sup>ème</sup> siècle. Nous avons ensuite vu plus en détail l'histoire de ce conflit, avec pour point de départ l'accession au trône de Magnus Ladulås et ses efforts pour codifier les relations entre aristocratie et pouvoir royal en Suède. Puis nous avons détaillé le déroulement du conflit qui oppose les trois fils de Magnus Ladulås pour la succession de leur père, et qui a impliqué, suite aux jeux des alliances, une grande partie de l'espace baltique, à commencer par les Couronnes de Danemark et de Norvège qui ont soutenu d'abord le roi Birger pour la première et les ducs pour la seconde, avant finalement que tous ne se retournent contre un Erik trop ambitieux et qu'une paix soit conclue. Cette étude du déroulement du conflit a été l'occasion pour nous d'étudier la principale source contemporaine sur le sujet, l'*Erikskrönikan*, et ses liens idéologiques et littéraires avec les *Eufemiavisorna* et plus généralement avec les traductions de romans courtois. Le chroniqueur s'inspire en effet de ces œuvres littéraires pour mettre en scène une aristocratie suédoise à l'image des cours parfaites de *Herr Ivan*, *Hertig Fredrik av Normandi* et *Flores och Blanzeflor* ce qui permet aussi de retrouver dans l'*Erikskrönikan* des représentations présentes dans ces romans. Nous avons enfin conclu le chapitre par une étude de la politique diplomatique aussi bien d'Håkon V que de la reine Eufemia, qui utilise le biais de la littérature pour faire entendre sa « voix » dans l'espace public et ainsi peut elle-même peser dans le conflit et les négociations autour du mariage entre le duc Erik et sa fille Ingeborg. Il conviendra après cette présentation générale des événements qui sont le cadre de la

production des *Eufemiavisorna* d'aborder la question de l'art de la traduction à l'époque médiévale : celui-ci, loin d'être simplement une version imparfaite de la pratique de la traduction moderne a en effet ses propres codes et sa propre logique interne qu'il faudra présenter d'abord d'un point de vue pan-européen avant d'aborder les spécificités du Moyen Âge scandinave.

# La *translatio* de *Flores och Blanzeflor*, entre adaptation et respect du texte

La problématique de la traduction à l'époque médiévale a fait son entrée dans le champ des recherches sur le Moyen Âge. Les traductions de l'époque médiévale ont longtemps été considérées par la recherche comme des variations indignes des attentions des chercheurs, qui se devaient de revenir autant que possible aux textes considérés comme originaux. Ce regard a cependant changé durant la seconde partie du XX<sup>ème</sup> siècle et les œuvres traduites sont maintenant étudiées en tant qu'objets littéraires avec leurs propres spécificités et identités. Cette évolution est particulièrement heureuse pour la littérature médiévale scandinave, puisqu'une importante partie de celle-ci, les traductions d'œuvres continentales, a pu ainsi sortir de l'ombre de la matière islandaise pour trouver une place plus favorable dans la recherche sur la Scandinavie médiévale. La question de la traduction et des traducteurs scandinaves au Moyen Âge connaît même ces dernières années un important regain d'intérêt, comme le constate Jonas Wellendorf<sup>213</sup>, puisque plusieurs thèses, achevées ou en cours, prennent pour sujet des traductions en langue vernaculaire de textes littéraires en Scandinavie médiévale : nous pouvons citer par exemple la propre thèse de Wellendorf, *Kristelig visionslitteratur i norrøn tradition* [La littérature de vision chrétienne dans la tradition norroise], parue en 2009<sup>214</sup>, les recherches de Marianne Kalinke sur la légende arthurienne dans le contexte islandais<sup>215</sup> et, pour la recherche francophone, les travaux récents de Hannah Steinnun Thorleifsdottir et de Sofia Lodén sur *Herr Ivan*<sup>216</sup> ou un peu plus anciens, ceux issus du colloque sur les Sagas de chevaliers tenu à Toulon en 1982<sup>217</sup>. Sans oublier, bien sûr, la présente thèse sur *Flores och Blanzeflor*. L'exercice peut sembler

---

<sup>213</sup> Jonas Wellendorf, "Orð æftir orðe. Literal Translation into Old Norse" in : Michael Schulte and Robert Nedoma (dir.), *Nowele: Language and Literacy in Early Scandinavia and Beyond*, vol. 62/63, 2011, pp. 321–349 (p. 321).

<sup>214</sup> Jonas Wellendorf, *Kristelig visionslitteratur i norrøn tradition*, Bibliotheca Nordica, Oslo, 2009

<sup>215</sup> Marianne Kalinke (dir.), *The Arthur of the North: The Arthurian Legend in the Norse and Rus' Realms*, University of Chicago Press, Chicago, 2011.

<sup>216</sup> Hanna Steinnun Thorleifsdottir, « La copie norroise du *Chevalier au Lion* (Yvain) de Chrétien de Troyes et ses copies islandaises », Thèse non-publiée, Université Paris-IV, Paris, 1996, Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012.

<sup>217</sup> Régis Boyer (éd.), *Les sagas de chevaliers (Riddarasögur)*, Actes de la Vème conférence internationale sur les sagas, Toulon, Juillet 1982, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1985.

au premier abord risqué : l'un des obstacles majeurs qui attend celui qui veut se pencher sur l'art de la traduction dans la Scandinavie médiévale est l'absence cruelle des sources contemporaines de la production de ces traductions. Si nous disposons bien évidemment des textes tirés de l'effort des traducteurs, les textes sources nous sont, pour l'écrasante majorité, inconnus, de même que les manuscrits originaux des traductions. Nous ne disposons par exemple pour *Flores och Blanzefflor* que de quatre manuscrits, tous datés de plusieurs siècles après la rédaction originelle des textes. Aucun des manuscrits sources ne nous est parvenu, ni même un quelconque témoignage de la part du traducteur, qui se contente de mentionner la reine Eufemia comme commanditaire du texte. Impossible de connaître donc avec certitude ne serait-ce que la version qui servit de modèle à la traduction parmi la multitude que compte l'histoire de *Floire et Blanchefleur*, traduite dans la plupart des langues majeures de l'Europe médiévale.

Si ces difficultés doivent bien entendu être prises en compte dans l'étude de ces textes et être problématisées, elles ne doivent cependant pas décourager les chercheurs de poursuivre l'étude de ces textes sous l'angle de la traduction. L'entreprise de traduction lancée par la reine Eufemia comporte en effet plusieurs originalités intéressantes, qui méritent d'être étudiées, notamment le fait que *Flores och Blanzefflor* qui est basé sur la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, connaît par ce biais une double adaptation de la part du traducteur, non seulement à un contexte scandinave large, mais aussi au contexte plus spécifique de la Suède du début du XIV<sup>ème</sup> siècle que nous avons étudié au chapitre précédent. Derrière la traduction des *Eufemiavisorna* se cachent des transferts culturels à plusieurs articulations, avec un passage depuis l'Europe continentale vers la Norvège puis de la Norvège vers la Suède, avec à chaque étape une réception propre de la part du traducteur qu'il convient d'étudier. La première partie de ce chapitre sera consacrée à l'art de la traduction dans le Moyen Âge européen où nous tenterons de proposer une mise en contexte large sur la théorie et la pratique de la traduction médiévale, aussi bien d'œuvres littéraires que religieuses. La seconde partie abordera plus particulièrement l'art de la traduction dans la Scandinavie des XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles : qui étaient les traducteurs, qui étaient les commanditaires, quelles œuvres traduisaient-ils ? Nous conclurons le chapitre par une partie sur la traduction de *Flores och Blanzefflor*, qui traitera notamment de la difficile frontière entre adaptation et traduction, notamment à l'aune de la *Flóres Saga ok Blankiflúr*. Cela sera aussi l'occasion d'aborder plus avant la réception ultérieure de l'œuvre à travers sa conservation dans les manuscrits.

## **Traducteurs et traductions dans le Moyen Âge occidental.**

Comme souvent lorsqu'il s'agit d'étudier les pratiques des hommes du Moyen Âge, l'historien qui cherche à faire une histoire de la traduction se heurte à l'altérité de la pensée médiévale : l'art de la

traduction tel qu'il est pensé par le Moyen Âge, même s'il garde bien évidemment le but premier de prendre un texte source dans une langue pour produire à partir de celui-ci un texte cible dans une autre, ne recouvre pas exactement les mêmes notions que la traduction telle que nous l'entendons à l'époque contemporaine. Surtout, les pratiques des traducteurs sont extrêmement diverses, et peuvent différer selon les endroits ou la nature du texte traduit. Pour beaucoup de traducteurs médiévaux, surtout ceux qui s'occupent d'œuvres littéraires, l'important n'est pas la restitution la plus fidèle possible du texte, mais bien d'en retranscrire le plus possible le sens, quitte à changer profondément au passage la manière dont le texte originel l'exprime. C'est pourquoi la frontière entre adaptation et traduction est souvent floue dès que l'on aborde les textes littéraires. Les aventures de Floire et Blanchefleur sont conservées dans plus d'une dizaine de langues et de versions, dont les auteurs s'inspirent les uns des autres pour produire de nouvelles œuvres qui oscillent entre remaniement radical du récit (*Il Filocolo* de Boccace ne compte par exemple pas moins de cinq livres face aux 3400 vers du *Conte de Floire et Blanchefleur*<sup>218</sup>) et traduction servile (le *Flores og Blanseflor* danois suit de façon très proche la version suédoise.<sup>219</sup>) Si ces cas permettent de faire facilement la distinction entre réécriture et traduction, la proximité de textes tels que la *Flóres Saga ok Blankiflúr* avec *Flores och Blanzefflor* pose plus de problèmes : si la trame des deux récits est identique avec exactement les mêmes épisodes qui s'enchaînent de la même manière, on ne peut en dire autant du style. Tout d'abord car *Flores och Blanzefflor*, contrairement à *Flóres Saga ok Blankiflúr*, est composé en vers. Mais ce n'est pas la seule différence qui sépare les deux textes : certains passages sont plus développés dans l'une ou l'autre des versions, des dialogues entre les personnages ont été ajoutés. Cela n'empêche pas des auteurs comme Patricia Grieve de considérer la version suédoise comme une simple variation en vers de la version en vieux norrois<sup>220</sup>. Il semble donc complexe, même parfois pour des chercheurs spécialistes de la question, de délimiter avec précision ce qui peut être considéré comme adaptation et ce qui appartient au registre de la traduction.

Le Moyen Âge est une période intense de traductions, et cela de toutes sortes de textes, aussi bien religieux que profanes, aussi bien les ouvrages des grands maîtres classiques à destination des clercs que des romans vernaculaires qui font le bonheur des cours. Au centre de cette préoccupation : le

---

<sup>218</sup> Giovanni Boccaccio, *Il Filocolo*, Letteratura italiana Einaudi, date inconnue, <http://www.letteraturaitaliana.net>, consulté le 02/06/2015.

<sup>219</sup> *Flores og Blanseflor*, Studér Middelalder på Nettet (éd.), date inconnue, <http://middelaldertekster.dk/flores-og-blanseflor/1>, consulté le 02/06/2015.

<sup>220</sup> Patricia Grieve, *Floire and Blancheflor and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge 1997, pp. 36-38.

concept de *translatio studii*, un concept médiéval selon lequel les centres du savoir vont se déplacer au fur et à mesure de l'histoire du monde d'est en ouest, en partant du Jardin d'Eden<sup>221</sup>. L'idée d'être les nouveaux dépositaires d'un savoir transmis par les Anciens va pousser les clercs à chercher à coucher ce savoir dans leur langue vernaculaire, afin qu'il soit accessible à ceux qui ne maîtrisaient pas la langue latine et puisse ainsi servir à leur édification. C'est le cas par exemple d'Ovide, qui est l'un des auteurs les plus lus à l'époque médiévale<sup>222</sup>, et dont les œuvres sont traduites dans plusieurs langues, notamment en français avec l'énorme volume connu sous le nom de l'*Ovide moralisé*. Cet ouvrage, composé par un auteur anonyme au début du XIV<sup>ème</sup> siècle, entend présenter les *Métamorphoses* d'Ovide sous une forme « accomplie », comme l'auteur le précise de lui-même<sup>223</sup>. Derrière cette notion d'accomplissement de la matière se cache l'idée de glose, qui permet de mieux comprendre l'art de la traduction médiévale. Le but du traducteur des textes tels que ceux d'Ovide est d'extraire la vérité chrétienne de ces textes antiques. Il faut pour cela éclaircir le texte quand celui-ci risque d'être mal compris, commenter les épisodes afin d'en extraire la leçon, voire ajouter au texte quand celui-ci semble dévier de la bonne morale, d'où ce nom d'*Ovide moralisé*. C'est à ce prix que le traducteur peut alors transmettre le savoir des Anciens, passé par le filtre de la bonne morale chrétienne. Ces traductions s'inscrivent aussi dans une volonté de l'Église de mettre la littérature profane au service de l'édification des masses, à condition que celle-ci propage un message conforme aux idéaux de l'Église<sup>224</sup>. La mise au service de l'Église d'une littérature qu'elle condamnait auparavant comme une distraction dangereuse, notamment pour les jeunes filles, permet ainsi de diffuser des discours pieux même hors du cadre de l'Église à un public laïc qui ne connaît pas forcément le latin. Cette vision très libre de l'art de la traduction permet aussi au traducteur d'insérer dans son texte cible tout message qu'il entend faire passer, que celui-ci soit véritablement présent dans l'original ou non, puisque le point important n'est pas le respect du texte en tant qu'objet littéraire propre, mais du message qui se cacherait derrière l'œuvre. Cette vision de l'art de la traduction ne trahit cependant pas une naïveté de la part des traducteurs, qui savent au contraire se plier à leur public et à l'objectif qu'ils poursuivent à travers leur traduction.

---

<sup>221</sup> Rita Copeland, *Rhetoric, Hermeneutics, and Translation in the Middle Ages: Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995 (1991).

<sup>222</sup> Il est par exemple cité par le traducteur de *Flores och Blanzefflor*, qui l'associe à l'amour mais aussi à l'enseignement. « Ils apprirent Ovide à l'école,/qui nous apprend à supporter l'amour... », *Flores och Blanzefflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, p. 9.

<sup>223</sup> Marylène Possamaï, « L'*Ovide moralisé*, ou la «bonne glose» des *Métamorphoses* d'Ovide » in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, N°31, 2008, pp. 181-206, p. 182.

<sup>224</sup> Martin Aurell, *Le Chevalier Lettré*, Fayard, Paris, 2011, p. 219 et suiv..

Cela ne signifie pas cependant que le Moyen Âge ne connaissait que cette forme de traduction et qu'aucun traducteur médiéval n'ait eu conscience d'un phénomène tel que la traduction littérale. Les traducteurs vont au contraire adapter leurs pratiques à leur besoin et à ceux de leur commanditaire. Certains contextes, notamment dans la traduction de diplômes rédigés en latin à destination de laïcs qui ne pratiquaient pas nécessairement cette langue amènent des problématiques de respect de la lettre du texte. C'est notamment souvent le cas lors des contacts entre l'Église, dont l'administration et la communication avec Rome se fait en latin, mais qui doit souvent interagir avec l'administration séculière, qui, même si elle dispose de clercs sachant normalement le latin, n'a pas toujours à sa disposition immédiat quelqu'un qui dispose des compétences nécessaires. Ces situations donnaient lieu à des pratiques que Jonas Wellendorf désigne sous le nom de traductions pragmatiques (*pragmatic translation*)<sup>225</sup>. Les lettres de privilèges, souvent rédigées en latin, pouvaient aussi nécessiter de suivre le plus exactement possible l'original lors de la traduction en langue vernaculaire. Wellendorf prend l'exemple de la traduction d'une lettre de confirmation de privilège par le pape Clément V, réalisée par les moines de Nidarholm dans le cadre d'un échange de lettres qui fait suite à un conflit entre l'archevêque Jorund et les chanoines du chapitre de la cathédrale de Nidaros durant la décennie 1290. Après une étude minutieuse du texte traduit et du texte source, Wellendorf conclut que « à part deux inexactitudes, le traducteur semble avoir cherché à respecter la lettre du texte en ce qui concerne l'intention, ainsi qu'en règle générale, la tournure de l'original. »<sup>226</sup> Loin de se contenter de retranscrire servilement le texte source ou au contraire de commettre systématiquement entorse sur entorse par incompetence ou désir d'adapter le texte à leurs besoins, les traducteurs médiévaux vont donc avoir recours à un éventail de pratiques qui varient selon la nature du texte et du public visé. Cette capacité d'adaptation de leur pratique trahit une certaine réflexivité sur l'art de la traduction de la part des clercs qui le pratiquent. La traduction de *Flores och Blanzeflor* s'inscrit cependant clairement dans le registre d'une traduction littéraire, qui privilégie, comme nous l'avons vu plus haut, au respect de la lettre du texte la transmission du message que l'auteur entend faire passer. Il convient pour mieux comprendre les desseins du traducteur des *Eufemiavisorna* d'explorer aussi bien le contexte intellectuel autour de la question de la transmission des œuvres littéraires que les conditions matérielles de leur production.

---

<sup>225</sup> Jonas Wellendorf, "Orð æftir orðe. Literal Translation into Old Norse" in : Schulte, Michael and Robert Nedoma (dir.), *Nowele: Language and Literacy in Early Scandinavia and Beyond*, vol. 62/63, 2011, pp. 321–349 (p. 323).

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 331 « With the exception of these two inaccuracies, the translator seems to have striven for faithfulness in relation to the intent and in general to the wording of the original as well. » traduction personnelle.

La traduction des textes littéraires à l'époque médiévale semble donc avant tout être affaire de transmission : transmission des savoirs d'abord, puisque l'utilisation de la langue vernaculaire va permettre de toucher des publics qui n'auraient d'ordinaire pas accès à des savoirs conservés généralement dans des manuscrits latins, ou bien traduits vers cette langue depuis le grec ou même l'arabe. Certains prédicateurs vont traduire des passages de la Bible afin d'accompagner leur prêche, s'attirant cependant souvent les foudres de l'Église qui voit d'un mauvais œil que des laïcs puissent avoir accès, même sous une forme altérée, au verbe biblique. C'est ainsi que l'ordre des Béguines est dissous en 1312 par le pape Clément V, qui reproche à ces femmes de « *disputer et discour[ir] sur la sainte Trinité et l'essence divine* » et de propager « *sur des articles de foi et des sacrements de l'Église des opinions contraires à la foi catholique, trompant sur ces questions bien des esprits simples et les induisant en erreur* »<sup>227</sup>. Cette transmission du savoir reste donc forcément un monopole des clercs, en tout cas en ce qui concerne les points de théologie. Il n'y a cependant pas autant de réticences en ce qui concerne les romans de chevalerie, qui vont rapidement se diffuser dans l'Europe entière. La traduction est aussi, même si cela peut sembler une évidence, affaire de transmission matérielle. Dans un contexte où la production des manuscrits est une entreprise difficile et coûteuse, la simple possession physique d'un ouvrage reste réservée à une élite, avec des bibliothèques personnelles des laïcs qui sont considérées importantes quand elles comptent plus de 50 volumes<sup>228</sup>. Ces derniers sont le plus souvent des compilations d'œuvres de genres variés : les romans courtois peuvent y côtoyer des livres de prière et des manuels d'étiquette, comme c'est le cas pour le manuscrit AM 191 où est conservé *Flores och Blanzeflor*<sup>229</sup>. Le caractère précieux des manuscrits, véritables objets d'art qui servent aussi à montrer la puissance et la richesse de ceux qui les possèdent, tend à rendre difficile l'accès même au texte source pour réaliser une traduction. D'où l'importance pour le traducteur de se trouver un mécène à même de lui fournir salaire et matériel, mais aussi plus simplement le texte nécessaire à son travail. Les réseaux de circulation des manuscrits, mais aussi ceux des œuvres en elles-mêmes qui ne sont pas nécessairement les mêmes, sont donc d'autant plus importants pour la réalisation de ces traductions.

La plupart des manuscrits étaient produits dans les abbayes, soit à usage interne pour les moines, soit sur commande de la part d'une personne extérieure, le plus souvent un noble. Notons cependant que si la production des manuscrits est l'apanage des *scriptoria* ecclésiastiques, les auteurs laïcs existent

---

<sup>227</sup> Paulette L'Hermite-Lerclerq, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien*, Brepols, Turnhout, 1997, p. 372.

<sup>228</sup> Martin Aurell, *Le Chevalier Lettré*, Fayard, Paris, 2011, p. 111.

<sup>229</sup> Voir la liste des œuvres contenues dans le manuscrit dans le tableau 2 p. 16.



et voient même leur nombre considérablement augmenter durant les XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles<sup>230</sup>. Certains chevaliers eux-mêmes s'essayent à la création littéraire, surtout dans le domaine de la chanson. C'est le cas par exemple du père d'Eufemia, Vitslav II, auteur de *minnesänger*, que nous avons déjà évoqué au chapitre précédent. Même si certains ont assez de connaissances en latin pour s'exprimer dans cette langue, la plupart optent pour leur langue maternelle. En comparaison avec les œuvres lyriques, ceux qui se lancent dans l'écriture de romans courtois semblent plus rares selon Martin Aurell, avec quelques notables exceptions, notamment Wolfram von Eschenbach, qu'Aurell apparente au milieu des chevaliers subalternes d'une cour princière<sup>231</sup>. Qu'ils soient simples consommateurs ou acheteurs, les membres de la noblesse européenne des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles semblent avoir porté un intérêt manifeste à la littérature et aux manuscrits en langue vernaculaire, qui leur donnent accès à une culture propre, signe de distinction de classe. S'il nous est impossible de détailler le parcours des œuvres qui ont servi de sources aux *Eufemiavisorna*, faute de disposer des manuscrits qui ont servi de modèle, nous pouvons cependant constater que des manuscrits contenant des romans courtois en ancien français ou en allemand ont pu facilement se retrouver à la cour d'Håkon V de Norvège. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées quant à l'origine de ces manuscrits : ils ont pu être rapportés de France ou d'Italie par des clercs norvégiens envoyés sur le continent pour étudier. Ne disposant pas d'université en Scandinavie, les clercs scandinaves devaient en effet partir étudier dans les universités françaises ou italiennes. Il est tout à fait possible qu'un de ces clercs ait pu copier durant son séjour des œuvres courtoises auxquelles il aurait eu accès. Les manuscrits ont pu aussi plus simplement être commandés à des libraires ou à des marchands<sup>232</sup> et rapportés en Norvège par ces mêmes clercs ou un homme de l'entourage d'Håkon V. Ils ont pu aussi être offerts à la cour de Norvège à l'occasion d'un mariage princier, par exemple celui d'Eufemia avec Håkon V. Les manuscrits étaient certainement des biens assez précieux pour être considérés comme des cadeaux de choix à l'occasion d'un mariage. Ils pouvaient servir dans ce cadre à la fois à témoigner de la puissance du donateur, mais aussi de son capital culturel, à travers les œuvres qu'ils pouvaient contenir, ce qui en faisait un cadeau diplomatique idéal.

---

<sup>230</sup> Martin Aurell, *Le Chevalier Lettré*, Fayard, Paris, 2011, p. 165.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>232</sup> L'étude de Paul Delalain montre que des libraires vendant des manuscrits finis à des clients indépendants existaient déjà à Paris au XIII<sup>ème</sup> siècle. (Paul Delalain, *Étude sur le libraire parisien du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle : d'après les documents publiés dans le cartulaire de l'Université de Paris*, Paris, 1891).

Cette double nature du manuscrit, à la fois objet matériel et objet littéraire, doit être mise en relation avec la notion de centre et de périphérie culturels. Une entreprise artistique telle que la composition d'un manuscrit s'ancre nécessairement dans un espace donné, aussi bien en ce qui concerne la production de l'objet en lui-même, mais aussi des œuvres qu'il contient. Cette question se fait particulièrement sentir lorsqu'on aborde la question de traductions. La recherche en histoire de l'art et en littérature s'est dans les dernières années emparée de notions tirées de la géographie pour renouveler l'approche méthodologique de l'étude de la production artistique et littéraire<sup>233</sup>. L'idée de centre et de périphérie artistique a été formulée par l'historien de l'art britannique Kenneth Clark dans les années 60 : l'histoire de l'art ne serait pas une question ethnique ou nationale, mais bien une question de centres de productions et d'innovations métropolitains qui favorisent la création artistique en regroupant «un nombre important d'artistes et de groupes significatifs de commanditaires qui, à partir de motivations diverses [...] sont prêts à investir une partie de leurs richesses dans l'art »<sup>234</sup>. Notons cependant que la notion connexe de périphérie n'implique pas nécessairement un retard ou une infériorité inhérente dans la production littéraire et artistique, mais au contraire que

«Le lien centre/périphérie ne saurait être considéré comme un rapport invariable entre innovation et retard, mais qu'il s'agit au contraire d'un rapport dont les changements parfois brutaux sont liés aux modifications politiques et sociales autant qu'artistiques. »<sup>235</sup>

Ces notions de centre/périphérie ont été exploitées notamment pour la Renaissance italienne et la littérature contemporaine, mais peuvent tout à fait s'appliquer au contexte médiéval. D'autant plus que la littérature médiévale est, nous l'avons vu, extrêmement dépendante du mécénat étant donné les difficultés de production de l'objet manuscrit. Cela n'empêche cependant pas le Moyen Âge d'avoir un vrai marché du livre, avec ses acteurs économiques<sup>236</sup>, ses artistes et ses « best-sellers » : des projets comme OPVS<sup>237</sup> cherchent par exemple à recenser les textes religieux en langue vernaculaire qui ont

---

<sup>233</sup> Jean-Marc Besse, « Approches spatiales dans l'histoire des sciences et des arts », in : *L'Espace Géographique*, 2010/3 (Tome 39), pp. 211-224.

<sup>234</sup> Enrico Castelnuovo, Carlo Ginzburg, « Domination symbolique et géographie artistique [dans l'histoire de l'art italien] », in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 40, novembre 1981, pp. 51-72.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>236</sup> Brigitte Buettner, Jacques Raponde, « marchand de manuscrits enluminés », in *Médiévales*, N°14, 1988, pp. 23-32.

<sup>237</sup> Le site internet du projet est accessible à l'adresse suivante <http://www.opvs.fr/?q=fr> [consulté le 02/06/2015].

pu connaître un succès (attesté par leur diffusion dans au moins 80 manuscrits médiévaux dans 5 langues européennes<sup>238</sup>). OPVS a pu ainsi répertorier près de 1000 manuscrits du *Büchlein der ewigen Weisheit* d'Henricus Suso ["Le petit livre de la sagesse éternelle"] et des traductions vernaculaires de l'*Horologium Sapientiae*<sup>239</sup>.

Les aventures de Floire et Blanchefleur font sans conteste partie des grands succès littéraires du Moyen Âge, et la popularité des deux personnages va perdurer jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle. Entre le *Conte de Floire et Blanchefleur* qui apparaît vers le milieu du XII<sup>ème</sup> siècle, que beaucoup considèrent comme la première version conservée, et le moment où *Flores och Blanzefflor* est composé en 1312, les deux personnages vont se retrouver dans des versions plus ou moins retravaillées dans la plupart des langues européennes majeures. Nous pouvons citer, pour nous limiter aux versions les plus diffusées<sup>240</sup> :

- *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, attribué à Robert d'Orbigny vers 1150<sup>241</sup>
- Une seconde version française, *Floire et Blanchefflor* que Margaret M. Pelan date de la fin du XII<sup>ème</sup> ou du début du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>242</sup>
- *Floris ende Blancefloer*, une version en moyen néerlandais du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, attribué à Diederik van Assenede<sup>243</sup>
- *Cantare di Fiorio e Biancifiore*, une version en italien qui précède celle de Boccace, datée du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>244</sup>
- *Floris and Blanchefflor*, une version en moyen anglais datée de la seconde moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>245</sup>
- *Flore und Blanchefflor*, une version allemande attribuée à Konrad Fleck vers 1220<sup>246</sup>

---

<sup>238</sup> Le français — langue d'oïl —, l'anglais, l'allemand, le néerlandais et l'italien. Voir la page de présentation du projet sur le site d'OPVS : <http://www.opvs.fr/?q=fr/VuePresentationProjet> [consulté le 02/06/2015].

<sup>239</sup> *Ibid.*.

<sup>240</sup> Voir annexe 1 pour l'intégralité des versions.

<sup>241</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, trad. Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003.

<sup>242</sup> Margaret Pelan, *Floire et Blanchefflor*, Ophrys, Paris, 1975, p. 16.

<sup>243</sup> Diederik van Assenede, *Floris ende Blancefloer*, in *Instituut voor Nederlandse Lexicologie (samenstelling en redactie)*, Cd-rom Middelnederlands. Sdu Uitgevers/Standaard Uitgeverij, Den Haag/Antwerpen, 1998 ([http://www.dbnl.org/tekst/asse008flor01\\_01/asse008flor01\\_01\\_0001.php](http://www.dbnl.org/tekst/asse008flor01_01/asse008flor01_01_0001.php) [consulté le 02/06/2015]).

<sup>244</sup> Vincenzo Crescini, *Il cantare di Fiorio e Biancifiore*, Commissione per i testi di lingua, 1969.

<sup>245</sup> F. C. de Vries, *Floris and Blanchefflor*, Druk, Gröningen, 1966 (accessible à l'adresse suivante <http://auchenleck.nls.uk/mss/floris.html> [consulté le 02/06/2015]).

<sup>246</sup> Konrad Fleck, *Flore und Blanchefflor*, Univ.-Bibl., Bibliotheca Palatina – digital, Heidelberg, 2009.

- La *Flóres Saga ok Blankiflúr*, rédigée en vieux norrois, datée du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>247</sup>
- Et bien sûr l'objet de la présente étude, *Flores och Blanzeflor*, composée en 1312 en ancien suédois.<sup>248</sup>

Il serait tentant, au vu de la diffusion de ces romans, de considérer la France comme l'unique centre culturel à partir duquel aurait rayonné le roman vers une périphérie qui engloberait la totalité du reste de l'Europe. La recherche antérieure a cherché en effet à retracer les liens de chacune de ces versions avec celle qui est considérée comme originelle, *Le Conte de Floire et Blanche fleur*<sup>249</sup>, ce qui ferait donc de Robert d'Orbigny et de la France le centre et le reste des versions européennes des produits d'une périphérie littéraire qui, si elle n'est pas forcément considérée comme intrinsèquement inférieure à son modèle, se doit malgré tout d'être jugée à son aune.

Cela serait trop vite plaquer sur les pratiques médiévales une vision moderne qui se devrait de coller au texte considéré comme originel, mais aussi par trop simplifier le rôle du centre culturel dans la production littéraire. Si la France est effectivement depuis longtemps déjà au début du XIV<sup>ème</sup> siècle un haut lieu de production littéraire et artistique, mais aussi de savoir puisque certaines des plus prestigieuses universités européennes comme la Sorbonne ou Montpellier attirent nombre d'étudiants étrangers, y compris des Scandinaves<sup>250</sup>, il ne faut pas ignorer non plus l'importance de centres avec une portée plus régionale : il serait difficile par exemple d'ignorer, le rôle qu'a pu jouer la cour d'Håkon IV pour la diffusion de la culture courtoise en Scandinavie, ou celui des monastères islandais dans le « miracle littéraire » qu'a pu constituer la production littéraire islandaise à la même époque. Des recherches récentes ont aussi souligné le rôle qu'ont pu jouer les cours allemandes dans la diffusion des romans français en Scandinavie, notamment Sofia Lodén dans sa thèse de doctorat portant sur *Herr Ivan* : même si elle conclut, à la suite de Joseph Sullivan, que *Herr Ivan* est loin de suivre l'*Iwein* allemand et que le traducteur ne travaillait sans doute pas à partir de manuscrits allemands, elle remarque malgré tout que « même si le traducteur ne traduisait pas à partir de

<sup>247</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, édité par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896.

<sup>248</sup> *Flores och Blanzeflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956.

<sup>249</sup> Patricia Grieve, *Floire and Blanche fleur and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997.

<sup>250</sup> Voir au sujet des étudiants scandinaves en France Sten Lindroth, *Svensk Lärdomshistoria : Medeltiden Reformationstiden*, Norstedts, 1975, p. 53 et suiv. ainsi que Sverre Bagge, « Nordic Students at Foreign Universities until 1660 », in : *Scandinavian Journal of History*, 9, 1983, pp. 287-318.

l'allemand, il était selon toute évidence familier avec la langue et la littérature allemandes. »<sup>251</sup>. Sif Rickhardsdóttir a analysé pour sa thèse les relations entre la production littéraire britannique et celle de la Scandinavie médiévale, concluant que les auteurs anglais exercent une influence tangible sur leurs contemporains islandais et norvégiens<sup>252</sup>. Loin d'être une masse homogène en attente des bienfaits d'une culture centralisée pour produire à son tour ses propres efforts, la périphérie est au contraire un espace complexe qui compte en son sein des centres culturels qui non seulement possèdent leur propre périphérie mais interagissent aussi entre elles et sont parfois en concurrence. La cour de Norvège, l'un des centres culturels de la Scandinavie au début du XIV<sup>ème</sup> siècle est influencée par ces autres centres de production que sont l'Allemagne, l'Angleterre et la France, et en retour propose à ce qui est alors sa périphérie, la Suède, les *Eufemiavisorna*, qui vont inspirer durablement la production littéraire suédoise qui se développe à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle. Ce sont donc de véritables réseaux de circulation de la connaissance qui se forment durant l'époque médiévale, à travers lesquels circulent idées et textes et dont la rencontre va donner naissance à une production locale qui pourra à son tour se diffuser plus loin. Attention cependant à ne pas utiliser ce concept de réseau à mauvais escient : comme le souligne Pierre Bourdieu, ce concept de réseau n'implique pas nécessairement un contact direct et formel entre les participants, qui peuvent aussi bien être des individus que des institutions. Qu'il ait existé des connexions entre les centres littéraires médiévaux n'implique pas nécessairement que ces centres furent à un moment ou à un autre en contact l'un avec l'autre, ni qu'un copiste ait nécessairement eu entre les mains les manuscrits de plusieurs versions d'une œuvre source. Ces interrogations semblent d'ailleurs bien vaines pour la Scandinavie médiévale tant le manque de sources sur la production littéraire se fait cruellement sentir. Il serait illusoire de chercher à établir une topologie précise du réseau littéraire qui a pu mener à la création des *Eufemiavisorna* sans connaître avec certitude ne serait-ce que le nom de leur traducteur ou le ou les manuscrits qu'il a utilisés pour sa traduction. La preuve de l'existence d'un contact et d'un dialogue entre différents centres de productions littéraires à l'époque médiévale peut cependant se retrouver dans les textes des œuvres elles-mêmes, où peuvent apparaître les traces des contacts littéraires et culturels entre les littératures des différents pays.

Si l'étude de la circulation des idées, des hommes et des objets plaide donc pour une décentralisation de la vie intellectuelle médiévale, il n'en est pas de même pour le capital symbolique, pour reprendre

---

<sup>251</sup> Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012 p. 42 et suiv..

<sup>252</sup> Sif Rickhardsdóttir, *Medieval Translations and Cultural Discourse The Movement of Texts in England, France and Scandinavia*, D.S.Brewer, Londres, 2012.

encore une fois un terme bourdieusien, des centres de production artistiques. Le capital symbolique est défini ainsi par Pierre Bourdieu :

«[...]le capital symbolique n'est pas autre chose que le capital économique ou culturel lorsqu'il est connu et reconnu, lorsqu'il est connu selon les catégories de perception qu'il impose, les rapports de force symboliques tendent à reproduire et à renforcer les rapports de force qui constituent la structure de l'espace social. »<sup>253</sup>

Peu importe en d'autres termes de posséder ce qui n'est pas reconnu comme prestigieux par ses pairs. Dans le cas qui nous intéresse, cela signifie que certains centres artistiques jouissent, de par leur réputation même, d'une aura qui rend leur production plus recherchée que celles d'un centre qui n'aurait en comparaison pas la même reconnaissance sur la scène culturelle européenne. Cette question du capital symbolique est particulièrement importante pour l'espace scandinave. Les royaumes scandinaves, intégrés tard dans le monde chrétien du fait de leur conversion tardive, éloignés géographiquement des centres religieux, culturels et politiques de l'Europe se retrouvent donc aussi bien matériellement qu'intellectuellement à la périphérie du monde chrétien occidental. Cette situation périphérique a été intériorisée par les élites scandinaves, qui vont chercher à puiser des modèles de comportement auprès des élites continentales. Cela se traduit notamment dans l'*Erikskrönikan* avec la revendication par les élites suédoises d'une domination sociale à travers les principes de la courtoisie<sup>254</sup>. Cette distinction apportée par la littérature courtoise se manifeste notamment dans les excipits des *Eufemiavisorna*, où le traducteur prend soin de mentionner la généalogie littéraire des textes qu'il traduit. Il évoque ainsi pour *Herr Ivan* les origines françaises de son roman :

*Eufemia drötninig thz maghin ij tro*

*læt thæssa bokena vænda swo*

*aff valske*<sup>255</sup> *tungo ok a vart maal*

*gudh nadhe the ædhla frugho siæl*

---

<sup>253</sup> Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Minit, Paris, 1987, p. 160.

<sup>254</sup> Corinne Péneau, « Elites suédoises et modèles continentaux dans la Grande Chronique rimée », in : Tuomas M. S. Lehtonen et Elisabeth Mornet (dir.), *Les élites nordiques et l'Europe occidentale (XII<sup>ème</sup> –XV<sup>ème</sup> siècle)*, Publications de la Sorbonne, Paris, pp. 221-244 (p. 223).

<sup>255</sup> Le mot *Valske* peut désigner en ancien suédois aussi bien le français que l'italien. Le terme recouvre en fait les langues des pays du sud et par extension, des pays étrangers.

*La très pieuse reine Eufemia/ a fait traduire ce livre du français vers notre langue/Dieu bénisse l'âme de cette noble femme.* <sup>256</sup>

L'historique est encore plus détaillé pour *Hertig Fredrik av Normandi* :

*Thenne bok ther ij hær hora*

*Henne lot kesar otte gora*

*Ok vænda aff valsko ij thyzt maal*

*Gudh nadhe thæs ædhla forsta siæl*

*Nu ær hon annan tiidh giordh til rima*

*Nylika innan stuntan tima*

*Aff thyzko ok ij swænska tyngæ*

*thz forstanda gamble ok vngæ*

*hona lot vænda a vart maal*

*eufemia drotning[...]*<sup>257</sup>

*Ce livre que vous venez d'entendre/ a été fait sur la demande de l'empereur Otto/ et a été traduit du français vers l'allemand. Dieu bénisse ces premières nobles âmes/Il a été ensuite mis en rimes/il y a peu de temps/ de l'allemand vers le suédois/ afin que comprennent les jeunes et les vieux/ elle l'a fait traduire vers notre langue/la reine Eufemia.*

Il est par contre muet sur les origines de *Flores och Blanzefflor* :

*Ce livre fut mis en rimes*

---

<sup>256</sup> *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 183 (traduction personnelle).

<sup>257</sup> *Hertig Fredrik af Normandie. En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, édité par J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853, p. 105-106 (traduction personnelle).

*Par la volonté de la reine Eufemia,*

*Un peu avant qu'elle ne meure.*<sup>258</sup>

Dans les deux cas (*Flores och Blanzeflor* et *Herr Ivan*) où une autre version scandinave précède la version des *Eufemiavisorna*, l'auteur ne la mentionne pas. Le traducteur a cependant dû consulter les versions scandinaves : il suit fidèlement pour *Flores och Blanzeflor* la trame de la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, se conformant aux ajouts de la version norvégienne, et, selon Sofia Lodén, va au moins s'inspirer pour *Herr Ivan* en partie de l'*Ivens Saga*, même si sa traduction reste malgré tout plus proche de la version de Chrétien de Troyes<sup>259</sup>. Cette omission semble indiquer une volonté de relier les œuvres qu'il traduit à des langues et des traditions littéraires qui disposent d'un capital symbolique plus grand tel qu'en disposent les œuvres françaises ou allemandes en Suède. Elle peut aussi s'expliquer par la proximité du vieux norrois et de l'ancien suédois : les deux langues sont certes assez différenciées pour qu'Eufemia et le traducteur aient senti le besoin de réaliser une traduction plutôt qu'une simple reproduction. Mais le manque de prestige d'une traduction perçue comme peu difficile a pu influencer le choix du traducteur de ne pas mentionner les versions norvégiennes des œuvres qu'il traduit, préférant mettre l'accent sur la « mise en rimes » pour le cas de *Flores och Blanzeflor*.

Cette vision ambiguë de la part du traducteur de la nature de son travail est une bonne illustration du rapport complexe qu'entretenait le monde médiéval chrétien avec l'art de la traduction. Loin d'être un clerc enclin aux erreurs de traduction et à la paresse, le poussant à supprimer des passages entiers des œuvres qu'il traduit, le traducteur médiéval mène une véritable réflexion sur son travail et son rôle en tant que médiateur culturel. En tant que médiateur culturel, et artiste médiéval, le traducteur entretient aussi souvent des relations proches avec la politique qu'entendent mener ceux qui le financent et le protègent. L'histoire des traductions d'œuvres courtoises en Scandinavie à l'époque médiévale, en commençant avec la politique de traduction menée par Håkon IV de Norvège au XIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la traduction de *Flores och Blanzeflor*, un demi-siècle plus tard, fournit un exemple de ces rapports entre production littéraire et pouvoir politique.

---

<sup>258</sup> *Flores och Blanzeflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 2183-2185.

<sup>259</sup> Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012, p. 62 et suiv..



## D'Håkon IV à Eufemia, les traductions de romans courtois dans l'espace nordique.

L'histoire des traductions des romans courtois continentaux dans les langues scandinaves est en effet intimement liée aux bouleversements politiques et sociaux que connaissent les royaumes scandinaves aux XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles, qui voient l'émergence d'une classe aristocratique locale qui cherche à obtenir le même genre de privilèges que la noblesse féodale d'Europe continentale, tout en désirant aussi rivaliser avec son comportement, afin de créer une marque de distinction de classe supplémentaire, au même titre que l'exemption d'impôts ou la possession d'un cheval de guerre. Les Couronnes norvégienne et suédoise dans le même temps renforcent leur emprise sur le pays et mettent en place les premières bases d'une administration centrale<sup>260</sup>. Aussi bien la Suède que la Norvège connaît donc à partir du XII<sup>ème</sup> siècle une période où l'État central va se renforcer et où le pouvoir royal va se concentrer petit à petit autour d'une seule famille, l'aristocratie cherchant malgré tout à retenir une certaine influence sur la politique du royaume, notamment en se présentant comme garante de la loi face aux éventuels excès du souverain. Cette évolution est dans les deux cas accompagnée par des efforts de traduction de romans issus d'Europe continentale, qui proposaient des modèles de société et de comportement qui s'accordaient aussi bien avec les projets politiques de la Couronne qu'avec l'image que cherchait à projeter d'elle-même cette nouvelle classe que devenait l'aristocratie scandinave.

Il serait bien sûr hasardeux de traiter la très importante production littéraire qui apparaît à partir du XII<sup>ème</sup> siècle en Europe continentale comme un tout cohérent, particulièrement au niveau d'un quelconque message politique qui traverserait l'intégralité de la littérature profane médiévale : dans cette large catégorie, les romans de Chrétien de Troyes côtoient de la poésie, de la chanson, des romans d'antiquité, des romans idylliques, tous ces genres trouvant un écho sous la plume des traducteurs scandinaves. Difficile dans cette configuration de distinguer un message politique commun dans des œuvres aussi variées. Le problème se pose aussi pour les traductions scandinaves qui ont suivi : il serait illusoire de chercher un fil conducteur commun à toutes ces œuvres qui leur conférerait un message politique commun. Les héros cherchant avant tout l'aventure et la renommée y côtoient des personnages comme Flores, qui ne cherchent qu'à être réunis avec l'objet de leur amour. Le message et l'impact politique de ces traductions doivent non seulement être analysés cas par cas, ce que nous ferons pour *Flores och Blanzeflor* à la fin de ce chapitre et au cours du suivant, mais aussi dans le contexte de production de ces traductions et dans les relations de pouvoir qui se nouent derrière elles.

---

<sup>260</sup> Sverre Bagge, *Cross and Scepter: The Rise of the Scandinavian Kingdoms from the Vikings to the Reformation*, Princeton University Press, Princeton, 2014, p. 119 et suiv..

La notion de « pouvoir » a fait son entrée relativement récemment dans le champ disciplinaire de la traductologie : Siri Nergaard, dans un article intitulé *Translation and Power : recent theoretical updates*<sup>261</sup>, retrace ce qu'elle désigne comme un *Power turn* à partir d'un ouvrage de 2002 d'Edwin Gentzler et Maria Tymoczki, *Translation and Power*<sup>262</sup>. Empruntant la notion de pouvoir en tant que productrice de savoir à Foucault<sup>263</sup>, les auteurs établissent un cadre théorique où différents acteurs de la traduction peuvent insérer dans leur travail leur propre message politique indépendamment du message contenu dans l'œuvre originale, parfois même à contrecourant du pouvoir institutionnel. Nergaard, citant Gentzler et Tymoczki, fait valoir que :

*La traduction n'est pas simplement un acte de reproduction fidèle mais, plutôt, un acte délibéré et conscient de sélection, d'assemblage, de structuration et de fabrication (et même dans certains cas, de falsification, de refus de l'information, de contrefaçon et de création de codes secrets.)*<sup>264</sup>

Si l'ouvrage de Gentzler et Tymoczki s'intéresse surtout à la littérature contemporaine, en particulier dans des contextes post-coloniaux, avec notamment des contributions sur l'Espagne de Franco ou sur l'établissement d'une démocratie libérale dans l'Angleterre du XIX<sup>ème</sup> siècle, ses enseignements théoriques peuvent tout à fait être appliqués à l'époque médiévale, et peuvent parfaitement être articulés avec le concept de *translatio*, qui peut désigner aussi bien le transfert du pouvoir séculier (*translatio imperii*) que le transfert du savoir (*translatio studii*). Pour la Scandinavie médiévale, cela va se traduire par le transfert du pouvoir vers la famille royale, par l'intermédiaire d'un transfert de savoir permis par les traductions de romans continentaux.

---

<sup>261</sup> Siri Nergaard, "Translation and Power: Recent Theoretical Updates" in Marina Buzzoni et Massimiliano Bampi (dir.), *The garden of crossing paths: The Manipulation and Rewriting of Medieval Texts*, Università Ca' Foscari Venezia, Venise, 2005, pp. 33-44.

<sup>262</sup> Maria Tymoczko, Edwin Gentzler (dir.), *Translation and Power*, Univ. of Massachusetts Press, Amherst, 2002.

<sup>263</sup> Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Gallimard, Paris, 1975, p. 33.

<sup>264</sup> Gentzler Tymoczki, cités dans Siri Nergaard, "Translation and Power: Recent Theoretical Updates" in Marina Buzzoni et Massimiliano Bampi (dir.), *The garden of crossing paths: The Manipulation and Rewriting of Medieval Texts*, Università Ca' Foscari Venezia, Venise, 2005, pp. 33-44 (p. 38) : « Translation is not simply an act of faithful reproduction but, rather a deliberate and conscious act of selection, assemblage, structuring and fabrication – and even, in some cases, of falsification, refusal of information, counterfeiting, and the creation of secret codes. »

C'est en Norvège sous le règne d'Håkon IV Hákonarson (1217-1263), qu'apparaissent les premières traductions de romans européens en langue scandinave<sup>265</sup>, avec les traductions de romans comme le *Tristan et Iseult* de Thomas (*Tristrams Saga ok Isöndar*) ou le *Perceval* (*Parcevals Saga*) et l'*Yvain* (*Ivens Saga*) de Chrétien de Troyes. Ces traductions, commanditées par Håkon IV et réalisées par un certain Frère Robert, introduisent dans le contexte littéraire nordique un nouveau style littéraire, avec ses propres héros et codes. L'intérêt d'étudier ces traductions en tant que produit de la société de cour norvégienne du XIII<sup>ème</sup> siècle a longtemps fait l'objet de débat, du fait de la conservation des textes. La plupart de ces traductions nous sont en effet parvenues seulement à travers des manuscrits islandais bien postérieurs à la réalisation des traductions, avec parfois d'importantes différences entre deux mêmes œuvres selon le manuscrit conservé. Les modifications apportées aux textes seraient-elles alors le fruit du traducteur original ou le fruit de la société islandaise rurale ? L'absence de manuscrits médiévaux parvenus jusqu'à nous rend difficile la réponse à cette question : même si nous possédons des feuillets plus anciens, la plus ancienne version conservée de *Tristrams Saga* figure dans un manuscrit papier islandais du XVII<sup>ème</sup> siècle. Le problème se pose aussi, dans une moindre mesure néanmoins, pour les *Eufemiavisorna*, puisque les premiers manuscrits ayant survécu à l'épreuve du temps sont postérieurs de deux siècles à la date de réalisation des traductions. Au cœur de ces interrogations se situe le rôle qu'a pu jouer la littérature continentale dans la consolidation du pouvoir d'Håkon IV : peut-on voir dans ces traductions un effort conscient de la part de la Couronne pour proposer une vision plus européenne de la vie de cour et de la noblesse, ainsi que des relations de cette dernière avec le souverain, permettant ainsi à Håkon IV d'apaiser ses relations avec l'aristocratie norvégienne ?

Il est vrai que le début du règne d'Håkon IV fut difficile, avec une accession au trône contestée, et une situation politique en Norvège qui peut permettre de dresser certains parallèles avec celle de la Suède au début du XIV<sup>ème</sup> siècle. A la mort du roi Inge Bårdson en avril 1217, Håkon Håkonsson, le futur Håkon IV, doit disputer le titre royal au frère du souverain précédent, Skule Bårdson, qui avait été désigné son successeur. L'affaire finit par se résoudre avec la séparation du royaume entre les deux prétendants, Skule recevant un tiers du territoire en 1218 après avoir renoncé à contester par les armes l'élection d'Håkon. Malgré le mariage en 1225 entre Håkon IV et la fille de Skulle, Margrete, Skule finit par entrer en rébellion ouverte contre son gendre en 1239 avant d'être défait en 1240, laissant Håkon sans rival pour le trône et maître de la Norvège. Son règne est généralement associé par

---

<sup>265</sup> Pour un aperçu plus complet sur la matière arthurienne dans la Norvège médiévale, voir Marianne Kalinke (dir.), *The Arthur of the North: The Arthurian Legend in the Norse and Rus' Realms*, University of Chicago Press, Chicago, 2011.

l'historiographie norvégienne avec la fin de la période de guerres de successions et la mise en place d'un mécanisme de succession basé sur la primogéniture plutôt que sur l'élection. Roi éduqué, puisqu'il avait fréquenté les écoles cathédrales dans sa jeunesse, conscient de la nécessité de légitimer son règne, Håkon IV cherche rapidement à gagner l'approbation de l'Église, qui avait soutenu Skule face au candidat jugé illégitime, mais aussi du pape, en raison de son statut de bâtard. Håkon IV a donc mené une politique de conciliation, notamment à travers la promesse faite au pape de la participation de la Norvège à la croisade en 1237. Il reçoit la dispense pontificale nécessaire du pape en 1246 et, grâce à son insistance, obtient que le légat du pape le cardinal Guillaume de Sabine vienne le couronner l'année suivante à Bergen. Le reste de son règne est consacré à mener une politique étrangère résolument tournée vers l'ouest, mais aussi en opposition avec l'autre grande puissance nordique qu'était le Danemark, Håkon cherchant à cette fin à entrer dans une alliance avec la Suède tout en aidant l'opposition intérieure danoise, avec pour but d'étendre le territoire de la Norvège au sud du Göta Älv. Håkon IV est un souverain résolument tourné vers l'Europe et la culture de cour européenne, qui lui permet de faire accepter à l'aristocratie norvégienne la monopolisation de la succession royale par ses héritiers. Il n'est cependant pas totalement dépendant de l'Église, puisque, malgré les préceptes de celle-ci, il laisse la possibilité à ses fils illégitimes de lui succéder. C'est dans le cadre de cet effort de légitimation que, dès le début de son règne, Håkon commande la traduction de romans européens au Frère Robert. La première, *Tristrams Saga*<sup>266</sup>, est datée de 1226, ce qui a amené certains à associer cette œuvre avec le mariage d'Håkon et de Margrete, même si Geraldine Barnes remarque très justement que le thème du roman, l'amour adultère maudit de Tristan et Iseult, qui se termine par la mort des deux amants, ne cadre pas vraiment avec l'occasion<sup>267</sup>.

Les traductions réalisées sous le règne d'Håkon IV interviennent donc dans un contexte politique bien particulier puisque la légitimité royale est encore très fragile à l'arrivée sur le trône d'Håkon IV. Même si Skule n'est pas encore en conflit ouvert avec le jeune roi, il ne cache pas ses ambitions, dirigeant la partie de la Norvège dont il a le contrôle comme un royaume indépendant. Håkon IV doit aussi composer avec les évêques norvégiens qui avaient soutenu son rival lors de son élection. La priorité immédiate pour le nouveau roi est donc d'être reconnu en tant que souverain légitime de son royaume.

---

<sup>266</sup> *Tristrams saga ok Isondar*, édité par Eugen Kölbing, Heilbronn, 1878. Traduction française par Régis Boyer, *La Saga de Tristram et d'Isönd*, in : Christiane Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseult. Les premières versions européennes*, NRF Gallimard, Paris, 1995.

<sup>267</sup> Geraldine Barnes, "The Tristan Legend", in : Marianne Kalinke (dir.), *The Arthur of the North: The Arthurian Legend in the Norse and Rus' Realms*, University of Chicago Press, Chicago, 2011, pp. 61-76 (p. 63).

Cela passe bien sûr par l'art de la diplomatie, notamment pour s'assurer l'appui de la papauté, mais aussi par la puissance militaire avec la victoire sur ceux qui contestent par les armes son règne, au premier chef le Jarl Skule, défait rapidement après être entré en rébellion ouverte. Mais cela passe aussi par la création d'un capital symbolique et culturel qui distingue la royauté de ses sujets, et même aussi de l'aristocratie. C'est dans ce contexte qu'est composé vers 1250 le *Miroir Royal* (*Konungs Skuggsjá*)<sup>268</sup>, un texte apparenté au genre du miroir de princes qui prend la forme d'un dialogue entre un père et son fils, qui désire se faire une place dans le monde et pose donc une série de questions, qui concernent aussi bien le commerce, les merveilles qu'on peut trouver en Islande ou la conduite à suivre lorsqu'on fait partie de l'entourage du roi. Véritable manuel d'étiquette à l'usage de ceux qui pourraient se retrouver devant le souverain, ce texte témoigne de changements dans la conduite attendue à la cour, mais aussi dans les styles vestimentaires et les modes, au sujet desquels le père recommande à son fils de bien se tenir au courant, puisqu'il faut veiller à se conformer aux usages présents de la cour, sous peine de passer pour peu éduqué. C'est ainsi qu'une partie est consacrée à l'importance d'une conduite courtoise à la cour d'un roi:

*Le fils : [...] Je voudrais maintenant vous demander de me renseigner sur toute l'organisation de la cour, et de m'expliquer quelle est la différence entre les fonctions et ce qui est le propre de chacune d'entre elles ; de même à propos des mœurs, lesquelles vous paraissent bonnes et nécessaires à apprendre pour celui qui veut servir le roi avec honneur et lesquelles sont à éviter et à rejeter si on veut être un homme de bonnes manières. Si je demande cela d'une façon si insistante, c'est que j'ai vu beaucoup d'hommes venir de la compagnie du roi, et, ayant soigneusement observé leurs mœurs, j'ai trouvé que la plupart d'entre eux n'étaient jamais allés à la cour du roi. Maintenant je ne sais pas si c'est moi qui ne comprends rien à la courtoisie ou si les choses étaient telles qu'elles me semblaient être.*

*Le père : Si c'est ton sort de venir à la cour, il faut que tu évites ce qui arrive à ceux qui viennent à la cour sans manières et en sortent sans avoir acquis la courtoisie.*

*[...] <sup>269</sup>*

---

<sup>268</sup> *Konungs Skuggsjá*, ed. par Ludvig Holm-Olsen, Oslo, 1945, Traduit en français par Einar Már Jónsson, *Le Miroir Royal*, éd. et trad. par Einar Már Jónsson, Nyon, 1997.

<sup>269</sup> *Le Miroir Royal*, éd. et trad. par Einar Már Jónsson, Nyon, 1997, p. 87.

Après avoir détaillé les différents rôles de ceux qui servent le roi, le père va aborder des questions plus pratiques, notamment en ce qui concerne la différence qui peut exister entre ce qui est considéré comme convenant à la cour et en dehors :

*Le fils : Avec votre permission je veux encore demander quelque chose à ce sujet. Comment cela se fait-il – comme vous l’avez dit – qu’il soit jugé bienséant parmi les gens puissants d’être découvert et sans manteau lorsqu’on va s’entretenir avec eux ? Si quelqu’un faisait ainsi à la campagne, le peuple dirait que cet homme est un imbécile de vagabonder ainsi sans manteau comme un enfant que l’on a substitué au berceau.*

*Le père : Je te l’ai déjà dit un peu plus tôt dans notre conversation, que si beaucoup de gens ignorent ce qui est convenable dans la maison du roi, c’est parce que beaucoup de choses que les paysans trouvent stupides sont considérées comme courtoises auprès du roi ou d’autres hommes puissants. Il faut que tu saches avec certitude que ce n’est pas seulement lorsqu’on se présente devant le roi pour la première fois qu’il convient d’être sans manteau. Quant à la question de savoir pour quelle raison il est plus courtois de se présenter sans manteau devant les hommes puissants que revêtu d’un tel vêtement, il serait tout à fait suffisant de répondre que c’est partout la coutume que les hommes courtois qui s’avancent sous le regard des hommes puissants soient sans manteau, et celui qui ne connaît pas cette coutume est appelé vilain.<sup>270</sup>*

A travers ces conseils en apparence terre à terre sur l’habillement et la conduite à tenir, l’auteur nous montre une volonté de la part de l’aristocratie et en particulier du roi de se distinguer de ses pairs en adoptant des modes et des coutumes particulières, qui feraient passer pour un « simple d’esprit » ceux qui tenteraient de les imiter dans un autre contexte. La cour devient donc à cette époque un lieu de sociabilité particulier, où seuls ceux qui ont accès à ces règles qui paraissent absurdes pour le commun peuvent être admis. Le père distingue d’ailleurs ceux qui viennent à la cour et prétendent être éduqués alors qu’ils ne copient finalement que les premiers qu’ils rencontrent, et ceux qui possèdent véritablement les codes de la nouvelle société de cour. Cette distinction se traduit notamment par la mode, avec pour enjeu pour le roi d’avoir le monopole sur l’introduction de nouvelles pratiques. Dans une charte de 1308, le roi Håkon V interdit, sous peine de déchéance du titre aristocratique, d’introduire de nouvelles modes dans le royaume. Sverre Bagge analyse cette ordonnance comme une tentative par le roi de reprendre la main sur le pouvoir face à l’aristocratie dans un moment de crise : l’interdiction

---

<sup>270</sup> *Ibid.*, pp. 99-100.

faite à l'aristocratie d'innover en matière culturelle va donc jouer le rôle de marqueur de distinction pour Håkon V, et va par ce biais renforcer le pouvoir symbolique et effectif de la Couronne norvégienne<sup>271</sup>.

Si le *Konungs Skuggsjá* se concentre sur la mode vestimentaire et sur le port de la barbe, la littérature joue aussi un rôle important dans la formation de cette distinction culturelle qui va aider à la constitution en Norvège d'une classe aristocratique qui se pense elle-même en tant qu'élite différenciée du commun. La littérature avait bien sûr déjà été mise au service du pouvoir royal : les sagas royales, qui détaillent la vie des rois de Norvège entre historiographie et hagiographie, furent des éléments importants de la propagande du pouvoir royal en Norvège : la *Heimskringla*, une histoire des rois de Norvège, est composée par exemple vers 1220 par Snorri Sturluson. Commanditer un portrait élogieux de son prédécesseur permet à celui qui lui a succédé d'inscrire sa légitimité dans une lignée de rois exemplaires. Håkon IV a d'ailleurs droit à sa propre saga grâce à son fils et héritier du trône Magnus Lagabøte, la *Hákonar saga Hákonarsonar*<sup>272</sup>, qui relate la vie du roi depuis sa jeunesse studieuse jusqu'à sa mort. La saga, souvent décrite comme une pure œuvre de propagande<sup>273</sup>, illustre bien comment les souverains scandinaves ont utilisé la littérature comme véhicule d'un message politique. Si les traductions de romans européens ne peuvent bien entendu aborder directement les actes de leurs illustres ancêtres, elles ont cependant été mises au service des objectifs politiques de leurs commanditaires royaux, au même titre que les sagas royales. Tout d'abord à travers l'acte même de commanditer ces traductions : avoir à sa disposition des clercs capables d'un tel travail, de même que pouvoir ainsi présenter à la cour des œuvres issues de centres de productions jouissant d'un capital symbolique important constitue en soi une mise en scène du pouvoir du commanditaire, qui fait preuve ainsi aussi bien de sa richesse que de son capital culturel. Le *Konungs Skuggsjá* insiste beaucoup sur l'importance de l'éducation pour être un homme vertueux : rien ne sert d'être riche et puissant si on est incapable de se montrer en société sans commettre d'impair, faute d'être assez bien né. Le pouvoir n'est donc plus seulement affaire de puissance militaire ou financière, mais aussi (surtout ?) de capacité à s'intégrer au sein d'une classe aristocratique dont les goûts vont de plus en plus chercher à se distinguer de ceux du commun. Cela passe bien entendu par l'adoption de modèles littéraires propres.

---

<sup>271</sup> Sverre Bagge, *Cross and Scepter: The Rise of the Scandinavian Kingdoms from the Vikings to the Reformation*, Princeton University Press, Princeton, 2014, p. 222.

<sup>272</sup> Sturla Thórdarson, *Hákonar saga Hákonarsonar*, éd. par Marina Mundt, Forlagsentralen, Oslo, 1977.

<sup>273</sup> Voir Sverre Bagge, *From gang leader to the Lord's anointed : kingship in Sverris saga and Hákonar saga Hákonarsonar*, Odense University Press, Odense, 1996, pour une étude de la figure du souverain dans la saga.

Certes, la littérature est par définition pour l'époque médiévale une affaire exclusivement réservée aux élites. Mais la traduction des œuvres continentales offre au roi une occasion supplémentaire de se distinguer parmi ses pairs. En se faisant l'instigateur d'une tradition littéraire qui rompt avec les codes de la production locale en proposant de nouveaux schémas narratifs et de nouveaux personnages, Håkon IV s'inscrit donc dans la continuité de sa politique de renforcement du pouvoir royal par accumulation d'un capital symbolique et culturel.

Ces traductions demeurent cependant des œuvres littéraires, avec leur propre identité et leur propre message. Le contenu de ce message a fait l'objet d'intenses débats dans la recherche sur les *riddarasögur* : faut-il voir dans ces œuvres un message didactique destiné à européaniser l'aristocratie norvégienne en lui proposant des modèles courtois issus des sociétés féodales du continent, ou bien des œuvres de pur divertissement qui ne contiendraient aucun autre message politique que celui possiblement contenu dans le texte source ? Il est certes possible que les *riddarasögur* aient joué le même rôle pour la jeunesse aristocratique norvégienne que pour la jeunesse aristocratique européenne en proposant de la littérature d'évasion : la mise en scène de jeunes chevaliers s'élevant grâce à leurs vertus et leurs prouesses dans la société et de jeunes dames jouissant des attentions d'un chevalier servant pouvait servir d'exutoire pour les frustrations et de modèles vers lesquels aspirer en attendant d'obtenir sa place dans la société stratifiée de l'aristocratie. Cependant, les *riddarasögur* ne peuvent s'affranchir de leur statut de traduction : en tant que telles, elles sont la résultante d'une sélection consciente aussi bien de leur commanditaire que de la part du traducteur. Le commanditaire, car c'est sur lui que va reposer le choix d'une œuvre plutôt que d'une autre. Certes, ces choix peuvent aussi avoir été dictés par des considérations matérielles ou personnelles : il est possible que les choix des romans à traduire reflètent aussi les goûts personnels d'Håkon IV en matière de littérature. Mais ces goûts trahissent eux aussi les influences qu'a pu subir le roi, qui vont également se refléter sur sa politique et sa vision du monde. C'est aussi le choix du traducteur, car c'est lui qui finalement va réaliser la *translatio* : c'est sous sa plume que doit se révéler le message de l'œuvre. Pour retranscrire ce message, il va donc opérer coupes, ajouts, changer les formulations afin de parvenir à retranscrire dans sa langue ce qu'il perçoit comme le message original de l'œuvre ou celui qu'il entend faire passer. Peu importe donc que ce traducteur déclare qu'il réalise sa traduction *til gleði*, pour l'amusement de son public<sup>274</sup>, l'exercice même de la traduction reste finalement un acte porteur de sens et créateur d'une matière qui possède sa propre identité face à l'œuvre source. Cette relation entre commanditaire et traducteur n'est d'ailleurs pas forcément toujours sans conflit : si le premier exerce bien un contrôle

---

<sup>274</sup> Hertig Fredrik af Normandie. *En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, éd. J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853, p. 3.

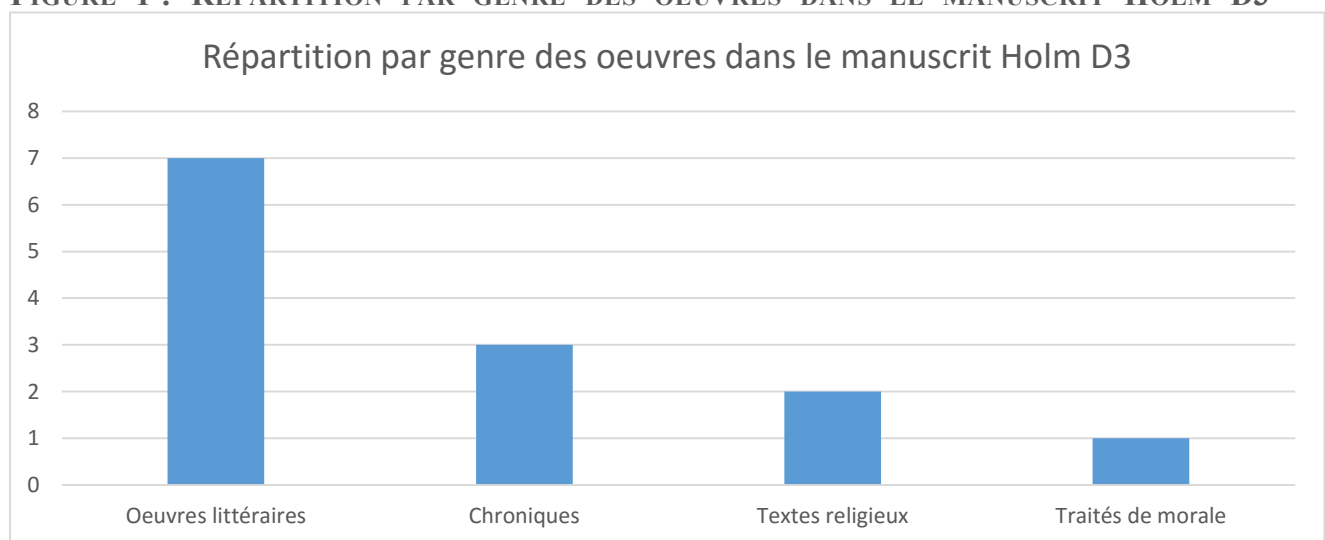


sur la production du traducteur, il est possible pour le second de s'affranchir dans une certaine mesure à travers son texte de la volonté du commanditaire en proposant à son tour un message qui lui est propre. L'absence de sources ne nous permet malheureusement pas de séparer avec certitude dans les *Eufemiavisorna* ce qui est le fait du traducteur et le fait d'Eufemia, hormis les indices que nous laisse le texte lui-même.

Cela est d'autant plus dommageable que la situation politique qui règne lors de la production des *Eufemiavisorna* partage, nous l'avons vu dans notre premier chapitre, quelques points communs avec la situation à laquelle font face aussi bien le duc Erik que Håkon V dans leurs royaumes respectifs. Erik est en quête de légitimité en tant que prétendant au trône de Suède, mais doit composer avec son frère aîné, héritier légitime et déjà en place. Håkon V, s'il a hérité d'une Norvège plutôt stable sur le plan politique depuis les réformes d'Håkon IV, doit composer non seulement avec le Danemark d'Erik Menved, mais aussi avec son futur gendre, qui ne cache pas son ambition et envers lequel Håkon apparaît plusieurs fois circonspect, peut-être inquiet d'une possible trahison d'Erik qui viserait à prendre le trône de Norvège à défaut de celui de Suède. La comparaison a cependant ses limites, et les *Eufemiavisorna* ne peuvent être envisagées comme une simple reprise de la politique culturelle d'Håkon IV. Tout d'abord tout simplement parce qu'Eufemia n'est pas Håkon IV : si elle fait bien partie de la famille royale norvégienne, la fonction de reine demeure bien différente de celle de roi, avec des attributions différentes. Le fait qu'une femme soit commanditaire de traductions est aussi une nouveauté dans le contexte nordique, même s'il est loin d'être une exception dans le contexte européen. Ces traductions sont donc une chance pour nous de percevoir une voix féminine dans l'espace nordique, qui s'exprime sur des thèmes peu habituels pour une femme médiévale. Certes, cette voix nous parvient à travers un double filtre, celui de l'œuvre source pour les traductions de même que celui du traducteur. Il semble néanmoins important d'envisager cette perspective féminine dans une étude sur les *Eufemiavisorna* : comme nous l'avons déjà souligné, le choix même des textes à traduire est déjà en soi une façon de faire passer son propre message. Les *Eufemiavisorna* sont aussi uniques par leur caractère transfrontalier et translinguistique du fait de leur production à la cour de Norvège pour une audience suédoise, par un traducteur certainement suédois : il parle en effet de *vart maal*, « notre langue » dans l'excipit de *Hertig Fredrik av Normandi*, indiquant qu'il s'identifie comme locuteur natif du suédois, travaillant pour le compte d'une reine norvégienne. S'il est difficile d'envisager la production des *Eufemiavisorna* sans la contextualiser avec la politique de traduction d'Håkon IV, il semble cependant important de les traiter non pas comme de simples copies inspirées des réalisations précédentes, mais bien comme un phénomène de production littéraire indépendant, avec sa logique propre qui préside à cette production.

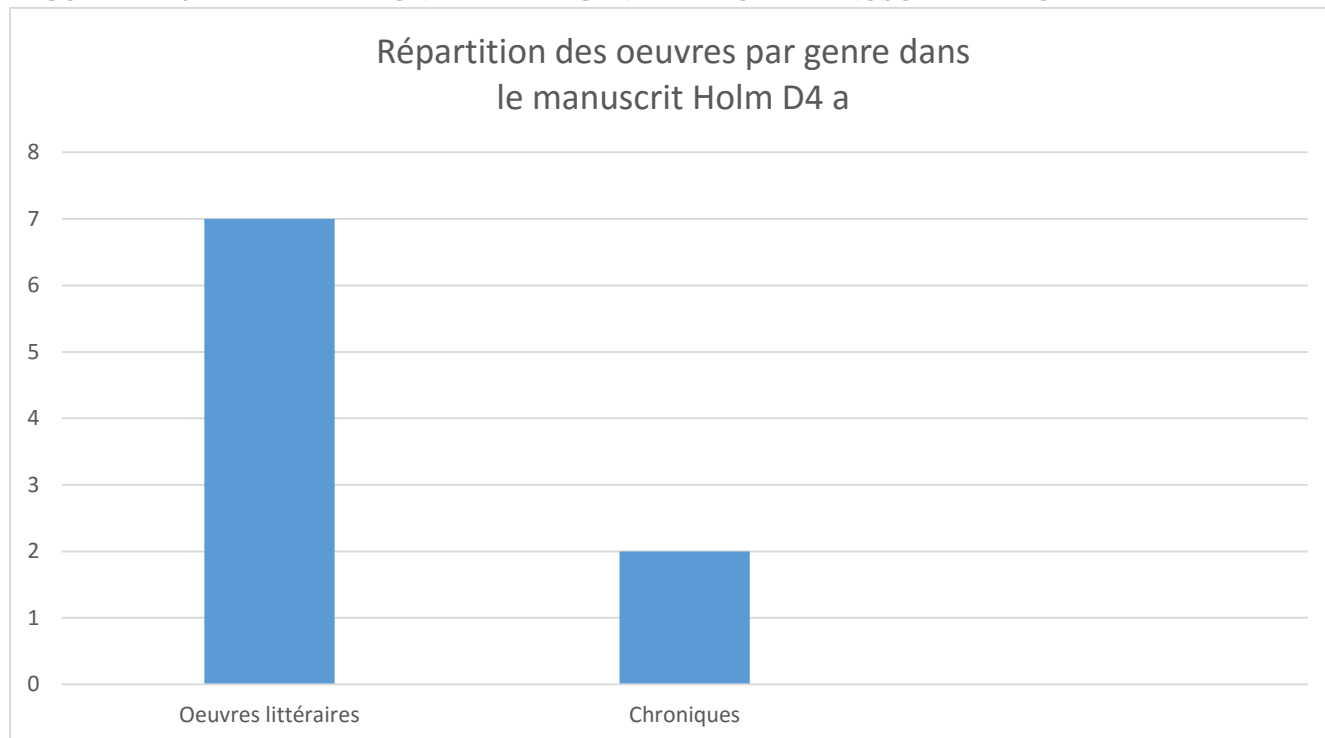
L'étude de la réception de *Flores och Blanzefflor* semble tout aussi compromise par le manque de sources dont nous disposons. Nous ne disposons en effet que de peu d'indices sur la manière dont les *Eufemiavisorna* furent appréciées par le public suédois. Leur présence dans plusieurs manuscrits postérieurs de plusieurs siècles à leur composition semble cependant indiquer que ces romans connurent une certaine popularité et ne furent au moins pas oubliés après la mort de Magnus Eriksson. *Flores och Blanzefflor* est conservé complet dans quatre manuscrits du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>275</sup>, qui sont des compilations de textes de genres différents, comme cela était souvent le cas à l'époque. Nous savons en outre que deux de ces manuscrits furent composés pour des femmes nobles, le *Fru Elins Bok* (Holm D3) et le *Fru Maretas bok* (Holm D4a), sur qui nous n'avons malheureusement que peu d'informations, sinon qu'elles étaient toutes deux des femmes issues de la haute noblesse suédoise qui. Il est cependant intéressant de constater que deux siècles plus tard, les *Eufemiavisorna* semblent avoir été considérées comme une lecture appropriée pour une femme noble. L'étude du type de texte qui accompagne *Flores och Blanzefflor* dans ces manuscrits est une autre approche qui pourrait apporter plus de réponses sur la réception ultérieure du roman. Nous avons réparti les œuvres contenues dans les manuscrits Holm D3 et Holm D4a en quatre grandes catégories dans les figures qui suivent. Ces deux manuscrits sont particulièrement intéressants pour notre sujet puisqu'ils étaient destinés à un public féminin.

FIGURE 1 : REPARTITION PAR GENRE DES OEUVRES DANS LE MANUSCRIT HOLM D3 <sup>276</sup>



<sup>275</sup> Voir les tableaux 2 à 5 dans l'introduction de cet ouvrage. P. 23-25.

<sup>276</sup> **Œuvres littéraires** : *Herr Ivan*, *Karl Magnus*, *Flores och Blanzefflor*, *Namnlös och Valentin* (une traduction du roman français *Sansnom et Valentin*), *Hertig Fredrik av Normandi*, *Tungulus* (une version de la *Vision de Tondale*, un récit en latin du XII<sup>ème</sup> siècle racontant la visite aux enfers d'un chevalier) et *Herr Abboten*, une satire scandinave sur le clergé daté du début du XV<sup>ème</sup> siècle.



Les *Eufemiavisorna* se retrouvent donc dans des compilations d'œuvres littéraires, et sont rarement séparés : seul le manuscrit AM 191 Fol. comprend *Flores och Blanzeflor* sans *Herr Ivan* ou *Hertig Fredrik av Normandi*. *Flores och Blanzeflor* est par deux fois précédé de la *Sagan om Karl Magnus*<sup>278</sup>, peut-être un signe que les versions qui attribuent une parenté entre Charlemagne et Floire et Blanche fleur étaient connues en Scandinavie : le *Conte de Floire et Blanche fleur* fait de Blanche fleur la mère de Berthe aux grands pieds, mère de Charlemagne, faisant ainsi de nos deux héros les grands parents de l'empereur. Ni la *Flóres Saga ok Blankiflúr* ni *Flores och Blanzeflor* ne mentionnent Charlemagne comme descendant de Floire et Blanche fleur, mais la *Sigurðar saga þögla*<sup>279</sup> mentionne une certaine Sedentiana, fille de Blanche fleur, qui serait ensuite devenue reine de France avant d'épouser Sigurd, liant ainsi malgré tout les deux personnages avec le royaume de France. Si la

---

**Chroniques** : *Erikskrönikan*, *Lilla Rimkrönikan*, *Prosaiska Krönikan*, **Textes religieux** : *Les légendes de Sainte Anne* (*Legender* : *Sankta Anna*), *La légende de Marie* (*Legend* : *Maria*) **Traité de morale** : *Schacktavelslek*.

<sup>277</sup> **Œuvres littéraires** : *Karl Magnus*, *Flores och Blanzeflor*, *Herr Abboten*, *Julens och Fastans träta* (une pièce de théâtre ou dialogue rimé du milieu du XV<sup>ème</sup> siècle (voir Leif Söndergaard, « Julens och Fastans träta - et svensk fastelavnsspil fra midten af 1400-tallet », in : *Kulturhistorisk tidskrift*, vol. 74, 1991, pp. 33-57), *Herr Ivan*, *Namnlös och Valentin*, *Fredrik av Normandi*, *Tungulus*, **Chroniques** : *Erikskrönikan*, *Lilla Rimkrönikan*, *Prosaiska Krönikan*.

<sup>278</sup> *Den fornsvenska sagan om Karl Magnus*, éd. par David Kornhall, C.W.K. Gleerup, Lund, 1959.

<sup>279</sup> *Sigurðar saga þögla*, éd. par Matthew James Driscoll, Stofnun Árna Magnússonar á Íslandi, Reykjavík, 1992.

majorité des textes qui accompagnent *Flores och Blanzeflor* sont des adaptations de romans courtois européens, *Herr Abboten* et *Julens och Fastans tråta* sont des œuvres suédoises. La présence de chroniques rimées, notamment l'*Erikskrönikan*, tend à confirmer la proximité de cette œuvre avec les *Eufemiavisorna*. Plus étonnante peut-être est la présence de *Herr Abboten*<sup>280</sup>, une satire mordante sur le clergé, mais qui était sans doute populaire à l'époque de la composition du manuscrit, et devait représenter malgré tout un divertissement jugé convenable pour une femme noble.

La présence de textes hagiographiques dans Holm D3 est moins étonnante, d'autant plus des vies de saintes dans un manuscrit destiné à un public féminin. Il est cependant intéressant de noter que ces vies de saintes peuvent être rapprochées de *Flores och Blanzeflor* : le personnage de Blanzeflor en particulier va prendre sous la plume du traducteur suédois certains des traits d'une sainte évangélisatrice, en insistant sur son rôle dans la conversion de Flores, alors que les versions françaises ne consacrent que peu de vers à cet épisode<sup>281</sup>. La présence du traité de morale *Schacktavelslek* dans le manuscrit Holm D3, un livre présentant la manière dont la société médiévale se divise en prenant pour modèle les pièces du jeu d'échec, semble indiquer que l'objet du manuscrit n'était pas seulement l'amusement de sa destinataire, mais entendait aussi participer à son éducation, aussi bien dans le domaine de la morale que dans celui de l'histoire de la Suède ou de la littérature. Les deux manuscrits diffèrent surtout de Holm D4 et de AM 191 Fol. par l'absence de textes en latin, ce qui laisse supposer que ni Elin ni Mareta n'avait accès à cette langue. On peut donc constater que, loin d'être considérés comme des distractions inutiles, les traductions de romans continentaux avaient tout à fait leur place dans les lectures des femmes nobles aux côtés d'œuvres qui semblent au premier abord plus adaptées à l'édification des femmes.

### ***Flores och Blanzeflor*, le traducteur et Eufemia**

Eufemia n'a peut-être jamais pu avoir accès au texte de *Flores och Blanzeflor* : l'excipit mentionne qu'elle a commissionné l'œuvre « quelque temps avant sa mort »<sup>282</sup>, ce qui situe l'œuvre en 1312. On peut s'interroger sur les raisons qui ont pu pousser la reine à choisir ce texte parmi tous ceux qui étaient à sa disposition en tant que résidente à la cour d'Håkon V. Tout d'abord, on ne peut nier que l'histoire de Floire et de Blanche fleur était l'une des plus populaires de l'époque, comme l'atteste le nombre de

---

<sup>280</sup> Voir sur ce texte Olle Ferm, « "En väldig skämtan om alla abbotar" Ett oförargligt skämt eller en skarp satir ? » in : Thomas Götselius, Anders Olsson & Boel Westin (dir.), *Vandring genom tiden*, Brutus Östlings Bokförlag Symposion, Stockholm, 2011.

<sup>281</sup> Nous reviendrons plus en détail sur cette transformation dans un chapitre ultérieur, voir p. 239 et suiv. de la présente thèse.

<sup>282</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 2185.

versions qui ont été produites en Europe, et il est fort possible que la *Flóres Saga ok Blankiflúr* ait joui, à l'image des autres versions du conte, d'une grande popularité à la cour de Norvège, ce qui a pu pousser Eufemia à choisir cette œuvre. Il est possible que la thématique de *Flores och Blanzefflor* ait joué un rôle dans sa décision : si *Tristrams Saga* n'apparaît pas comme un cadeau de mariage idéal, l'histoire d'amour absolu entre Flores et Blanzefflor, qui se conclut de façon heureuse avec les retrouvailles des deux amants et un mariage on ne peut plus réussi, semble parfaite pour célébrer l'union d'Ingeborg avec Erik, qui intervient la même année après beaucoup d'attente. Le manque de sources contemporaines sur la reine Eufemia rend tout essai d'interprétation au mieux risqué, ce qui rend les rares interventions du narrateur d'autant plus précieuses pour se faire une idée des raisons de la traduction de *Flores och Blanzefflor*. Malgré tout, il est probable, sauf découverte d'un texte inconnu jusqu'ici, que nous ne soyons jamais fixés sur les motivations d'Eufemia. Cela ne doit pas nous empêcher de proposer des pistes de réflexions, notamment en nous appuyant sur le texte même de *Flores och Blanzefflor* mais aussi sur d'autres exemples de reines qui endossèrent le rôle de patronnes littéraires, afin de nous interroger plus largement sur le rôle qu'a pu jouer Eufemia dans la réalisation de *Flores och Blanzefflor* et de mieux comprendre sous quelle forme pouvait s'incarner le pouvoir politique d'une femme dans la Norvège et la Suède du XIV<sup>ème</sup> siècle. Cela sera aussi l'occasion d'étudier les stratégies du traducteur pour se mettre lui-même en scène dans l'œuvre, dans le rôle du narrateur. Il faudra cependant bien délimiter la portée de nos réflexions : s'appuyer sur un texte qui n'a aucune volonté historiographique pour une analyse historique peut sembler contre-intuitif. *Flores och Blanzefflor* ne se veut en aucune façon le reflet d'une quelconque réalité historique, qui pourrait nous informer en retour sur celle de la Scandinavie du XIV<sup>ème</sup> siècle. Il faudra donc plutôt que de chercher un reflet de l'Histoire dans les personnages de *Flores och Blanzefflor*, s'interroger sur la manière dont le traducteur met en scène ses personnages, mais aussi quels messages ressortent de sa *translatio*, qui pourrait nous livrer des indications précieuses sur les valeurs que cherchaient à propager Eufemia en commanditant les *Eufemiavisorna*.

Contrairement à *Hertig Fredrik av Normandi* qui commence par une mise en contexte de l'œuvre, en évoquant l'histoire du roi Arthur, le traducteur a choisi pour *Flores och Blanzefflor* d'entrer directement dans le vif du sujet :

*Comme je l'ai vu écrit dans les livres*

*Et comme le racontent les aventures*

*Un roi païen s'en fut avec ardeur attaquer*

*Et saccager le pays de Saint Jaques*<sup>283</sup>

Après cet appel à l'autorité livresque pour commencer son propos, le traducteur va se faire plutôt discret jusqu'à l'excipit, se contentant de commenter ici ou là la bonté divine qui accorde à Flores et Blanzeflor de pouvoir être réunis. L'une de ses seules interventions est un petit commentaire sur Ovide et son oeuvre :

*Lequel nous apprend à supporter l'amour,*

*Et l'amour se trouve en toute chose*

*De la même façon que le monde tourne.*<sup>284</sup>

Cette notion d'amour qu'il faudrait endurer (*thola*) est un ajout du traducteur suédois, alors que le traducteur de *Flóres Saga ok Blankiflúr* mentionne quant à lui directement le titre de l'oeuvre du poète latin :

*En þau námu þá bók, er heitir Övidíus de arte amandi : en hon er gerð af ást, ok þótti þeim mikil skemtan ok gleði af, þvíat þau fundu þar með sína ást.*

*Et ils apprirent un livre, qui se nomme L'Art d'aimer d'Ovidius de arte amandi : il écrit avec amour, et ils ressentent beaucoup d'amusement et de joie, parce qu'ils y perçurent leur amour.*<sup>285</sup>

Le traducteur semble d'ailleurs volontiers offrir son opinion sur la question de l'amour, puisqu'il va à deux reprises se lancer dans une digression sur le sujet. La première quand il mentionne Ovide, dans un passage que nous venons de citer, la seconde lors de la description du jardin de la tour du roi de Babylone. Certes ce passage est un dialogue entre Darias et Flores, mais les deux derniers vers peuvent laisser à penser que le traducteur va lui aussi livrer son commentaire sur l'amour à travers son personnage :

*Ces animaux apaisent tous les soucis,*

*Car chacun a sa voix naturelle,*

---

<sup>283</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1-4.

<sup>284</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 152-154.

<sup>285</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 10.

*Et ces voix sont harmonieuses quand elles se rassemblent ;*

*Celui qui les entend, son bonheur n'est pas brisé,*

*Sauf pour celui qui sait*

*Qu'il n'a pas sa bien-aimée.<sup>286</sup>*

Mais la plus importante intervention du traducteur demeure cependant l'excipit, dont nous avons déjà cité quelques extraits plus haut mais dont voici l'intégralité :

*Vous avez maintenant entendu raconter*

*Comment ces deux païens*

*Finirent leurs vies et trouvèrent la paix*

*Que Dieu accorde à tous ceux qui croient en lui.*

*Cette histoire est maintenant finie.*

*Que Dieu nous apporte ses grâces.*

*Ce livre fut mis en rimes*

*Par la volonté de la reine Eufemia,*

*Un peu avant qu'elle ne meure.*

*Que Dieu donne à son âme paix et réconfort,*

*Ainsi qu'à celui qui a fait ce livre*

*Et à tous ceux qui l'entendent !*

*Bonne pénitence et de bons écrits*

*Réjouissent notre âme comme au ciel.*

---

<sup>286</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, v. 1121-1126.

*Laissons Jésus Christ finir leur vie*

*Et régner sans fin.*<sup>287</sup>

A part ces quelques passages, le traducteur semble donc chercher à s'effacer par rapport à l'auteur original : aucune mention de son nom, aucun jugement personnel sur les actions des personnages. Le discours direct du narrateur est réduit au strict minimum dans les versions scandinaves, les traducteurs scandinaves abandonnant ainsi ce que Marianne Kalinke appelle une « caractéristique des romances françaises »<sup>288</sup>, c'est à dire l'intervention directe du traducteur pour commenter, juger et dissenter sur le sujet qui l'occupe, parfois au détriment de l'action. Le *Conte de Floire et Blanche fleur* présente par exemple plusieurs passages où l'auteur s'incarne dans des allégories d'émotions afin de montrer la vie intérieure de ses personnages : c'est ainsi le cas lors des hésitations de Floire, où l'auteur fait débattre dans l'esprit de son personnage Amour et Sagesse, qui se déchirent pour savoir si le héros doit rebrousser chemin ou continuer sa route vers sa bien-aimée. Aussi bien le traducteur islandais que le traducteur suédois choisissent plutôt pour cette scène de faire s'exprimer directement leurs personnages. Les deux versions scandinaves commencent de la même façon, mais divergent légèrement dans les arguments que Flores utilise pour se convaincre de partir, puis de rester et de chercher coûte que coûte à retrouver Blanzeflor :

*Nú hugsar Flóres með sér: „Ek em einn konungsson, ok var mér gott heima. Em ek farinn sem eitt fól. Hverjum skal ek segja mitt erindi? Ek kann hér engan mann, ok ef ek segi nokkurum þá em ek fól. En þá konungr verður varr við mína ætlan, þá mundi hann láta veita mér háðuligan dauða.“ „Er mér ráð at snúaz heim ok fá mér eitt ráð.“*

*En jafnskjótt kom honum annat í hug, ok sagði svá: „Eigi skal svá vera, ok vilda ek sjá hana, þvíat ek em nú hér kominn. Þat var mér þá í hug, at ek vilda leggja mik með knífinum. Er þat ok satt, þóat ek ætta alla veroldina, þá vilda ek heldr Blankiflúr; en ef hon vissi, at ek væra hér, þá mundi hon við leita mik at finna, ok svá skal ek gera, þó þat verði minn bani.“*

*Flores se dit maintenant ”Je suis un fils de roi et j'étais bien mieux chez moi. Je suis parti ici tel un fou. A qui puis-je révéler mon projet ? Je ne connais personne ici, et cela*

---

<sup>287</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 2177-2192.

<sup>288</sup> Cité dans Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012.



*serait folie de le dire à quelqu'un. Et si le roi a vent de mes projets, il me fera subir une mort honteuse. Il m'est d'avis de retourner chez moi et me trouver une épouse. »*

*Une autre pensée lui vint immédiatement en tête, et il dit : « Malgré tout j'aimerais la voir, puisque je suis maintenant ici. J'avais alors en tête de vouloir me tuer avec un couteau. Et il est vrai que même si j'avais tous les trésors du monde, je préférerais tout de même Blankiflur ; et si elle savait que j'étais ici, elle pourrait essayer de me trouver, et c'est ainsi que je ferai, même si cela doit signifier ma perte. »<sup>289</sup>*

Le traducteur suédois va s'étendre un peu plus en comparaison :

*Et immédiatement il se lamente :*

*« Je désire plutôt être chez moi*

*Que dans cette ville avec un grand chagrin !*

*Je n'ai personne à qui je peux demander conseil*

*Et à qui exposer ma secrète entreprise,*

*Afin de ne pas subir de dommages.*

*Si j'expose ouvertement ici mon but*

*Et que le roi l'apprend*

*Il ne me laissera pas vivre,*

*Quoi que je puisse lui donner.*

*Je ferais mieux de retourner chez moi.*

*Quand mon père saura cela,*

*Il arrangera pour moi un mariage avec une jeune fille riche,*

*Une fille de roi, qui est mon égale. »*

---

<sup>289</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 40-41.

*Mais au moment où il pensait ainsi,*

*Il changea totalement d'avis :*

*« Même si on voulait me donner le monde entier*

*Je ne pourrais pas vivre sans Blanzeflor.*

*Je me rappelle maintenant tous mes malheurs ;*

*Je voulais me tuer pour elle.*

*Si j'étais maintenant chez moi,*

*Je retournerais ici.*

*Car je suis ici pour rester,*

*Prendre ce que Dieu veut bien me donner,*

*Et ne jamais partir d'ici pour rentrer*

*Aussi longtemps que je pourrai subsister.*

*Si elle ne me suit pas,*

*Cela sera la mort ou le malheur. »<sup>290</sup>*

Le traducteur suédois respecte plus dans ce passage la version du *Conte de Floire et Blanche fleur*, puisqu'il reprend l'idée originale qui se cache derrière la volonté de retour de Flores : son père va lui « donner pour épouse une femme de haut rang, parmi les plus belles de son baronnage. » Il se permet même d'ajouter les derniers vers où Flores jure de ne pas partir tant qu'il n'aura pas épuisé toutes les ressources à sa disposition, un élément qui n'est présent ni dans la version française, ni dans la version islandaise. Il supprime en revanche le passage sur la volonté de Blanzeflor de retrouver elle-même Flores, passage qui lui se retrouve aussi bien dans *Le Conte de Floire et Blanche fleur* que dans la saga. Ces subtiles modifications semblent indiquer que notre traducteur suédois a tendance à être légèrement plus volubile que son homologue islandais, ce qui correspond d'ailleurs aux observations de Sofia

---

<sup>290</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 831-858.

Lodén et de Hannah Steinnun Thorleifsdottir<sup>291</sup> sur *Herr Ivan*. Certains passages vont ainsi lui donner l'occasion de s'exprimer plus librement. Ainsi les retrouvailles de Flores et de Blanzefflor se déroulent de la même façon dans les trois versions : l'amie de Blancheffleur découvre Flores dans le panier de fleurs où il s'était caché pour tromper la vigilance des gardes, et, se doutant que le jeune homme est celui dont lui a parlé son amie, appelle Blancheffleur afin qu'elle puisse retrouver son amant. La saga suit assez fidèlement le conte sur ce passage :

*Leiddi Blankiflúr þá Flóres í hvílu sína, er nóg var búin með gullvef, ok sagði þá hvárt  
oðru sinn vilja.*

*Blankiflur emmena alors Flores dans sa chambre, qui était décorée d'or, et ils se dirent  
alors l'un à l'autre ce qu'ils voulaient.*<sup>292</sup>

*Flores och Blanzefflor* prend au contraire encore une fois des libertés aussi bien avec le texte de la saga qu'avec celui du conte, qui s'accordent dans les grandes lignes :

*Blanzefflor et Flores allèrent ensemble*

*Dans une autre chambre, où ils trouvèrent à s'amuser.*

*Là tout était recouvert à l'intérieur*

*De tissu brodé d'or et d'un baldaquin.*

*L'amusement qu'ils trouvèrent là,*

*Il ne m'est pas permis d'en parler.*<sup>293</sup>

Le traducteur ajoute ici les dernières lignes sur l'amusement (*gaman*), sous-entendant ainsi par (fausse ?) pudeur que Flores et Blanzefflor se livrent à des activités qu'il ne peut décentement évoquer en public. Ces brefs ajouts permettent de rendre le texte suédois un peu plus vivant, en faisant entendre par exemple les réactions du public et de Flores lors de son duel avec l'homme du roi de Babylone. Si

---

<sup>291</sup> Hanna Steinnun Thorleifsdottir, La copie norroise du *Chevalier au Lion* (Yvain) de Chrétien de Troyes et ses copies islandaises, Thèse non-publiée, Université Paris-IV, Paris, 1996, Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012.

<sup>292</sup> *Flóres saga ok Blankiflúr*, éd. Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, p. 62.

<sup>293</sup> *Flores Och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1491-1496.

le déroulement du combat reste le même dans les deux œuvres scandinaves, la saga se contente d'en décrire les péripéties :

*Ok hugðu menn, at þá mundi hann gefaz ; en honum barg sá steinn, er var í því gulli, er móðir hans hafði gefit honum. Hjó hann þá með mikilli reiði til riddarans, ok á oxl honum, svá at tók ena hoegri hondina með ollu.*

*Et les gens pensèrent qu'il allait maintenant abandonner ; mais la pierre qui se trouvait dans l'anneau d'or que sa mère lui avait donné le sauva. Il chargea alors violemment le chevalier, et frappa son épaule, ce qui fit tomber sa main droite avec le reste de son bras.<sup>294</sup>*

Alors que *Flores och Blanzefflor* va consacrer plus de temps à la vie intérieure des acteurs et spectateurs du duel, notamment en utilisant le discours direct au lieu du discours rapporté :

*Alors dirent les gens qui étaient là :*

*« Flores a maintenant une blessure mortelle*

*Il va bientôt abandonner*

*Puisqu'il ne pourra plus vivre longtemps. »*

*Alors l'anneau que lui avait donné sa mère aimante l'aida,*

*Celui qu'elle lui avait donné,*

*La dernière fois qu'elle l'avait vu*

*Quand il s'est séparé d'elle.*

*Alors Flores pensa à l'amour,*

*À ce qu'il avait enduré pour Blanzefflor*

*Il trancha l'épaule droite de son adversaire*

---

<sup>294</sup> *Flóres saga ok Blankiflúr*, éd. Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, p. 74.

*De façon à ce qu'elle tombât devant lui sur le sol*

*Et l'autre tomba là mort.*<sup>295</sup>

Alors que le style de la saga reste très factuel, le traducteur suédois détaille les raisons qui poussent les spectateurs du duel à croire à l'abandon de Flores, alors que le traducteur de la saga se contente de rapporter ce qui semble pour lui une évidence : à la suite de sa blessure, les chances de Flores sont grandement réduites. De la même façon les origines de l'anneau sont rappelées en détail : le traducteur renvoie le lecteur à l'épisode du départ de Flores, où sa mère lui a remis l'objet qui va lui permettre d'échapper à la mort. Il ajoute aussi une évocation de l'amour de Flores pour Blanzeflor, une manière de rattacher la jeune fille à l'épisode et de faire ainsi le lien entre ce dernier et la thématique amoureuse centrale au roman, alors que la saga ne mentionne que la bravoure de Flores comme raison de sa victoire.

Les ajouts du traducteur suédois par rapport aux autres versions trahissent une volonté de faciliter la compréhension du texte pour son audience. Le rappel de la scène de la remise de l'anneau durant le duel semble par exemple une concession à un public qui aurait pu oublier ou manquer le moment où la mère de Flores avait remis à son fils un anneau magique sensé le protéger de tous les dangers. De la même façon, il cherche à clarifier l'issue du combat : il peut sembler assez évident qu'un homme qui vient de se faire trancher l'épaule durant un combat a peu d'espoir de survivre à sa blessure, mais cela n'empêche pas le traducteur de se sentir obligé de préciser que l'adversaire de Flores meurt sur le coup. Cette volonté d'énoncer clairement ce qui n'est que sous-entendu dans la saga se retrouve lors des autres passages cités ci-dessus : nul doute qu'un lecteur un peu perspicace aurait décelé les sous-entendus érotiques de l'épisode des retrouvailles entre les deux héros, mais le commentaire allusif du traducteur lève finalement le doute sur la situation plus qu'il ne la censure. Même constat pour les doutes de Flores : alors que la saga déclare simplement que Flores désire en rentrant se trouver une épouse, le traducteur suédois clarifie le conflit qui existe entre l'amour que son héros porte à Blanzeflor et la nécessité pour un jeune noble d'entrer dans une union profitable à sa lignée. *Flores och Blanzeflor* reprend aussi les explications de la saga, notamment sur le nom de ses personnages, dont la signification en français est expliquée :

*Ainsi il fut appelé Flores,*

---

<sup>295</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1947-1959.

*Elle acquit le nom de Blanzefflor :*

*Le nom du premier signifie fleur*

*Et son nom à elle veut dire blanche fleur.<sup>296</sup>*

Mais si l'auteur de *Flóres Saga ok Blankiflúr* s'efforce d'expliquer pourquoi un païen baptiserait son fils en l'honneur d'une fête chrétienne<sup>297</sup>, le traducteur suédois préfère quant à lui simplifier l'affaire et attribuer le choix de ces noms à l'arrivée prochaine de l'été. Cette volonté d'éclaircissement de la part du traducteur suédois peut être interprétée de différentes manières. Elle pourrait trahir une volonté de rendre le récit plus intelligible lorsqu'il est écouté plutôt que lu, surtout dans un contexte de fête de cour où le bruit ambiant peut être un frein à la compréhension du texte. Cela nécessite donc de la part de l'auteur une plus grande pédagogie, notamment en ce qui concerne le rappel d'épisodes qui sont intervenus dans l'intrigue bien avant, afin de permettre aux spectateurs qui auraient pu rater ou mal entendre le passage en question de ne pas être perdus dans l'intrigue. Il est possible que ces ajouts trahissent aussi une inquiétude du traducteur sur la capacité de son public d'apprécier les plus grandes finesses de l'art littéraire. Puisque les *Eufemiavisorna* sont les premiers textes littéraires en ancien-suédois, leur audience ne pouvait en effet pas s'appuyer sur d'autres récits du même type dans sa langue, qui auraient déjà fixé des conventions de narration partagées par tous. Dans ce contexte, le traducteur suédois a pu juger nécessaire de produire un texte plus accessible que celui de son homologue islandais, afin de proposer à son audience une œuvre facilement compréhensible, même pour ceux pour qui *Flores och Blanzefflor* serait le premier contact avec la littérature courtoise. Les interventions du traducteur seraient alors un moyen pour lui de rattacher son œuvre avec un genre plus familier pour son audience, même si celle-ci avait pu déjà entendre ce genre de récit dans d'autres langues, par exemple à l'occasion de la visite du duc Erik à Oslo durant Noël 1301<sup>298</sup>.

Enfin, ces éclaircissements du texte peuvent aussi être le signe d'une volonté de la part d'Eufemia et du traducteur de rendre accessible au plus grand nombre *Flores och Blanzefflor*, et en particulier à la jeune Ingeborg (elle n'a que 11 ans lors de son mariage avec Erik). Si le roman a bel et bien été composé pour servir de cadeau de mariage, il est possible qu'aussi bien Eufemia que le traducteur se soient souciés de le rendre le plus intelligible possible aussi bien pour Erik que pour sa cour et sa future épouse. Le texte présente en effet l'avantage d'être déjà peut-être connu par Ingeborg, qui a déjà pu

---

<sup>296</sup> *Flores Och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 103-106.

<sup>297</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. Eugen Kölbing, Max Niemeyer, Halle, p. 6-7.

<sup>298</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p.157 et suiv..

théoriquement avoir accès à la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, ce qui le rend plus accessible pour la jeune fille. Les ajouts du traducteur ont pu dans ce cas avoir aussi pour but d'éclairer les passages les plus subtils dont le sens profond aurait pu échapper, notamment à cause de la barrière de la langue, à la jeune fille. La thématique du roman, plus axé sur l'amour et la piété que sur les exploits guerriers, laisse aussi à penser que *Flores och Blanzeflor* a été traduit avec l'objectif de plaire à un public plus féminin. Si Flores est le plus souvent le centre de l'action, Blanzeflor reste un personnage dans lequel les jeunes filles pouvaient sans doute se reconnaître et s'incarner, notamment grâce à l'idéal courtois du beau jeune homme prêt à prendre tous les risques pour retrouver sa bien-aimée. Des ajouts comme la mention de l'amour que Flores porte à Blanzeflor durant le duel, et qui lui permet finalement de remporter la victoire, ne font que renforcer l'importance du rôle de la jeune fille dans la réalisation du destin de Flores, qui sort de ce duel libre et comblé d'honneurs. L'épisode de la conversion de Flores, qui est le résultat direct des efforts de Blanzeflor auprès de son époux, de même que son attitude résiliente face à l'adversité font de l'héroïne un modèle féminin parfait pour une jeune aristocrate destinée à être mariée dans un pays étranger qui connaît une instabilité politique chronique. Eufemia a pu d'ailleurs s'inspirer de son expérience personnelle afin de guider sa fille, puisqu'elle a été elle-même envoyée vers la Norvège durant sa jeunesse pour son mariage avec le roi Håkon V. Au vu des tensions entre Erik et Håkon, dont la réconciliation reste encore récente, Ingeborg risquait après son mariage d'être prise entre ses devoirs de fidélité à son mari et ceux qu'elle doit à son père, en cas de reprise des hostilités entre les ducs et le roi de Norvège. Le personnage de Blanzeflor, qui se montre diplomate aussi bien avec le roi de Babylone et le roi Fenix qu'avec Flores, constitue encore une fois un parfait exemple de conduite pour la jeune fille. Il est donc possible qu'Eufemia ait consciemment choisi l'histoire de Flores et de Blanzeflor afin de fournir à sa fille un exemple de la conduite qu'une jeune femme noble doit adopter quelle que soit la situation dans laquelle elle se trouve, tout en lui fournissant aussi une possibilité de s'échapper à travers l'univers fantastique et l'histoire d'amour de *Flores och Blanzeflor*.

## Conclusion du chapitre

Loin d'être une affaire d'amateurs jamais loin de commettre des erreurs de traduction faute d'une maîtrise suffisante de la langue source, nous avons vu dans un premier temps comment l'art de la traduction était envisagé à l'époque médiévale comme avant tout une recherche de sens plutôt qu'une volonté de se conformer fidèlement au texte, un concept apparenté à celui des *translatio studii*, le déplacement du centre de la connaissance vers l'ouest durant l'époque médiévale. C'est dans ce contexte intellectuel qu'apparaissent en Scandinavie, sous le règne d'Håkon IV, les premières traductions de romans continentaux, au premier chef des romans courtois qui vont trouver un écho

dans la Norvège du XIII<sup>ème</sup> siècle. Ces romans, en passant par la plume des auteurs islandais, vont être adaptés à des élites scandinaves qui ne partagent pas forcément entièrement les goûts des publics continentaux mais cherchent à les imiter, notamment afin de créer une distinction de classe entre ceux qui avaient accès à une littérature importée, issue de centres de productions littéraires prestigieux, et ceux qui ne possédaient pas les nouveaux codes nécessaires pour s'intégrer dans la nouvelle aristocratie qui se forme durant la période des XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles en Scandinavie. Ces traductions sont aussi mises au service de la politique de légitimation d'Håkon IV qui, par l'introduction de nouvelles modes au sein de l'aristocratie, dont celles des romans courtois, tente d'imposer une vision plus européanisée de la royauté, notamment en matière de succession, puisqu'il réussit à faire accepter pour ses héritiers la pratique de primogéniture, mettant ainsi fin à la période des guerres de successions quasi-systématiques en Norvège. C'est sans doute de ce modèle qu'Eufemia s'inspire quand elle commande la traduction des *Eufemiavisorna*, et la traduction vers l'ancien suédois reflète bien un projet politique, le biais de la littérature lui permettant de contourner les interdits réservés aux femmes dans la sphère publique : celui d'offrir à l'aristocratie suédoise, mais aussi à sa fille, des modèles de comportement facilement compréhensibles afin de faciliter l'adaptation d'Ingeborg dans son nouveau royaume. Cela passe notamment par un effort de clarification du texte de la part du traducteur, qui tente d'expliquer les passages pouvant porter à confusion pour une audience peu habituée aux conventions du genre littéraire. C'est notamment dans le choix même des œuvres que nous pouvons discerner la voix d'Eufemia. *Flores och Blanzeflor* en particulier présente des modèles courtois de comportement qui peuvent être appréciés et suivis par des jeunes nobles des deux sexes, et cela dans tous les domaines qui pouvaient les intéresser. Ce sont ces modèles de comportement contenus dans l'œuvre que nous nous attacherons dans la deuxième partie de cette étude à analyser et à replacer dans le contexte de la production des *Eufemiavisorna*.



# La mise en scène du pouvoir royal dans *Flores och Blanzeflor*

*Flores och Blanzeflor* est, comme souvent dans les œuvres médiévales, une intrigue mettant en scène des hommes et des femmes de pouvoir. Cela s'accorde parfaitement avec le public aristocratique de l'œuvre, qui peut se retrouver dans les problématiques que doivent affronter les personnages et les situations sociales décrites dans le roman. Flores est fils de roi, Blanzeflor n'est certes pas reine dans un premier temps mais est tout de même fille d'une dame de haute naissance, dont le père était chevalier. Le roman se déroule principalement dans des contextes de cours : d'abord à la cour d'Apolis, où Blanzeflor est enlevée à Flores, puis à la cour du roi de Babylone où il va la retrouver. Figures de rois, barons et hommes liges se succèdent au cours du roman. Par contraste, les hommes et les femmes de basse extraction sont pratiquement invisibles durant le roman, sauf pour pratiquer de basses besognes comme porter Flores dans son panier de fleurs jusqu'à la chambre de Blanzeflor, manquant d'ailleurs de tuer le jeune homme par pure fainéantise. Il convient dans un premier temps de se pencher sur la représentation des pouvoirs et la façon dont ils interagissent entre eux. Pouvoirs au pluriel, car plusieurs sources de pouvoir sont à l'œuvre dans *Flores och Blanzeflor*, quelquefois avec des objectifs contradictoires. Ces pouvoirs entrent en concurrence, se voient remis en cause et doivent être constamment négociés durant le roman. Bien que les personnages et le pouvoir qu'ils détiennent ne correspondent aucunement à une quelconque réalité historique, même si le traducteur utilise des noms de lieux bien réels, la façon dont ce pouvoir est mis en scène et ces conflits résolus au cours du roman nous permettra de mieux comprendre le message politique de *Flores och Blanzeflor*. Il faudra d'abord désigner les sources de pouvoirs qui apparaissent dans *Flores och Blanzeflor* et comment ce pouvoir est représenté durant la narration : le premier pouvoir est sans doute celui de la royauté, qui occupe une place centrale dans *Flores och Blanzeflor*, notamment au travers du roi Fenix, le père de Flores et du roi de Babylone, que notre héros va défier afin de retrouver sa bien-aimée. Ces deux rois vont en effet manifester leur pouvoir de façon assez similaire dans le roman, façon que nous allons étudier à travers deux épisodes qui les concernent : pour Fenix et la mère de Flores, la remise à son fils de somptueux cadeaux pour son départ, et particulièrement d'un objet magique, l'anneau qui va sauver Flores lors de son duel. Pour le roi de Babylone, nous étudierons les manifestations de son pouvoir à travers la description que fait Darias, l'allié de Flores, de sa tour fantastique, mais aussi à travers ses rapports avec ses barons, qui se réunissent lors du procès de Flores et de Blanzeflor. Il faudra pour

conclure se pencher sur les relations qu'entretient le pouvoir royal avec l'Église et la reine, qui, nous le verrons, ne poursuit pas nécessairement les mêmes objectifs que son époux.

### **Les richesses du roi Fenix, une mise en scène de son pouvoir**

*Flores och Blanzefflor* peut être lu comme l'aventure initiatique d'un jeune prince qui va devenir roi par la force de son courage et de ses vertus. Le roman suit Flores depuis sa naissance à la cour d'Apolis, un royaume païen, jusqu'à sa mort, retiré dans un monastère bien des années plus tard. Il aura appris entre-temps à se comporter d'abord comme un roi, puis, peut-être plus important encore, comme un roi chrétien. Mais Flores n'est pas la première figure royale que le lecteur rencontre dans le roman : c'est son père qui, dès la première page, est mis en scène comme un roi guerrier, presque comme une force naturelle saccageant tout sur son passage.

*Un roi païen s'en fut avec ardeur attaquer*

*Et saccager le pays de Saint Jacques*

*C'était un homme puissant :*

*Il s'appelait Fenix d'Apolis.*

*Quand leurs bateaux eurent approché*

*Ils accostèrent aussitôt et restèrent là ensuite pendant 6 semaines.*

*Ni plus, ni moins.*

*Tout ce que ses hommes pouvaient prendre à terre*

*Ils le ramenaient aux bateaux*

*De sorte qu'il ne restait plus d'arbres,*

*Plus d'hommes, ni de bétail*

*Ou d'endroit où les gens puissent loger dans un rayon de 30 miles,*

*Si sévèrement, ils avaient pillé.<sup>299</sup>*

---

<sup>299</sup> *Flores Och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 3-16.

La fureur des païens, et en particulier de leur roi va détruire aussi bien la nature, rasant les arbres, que le paysage humain, avec la disparition du bétail, des habitants et même des maisons. Si cette image des païens en tant que fléau naturel est à relier avec l’imaginaire des croisades, qui présentait les musulmans comme une plaie envoyée par Dieu sur la Chrétienté, le personnage du roi Fenix est plus complexe, en tant que père du héros, que celui d’un vulgaire roi sarrasin qui n’existerait que pour ravager les terres chrétiennes. Malgré sa religion, il possède du fait de son rang social les attributs nécessaires à un roi, notamment le talent pour s’attirer les faveurs de ses hommes :

*Ses sujets allèrent à sa rencontre avec joie et honneur*

*Et lui souhaitèrent la bienvenue.*

*Le roi chevaucha alors avec eux,*

*Ils le suivirent tous ensemble jusqu’à sa demeure.*

*Il les fit tous rassembler et*

*Fit en sorte qu’ils fussent tous joyeux et excités.*

*Il partagea le butin entre tous de façon équitable*

*Afin que tous fussent également riches.<sup>300</sup>*

Dès les premières pages apparaît une thématique qui va traverser l’intégralité de l’œuvre : le besoin pour le souverain païen de partager équitablement son butin entre ses hommes, afin de se faire respecter et de s’assurer la loyauté de ses hommes. Flores ne fera pas autrement quand il renverra, tout à la fin du récit, les hommes du roi de Babylone avec de somptueux cadeaux :

*Flores fit appeler les chevaliers du roi de Babylone*

*Et leur demanda de se rassembler*

*Pour le suivre chez lui ;*

*Il leur donna de riches présents.*

---

<sup>300</sup> *Ibid.*, v. 63-70.

*Il fit ensuite charger deux vaisseaux,*

*Comme ils lui avaient demandé,*

*Avec beaucoup de biens précieux*

*Et leur demanda de retourner dans leur pays.*

*Les chevaliers étaient, comme l'avait demandé Flores,*

*Tous habillés de pourpre.<sup>301</sup>*

La distribution du butin par le souverain est un élément central de la royauté telle qu'elle est présentée dans *Flores och Blanzeflor* : le roi, dans son rôle de chef de guerre, se doit de veiller à ce que chacun reçoive sa juste part. Le traducteur suédois va même plus loin, puisqu'il insiste sur la répartition « équitable »<sup>302</sup> du roi Fenix, alors que le *Conte de Floire et Blanchefleur* et la *Flóres Saga ok Blankiflúr* ne parlent respectivement que de la manière « courtoise » (*cortois*)<sup>303</sup> et « honorable » (*sæmiliga*)<sup>304</sup>. Le traducteur encore une fois donc s'efforce d'explicitier les termes plutôt vagues de son texte source, en détaillant ce qui constitue donc une répartition courtoise du butin. Nous voyons ici l'un des rôles majeurs du souverain, qui est le garant de l'ordre social à la cour et plus largement entre ses barons : à chacun revient sa juste part, selon son rôle et ses attributions. Cela passe notamment par une répartition juste du butin, afin d'assurer la prospérité de ceux qui le suivent, prospérité qui leur permet à leur tour de répartir leurs richesses entre leurs obligés. La distribution des richesses n'est pas seulement une façon d'acheter la fidélité de ses hommes pour le roi, elle permet aussi de montrer sa cour sous son meilleur jour, comme ces chevaliers habillés de rouge pourpre sur l'ordre de Flores pour honorer ses hôtes. L'insistance sur le vêtement des chevaliers se retrouve dans l'*Erikskrönikan*, lors de l'épisode du mariage des ducs :

*Le roi de Norvège prépara*

*Un banquet en homme qui souhaite*

---

<sup>301</sup> *Ibid.*, v. 2067-2076.

<sup>302</sup> "Han skipte thet goz medh them til likan/swa at the wordho alle saman rika." *Ibid*, p. 5.

<sup>303</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, trad. Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003, p. 9.

<sup>304</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, édité par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 5.

*Bien recevoir ses amis*

*Et fit savoir aux ducs*

*Qu'il voulait célébrer leur mariage,*

*Ce qui leur parut agréable à entendre.*

*Ils en furent heureux et ravis.*

*Ils firent tailler et fabriquer*

*Les riches vêtements et les riches bijoux*

*Qu'ils voulaient emporter avec eux*

*Et habillèrent de neuf leurs chevaliers*

*Avec deux, pour certains trois habits.<sup>305</sup>*

Même attention dans le *Konungs Skuggsjá*, où une partie entière est dédiée aux convenances vestimentaires<sup>306</sup> et à la bonne conduite de la cour. Au centre de cette problématique pour le souverain, se trouve le besoin de mettre en scène l'exercice de son pouvoir, notamment en s'entourant d'une suite à l'image de la richesse du souverain. Selon l'auteur du *Miroir Royal*, l'un des rôles du souverain est en effet de se présenter sous son meilleur jour, notamment lorsque des visiteurs prestigieux viennent à sa cour, avec comme enjeu sous-jacent la réputation de son royaume. A travers la richesse de sa suite, le roi va mettre en scène son pouvoir, aussi bien au profit des observateurs proches du souverain que pour ceux de l'aristocratie qui pourraient être tentés de remettre en cause son autorité.

Ce n'est pourtant pas l'aristocratie qui profite des plus grandes largesses du roi Fenix, mais bien son fils Flores, dont l'amour pour Blanzeflor a pourtant défié son autorité. A l'occasion de son départ pour aller retrouver sa bien-aimée, Flores demande à son père de profiter de sa fortune afin de se faire passer pour un marchand et ainsi voyager incognito. Cela est l'occasion pour le traducteur de décrire durant plus de 60 vers les magnifiques présents que fournit Fenix à son fils. La description de ces présents

---

<sup>305</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 203.

<sup>306</sup> *Konungs Skuggsjá*, ed. par Oscar Brenner, Christian Kaiser, Munich, 1881, p. 78 et suiv..

commence avec les requêtes de Flores, désireux d'être crédible en tant que marchand tout en disposant de ressources permettant de subvenir à ses besoins durant le voyage.

*« Si vous le voulez, vous me donnerez  
Sept chevaux, les meilleurs qu'on puisse trouver  
De l'or et de l'argent, autant qu'ils puissent en porter,  
Façonnés de façon à ce qu'ils puissent être appréciés maintenant  
Par tous les sages maîtres –  
Trois chargés de florins  
Qui seront nettoyés et propres,  
Le quatrième et le cinquième avec les meilleurs habits  
Qu'on connaisse dans le monde,  
Le sixième et septième avec des peaux de zibeline,  
De martre et d'hermine.  
Sept écuyers à pied je veux avoir,  
Et encore sept à cheval.  
Vous m'obtiendrez l'homme  
En qui vous avez le plus confiance,  
Et qui peut nous conseiller  
Sur tout ce qui pourrait arriver là-bas  
Ainsi que nous dire comment vendre et acheter ; [...]»<sup>307</sup>*

---

<sup>307</sup> Flores Och Blanzefflor, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 512-529.

Les demandes de Flores se répartissent en plusieurs types de biens précieux, qui chacun servent à illustrer un aspect de la puissance de son père. En premier viennent les sept chevaux, sensés transporter les biens à venir. Mais les chevaux sont en eux-mêmes une démonstration de la richesse de Fenix, qui peut fournir rapidement à son fils sept chevaux de très bonne qualité pour transporter ses marchandises. La possession de ces chevaux est, en soi, un signe de la richesse et de la puissance de Fenix. De la même façon, les autres marchandises précieuses comme l'or et l'argent, les florins ou les fourrures et les vêtements rares vont servir à présenter Fenix et son royaume d'Apolis comme immensément riches et, par conséquent, immensément puissant. Cette richesse, qui s'incarne dans ces métaux et ces étoffes rares, signifie qu'Apolis sera une prise de choix pour la chrétienté, quand Flores se convertira à la fin de l'œuvre. C'est d'autre part un signe de la puissance personnelle du roi Fenix, qui, en transmettant ses richesses à son fils, lui transmet aussi une partie de son pouvoir. La scène du départ de Flores constitue en effet symboliquement une véritable transmission du pouvoir royal, à travers ses signes les plus matériels comme ces « meilleurs habits qu'on connaisse dans le monde », de Fenix vers Flores. Ces richesses ne font pas simplement de Flores un homme riche, elles lui permettent déjà d'assurer personnellement son rôle du roi généreux envers ses hommes. Nous sommes proches ici des « générosités nécessaires » de Georges Duby<sup>308</sup> : Fenix en remettant ses trésors à son fils achète la promesse de celui-ci de ne pas se suicider, ce qui exposerait la Couronne au déshonneur : la mère de Flores évoque la possible réaction du royaume si Flores se suicide sans que ses parents interviennent : « *Et que pensera-t-on dans le pays quand on saura / Que nous pouvions aider mais que nous ne le voulûmes pas ?* »<sup>309</sup>. Il va ainsi avouer sa défaite face à son fils, dévoilant le paradoxe de la scène : malgré toutes ces richesses, Fenix a été incapable de vaincre ce qui apparaît déjà comme la volonté divine, qui se cache derrière l'amour que porte Flores à Blanzeflor et qui le pousse à se dresser contre la volonté de son père. Flores le formule d'ailleurs assez clairement en commençant sa demande par un « *Dieu te remercie père, de parler ainsi !* »<sup>310</sup>. Cet épisode illustre bien d'ailleurs une attitude qui va prédominer durant toute l'œuvre : si les richesses matérielles sont nécessaires à l'heureuse réalisation de la quête de Flores, avec l'adjectif *rik* (« riche », mais aussi « puissant ») revenant de nombreuses fois dans le texte, toujours dans un contexte positif, c'est bien le désintéret total de Flores pour l'or qui va lui permettre de retrouver Blanzeflor et de s'attirer les faveurs du roi de Babylone, en refusant de récolter les gains que lui avait promis ce dernier en cas de victoire pour son duel. Une

---

<sup>308</sup> Georges Duby, *Guerriers et paysans (VII-XIIIe siècle) : Premier essor de l'économie européenne*, Gallimard, Paris, (1973), p. 62 et suiv..

<sup>309</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 445-446.

<sup>310</sup> *Ibid.*, v. 510.

nouvelle fois, il va invoquer la volonté divine pour expliquer son refus, dans une belle illustration de l'esprit courtois :

*Le roi fit apporter de l'or,*

*Ce qu'il lui devait.*

*Flores dit, quand il vit cela :*

*« Il n'en sera pas ainsi !*

*Dieu m'interdit en toute chose*

*De privilégier les trésors à la gloire. »<sup>311</sup>*

Si la possession de richesses terrestres est donc considérée comme une vertu, les désirer semble être un péché, car elles doivent rester non pas un but mais bien un moyen. C'est d'ailleurs en ce sens qu'est formulée la demande de Flores à son père :

*Je veux me faire passer pour un marchand,*

*Je ne dois pas regarder à la dépense*

*Si je veux pouvoir la retrouver. »<sup>312</sup>*

Les biens que lui remet son père ne sont que des moyens dans sa quête pour retrouver Blanzeflor, manière pour l'auteur de placer son héros au-dessus de tout soupçon de cupidité en énonçant clairement son plan, tout en montrant qu'il est bien conscient de la nécessité pour un seigneur d'importance de disposer de ressources matérielles. Flores ne se contente cependant pas de demander à son père de quoi financer son voyage, mais aussi réclame des hommes pour l'accompagner dans son expédition. Au total ce n'est pas moins de quinze personnes qui vont l'accompagner durant son aventure : sept écuyers, sept hommes à cheval et un guide capable de négocier pour lui. Aucun d'entre eux, à part leur guide, n'apparaît cependant plus avant dans le récit : l'intrigue est totalement centrée sur les hommes et les femmes de pouvoir, et les suivants n'ont de place que dans la mesure où leur présence souligne la puissance du souverain auquel ils sont liés. Cette transmission des hommes fait partie de la symbolique de la transmission du pouvoir vers Flores, qui donc reçoit en même temps que les richesses

---

<sup>311</sup> *Ibid.*, v. 67-73.

<sup>312</sup> *Ibid.*, v. 530-532.



de son père ses meilleurs hommes, notamment sept « chevaliers » pour lui servir d'escorte. Flores reçoit de la part de son père un autre symbole royal avec ces hommes qui forment une suite en miniature pour le jeune homme. Leur nombre restreint représente la puissance limitée du jeune Flores, comme un écho lointain de son départ futur vers la France, où il est accompagné d'une suite autrement plus importante :

*Il fit affréter cent navires,  
Qui étaient larges et de gros tonnage ;  
Dans chaque bateau il y avait vingt chevaux  
Les meilleurs du pays.  
Ils trouvèrent le vent et partirent en mer  
Vers une ville, qui s'appelle Venise.  
Puis Flores chevaucha de là  
Vers la France par le plus court chemin.  
Il était extrêmement riche en or ;  
Il avait avec lui deux mille chevaux.  
Il demanda à quelques-uns des gens du bateau  
De venir avec lui là où il voulait aller.<sup>313</sup>*

La remise de ces trésors symbolise donc pour le roi Fenix le transfert de son pouvoir vers son fils, qui coïncide avec sa disparation de l'intrigue puisque le couple royal meurt durant le voyage de Flores, écrasé par le chagrin d'avoir perdu leur fils. En perdant symboliquement ses richesses, il perd aussi ses prérogatives royales et achève ainsi son rôle dans le récit.

Mais ces richesses ne sont pas les seuls symboles du pouvoir que Fenix cède à son fils lors de son départ. Le jeune homme reçoit aussi le propre cheval de guerre de son père :

*Le roi demanda à faire seller son propre destrier  
  
Et le donna à Flores aussitôt.  
  
Les écrits le décrivent ainsi :*

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, v. 2105-2116.

*Un de ses flancs était blanc comme la neige,  
Et l'autre rouge comme le sang  
Il se tenait là, sellé pour lui.  
La couverture, qui se trouvait sous la selle,  
Était de la plus belle étoffe qu'on pût trouver ;  
Le pommeau de la selle était faite d'ivoire  
Couvert d'or et incrusté de pierres précieuses.  
La couverture de la selle était faite de biant  
Avec de nombreux bijoux  
Les liens et les rênes qui l'accompagnaient  
Étaient de soie déchirée.  
Les attaches et les étriers étaient d'or  
Et incrustés de pierres précieuses.  
Le mors et le harnachement de la tête  
Brillaient comme le soleil par beau temps ;<sup>314</sup>*

L'aspect particulier du cheval du roi est traduit par l'utilisation du mot *gangari* (islandais ancien *garangi*, le cheval de monte) pour le désigner, plutôt que le vocable plus courant *häster*, qui est utilisé pour désigner les chevaux offerts par Fenix pour transporter ses marchandises<sup>315</sup>. Loin d'être anodin, le choix du cheval fait partie de la mise en scène du pouvoir, notamment lors des processions et des cortèges royaux. A travers l'attention portée aux choix des montures pour les participants c'est un

---

<sup>314</sup> *Ibid.*, v. 547-564.

<sup>315</sup> *Ibid.*, v. 513.

ordre social qui est théâtralisé, à chacun correspondant un type de cheval selon l'ordre de préséance<sup>316</sup>. En donnant ainsi son propre cheval de monte, le roi achève de transmettre à son fils les attributs de sa royauté. Il fait de lui aussi un chevalier et un noble à part entière, puisque la possession d'un cheval équipé pour la guerre est l'un des critères retenus dans la Charte d'*Alsnö* pour obtenir le statut de *frälse*<sup>317</sup>. Mais la splendeur de l'équipement sert aussi à mettre en valeur la place que va désormais occuper Flores dans l'ordre social. Preuve du caractère exceptionnel de cet harnachement, le traducteur se sent obligé de s'appuyer sur l'autorité des « écrits » (*skrifthin sisher*) pour justifier une telle profusion de métaux, pierres et tissus précieux<sup>318</sup>. Si les sept hommes à cheval qui accompagnent Flores sont simplement décrits comme *ridhande*, à cheval, Flores ne peut donc pas se contenter d'un simple cheval de monte, pour illustrer son statut de premier parmi ses pairs que lui confère le roi en lui offrant aussi bien sa bénédiction que les symboles du futur pouvoir royal de Flores. L'équipement précieux sert à distinguer Flores, et à le signaler ainsi comme appartenant à la classe à part, l'aristocratie, classe qui a les moyens financiers et culturels pour obtenir et apprécier des matériaux rares comme l'ivoire, la soie, l'or, les pierres précieuses et le bliant. Flores n'a pas seulement les vertus qui siéent à un souverain, il doit maintenant, pour faire valoir son rang dans la société, mettre en scène ces vertus, notamment à travers l'exposition des richesses auxquelles son rang lui donne droit. Contrairement aux richesses données précédemment, dont la fonction sera d'être distribuées dans le cadre du rôle de répartition du roi, le cheval et son harnachement sont exclusivement à l'usage de Flores et de l'affirmation de son pouvoir. C'est d'ailleurs le seul cadeau du roi dont il ne se séparera pas durant le récit : le trésor est distribué petit à petit aux différents personnages qui vont aider Flores : une coupe précieuse pour la femme du premier aubergiste qui indique à Flores l'endroit vers lequel Blanzeflor a vogué et cent shillings d'or rouge pour son mari, de même que pour les autres hôtes de l'auberge<sup>319</sup>, vingt marcs ainsi que de l'or et de l'argent pour le navigateur qui l'amène à Bagdad<sup>320</sup>, un manteau en samit et en zibeline pour son hôte à Bagdad<sup>321</sup>, encore de l'or et de l'argent pour le

---

<sup>316</sup> Christian de Mérindol, « Le prince et son cortège. La théâtralisation des signes du pouvoir à la fin du Moyen Age » in *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 23e congrès*, Brest, 1992, pp. 303-323 (p. 307-310).

<sup>317</sup> Voir ci-dessus, p. 49 et suiv..

<sup>318</sup> Paradoxalement, le traducteur s'écartere ici des descriptions présentes aussi bien dans le *Conte* que de celles de *Flóres Saga ok Blankiflúr*, notamment quand il parle de bliant pour désigner le tissu de la couverture de selle. Peut-être est-ce ici encore une fois un effort du traducteur d'évoquer des éléments qui seraient familiers à l'aristocratie suédoise.

<sup>319</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 560 et suiv..

<sup>320</sup> *Ibid.*, v. 695-698.

<sup>321</sup> *Ibid.*, v. 728.

passer qui le recommande à Darias<sup>322</sup>, puis enfin une grande quantité de monnaie, d'or et d'argent au gardien de la tour, avec en sus la coupe merveilleuse qu'il avait reçue de son père, afin de le convaincre de l'aider à entrer dans la tour du roi de Babylone<sup>323</sup>.

Cette fameuse coupe, le dernier des cadeaux que Fenix remet à Flores, a une fonction particulière puisqu'elle va jouer un double rôle symbolique : d'une part, elle sert à incarner le personnage de Blanzeflor dans le récit durant sa captivité, d'autre part, elle est mise au service encore une fois de la gloire de Fenix, Flores et du royaume d'Apolis, en les rattachant notamment avec le passé antique de Rome :

*Cette coupe avait été faite à Troie,*

*Énée l'avait ensuite emportée avec lui*

*Et donnée à Lanom en Lombardie.*

*Elle était ensuite restée longtemps là*

*Et les empereurs l'avaient gardée les uns après les autres*

*Alors il se trouva un voleur habile :*

*Il la vola à l'empereur César*

*Et la vendit à des marchands, qui la perdirent ainsi.<sup>324</sup>*

Outre la symbolique amoureuse qu'évoque le décor de la coupe, le jugement de Pâris, l'histoire de sa transmission, depuis le personnage d'Énée qui la relie à la ville de Troie jusqu'à César, à Rome et l'Empire Romain, confère à son possesseur le rôle de dépositaire du pouvoir des temps jadis. S'inventer un passé mythique pour sa famille ou sa lignée est un procédé classique de légitimation du pouvoir durant l'époque médiévale. Avec la transmission de cette coupe, l'auteur inscrit donc son héros dans une lignée glorieuse, soulignant dans le même temps l'importance du sacrifice de Flores quand il remet cette coupe au gardien de la porte, puisqu'il est prêt à sacrifier un bien aussi précieux pour retrouver celle qu'il aime : il ne va pas seulement se séparer d'un bien précieux, mais de ce qui est déjà un symbole important de son pouvoir et de celui de son royaume. Heureusement ce sacrifice

---

<sup>322</sup> *Ibid.*, v. 783-785.

<sup>323</sup> *Ibid.*, v. 1249-1291.

<sup>324</sup> *Ibid.*, v. 317-324.

sera récompensé, puisqu'il permettra finalement au royaume de connaître un âge d'or sous le règne de Flores et de Blanzefflor. Flores n'est pas seul dans le roman à être comparé avec l'empereur romain : symbole ultime de la puissance terrestre, il va être l'aune à laquelle les souverains vont être comparés en matière de puissance militaire. C'est notamment le cas pour le roi de Babylone, quand Darias décrit le formidable dispositif qui défend Babylone: les fortifications de la ville sont telles que « *l'empereur de Rome pourrait tenter longtemps/Avant de pouvoir y pénétrer.* »<sup>325</sup> Ces références à l'Antiquité, que le traducteur a conservées, ne tiennent pas au hasard : le prestige du pouvoir s'incarne aussi à travers les comparaisons et les parallèles faits avec le passé antique. Loin de se référer exclusivement à son passé proche, l'aristocratie scandinave va chercher à travers des traductions telles que *Flores och Blanzefflor* à rejoindre ces lignées antiques dont les rois du continent commencent déjà à se réclamer. Le procédé n'est pas nouveau : si Saxo Grammaticus<sup>326</sup> réfute l'origine troyenne des Danois, soutenue par Dudon de Saint Quentin dans son *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* [des mœurs et des actes des premiers ducs de Normandie]<sup>327</sup>, Snorri Sturluson donne déjà aux rois de Norvège et aux premiers rois de Suède des origines mythiques dans l'*Ynglinga saga*, en faisant de ceux-ci les descendants d'Odin, un homme venu d'Asie qui serait parvenu à se faire passer pour un dieu grâce ses talents extraordinaires<sup>328</sup>. Certes, l'aristocratie scandinave n'en est pas encore à rattacher ses origines aux descendants des Troyens, comme (entre autres) les rois de France, mais elle commence déjà à chercher à se comparer à des héros, réels ou littéraires, afin de se démarquer de ses contemporains. L'incipit de l'*Erikskrönikan* vante par exemple les chevaliers de la Suède, « qui sont à la hauteur de Théodoric le Grand. » Corinne Péneau identifie ce personnage au héros légendaire Diertrich von Bern plutôt qu'au roi des Ostrogoths Théodoric le Grand<sup>329</sup>, dont les exploits connaissent une grande popularité dans le Nord de l'Europe, y compris en Suède où sera composée une *Sagan om Didrik af Bern* au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>330</sup>. Le personnage est déjà évoqué dans *Herr Ivan*, au même titre que Perceval<sup>331</sup>. En rattachant de façon symbolique ses personnages avec ceux de la littérature antique

---

<sup>325</sup> *Ibid.*, 1956, v. 993.

<sup>326</sup> Saxo Grammaticus, *La Geste des Danois*, trad. Jean-Pierre Troadec, Gallimard, Paris, 1995, p. 33.

<sup>327</sup> Dudon de Saint Quentin, *De moribus et actis primorum Normanniae ducum*, éd. Jules Lair, Caen, 1865, p. 130.

<sup>328</sup> Snorri Sturluson, *Ynglinga saga*, trad. Ingeborg Cavalié, Les éditions du Porte-glaive, Paris, 1990.

<sup>329</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 99.

<sup>330</sup> *Sagan om Didrik af Bern*, éd. Gunnar Olof Hyltén-Cavallius, Norstedt, Stockholm, 1850-1854.

<sup>331</sup> *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 20.

comme Agamemnon, Enée ou Lavinia, le traducteur renforce le prestige de ses personnages et se fait ainsi le metteur en scène de la majesté de Fenix et Flores.

Si une part importante de la mise en scène du pouvoir dans *Flores och Blanzefflor* s'exprime à travers le comportement des personnages, l'environnement joue aussi un rôle important dans la représentation de la puissance terrestre des souverains, notamment celle du roi de Babylone, puisque le royaume d'Apolis est très peu décrit durant l'intrigue, au contraire de Babylone, dont les beautés sont détaillées abondamment par Darias lorsqu'il explique à Flores les périls qu'il devra affronter pour rejoindre sa bien-aimée dans la tour fantastique qui héberge les captives du roi. Le pouvoir royal n'est donc pas simplement une affaire de comportement ou de vie de cour : il doit, et les souverains médiévaux l'avaient bien compris, s'incarner dans l'espace : le XIIIème siècle et le XIVème siècle sont des périodes où s'édifient châteaux et places fortes en Scandinavie : la forteresse d'Åkershus, située actuellement dans la ville d'Oslo, construite par Håkon V et achevée au tournant du XIVème siècle est un exemple parfait de cette politique. La forteresse sert à la fois de verrou militaire pour protéger l'intérieur de la Norvège, mais aussi de témoin physique de la puissance des rois norvégiens, qui vont faire d'Åkershus le siège de leur pouvoir jusqu'à la création de l'Union de Kalmar et son déplacement vers le Danemark. Dans la droite ligne de cette incarnation du pouvoir royal dans l'espace physique à travers des bâtiments, le traducteur de *Flores och Blanzefflor* dote le roi de Babylone d'une ville fantastique. Une façon d'opposer les formidables ressources du roi de Babylone avec l'apparente impuissance de Flores, malgré les ressources que lui a remises son père. Cette ville est divisée en plusieurs parties, toutes plus impressionnantes les unes que les autres, avec au centre comme un point d'orgue, la tour, dont la description de l'intérieur joue aussi son rôle dans la démonstration de force du souverain de Babylone.

Cette description commence par les murs de la ville, qui ne sont que les premiers obstacles qui attendent Flores :

*La ville est longue de vingt miles,*

*Avec de grandes maisons très rapprochées.*

*Un mur enserre toute la ville,*

*Il est épais de trente brasses*

*Et haut de cinquante, à pic,*

*Et est façonné de même façon dedans et dehors.*

*Il y a vingt-sept portes,*

*Sur lesquelles reposent de hautes tours,*

*A chaque porte on trouve*

*Autant de marchés qu'on puisse imaginer.<sup>332</sup>*

Les fortifications de la ville annoncent la taille gigantesque de la ville et son caractère imprenable, surtout pour un seul homme. Darias s'attache dans un premier temps à décrire la puissance militaire du souverain, qui se traduit ici par l'épaisseur et la hauteur fantastique de ces murs : plus de 50 mètres d'épaisseur et environ 90 mètres de hauteur, des proportions pratiquement bibliques, qui s'accordent avec les nombreux forts accueillant chacun cent chevaliers:

*Dans la ville même il y a sept cents places fortes*

*Parmi les meilleures que l'on connaisse,*

*Dans chaque place forte il n'y a jamais moins*

*De cent chevaliers à tout moment*

*De façon que l'empereur de Rome pourrait longtemps rester devant*

*Avant de pouvoir y pénétrer.<sup>333</sup>*

Des fortifications imprenables, une armée de plus de 7000 chevaliers, cinquante rois aux ordres du souverain de Babylone : tout est fait pour décourager Flores de s'attaquer à un ennemi si puissant. Cela n'en rendra cependant que plus éclatante sa victoire finale, même si celle-ci sera acquise par ruse : un procédé de narration classique.

La puissance militaire n'est cependant pas la seule à être évoquée dans la description de Babylone. La description de la tour qui se dresse au milieu de la ville va aussi donner lieu à une longue énumération des merveilles qu'elle contient, mais on commence par son aspect extérieur :

---

<sup>332</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 979-988.

<sup>333</sup> *Ibid.*, v. 989-994.

*Au milieu de la ville se trouve une tour,  
Des géants la construisirent de leurs mains.  
Les murs en sont faits avec soin  
– Ils mesurent cent brasses de haut –  
Et sont décorés avec beaucoup de choses magistrales  
– Elle fait cent brasses de circonférence –  
En marbre vert  
Beau et bien travaillé.  
Toutes les parties sont de la même pierre  
Et toutes sont brillantes et propres.  
Au-dessus de la tour se trouve une sphère  
Faitte d’or rouge très brillant.  
Un mât passe à travers la sphère,  
Il est long de quarante aunes ;  
Le joyau qui est au sommet du mât,  
Il est temps d’en parler :  
Au-dessus du mât se trouve un grenat,  
Aussi brillant que le plus beau rayon du soleil ;  
Cette pierre luit si fort la nuit  
Qu’elle éclaire à dix miles tout ce qui est proche d’elle.<sup>334</sup>*

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, v. 995-1014.



Avec la description de l'extérieur de la tour nous quittons la puissance militaire pour revenir au prestige apporté par la richesse. Là où la beauté de son destrier démontre que le père de Flores est un homme puissant, capable d'apprécier matériaux rares et étoffes précieuses, c'est la facture de la tour qui désigne le roi de Babylone comme un homme de pouvoir. Aussi bien la taille gigantesque de la tour (plus de 170 mètres de haut et autant de circonférence), que ses origines mythiques, puisqu'elle a été réalisée par des géants<sup>335</sup>, ses matériaux précieux et le joyau merveilleux qui la surplombe font de cette tour une démonstration on ne peut plus impressionnante du prestige de son propriétaire. Le roi de Babylone n'est pas seulement un chef de guerre, c'est aussi un souverain disposant de ressources qui dépassent même celles mises à disposition de Flores, accentuant encore la disproportion entre les deux adversaires. Le fait même que Flores prétende envisager de se faire construire une tour similaire va convaincre le gardien de la porte qu'il est un homme de bien et ainsi lui permettre d'échapper à sa colère<sup>336</sup>. Mais il n'y a pas que l'extérieur de la tour qui fait appel au registre du merveilleux : son intérieur, merveille aussi bien technique que magique, finit de consacrer le statut du souverain de Babylone comme l'un des hommes les plus puissants de la terre. Au total le détail des seules merveilles qui se trouvent dans la tour occupent plus de 200 vers, dans un texte qui n'en compte qu'un peu moins de 2200, preuve de l'importance qu'accorde le traducteur, qui a autrement tendance à résumer et raccourcir son texte, à ces descriptions. Elles contribuent en effet aussi bien à faire de *Flores och Blanzeflor* un roman d'évasion qu'à illustrer les merveilles qui attendaient ceux qui se lançaient dans la conquête de l'Orient, qui peuvent même parfois se rapprocher de celles du paradis. C'est le cas par exemple du verger au centre de la tour, qui va faire l'objet d'une longue description en plusieurs parties. Le texte commence d'abord par les constructions humaines qui s'y trouvent :

*Je veux vous parler maintenant*

*Du verger que j'ai mentionné.*

*Il possède un poste de garde*

*Avec des fortifications bien construites en pierre,*

*Recouvertes d'or jusqu'à leur sommet.*

*A chaque ouverture qu'on peut trouver*

---

<sup>335</sup> Le texte en ancien suédois parle de *resa*, alors que la saga va évoquer des *jotuar* (p. 46).

<sup>336</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1241-1244.

*Ont été coulées en cuivre sur le mur*  
*Des formes d'oiseaux et d'autres animaux*  
*D'un jaune si clair qu'il ressemble*  
*Au plus beau soleil qui soit.*  
*Quand le vent souffle*  
*Ils font entendre leur voix.*<sup>337</sup>

Avant d'aborder les merveilles de la nature que le roi de Babylone a pu réunir dans celui-ci, à l'image du jardin d'Eden :

*Des oiseaux de toutes les espèces se trouvent là,*  
*Aussi bien grands que petits ;*  
*Les créatures les plus féroces qui parcourent la terre,*  
*Quand elles entendent leurs voix,*  
*Laissent de côté leur férocité*  
*Et deviennent toutes soudainement douces.*  
*Ces animaux apaisent tous les soucis,*  
*Car chacun a sa voix naturelle,*  
*Et ces voix sont harmonieuses quand elles se rassemblent ;*  
*Celui qui les entend, son bonheur n'est pas brisé,*  
*Sauf pour celui qui sait*  
*Qu'il n'a pas sa bien-aimée.*<sup>338</sup>

---

<sup>337</sup> *Ibid.*, v. 1103-1114.

<sup>338</sup> *Ibid.*, v. 1115-1126.

Le rapprochement avec le jardin d'Eden, ou le jardin du roi des Phéaciens, Alcinoos, dans l'*Odyssée*, va continuer, avec la description de l'Euphrate, qui amène dans son courant des pierres précieuses, trop nombreuses pour que l'auteur puisse les énumérer :

*De l'autre côté de ce verger*

*Court une rivière du paradis*

*Qu'on appelle l'Euphrate.*

*Il est impossible d'entrer dans le verger,*

*A moins qu'on ne puisse voler*

*Ou entrer par la porte.*

*Dans cette eau pure*

*On trouve des pierres précieuses :*

*Des saphirs et des rubis,*

*Clairs et beaux,*

*Des émeraudes et des grenats.*

*Il se trouve là aussi en bon nombre,*

*Des cornalines et des hyacinthes*

*Des jaspes et des topazes*

*Des diamants et des améthystes*

*Des beryls bien taillés ;*

*Beaucoup d'autres pierres on peut y trouver,*

*Que ce livre ne mentionne pas.<sup>339</sup>*

---

<sup>339</sup> *Ibid.*, v. 1127-1144.

Les pierres précieuses ne sont pas les seules merveilles du verger, puisque la nature se révèle aussi dans toute sa splendeur dans cet espace clos, avec aussi bien des plantes aromatiques, des essences rares et de magnifiques fleurs :

*Ce verger est fleuri*

*Aussi bien en hiver, en été, en automne qu'au printemps.*

*Les arbres les plus nobles qu'on puisse trouver au monde*

*Sont plantés là ;*

*Toutes les espèces de plantes qu'on peut désirer*

*S'y trouvent à portée de main :*

*Des muscadiers et leurs fleurs*

*Des dianthus et de la cardamome*

*Du gingembre et des galangas*

*Toutes les sortes de fruits qui peuvent exister,*

*Les cubèbes et les zédoaires*

*Ne manquent pas là-bas,*

*Le nard et la myrrhe –*

*Que puis-je dire de plus ?*

*Il y a tant de bonheur dans cet endroit*

*Qu'on se croirait au paradis.<sup>340</sup>*

---

<sup>340</sup> *Ibid.*, v.1145-1160.

La ville elle-même est donc l'incarnation dans l'espace et le symbole ultime de la puissance du souverain de Babylone, en démontrant non seulement sa puissance militaire mais aussi sa puissance financière, qui lui permet de posséder des merveilles aussi rares que la tour et son contenu.

Aussi bien donc les richesses du roi Fenix que les merveilles construites par le roi de Babylone participent à une mise en scène de la royauté. Nous touchons là à un principe important de l'exercice du pouvoir, qui apparaît déjà à l'époque médiévale : le pouvoir royal ne peut être effectif que s'il est vu par ceux sur lequel il est exercé. Concept qui a son importance dans la Suède médiévale, où le roi doit se plier à des rituels tels que son élection et son serment sur la pierre de Mora, épisode qui apparaît dans l'*Erikskrönikan*<sup>341</sup>, ou son cheminement sur l'*Eriksgata*, qui lui fait traverser avec sa cour son royaume, selon une route définie par la *Magnus Erikssons Landslag*.

*Nu agher kununger erikx gatu sina riða, ok lanzmæn agha honum fólghia ok gisla sætia, fle {honum fólghia} [han felogher] ok siker ær a, ok efla æt suæria, þessa sum förra æru saghðe; ok agher kununger i lande ok laghsaghu<sup>342</sup> huarre loua ok iætta æt han skal þem alla eða sina [halda] sum han suor i vpsalum, þa han först til kunungx tokx.*

*§.1. Nu agher han rætsylis vm land sit riða; þa agha þe i vplanda laghsaghu boande æru fólghia honum iuir laghsaghu þera til strængianæs; þær agha sufler mæn vífler taka ok honum með gruð ok giislum möta, ok fólghia honum til suintuna; þær skulu ösgöta honum með sinum gislum möta, ok fólghia ginum land sit til miflian [skogh] a holauift; flær skulu smalænningia honum möta, ok fólghia honum til iunabæk; flær agha honum vest göta mefl grufi ok gislum möta, ok honum fólghia til {ramundaböpa} [romundaböpa]; þær agha honum möta nærikia, ok fólghia honum ginum land sit til vp hughæ bro; þær skulu honum væstmæn möta með gruð ok frið ok fólghia honum til {öbstens} [östens] bro; þær skulu honum vplænningia möta ok fólghia honum til vpsala.*

---

<sup>341</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIVème siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p.230 et suiv..

<sup>342</sup> La *lagsaga* est une ancienne division administrative de la Suède, qui délimitait le secteur d'application des lois régionales.

§.2. *fia ær þen kununger laghlika til landz ok rikis kumin, ok erikx gatu sina riþit {var} [hauer]; valder sum lagh sighia, ok með epum ok orþum, landum ok landzmannum sinum, giort alt þet [han] þem ok þe honum agha æt göra.*<sup>343</sup>

Le pouvoir du roi dans *Flores och Blanzeflor* est donc entièrement tourné vers l'extérieur, vécu par ceux qui le subissent à travers des rituels comme la remise des trésors à Flores ou à travers les réalisations architecturales du roi de Babylone. Un autre moment souligne aussi l'importance du regard du public dans le duel judiciaire<sup>344</sup> : la victoire de Flores, qui est une étape importante dans l'évolution du personnage du jeune homme vers une figure royale, puisqu'elle démontre pour la première fois ses capacités martiales, se doit donc d'être un vrai spectacle public, afin que chacun puisse constater la valeur du futur roi. Les hommes ne sont cependant pas les seuls à exercer un pouvoir bien réel dans *Flores och Blanzeflor*, puisque contrairement à d'autres romans de la même époque, les personnages féminins y sont présentés comme cherchant à exercer leur propre influence et comme ayant leur propre agenda capable de peser sur l'intrigue. Au premier chef, ce seront les personnages de reines qui vont démontrer leur capacité à développer des stratégies de contournement pour réaliser leur volonté propre et aider ceux et celles qui leur sont chers.

---

<sup>343</sup> *Magnus Erikssons Landslag*, chapitre VII « [Comment le roi doit parcourir son *Erikskata*]. Maintenant le roi doit parcourir à cheval son *Erikskata*, et les hommes du royaume doivent le suivre et lui donner des otages, afin qu'il soit en sécurité, et prendre le serment cité plus haut. Et le roi doit dans chaque région et chaque *lagsaga* promettre qu'il respectera pour eux tous les serments qu'il a jurés à Uppsala, quand il fut pour la première fois pris pour roi.

1 § Il doit maintenant chevaucher à travers son royaume dans le sens de la course du soleil. Alors doivent ceux qui habitent dans le *lagsaga* d'Uppland le suivre à travers leur *lagsaga* jusqu'à Strängnäs. Là les hommes du Södermanland doivent l'accueillir avec des otages et une escorte et le suivre jusqu'à Svintuna. Là les hommes du Östergötland doivent l'accueillir avec des otages et le suivre à travers leur région jusqu'au milieu de la forêt de Holaved. Là doivent les hommes du Småland l'accueillir et le suivre jusqu'à Junabäck. Là doivent les hommes du Västergötland l'accueillir avec des otages et le suivre jusqu'à Romundeboda. Là les hommes du Närke doivent l'accueillir et le suivre à travers leur région jusqu'au pont d'Uppbåga. Là les hommes du Västmanland doivent l'accueillir avec une escorte dans la paix et le suivre jusqu'au pont d'Östen. Là les hommes de l'Uppland doivent l'accueillir et le suivre jusqu'à Uppsala.

2 § Alors le roi est légalement venu à son royaume et à son pays, et a accompli son *Erikskata*. Il est choisi comme l'exige la loi et il a fait avec le serment et sa parole envers son pays et les hommes du pays tout ce qu'il leur doit et eux ont fait ce qu'ils doivent au roi. » (Traduction personnelle).

<sup>344</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1908-1910. Sur le duel judiciaire de Flores, voir ci-dessous p. 177 et suiv..

## Le pouvoir discret de la Reine

Fenix n'est pas le seul à offrir son aide à son fils. Son épouse, la mère de Flores, va aussi jouer un rôle avant et durant le départ de son fils. Loin d'être simplement passive, elle va se révéler une alliée précieuse, notamment en lui remettant l'anneau qui va lui permettre d'échapper à une mort certaine pendant le duel. Cette remise d'un objet magique au héros peut être lue comme l'ultime manifestation, puisqu'elle disparaît elle aussi du récit après cet épisode, du pouvoir de la reine. Celui-ci, s'il s'exprime de manière différente de celui du roi, n'en reste pas moins une composante importante de l'intrigue du roman, puisque la mère de Flores joue un rôle certain jusqu'au départ de son fils, et que Blanzeflor se révèle une reine très active dans les attributions qui lui sont réservées. Il faut bien évidemment, en l'absence d'un champ d'action politique réservé à la reine qui serait réellement délimité dans des textes normatifs, aborder la définition du pouvoir. Le roi dispose à l'époque médiévale d'un pouvoir politique réel, dont l'origine, qu'elle soit divine, législative ou issue de la volonté de l'aristocratie, lui permet de légitimer en partie son action politique, même si elle peut être mise en question par ses adversaires. Ce n'est pas le cas de la reine qui, si elle jouit de certains privilèges du fait de sa fonction, n'a en théorie aucun droit particulier à participer à la vie politique du royaume ou de la cour. La *Magnus Erikssons Landslag*, adoptée en Suède quelques années après la traduction de *Flores och Blanzeflor* et qui se base sur les anciennes lois provinciales<sup>345</sup>, ne lui reconnaît aucun droit particulier dans le *Konungabalk*, la section consacrée aux droits et devoirs du roi et de l'aristocratie. Le seul passage concernant la reine traite de la sauvegarde de son douaire : celui-ci ne lui sera pas retiré jusqu'à sa mort, moment où il reviendra au trésor du royaume, à moins qu'il ne s'avère qu'elle agit contre les intérêts du royaume. La loi revient aussi sur les cadeaux autorisés dans le cadre du mariage, avec notamment l'interdiction pour le roi d'offrir des places fortes à la reine, ainsi que l'obligation pour lui d'obtenir l'accord des conseillers du royaume, des évêques, des chevaliers et des grands du royaume :

*Nu vil kununger a giþo ganga ok husfrú sinne morghongauo giua, þe {morghongaf} [morghongæf] agher giuas með samflickio {raþgiua} [raþgiuara] hans, ok með raþe baþe biskopa, riddara ok suena, þe i hans raþe æru, ok ei andrum lundum, huru mykin [hon] skal vara. Ei agher kununger huus {alla} [ælla] fæste giua, vtan giui af landum ok garþum, æpter raþ flera ok samþykkio. §.1. Ei agher þön {morghongaf} [morghongæf] lenger standa æn i henna lifdagha ; æfter henna dagha agher hon vndi*

---

<sup>345</sup> Pour une présentation plus complète de la Magnus Erikssons Landslag et de la Magnus Erikssons Stadslag voir Dag Lindström, "The Law and the Courts", in : Eva Österberg & Dag Lindström, *Crime and Social Control in Medieval and Early Modern Swedish Towns*, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala, 1988, p. 25-32.

*kronona ganga, ællæ þet ær sua æt drotning vil a gifta ganga ællæ vtlændis fara ok ei i rikeno bliua með sinne sætu, þa ma þen kununger sum rikit hauer henne lösn giua af sins raftz samflykkio, huru mykit flet vara skal. §.2. Haur ængin vald þe {morghongaf} [morghongæf] af henne taka æ meðan hon ogift ær ok i lande bliuer, vtan þet finz með vppinbarum gerningum ok fullum skælum, æt hon sæter sik a mot rikeno i þy sum ma koma rikeno til skapa; þa hauer hon forgiort {morghongaf} [morghongæf] ok lösn ok ei ællæ.<sup>346</sup>*

La *Magnus Lagabøters landslov*, qui est adoptée en Norvège dans les années 1270, ne parle pas plus du statut de la reine<sup>347</sup> : celle-ci n'avait d'autres fonctions que de doter le roi d'un héritier pour le royaume. La reine scandinave était donc à la fois très proche du pouvoir, puisqu'elle était dans l'intimité du souverain, et complètement éloignée de celui-ci, tout du moins en matière juridique.

Certes donc, les reines scandinaves n'ont pas de rôle bien défini dans la conduite du royaume : elles restent simplement l'épouse du roi, sans privilège particulier si ce n'est de jouir du prestige attaché à ce titre. Cependant le pouvoir peut tout à fait se manifester hors des cadres normatifs, et la reine est dans une position privilégiée à la cour pour exercer son influence sur la politique du royaume et pouvoir ainsi réaliser ses objectifs propres. Elle a non seulement un accès privilégié aux premiers cercles du pouvoir, notamment le roi qu'elle fréquente dans un cadre intime, mais dispose aussi, nous l'avons vu, de ressources propres pour mener à bien ses propres projets, par exemple des traductions d'œuvres littéraires comme les *Eufemiavisorna*. Le pouvoir dont disposaient des reines comme Eufemia s'exprime donc à travers des stratégies visant à contourner leur impuissance légale qui découle de l'absence de statut légal pour la reine et du traitement réservé aux femmes dans la société

---

<sup>346</sup> *Magnus Erikssons Landslag*, chapitre X « [Le roi veut maintenant se marier]. Le roi veut maintenant entrer en mariage et donner à son épouse un douaire ; un tel douaire sera donné avec l'accord de ses conseillers et sur le conseil aussi bien des évêques, chevaliers et des hommes à son service, et pas autrement, aussi grand que le douaire puisse être. Le roi n'a pas le droit de donner des châteaux ou places fortes, mais peut donner des terres et des fermes, après leur conseil et leur accord. 1 § Ce douaire ne doit pas être valable plus longtemps que la vie de la reine. Après le temps de sa vie il doit revenir à la couronne. Si le cas se présente, que la reine veuille se remarier ou sortir du royaume et ne pas rester dans le royaume, alors le roi du royaume peut lui donner la permission, avec l'accord de son conseil, quelle que soit la taille du douaire. 2 § Personne n'aura le droit de lui prendre le douaire, aussi longtemps qu'elle reste célibataire et reste dans le pays, à moins qu'il devienne apparent devant témoins qu'elle se dresse contre le royaume d'une manière qui pourrait porter préjudice au royaume ; elle aura alors perdu aussi bien la permission que le douaire, mais pas dans un autre cas. » (Traduction personnelle).

<sup>347</sup> Université de Bergen, *Projet Magnus Lagabøtes landslov 750 år*, <http://folk.uib.no/hnooh/landslov/> [consulté le 03/06/2015].



médiévale, en usant notamment de son influence et de ses ressources propres. C'est exactement ce que vont faire les reines fictives présentées dans *Flores och Blanzefflor*, puisqu'elles cherchent à infléchir la politique du royaume en exploitant l'influence qu'elles possèdent sur leurs époux : la mère de Flores pour protéger la vie de Blanzefflor, Blanzefflor pour convaincre Flores de convertir ses sujets à sa suite. La reine d'Apolis puise aussi dans ses ressources pour offrir un anneau merveilleux à son fils, qui va lui permettre de mener à bien sa quête. Par ces biais, elles réussissent à jouer un rôle important dans la politique des royaumes fictifs que leurs maris dirigent, tout en restant dans le cadre des contraintes sociétales qui leur sont imposées. Ces stratégies permettent donc aux reines de disposer d'une certaine forme de pouvoir, qui, s'il n'est pas encadré par la loi, est bel et bien réel pour celles qui savent l'exploiter : en effet aussi bien la mère de Flores que Blanzefflor parviennent à manifester leurs volontés et réaliser leurs objectifs. D'où peut-être l'intérêt de présenter ces stratégies dans *Flores och Blanzefflor* : en proposant des modèles féminins qui réussissent à exercer une certaine influence malgré les obstacles qui se dressent devant elles, le roman fournit des exemples de comportement adapté pour les femmes de la noblesse, et notamment Ingeborg, qui est destinée à devenir reine, soit de Norvège soit de Suède. Ce n'est donc pas seulement des modèles masculins d'hommes de pouvoir qui vont être proposés, mais aussi des modèles féminins, qui suivent leurs propres logiques et leurs propres objectifs, dont la réalisation passe, pour prendre un premier exemple, par le don de la mère de Flores d'un anneau merveilleux à son fils.

L'anneau que sa mère remet à Flores possède en effet des propriétés étonnantes, qui sont avec la tour du roi de Babylone les seuls éléments merveilleux du récit :

*Sa mère prit un anneau,*

*Et le donna à Flores, car elle était bien intentionnée :*

*« Si tu parviens à protéger ceci,*

*Tu ne te retrouveras jamais sans vent ;*

*Tu ne pourras pas non plus être blessé,*

*Ni l'eau ni le fer ne pourront te faire du mal ;*

*Si tu protèges ceci avec droiture,*

*Ce que tu cherches, tu le trouveras. »<sup>348</sup>*

Mais ce n'est pas sa seule qualité remarquable, puisqu'il semble aussi être un lien qui unit *Flores och Blanzefflor* avec *Herr Ivan*, qui reçoit de la part de son épouse un objet similaire pour l'accompagner durant ses aventures:

*Jach giffuer idher her eth finger gull;*

*ther är j en sten aff dygdom full;*

*hwo honum bär a sinä handh,*

*han far ey skada a watn eller land,*

*ey j eldh at brinnä,*

*ey blodh til skadha rinnä;*

*then dygdh skal man aff honum finnä,*

*om han ey forglömer kärestä sinnä.<sup>349</sup>*

Le duc Fredrik de Normandie reçoit pour sa part un anneau très similaire, cette fois du roi Malmrit qu'il a aidé à plusieurs reprises au cours du récit. Celui-ci va expliquer au héros en détail les propriétés magiques de l'anneau :

*Iak giffuer idher eet fingergull*

*Ther prisath ær aff dygdher full*

*Thz ær hogha skatta værdh*

*Idher ma skadha aldre swærdh*

---

<sup>348</sup> *Flores och Blanzefflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 567-574.

<sup>349</sup> *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 138 « Je vous donne ici un anneau d'or/ sur lequel il y a une pierre merveilleuse/ car celui qui le porte à sa main/il ne sera blessé ni sur l'eau, ni sur la terre/ni ne brûlera dans le feu,/et le sang ne coulera pas de ses blessures/Et cette vertu sera trouvée grâce à lui,/s'il n'oublie pas sa bien-aimée. » (traduction personnelle).

*The stund the stena æru hos thik*

*Tha skulin ij herra tro thz mik*

*Thæn annar stens natura ær swa*

*For visso maghin ij thz tro*

*Thz sigher iak idher oppinbar*

*Tho een man laghe ij tiwghu aar*

*Nidhre a hafsins grunda*

*Ok hafdhe han ij the stunda*

*Thænna steen at bæra*

*Han thorfte sik aldre kæra*

*Tho han hafdhe hwarce klædhe æller fodha*

*Vatnith matte han ænkte modha*

*Then thridhi sten hafuer swa mykla makt*

*Lætin idher thz for sanno vara sakt*

*Tho thz storsta hws ij værlidine ær*

*Aff træ brunne ok vare ij thær*

*Eldin matte idher ænkte skadha*

*Æller koma idher til nakan vadha*

*At badhe brunne hws ok land*

*Ok hafdhin ij stenin a idhre hand*

*Thz skadde idher ænkte vælta*

*Swa stort hafuer han at sæta*

*Thænne sten ær bættre æn hine thre*

*Minnes thz huru thz ma ske*

*Thæn fiærdhe sten ær aff india land*

*Hwa som han bær a sinne hand*

*Hwath hæller thom ær væl æller ve*

*Ængin man far thik at se*

*Tha thu vilt drifua tholik thing*

*Vænt stenin ij thinne hand om kring*

*Ok lyk han ij thin hænde<sup>350</sup>*

Si ce n'est que l'anneau de Fredrik lui permet de se rendre invisible, les trois héros des *Eufemiavisorna* reçoivent donc un anneau merveilleux, dont les pouvoirs semblent contenus, à part peut-être celui que reçoit Flores, dans les pierres qui l'ornent<sup>351</sup>. Si le duc reçoit le sien d'un roi en paiement de ses services, ceux d'Ivan et de Flores leur sont remis par des femmes, en signe de bénédiction avant leur départ vers l'aventure. Si l'objet magique est en soi un cadeau exceptionnel, qui signale le statut

---

<sup>350</sup> *Hertig Fredrik af Normandie. En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, édité par J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853 p.31-32 « Je vous donne un anneau d'or/qu'on estime être d'une grande valeur/vous êtes digne de grands trésors/aucune épée ne pourra jamais vous blesser/dès que la pierre sera sur vous/la nature de l'autre pierre est telle/vous devez le croire avec certitude/qu'un homme se trouvait durant 20 ans/sur le fond de la mer/et il portait durant ce temps/cette pierre sur lui/il n'avait jamais besoin de se plaindre/bien qu'il n'ait eu ni vêtement ni nourriture/l'eau ne pouvait pas l'atteindre/la troisième pierre a tellement de puissance/laissez-moi vous dire la vérité/que si la plus grande bâtisse dans le monde/faite en bois brûlait et que vous étiez dedans/le feu ne pourrait pas vous blesser/ou vous causer un quelconque dommage/de la part de la bâtisse en feu ou du sol/et si vous avez cette pierre dans votre main/alors vous ne pourrez pas être renversé/quelle que soit la force de ce qui vous pousse/cette pierre est meilleure que les trois précédentes/si vous vous rappelez ce qui peut se passer/La quatrième pierre vient d'Inde/celui qui porte cette pierre à sa main/qu'il ait bonne ou mauvaise fortune/aucun homme ne peut te voir/si tu veux faire de telles choses/retourne la pierre dans ta main/et ferme le poing. » (traduction personnelle).

<sup>351</sup> Peut-être faut-il y voir un lien avec le *pátttr* islandais où un voyageur danois rapporte trois pierres merveilleuses de son voyage en Inde, récit qui a été lié à la célèbre *Lettre du Prêtre Jean*. Voir sur le sujet : R. Koehler « La Nouvelle Italienne du Prêtre Jean et un Récit Islandais » in : *Romania*, n°5, 1876, pp. 76-81, ainsi que ci-dessous p. 208 et suiv..

particulier du héros et constitue un de ses attributs, c'est aussi la dernière occasion pour la mère de Flores de jouer son rôle de reine dans le roman. La reine dans *Flores och Blanzefflor*, loin d'être condamnée à jouer un rôle secondaire dans la conduite des affaires du royaume, mène au contraire sa propre politique, sans que celle-ci coïncide nécessairement avec celle de son royal époux. Le pouvoir de la reine s'exerce cependant à travers des stratégies radicalement différentes de celui du roi. Là où ce dernier va chercher à mettre en scène son pouvoir pour ceux qui sont extérieurs à sa cour, la reine cherche au contraire à exercer son influence exclusivement à l'intérieur de celle-ci. Au-delà des interdits de l'Église qui limitent l'apparition des femmes dans l'espace public, que nous aborderons plus avant dans un futur chapitre consacré aux représentations de genre dans *Flores och Blanzefflor*, la répartition des pouvoirs dans le couple royal est ici aussi en œuvre. Il est difficile d'évaluer le pouvoir réel qu'ont pu exercer les reines à l'époque médiévale, notamment parce qu'elles semblent pratiquement invisibles : Eufemia elle-même n'apparaît que très peu dans les sources suédoises ou norvégiennes, et toujours dans un cadre qui n'implique pas la politique du royaume. On peut trouver une première mention d'Eufemia juste avant son mariage, quand des envoyés du roi Håkon V viennent l'accueillir à Stralsund durant l'hiver 1298-99<sup>352</sup>. Elle appose ensuite son sceau sur quelques actes royaux, notamment en tant que témoin lors de testaments<sup>353</sup> ou lors des fiançailles provisoires entre Magnus Birgersson et sa fille Ingeborg<sup>354</sup>. Il ne subsiste aucune trace de l'influence qu'elle aurait pu exercer sur les décisions prises par Håkon V, même si l'*Erikskrönikan* nous indique qu'elle soutient la cause des ducs auprès de son mari lorsqu'ils se réfugient à Oslo après leur rupture avec Birger : elle est, selon le chroniqueur, « bienveillante comme une mère » envers son futur gendre et le frère de celui-ci<sup>355</sup>. A l'instar d'Eufemia dans l'*Erikskrönikan*, la mère de Flores se fait tout le long de sa présence dans l'intrigue la conseillère du roi et du prince, aussi bien au point de vue politique que spirituel. C'est par exemple la reine qui demande à son époux de faire preuve de modération dans sa colère envers Blanzefflor :

*Il alla voir la reine et parla ainsi :*

*« Nous devons nous occuper de Blanzefflor*

*Puisque mon fils en est tombé amoureux ;*

---

<sup>352</sup> *Diplomatarium Norvegicum* vol.2, p. 343.

<sup>353</sup> *Ibid.*, vol.3 p. 66, vol.3 p. 548.

<sup>354</sup> *Ibid.*, vol.3 p. 204.

<sup>355</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau ; Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 169.

*Sans qu'elle ait fait quelque diablerie,  
Il est impossible qu'il l'aime autant,  
Je vais maintenant la faire appeler rapidement,  
Elle brûlera sur le bûcher.  
Une fois qu'il saura qu'elle n'est plus en vie  
Il l'oubliera rapidement. »  
La reine répondit avec empressement :  
« Bon seigneur, ne faites pas cela !  
Je veux vous dire ici  
Comment vous pouvez mieux faire.  
De riches marchands logent ici :  
Ils sont venus de Babylone.  
Nous allons la vendre  
Et nous choisirons la mesure  
De l'or, de l'argent et des riches cadeaux  
Autant que nous désirons pour nous-mêmes.  
Ils l'emmèneront si loin  
Que nous n'aurons plus à nous préoccuper d'elle »<sup>356</sup>*

Un peu plus loin, alors que Flores menace de se suicider, elle va aussi convaincre son fils de ne pas passer à l'acte, sauvant ainsi son âme :

---

<sup>356</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956 v. 262-282. Elle avait déjà sauvé la jeune fille quelques vers plus haut.

*« Mon fils, ce n'est pas un homme sage,  
Celui qui ne craint pas la mort ;  
Et celui qui se suicide,  
Il n'ira pas là où le bonheur se trouve ;  
Et tu ne trouveras pas, cela tu dois le savoir,  
Blanzefflor au Paradis,  
Car ceux qui se suicident trouveront  
Les feux de l'enfer et y brûleront.  
Mon cher fils, j'espère  
Que tu pourras la trouver, car elle est vivante,  
Et que tu trouveras le médecin qui  
Pourra la soigner. »<sup>357</sup>*

Comme dans la chronique, c'est par ses conseils que la reine va chercher à manifester son pouvoir, en prenant le rôle de la mère protectrice, aussi bien pour Flores que pour Blanzefflor. La remise de l'anneau, qui rend son porteur invincible, s'inscrit dans cette volonté de faire de la reine une figure maternelle non seulement pour son propre fils, bien entendu, mais aussi pour l'ensemble du royaume. Elle joue ainsi un rôle d'apaisement face à la fougue des hommes, qui sont eux présentés comme prêts à adopter des solutions plus radicales. Ce rôle de la femme du roi ne se limite pas à son entourage proche, puisque Blanzefflor cherche aussi à jouer un rôle de mère protectrice du royaume : lorsqu'elle demande à Flores de se convertir, elle insiste particulièrement sur la nécessité de la conversion de tous les sujets du royaume d'Apolis en sus de celle de Flores :

*Vous devez maintenant faire l'un de ces deux choix,  
Ce que vous voulez faire,*

---

<sup>357</sup> *Ibid.*, v. 423-434.

*Soit vous partez sans moi*

*Soit vous vous convertissez*

*– De telle façon que ceux qui sont au pays,*

*Vous devrez aussi les baptiser, seigneur,*

*Et tout le peuple avec vous –*

*Les conditions sont maintenant devant vous. »<sup>358</sup>*

Cette requête insistante de conversion du royaume n'apparaît pas dans la saga, dans laquelle Blanzeflor se contente de demander au seul Flores de se convertir. Certes, le résultat est le même dans tous les cas puisqu'aussi bien dans *Le Conte de Floire et Blanchefleur* et *Flóres Saga ok Blankiflúr* que dans *Flores och Blanzeflor*, Flores va suivre les indications de sa reine et forcer, sous peine de mort, la conversion des habitants du royaume d'Apolis. Cependant, en prêtant à Blanzeflor l'origine de cet effort de conversion, le traducteur continue de développer la représentation d'une reine qui serait la mère du royaume et la conseillère, aussi bien politique que spirituelle du roi. Un rôle qui, nous l'avons vu avec le passage tiré de l'*Erikskrönikan* cité plus haut, va avoir une certaine résonance dans la production littéraire suédoise, mais aussi dans la réalité : la Scandinavie, notamment durant la période de l'union de Kalmar, va connaître plusieurs figures de reines qui jouissent d'une influence relativement importante sur la politique de l'union durant la période, à commencer par celle qui va être l'artisan de cette union, la reine Margareta<sup>359</sup>. Notons que la reine ne joue pas simplement un rôle de simple modératrice sans réel pouvoir dans le conflit qui oppose son fils et son mari, comme souvent dans la littérature médiévale française<sup>360</sup>. A travers ses conseils, elle manifeste sa propre volonté et utilise les outils à sa disposition pour que cette dernière soit réalisée, ce qui constitue certainement une forme de pouvoir. Celui-ci n'est certes pas un pouvoir qui tire sa source dans un quelconque texte normatif, religieux ou séculier. Il est cependant intéressant de voir que la reine, même si son rang ne la dispense pas vraiment des interdits et de la misogynie qui pouvaient peser sur ses contemporaines, est présentée comme ayant un rôle à jouer dans l'intrigue : ce n'est pas seulement par souci de bien

---

<sup>358</sup> *Ibid*, v.2128-2145, nous soulignons. Nous reviendrons plus en détail sur le rôle de Blanzeflor dans la conversion de Flores dans un chapitre ultérieur. Voir ci-dessous p. 256 et suiv..

<sup>359</sup> Steinar Imsen, "Late Medieval Scandinavian Queens", in : Anne J. Duggan (éd.), *Queen and Queenship in medieval Europe*, Boydell and Brewer, Londres, 1997, pp. 53-74.

<sup>360</sup> Karen Pratt, "The Image of the Queen in Old French Literature", in Anne J. Duggan (éd.), *Queen and Queenship in medieval Europe*, Boydell and Brewer, Londres, 1997, pp. 235-262.



conseiller son mari ou son fils ou de sauvegarder la paix dans le royaume qu'elle déconseille au roi Fenix de mettre à mort Blanzeflor, mais bien parce qu'elle a déjà l'intérêt de la jeune fille à cœur :

*« Notre fils aime cette jeune fille pauvre,*

*Il veut vivre et mourir pour elle.*

*Si tu penses que cela aidera nos affaires,*

*Je veux la faire tuer,*

*Car sinon il la prendra pour femme,*

*Et changer l'objet de son amour, comme je le peux,*

*Pour une jeune fille dont la famille est de rang égal,*

*Si tu es de cet avis, ma chère. »*

***La reine réfléchit profondément,***

***A ce qu'elle devait répondre***

***Afin de donner le conseil le plus sage***

***Pour que la vie de Blanzeflor ne soit pas en danger.***<sup>361</sup>

Ce n'est donc pas seulement l'intérêt de son mari ou du royaume qui motive la reine, mais bien aussi celui de la fille de sa servante. Certes, en donnant ce conseil, elle cherche aussi à préserver son mari du déshonneur attaché à l'assassinat d'une jeune fille innocente, mais elle va malgré tout le faire agir contre sa volonté, ce qui sort normalement des attributions légales de la reine. *Flores och Blanzeflor* se montre donc assez favorable aux personnages féminins, leur permettant une certaine liberté d'action et une certaine sagesse face à la brutalité des personnages masculins. Sans doute le roman conserve-t-il une image tout à fait classique de la femme, que la morale pousse à devoir mener ses affaires dans l'ombre et qui doit se plier finalement à la volonté de son royal mari, seul habilité à posséder le pouvoir effectif et à projeter celui-ci hors du foyer. Nous sommes cependant plus proches d'une vision du

---

<sup>361</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 169-180, nous soulignons.

couple chrétien où l'homme et la femme sont complémentaires, vision qui apparaît notamment dans les écrits d'Hildegarde de Bingen<sup>362</sup> : le pouvoir de la reine, comme le pouvoir de la femme, réside dans sa capacité à être en bonne entente avec son mari, quitte à devoir le manipuler quand cela s'avère nécessaire. Peut-être faut-il voir dans cette vision du rôle de la femme dans le mariage un exemple d'une voix féminine, celle d'Eufemia par exemple, ou au moins une voix qui s'adresse résolument aux femmes, même si la majorité du récit est consacrée à exposer le pouvoir des hommes ? Il semble dans tous les cas possible d'épargner dans une certaine mesure au traducteur de *Flores och Blanzefflor* la critique qu'émettra quelques décennies plus tard Christine de Pisan, qui se plaignait de la place jusqu'ici réservée aux femmes dans la littérature, accusant de façon clairvoyante dans la « Querelle de la rose » les clercs masculins d'avoir monopolisé l'écriture durant des siècles, et de dresser de fait un portrait négatif de la femme<sup>363</sup>.

## Conclusion du chapitre

Nous avons débuté ce chapitre consacré à la mise en scène des pouvoirs royaux dans *Flores och Blanzefflor* avec une analyse de la scène du départ de Flores qui est l'occasion pour le roi Fenix de remettre au jeune homme de nombreux présents pour son voyage. Ces cadeaux, signes de la puissance royale, sont transmis du père au fils dans un transfert symbolique de souveraineté, avec en point d'orgue la remise du destrier royal avec son harnachement, qui parachève la première étape de la transformation finale de Flores en un souverain chrétien à la fin du récit. Nous avons aussi vu comment l'auteur cherche à lier la puissance du royaume d'Apolis et du père de Flores avec l'Antiquité, à travers l'historique de la coupe qui a été reçue en paiement contre Blanzefflor. Cette volonté d'inscrire le pouvoir royal dans un lignage mythique glorieux a été comparée aux efforts des souverains scandinaves de se créer des liens de parentèles avec des personnages mythiques comme Odin. Nous avons ensuite abordé la problématique de l'inscription de ce pouvoir royal dans l'espace à travers l'image de la ville de Babylone et ses murs et bâtiments qui prennent des proportions bibliques pour mieux souligner la puissance de son souverain et l'inégale lutte qui attend Flores pour rejoindre Blanzefflor. En décrivant habilement la ville de Babylone depuis ses murs jusqu'à son centre et la tour merveilleuse où le roi retient prisonnières les jeunes filles qu'il a capturées, l'auteur illustre les différents types de ressources sur lesquelles le roi asseoit sa légitimité : ressources militaires d'abord, puis richesses qui entrent dans le registre du merveilleux, avec la description du verger au centre de la

---

<sup>362</sup> Paulette L'Hermite-Lerclerq, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien*, Brepols, Turnhout, 1997, p. 187 et suiv.

<sup>363</sup> Virginie Greene, « Le débat sur le Roman de la Rose », in : *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], n°14 spécial, 2007, mis en ligne le 30 juin 2010, consulté le 26 juin 2015. URL : <http://crm.revues.org/2586>.

tour qui semble tout droit sorti d'une description du jardin d'Eden. Nous avons pour finir cette première partie relié ces exemples avec des rituels de légitimation de la Couronne suédoise comme le serment du roi sur la pierre de Mora ou la chevauchée du roi sur l'*Eriksgata*, pour insister sur la dimension nécessairement publique du pouvoir royal, qui ne peut être légitimé qu'en s'inscrivant dans l'espace physique à travers rituels, démonstrations de pouvoir militaire ou des richesses ou même construction de bâtiments comme le château d'Åkershus à Oslo, commencé sur ordre d'Håkon V et achevé vers 1299.

Nous avons vu dans un deuxième temps comment les personnages féminins de *Flores och Blanzefflor*, loin d'être passifs, disposent au contraire d'un pouvoir propre, bien que celui-ci soit forcément limité par les interdits sociaux qui restreignent l'action des femmes médiévales dans l'espace public. Cela a été l'occasion de compléter l'étude de la scène du départ de Flores, déjà abordée en début de chapitre, en évoquant la remise à Flores par sa mère d'un anneau magique. Cet anneau, qui apparaît dans les trois textes des *Eufemiavisorna* et qui protège son porteur contre tout dommage, permet à la mère de Flores d'aider son fils malgré son départ, faisant ainsi ressortir par des stratégies de contournement le pouvoir de la reine hors du cadre strict de la cour où il est normalement confiné. Malgré l'absence de statut légal qui leur donnerait la possibilité d'influencer la politique du royaume directement, les personnages de reines vont donc dans *Flores och Blanzefflor* jouer un rôle important auprès de leurs époux, notamment en leur prodiguant conseils voire, pour le cas de Blanzefflor, en les mettant devant un fait accompli avec l'obligation de choisir, ici pour Flores l'obligation de se convertir avec l'ensemble de ses sujets. Loin d'être réduites à de simples conseillères, les reines sont ainsi capables de mener leur propre politique, qui peut à l'occasion diverger de celle de leur époux. Peut-être faut-il voir dans cette vision de la femme assez positive pour l'époque une nouvelle manifestation d'une voix féminine, celle d'Eufemia qui voudrait à travers le choix d'un texte mettant en scène des personnages féminins qui réussissent à ramener à la raison et à la foi chrétienne leurs époux proposer à sa fille Ingeborg un modèle de comportement et des stratégies qui lui permettraient d'avoir sa propre voix à l'intérieur de son propre couple tout en restant dans le cadre des normes sociales et légales en vigueur dans la Scandinavie aristocratique de l'époque ?

Si ce chapitre a été consacré aux manifestations du pouvoir royal, en y incluant donc la figure de la reine, ce n'est pas le seul pouvoir qui est à l'œuvre dans *Flores och Blanzefflor*. Il faudra maintenant aborder la question complexe des relations entre le roi et l'aristocratie, qui jouent un rôle central dans l'intrigue.

# Une société de chevaliers

*Le Conte de Floire et Blanchefleur*, et par extension les différentes versions du récit, est considéré par la recherche française et internationale comme un roman idyllique<sup>364</sup>. Il est certain que l'intrigue du roman correspond bien à ce genre littéraire : deux jeunes enfants que tout oppose mais s'aimant d'un amour pur sont séparés par les adultes. Ils finissent par se retrouver grâce à leur courage et leur intelligence qui leur permettent de surmonter les épreuves rencontrées. Cela correspond bien à la situation de Floire et Blanchefleur, avec dans le rôle des adultes le père de Floire puis l'émir de Babylone qui vont devoir successivement s'incliner devant la bravoure et l'ingéniosité de nos deux héros. Le texte de *Flores och Blanzeflor* est cependant loin de se résumer, même si cet aspect est bien présent, à une simple histoire d'amour qui servirait de parabole à la conversion finale du païen (qu'on devine appartenant à l'islam) cédant aux arguments à la fois militaires et théologiques de la chrétienté. Bien que l'action se déroule (à part un bref passage en Europe) intégralement dans la société païenne de Flores, on ne peut que constater que ces païens vivent dans une société tout à fait proche de celle de l'Europe de la chevalerie, même s'ils pratiquent quelques coutumes étranges, comme le roi de Babylone qui change d'épouse tous les ans, et tue la précédente<sup>365</sup>. On pourrait d'ailleurs dresser un parallèle entre ces mêmes coutumes et les étranges scènes que rencontrent les chevaliers du roi Arthur lors de leurs aventures : les royaumes païens que traverse Flores ne seraient alors que les équivalents des forêts et des terres sauvages d'Yvain ou du comte Fredrik, un espace certes en marge de la civilisation mais qui reprend en grande partie ses règles. C'est notamment le cas en ce qui concerne les relations interpersonnelles et le code d'honneur qui les régit et permet de gérer les conflits de fidélité qui peuvent advenir entre les personnages. Cela est particulièrement manifeste dans *Flores och Blanzeflor* lors de nombreux épisodes. Nous allons nous pencher plus particulièrement dans ce chapitre

---

<sup>364</sup> Le genre du roman idyllique, qui apparaît dans la littérature occidentale au tournant des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles, est assez difficile à cerner : selon Claudio Galderisi, le genre se limiterait, selon les critères choisis pour constituer le corpus (motif de la mésalliance apparente, motif de la fausse morte, périodisation chronologique et enfin thème du mariage entre deux jeunes gens), à quatre œuvres : *Apollonius de Tyr*, *Floire et Blanchefleur*, *Amadas et Ydoine* et *Galeran de Bretagne*. Le genre trouve un écho historique dans les romans idylliques grecs tardifs, mais il est douteux que ces derniers aient constitué une source directe pour les romans idylliques médiévaux. (Claudio Galderisi, « Idylle versus *fin' amor* » in : Jean-Jacques Vincensini et Claudio Galderisi (éds.), *Le récit idyllique : Aux sources du roman moderne*, Editions Classiques Garnier, Paris, 2009, pp. 29-44, p. 32.)

<sup>365</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, vers 1081-1102. Cependant, le roi Fenix est pour sa part présenté comme totalement monogame, comme le souligne Nejib Selmi. (Nejib Selmi, « Idylle, altérité et religion. Floire et Blanchefleur ou l'histoire d'une croisade pacifique », in : *Loxias*, *Loxias 42*, mis en ligne le 15 septembre 2013 [<http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7512>, consulté le 09/06/2015].

sur trois d'entre eux : l'épisode de la séparation de Flores et de ses parents, l'épisode du gardien de la tour, l'épisode du duel. Ces épisodes illustrent en effet les relations d'allégeances contradictoires qui sont un des ressorts de l'intrigue dans *Flores och Blanzeflor*. Ces conflits relationnels vont en effet se retrouver au centre des trois épisodes qui nous intéressent ici : d'abord entre Flores, ses parents et Blanzeflor, puis entre Flores, Darias, le roi de Babylone et le gardien de la tour, enfin entre le roi, ses barons, et Flores.

## Des valeurs chevaleresques ?

Il faut avant tout préciser ce qu'on entend par valeurs courtoises : Jean Frappier parle d'une courtoisie au sens large, qui désigne la « générosité chevaleresque, les élégances de la politesse mondaine, une certaine manière de vivre[...] »<sup>366</sup> et qui s'incarne dans le modèle de la cour du roi Arthur. Les qualités attendues d'un chevalier ont été résumées par l'usage en un vague concept de générosité et d'héroïsme, une noblesse d'esprit sinon de fait. La réalité du système chevaleresque tel qu'il se développe en Europe durant la majeure partie du Moyen Âge est bien sûr plus complexe et couvre une étendue de pratiques et de valeurs qui vont évoluer au cours de la période au gré des changements qui s'opèrent au sein de l'aristocratie européenne. Plus qu'un simple code d'honneur, l'adoption des valeurs chevaleresques s'accompagne en effet de l'apparition de la noblesse européenne. La noblesse adopte des rituels et des codes de conduite particuliers afin de se distinguer des autres classes sociales mais aussi pour normaliser les rapports entre ses membres<sup>367</sup>. La chevalerie et ses codes étaient bien implantés en Europe au moment où sont traduites les *Eufemiavisorna*. Les deux premiers textes, *Herr Ivan* et *Hertig Fredrik av Normandi* mettent d'ailleurs en scène des chevaliers au sens le plus classique du terme : courtois, en quête d'aventures pour accroître leur renom, aussi doués pour courtiser les dames que pour combattre ceux qui voudraient se mettre en travers de leur chemin : même si ces deux héros finissent bien par trouver l'amour, ils le font au cours de leurs aventures, tandis que l'aventure de Flores est entièrement causée par l'amour qu'il porte à Blanzeflor. Flores n'est d'ailleurs pas chevalier et ses motivations diffèrent aussi de celles d'Ivan ou du duc Fredrik, dont les aventures commencent par un désir d'acquérir de la renommée. Si *Flores och Blanzeflor* met en scène différentes cours royales et des personnages dont le comportement pourrait être qualifié de courtois, y compris par l'auteur, le roman n'appartient cependant pas strictement à la tradition des romans courtois. Cela n'empêche pas les personnages, à commencer par Flores, d'adhérer aux codes et valeurs de la

---

<sup>366</sup> Jean Frappier, « Vues sur les conceptions courtoises dans les littératures d'oc et d'oïl au XII<sup>ème</sup> siècle. » in : *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 2, n°2-6, pp. 135-156, p. 136.

<sup>367</sup> Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse*, Arthème Fayard, 2012 (1998).

courtoisie : Flores est après tout l'incarnation du souverain parfait, auquel il ne manque que la foi chrétienne pour se réaliser en tant qu'homme et roi. Si, comme le remarque Sofia Lodén, le terme « *hövisker* » (courtois) n'est presque jamais employé pour désigner Flores<sup>368</sup>, le jeune homme semble bien se conduire de façon parfaitement courtoise. La principale différence entre Flores et les autres personnages centraux des *Eufemiavisorna* réside dans la nature de son entreprise : Flores ne s'engage pas dans une « *äwentyr* », même si le terme apparaît dans l'incipit du roman, dans le sens d'« histoire ». Cela ne l'empêche pas cependant d'évoluer dans un décor très proche des sociétés courtoises européennes, et de se comporter en conséquence.

Les valeurs chevaleresques et courtoises exaltées dans *Flores och Blanzeflor* pourraient de fait refléter les besoins (tout du moins tels qu'ils sont perçus par le traducteur et Eufemia) d'une société aristocratique suédoise en crise, de la même façon que les romans mettant en scène Arthur et sa cour ont pu être lus comme des manifestations d'une chevalerie en crise qui cherchait dans ces personnages fictifs un état moral idéal qu'elle pensait avoir perdu<sup>369</sup>. *Flores och Blanzeflor* présente non seulement des personnages soucieux de protéger les plus faibles et de se montrer héroïques en toute occasion, mais aussi qui savent tout à fait manier les arts de la diplomatie et de la conciliation, savent s'attirer les faveurs aussi bien de leurs égaux que de ceux qui sont plus bas sur l'échelle sociale. L'aspect religieux qui imprègne les romans de chevalerie européens tardifs, et la chevalerie céleste, pour reprendre une expression de Catalina Girbea<sup>370</sup> sont par contre, malgré le thème de la victoire de la chrétienté sur les royaumes païens, en retrait. Il est vrai que l'heure n'est plus vraiment, après les échecs successifs du volet militaire de la reconquête de la Terre Sainte<sup>371</sup>, à exalter le guerrier saint allant guerroyer au nom de Dieu. Les royaumes scandinaves, qui n'avaient pas participé militairement aux expéditions en Terre Sainte, s'étaient cependant impliqués dans l'effort de guerre chrétien, notamment en menant leurs propres croisades à l'est de la Baltique, et étaient bien, nous le verrons dans le chapitre suivant, impliqués dans le débat qui agite la chrétienté au sujet des Croisades et de leurs opportunités. Mais *Flores och Blanzeflor* reflète avant tout les préoccupations d'une aristocratie

---

<sup>368</sup> Une seule fois, dans le manuscrit Cod. Holm D4, vers 882. Voir Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012, p.269 et suiv..

<sup>369</sup> Neil Thomas, « The Fortunes of Arthur in the Later German Romances » in Norris J. Lacy (éd.), *The Fortunes of King Arthur*, D.S Brewer, Woodbridge, 2005, pp. 166-180 (p. 166-167).

<sup>370</sup> Catalina Girbea, *La couronne ou l'auréole : royauté terrestre et chevalerie céleste à travers la légende arthurienne (XII<sup>ème</sup>-XIII<sup>ème</sup> siècles)*, Brepols, Turnhout, 2007.

<sup>371</sup> La septième croisade avait échoué devant Saint Jean D'Acre en 1291, marquant ainsi la fin des royaumes chrétiens latin au Proche-Orient.

scandinave qui, après que la Norvège et le Danemark ont vu leur politique intérieure se stabiliser autour de dynasties pérennes, voit la Suède plonger dans un conflit féodal durable au début du XIV<sup>ème</sup> siècle. L'important était donc de proposer des modèles pour une future réconciliation possible entre les parties en conflit ouvert, un projet littéraire qui se concrétisera quelques années plus tard dans l'*Erikskrönikan*, qui a été analysé, notamment par Fulvio Ferrari<sup>372</sup>, comme un effort pour proposer un récit commun à l'aristocratie suédoise. L'*Erikskrönikan* fait en effet peser sur les épaules de Birger et de son fils l'entière responsabilité du conflit qui l'oppose à leurs frères et oncles au sujet de l'héritage de Magnus Ladulås.

*Flores och Blanzeflor* se concentre donc sur ce qu'on pourrait appeler « la sociabilité chevaleresque », la façon de se comporter entre personnes qui partagent les mêmes valeurs tout en ayant des intérêts qui peuvent, tout du moins superficiellement, être divergents. L'accent est ainsi mis sur la résolution des conflits relationnels et, plus généralement, sur l'importance d'une conduite « honorable », c'est-à-dire conforme au code de conduite normatif en vigueur au sein de l'aristocratie. Est soulignée l'importance de la réputation qui va permettre d'ouvrir des portes, de la prodigalité qui va permettre aussi bien de s'assurer le soutien de fidèles qui sont bien souvent aussi des clients que de prouver au monde extérieur son statut social, de la fidélité à ses supérieurs mais avant tout de la fidélité à sa parole enfin, qui permet à une société qui ne s'appuie pas encore totalement sur le contrat écrit d'assurer un respect des conventions entre personnes, sous peine de mort sociale pour celui qui ne respecterait pas sa parole donnée. Ce respect de la parole donnée joue un rôle essentiel dans l'intrigue, puisque c'est grâce à lui que Flores pénètre dans la tour où est retenue Blanzeflor en s'assurant de la fidélité du gardien de la porte. Les prouesses dont Flores fait preuve ne sont pas (pour la plupart) des prouesses physiques, contrairement à ses homologues des romans courtois, mais bien des prouesses sociales, qui lui permettent de défier l'autorité à la fois de ses royaux parents et du sultan sans pour autant remettre en cause l'ordre social établi. *Flores och Blanzeflor* met aussi en retrait la recherche de renommée, qui est pourtant centrale dans des œuvres tels que *Herr Ivan*. Cela ne veut pas dire que la renommée n'est pas désirable pour les personnages, Flores en premier :

*Le roi fit apporter de l'or,*

*Ce qu'il lui devait.*

---

<sup>372</sup> Fulvio Ferrari, "Literature as a performative act: Erikskrönikan and the making of a nation" in *Lärdomber oc skämtan, medieval Swedish Literature Reconsidered*, éd. par Massimiliano Bampi et Fulvio Ferrari, Svenska fornskriftsällskapet, Uppsala, 2008, pp. 55-79.

*Flores dit, quand il vit cela :*

« *Il n'en sera pas ainsi !*

*Dieu m'interdit en toute chose*

*De privilégier les trésors à la gloire. »*<sup>373</sup>

Mais elle n'est pas pour autant leur motivation principale, mais plutôt une conséquence naturelle qui découle de leurs actions et de leur noblesse naturelle. Flores ne se conduit pas en chevalier, qui cherche à se mettre en avant dans la société de cour, mais représente le roi idéal, naturellement bon et juste, qui est donc amené à protéger son peuple plutôt qu'à partir à l'aventure afin de s'avancer dans le monde. Il est possible que ces particularités soient liées à un contexte de production qui change par rapport aux œuvres précédentes : l'année durant laquelle l'œuvre a été réalisée fait de *Flores och Blanzeflor* une œuvre à part parmi les *Eufemiavisorna* : 1312 voit en effet le mariage d'Erik et d'Ingeborg après de très longues fiançailles mais aussi une période d'apaisement dans le conflit entre Birger et ses frères. L'heure est donc plus favorable aux héros comme Flores et Blanzeflor qu'à un Ivan ou un Fredrik.

Les relations entre les personnages de *Flores och Blanzeflor* reflètent en effet la complexité des relations interpersonnelles en jeu dans la société nobiliaire médiévale. Le roman nous montre des personnages tiraillés entre plusieurs allégeances contradictoires. Prenons pour exemple Flores. Le jeune homme est au cœur d'un réseau de fidélités contradictoires entre sa famille, le roi de Babylone, les hommes de ce dernier et, bien sûr, Blanzeflor. La relation de Flores avec cette dernière supplante bien sûr toutes les autres : *amor vincit omnia*, surtout quand cet amour est marqué par la destinée dès la naissance des personnages. Mais cet amour va engendrer un premier conflit d'allégeance entre Flores et ses parents, qui voient d'un mauvais œil que leur fils s'éprenne d'une chrétienne, qui plus est fille d'esclave. Flores va ensuite devoir, dans l'épisode du gardien de la tour, gagner l'allégeance de celui-ci. Mais il provoque un conflit entre Darias, le gardien de la tour et le roi. Enfin, dans l'épisode du duel, c'est bien le roi qui est partagé entre les injonctions de ses barons et la nécessaire application de la loi et du code normatif de l'honneur chevaleresque. Nous sommes donc en présence de relations d'allégeance conflictuelles qui, même dans le cas de relations verticales, sont à deux sens. Les parents

---

<sup>373</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1967-1972.



de Flores sont par exemple tiraillés entre leur amour pour leur fils et la nécessité d'éviter ce qui serait perçu par leurs sujets comme un abaissement social pour Flores s'il épousait Blanzeflor.

La position sociale du couple royal ne leur permet donc pas d'exercer un pouvoir absolu : ils sont eux aussi tenus par les attentes de leurs sujets et le système normatif de leur société. Loin d'être une fiction littéraire, ces relations complexes de pouvoir reflètent une réalité sociale que connaît très bien l'audience de *Flores och Blanzeflor*. Le conflit entre Birger et Erik et Valdemar, avec ses retournements successifs d'alliances, illustre bien cette réalité. Loin de se limiter aux trois principaux protagonistes, le conflit va impliquer une grande partie de leurs réseaux de soutien. Les membres de ces réseaux vont aussi connaître des conflits d'alliances, qui vont entraîner une renégociation constante des rapports de loyauté au fur et à mesure des victoires et des défaites des participants.

### L'épisode du départ de Flores

L'épisode du départ de Flores, avec les événements qui le mènent à partir à la recherche de Blanzeflor est un des meilleurs exemples de ces relations conflictuelles de fidélité qui vont servir à faire avancer l'intrigue tout au long du roman. Le père de Flores, craignant de s'attirer les foudres de ses sujets, a vendu Blanzeflor à des marchands contre une coupe magnifique. Mais, de peur que son fils ne parte à la recherche de son aimée s'il apprenait la vérité, il demande à la mère de Blanzeflor de mentir à Flores en lui annonçant la mort de Blanzeflor. Malheureusement pour le roi Fenix, son plan se retourne contre lui : loin d'oublier la jeune fille comme il l'avait prédit, Flores menace de se suicider sur l'instant en découvrant la tombe de Blanzeflor. Devant la détermination du jeune homme, ses parents doivent se résoudre à lui révéler la vérité : Blanzeflor n'est pas morte, mais a été emportée par les marchands vers une destination inconnue. La mère de Flores va jouer un rôle central, bien qu'involontaire, dans le départ de son fils. Elle est en effet tiraillée entre l'amour qu'elle porte à son fils, l'affection qu'elle semble avoir pour Blanzeflor et sa mère, et son devoir d'épouse et de reine. Elle ne peut en effet accepter que son fils épouse une femme de rang inférieure, mais éprouve dans le même temps une certaine affection pour Blanzeflor : elle intervient par exemple auprès du roi Fenix à deux reprises pour sauver la vie de la jeune fille, alors que son époux veut la faire tuer. Une première fois avant que Flores ne soit envoyé au château de Mortarie

*« Notre fils aime cette jeune fille pauvre,*

*Il veut vivre et mourir pour elle.*

*Si tu penses que cela aidera nos affaires,*

*Je veux la faire tuer,  
Car sinon il la prendra pour femme,  
Et changer l'objet de son amour, comme je le peux,  
Pour une jeune fille dont la famille est de rang égal,  
Si tu es de cet avis, ma chère. »*

*La reine réfléchit profondément,  
A ce qu'elle devait répondre  
Afin de donner le conseil le plus sage  
Pour que la vie de Blanzeflor ne soit pas en danger.<sup>374</sup>*

Puis une nouvelle fois quand ce premier plan échoue à faire oublier Blanzeflor à Flores :

*« Nous devons nous occuper de Blanzeflor  
Puisque mon fils en est tombé amoureux ;  
Sans qu'elle ait fait quelque diablerie,  
Il est impossible qu'il l'aime autant,  
Je vais maintenant la faire appeler rapidement,  
Elle brûlera sur le bûcher.  
Une fois qu'il saura qu'elle n'est plus en vie  
Il l'oubliera rapidement. »*

*La reine répondit avec empressement :*

*« Bon seigneur, ne faites pas ça !*

---

<sup>374</sup> *Ibid.*, v. 169-180.

*Je veux vous dire ici*

*Comment vous pouvez mieux faire.*

*De riches marchands logent ici :*

*Ils sont venus de Babylone.*

*Nous allons la vendre*

*Et nous choisirons la mesure*

*De l'or, de l'argent et des riches cadeaux*

*Autant que nous désirons pour nous-mêmes.*

*Ils l'emmèneront si loin*

*Que nous n'aurons plus à nous préoccuper d'elle »<sup>375</sup>*

Elle va pourtant tout faire, puisque c'est son devoir de reine de veiller à ce que ses enfants n'entrent pas dans une mésalliance, pour que Flores se détourne de Blanzeflor, même après que ce dernier eut menacé de se suicider s'il ne retrouvait pas la jeune fille :

*« Assieds-toi et parle avec moi !*

*Tu dois savoir, mon cher fils,*

*Que cette arche, que tu vois ici,*

*A été faite selon le vœu de ton père,*

*Car Blanzeflor a été vendue pour de l'argent ;*

*Elle ne se trouve pas dans sa tombe,*

*Et donc tu pourras la trouver vivante.*

*Cela a été fait pour une seule raison*

---

<sup>375</sup> *Ibid.*, v. 263-282.

– *Tu ne dois pas t'inquiéter pour elle* –

*Parce que tu es tombé amoureux d'une jeune fille,*

*Qui de naissance n'est pas ton égale.*

*Nous voulons plutôt faire en sorte*

*Que tu puisses recevoir en mariage une fille de roi.*

*Celle que tu as trouvée, nous n'en pensons pas du bien,*

*Car elle vient d'une famille pauvre[...] ».*<sup>376</sup>

Les raisons des parents de Flores semblent claires : Blanzeflor ne peut épouser Flores car cela serait pour lui un déclassement : elle est fille d'esclave et chrétienne, il est fils de roi et païen. Notons d'ailleurs que l'auteur projette ici encore une fois les valeurs de l'Occident chrétien sur les païens puisque si le mariage entre chrétiens et musulmans était interdit par l'Église, le monde musulman autorisait le mariage entre un musulman et une chrétienne. L'inverse (une musulmane épousant un homme chrétien) n'était cependant toléré dans aucune de ces deux cultures, car la femme non-mariée est considérée comme un capital en vue d'une future alliance et qui ne peut donc être remis volontairement à un ennemi.

Le dilemme auquel sont confrontés les parents de Flores est donc tout à fait compréhensible pour l'audience de *Flores och Blanzeflor* : malgré les efforts de l'Église pour imposer la notion de consentement entre époux, le mariage entre nobles reste à l'époque médiévale avant tout une transaction entre deux clans et l'avis des futurs époux compte moins que l'intérêt de la famille à laquelle ils appartiennent. L'argumentation de la mère de Flores devant la prétendue tombe de Blanzeflor illustre parfaitement l'un des conflits entre les valeurs de la noblesse « chevaleresque » et celles que l'Église entend imposer. C'est dans ce cadre normatif que s'inscrit le dilemme qui déchire la mère de Flores, partagée entre devoir pour son royaume et amour pour son fils, qui ne peut manifestement pas vivre sans sa bien-aimée. L'amour que porte le couple royal à leur fils n'est pourtant pas à mettre en doute : quand Flores annonce à son père qu'il veut partir à la recherche de Blanzeflor, celui-ci exprime clairement la douleur qu'il aurait à voir partir Flores :

---

<sup>376</sup> *Ibid.*, v. 456-470.

*« Mon fils, ne fais pas notre malheur,*

*Ta mère et moi seront tellement blessés*

*Que tu te sépares de nous !*

*Nous pourrions partir trop vite du fait de notre chagrin. »<sup>377</sup>*

Mais Fenix, comme son épouse, est tiraillé entre l'amour qu'il porte à son fils et ses obligations royales. Il se doit, en tant que roi, de s'efforcer à trouver le meilleur mariage possible pour son fils malgré les sentiments du jeune homme : façon d'assurer à la famille royale et au royaume la meilleure alliance souhaitable. Notons cependant que, contrairement à la reine, le roi n'a que faire de Blanzeflor puisqu'il envisage d'abord de la tuer : il ne peut comprendre que son fils s'amourache d'une fille d'esclave et explique à sa femme qu'il doit s'agir d'un maléfice de la part de la jeune fille. Peut-être faut-il y voir une façon de dépeindre la férocité « naturelle » (en tant que roi païen) du roi Fenix, face aux conseils de modération venant de sa femme.

Malheureusement pour le roi, rien ne peut triompher de la volonté divine qui a réuni nos deux héros, et devant la volonté affichée de Flores de se suicider s'il ne peut retrouver Blanzeflor, le couple royal doit bien lui avouer la vérité. Il est intéressant de noter que l'argumentaire de la reine pour convaincre Fenix de révéler la vérité à son fils mêle amour filial et raison d'État :

*« Mon cher sire, je vous en prie,*

*Laissez-nous vous donner conseil -*

*- Notre propre fils veut attenter à sa vie -*

*Afin que nous puissions éviter la souffrance*

*De le voir nous être enlevé ! »*

*« Ma chère, nous devrions attendre encore un moment*

*Sa souffrance pourrait encore le quitter. »*

*« Nous avons attendu si longtemps sans raison,*

---

<sup>377</sup> *Ibid.*, v. 499-503.

*Nous ne le saurons pas, avant qu'il ne soit mort,*

*Et que pensera-t-on dans le pays quand on saura*

*Que nous pouvions aider mais que nous ne le voulûmes pas ? »<sup>378</sup>*

La reine avance deux arguments pour convaincre son époux de révéler son stratagème à Flores. Elle commence tout d'abord par un appel à l'amour qu'ils portent à leur fils, elle veut éviter au couple la souffrance de la mort d'un enfant. Cette souffrance de la séparation revient d'ailleurs constamment tout au long du roman, que cela soit Flores ou Blanzeflor qui se lamentent d'être séparés ou le roi Fenix et son épouse qui meurent de chagrin après le départ de leur fils. Le roi Fenix n'est tout d'abord pas convaincu, et tente d'argumenter avec sa reine. Celle-ci avance alors un argument d'un autre registre, qui rejoint celui de la responsabilité du roi par rapport au royaume, mais aussi l'importance de la réputation du clan royal aux yeux de ses sujets. C'est l'essence de l'argument de la reine : comment justifier auprès de la population du royaume que le couple royal puisse laisser son seul héritier se suicider, surtout pour des raisons qui n'ont pas lieu d'être, puisque Blanzeflor est bel et bien vivante ? La combinaison des deux arguments achève de convaincre Fenix, qui accepte alors de révéler à son fils son stratagème.

C'est tout le drame (et toute la complexité) des parents de Flores qui est développé dans ce passage : loin d'être de simples antagonistes dont la fonction ne serait que d'éloigner Blanzeflor de Flores, afin de déclencher l'intrigue du roman, ce sont des personnages complexes qui se retrouvent dans une situation impossible, entre la nécessaire sauvegarde de leur réputation à l'intérieur et à l'extérieur du royaume et leur attachement pour leur fils. Il est possible que cette situation difficile ait rencontré un écho auprès de l'audience de *Flores och Blanzeflor*, qui devait bien connaître ces situations, la pratique des mariages arrangés étant répandue au sein de l'aristocratie scandinave, et le mariage entre Ingeborg et Erik en est un parfait exemple compte tenu de l'âge d'Ingeborg au moment de ses fiançailles, malgré les tentatives de l'auteur de l'*Erikskrönikan* pour présenter une relation fondée sur un amour sincère entre le duc et la jeune fille. Non pas que les mariages d'amour n'existent pas à l'époque médiévale, y compris parmi la noblesse<sup>379</sup>, mais, comme dans *Flores och Blanzeflor*, l'intérêt de la famille<sup>380</sup> passe

---

<sup>378</sup> *Ibid.*, v. 436-446.

<sup>379</sup> Voir à ce sujet l'étude de Bjørn Bandlien sur les pratiques amoureuses en Scandinavie à l'époque médiévale, Bjørn Bandlien, *Strategies of Passion : Love and Marriage in Medieval Iceland and Norway*, Brepols, Turnhout, 2005.

<sup>380</sup> Nous entendons ici « famille » au sens large : ce terme inclut non seulement les parents, mais aussi leurs obligés qui dépendent d'eux.

le plus souvent avant les désirs des individus. Erik lui-même n'hésite pas à changer de fiancée en même temps qu'il change d'alliance, s'attachant à une parente d'Erik Menved quand lui et son frère se détournent d'Håkon V pour normaliser leurs relations avec le souverain danois. Le mariage entre aristocrates reste donc avant tout une affaire de diplomatie entre deux familles, les fiançailles servant de garantie pour s'assurer d'avoir fait le bon choix : Håkon V accepte une nouvelle fois de donner sa fille en mariage à Erik quand celui-ci se détourne finalement d'Erik Menved. Flores est un atout politique important pour ses parents, qui lui destinent une fille provenant d'une « famille de rang égal ». Il faut donc au jeune homme toute l'énergie du désespoir (et une tentative de suicide) pour convaincre ses parents de le laisser partir à la recherche de son aimée.

Mais la quête de Flores n'implique pas qu'il cesse d'être le fils d'un roi, rôle qui implique des devoirs, notamment celui de se présenter au monde d'une façon qui fasse honneur à sa famille, même s'il est déguisé en marchand. Son déguisement ne convainc d'ailleurs pas grand monde, en tout cas parmi ceux qui semblent appartenir à un rang social assez élevé pour avoir la capacité de proposer leur aide à Flores : il est reconnu comme « homme de qualité »<sup>381</sup> par la majorité de ses hôtes, ce qui les pousse à aider le jeune homme dans sa quête. La noblesse n'est pas seulement une question de statut social, elle est inscrite dans la chair, dans l'attitude et dans l'apparat. C'est pourquoi, malgré son refus initial, le roi Fenix accorde à son fils des cadeaux somptueux pour l'accompagner dans son voyage, avec en point d'orgue la fameuse coupe qui a été échangée contre Blanzeflor, décrite quelques pages plus haut :

*Ainsi qu'une coupe d'or, que Valdast avait fait*

*– On n'a jamais entendu parler de meilleur artisan.*

*On avait gravé sur la coupe même*

*Le combat qui s'est déroulé à Troie*

*Et comment les Grecs ont traversé*

*La mer pour Agamemnon ;*

*Sur le couvercle on avait gravé,*

*Comment Pallas, Vénus et Junon*

---

<sup>381</sup> C'est le cas par exemple de Darias, qui l'héberge à Babylone.

*S'étaient affrontées pour la pomme d'or,  
Cela tout le monde le sait.  
Le couvercle était fait de grenat,  
Brillant de mille feux comme le soleil,  
Sur le couvercle un oiseau fait d'or,  
Ses serres pleines de pierres précieuses  
Qui lançaient des éclats verts. –  
Ceux qui voyaient l'oiseau le croyaient vivant.  
Cette coupe avait été faite à Troie,  
Énée l'avait ensuite emportée avec lui  
Et donnée à Lanom en Lombardie.  
Elle était ensuite restée longtemps là  
Et les empereurs l'avaient gardée les uns après les autres  
Alors il se trouva un voleur habile :  
Il la vola à l'empereur César  
Et la vendit à des marchands, qui la perdirent ainsi.<sup>382</sup>*

La coupe va à la fois remplacer symboliquement Blanzefflor, mais aussi assurer le statut de Flores en tant qu'homme de pouvoir, à la fois par sa richesse, mais aussi par son lien avec l'antiquité grecque et latine<sup>383</sup>. C'est d'ailleurs grâce à elle, et à elle seule, que Flores réussit à tromper le gardien de la tour. Le roi Fenix va aussi lui confier son propre cheval et sa selle, elle aussi magnifiquement décorée tandis que la reine lui confie un anneau magique qui le protège. Ces deux cadeaux, qui interviennent après

---

<sup>382</sup> *Ibid.*, v. 301-324.

<sup>383</sup> Virgile étant largement connu par les auteurs du Moyen Âge, il est fort probable que l'audience de *Flores och Blanzefflor* ait pu connaître et apprécier ces références à l'*Enéide*.



que Flores a obtenu les marchandises qu'il avait demandées, constituent un passage de témoin entre le roi et son fils, et donnent symboliquement l'autorisation de partir à Flores : un cérémonial qu'on pourrait rapprocher de ceux décrits dans les romans arthuriens, le couple royal jouant ici le rôle d'Arthur et Guenièvre autorisant le héros à quitter la cour pour trouver gloire et aventure. Le départ de Flores entraîne d'ailleurs la fin de ses parents, qui meurent de chagrin comme l'avait prédit le roi à son fils quelques vers plus haut :

*Il leur fit ses adieux là où ils se trouvaient ;*

*Ils pleuraient tant, qu'ils ne purent répondre.*

*Le père et la mère s'arrachaient les cheveux.*

*« Le chagrin peut maintenant raccourcir nos années,*

*Nous ne le verrons plus jamais. »*

*Ainsi parlaient-ils, et d'autres avec eux ;*

*Ils étaient en cela assez clairvoyants*

*Car ils allaient très mal.<sup>384</sup>*

La violence du chagrin des parents de Flores peut certes sembler n'être qu'un lieu commun : les cheveux arrachés, la déploration, le chagrin si profond sont des *topoi* qui reviennent souvent dans la littérature médiévale, aussi bien dans les romans que dans l'historiographie<sup>385</sup>. On en trouve d'ailleurs un exemple dans *Herr Ivan*, lorsqu'Ivan apprend par une jeune fille qu'il est resté trop longtemps loin de son épouse, alors qu'il lui avait promis de revenir avant un an. La honte que le chevalier ressent va le pousser à la folie, déchirant ses vêtements et se frappant le corps avec des branches d'épineux<sup>386</sup>. Comme pour les parents de Flores, la souffrance psychologique d'Ivan s'inscrit dans son propre corps, plutôt que d'être exprimée par un monologue intérieur du personnage.

---

<sup>384</sup> *Ibid.*, v. 577-584.

<sup>385</sup> Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, Payot, Paris, 1989 (1919), p.32 et suiv..

<sup>386</sup> "Owit hans hiärna swa fordreff / thet all siin klädhe han aff sik reeff / ok bardhe sik medh thorn ok qwista" (*Son esprit était si affecté qu'il déchira tous les vêtements qu'il portait / et se frappa avec des épines et des branches.*) *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 147.

## L'épisode du gardien de la tour

L'épisode du gardien de la tour où Flores obtient par ruse l'accès à la tour où est enfermée Blanzefflor illustre bien comment le traducteur transpose les usages et les valeurs de l'aristocratie chrétienne sur les pratiques de ses personnages païens, dans ce cas précis Flores et le gardien de la tour, un personnage qui n'a pas de nom dans le roman, mais qui joue malgré tout un rôle important dans l'intrigue en se laissant abuser par notre héros. Résumons tout d'abord l'épisode : Flores est arrivé à Babylone, mais Blanzefflor est retenue dans une tour réputée imprenable (au point que lors de son procès, le roi de Babylone accusera Flores de pratiquer la magie, car personne ne peut selon lui pénétrer dans la tour sans y avoir recours.<sup>387</sup>). Cette tour est gardée par un homme à la terrible réputation de férocité, qui a le pouvoir de tuer ses ennemis comme bon lui semble sans avoir à répondre de ses actes devant le roi de Babylone. De plus, la tour est construite de telle façon qu'elle est impénétrable et que des sentinelles montent toute la journée une garde vigilante dans toutes les directions et à toutes les issues. Flores va donc devoir compter sur sa ruse pour retrouver Blanzefflor. Pour l'aider, il dispose de son hôte, dont il s'est acquis l'amitié après s'être attiré les grâces de son associé, un passeur rencontré un peu plus tôt durant l'aventure. Le plan repose sur la passion du gardien pour le jeu d'échecs ainsi que sur les richesses de Flores, qui a reçu de ses parents un véritable trésor à son départ. Pour ne pas éveiller les soupçons, Flores prétend être un riche marchand qui désire faire construire une tour similaire, et défie par trois fois le gardien aux échecs contre de l'argent, gagne les trois parties puis reverse ses gains à son adversaire. Le gardien, impressionné par la magnificence de son adversaire, l'invite à dîner chez lui, occasion pour Flores de lui montrer la coupe que son père avait reçue en échange de Blanzefflor. Le gardien de la tour, qui a prouvé son avidité, ne peut que désirer cette coupe et commet l'erreur de prêter serment de fidélité à Flores, qui exploite immédiatement cette erreur en lui demandant de l'aider à pénétrer dans la tour. Notre pauvre gardien, même s'il prédit que cette folie causera sa mort et celle de Flores, ne peut que s'exécuter.

Cet épisode est rempli d'exemples de la façon dont les liens de fidélités parallèles sont constamment mis en compétition et renégociés entre les acteurs dans la société médiévale. Tout d'abord dans la relation entre Flores et le gardien de la tour, mais aussi entre Flores et son hôte. En route pour Babylone, le cortège de Flores doit franchir une rivière. Après avoir discuté avec le passeur, qui avait fait passer Blanzefflor quelque temps plus tôt, Flores lui demande de le recommander à un bourgeois de Babylone, en échange d'une riche récompense. Le passeur lui donne alors son anneau, signe de

---

<sup>387</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1832-1834.

reconnaissance pour son associé de la ville. Arrivé à Babylone, Flores ne perd pas de temps : il intime presque à l'associé du passeur, Darias, de lui faire serment d'amitié.

*« Tu dois maintenant être de tout cœur mon ami*

*Et me défendre de toutes les trahisons !*

*C'est ce que te demande celui qui m'a envoyé à toi. »<sup>388</sup>*

Voyant l'anneau de son associé, Darias fait bon accueil à son visiteur. Dès les prémices de l'épisode, nous avons un parfait exemple de ces relations interpersonnelles qui régissent la société médiévale : puisque Flores a été généreux avec le passeur, il peut maintenant exiger gîte, couvert et protection de la part de Darias dès l'instant où il le rencontre. Mais l'associer directement à sa quête est une autre affaire. Flores a jusqu'ici voyagé incognito sous les traits d'un marchand, et il ne peut révéler ses intentions à tout le monde, et surtout pas à Darias, qui a l'amitié du roi de Babylone<sup>389</sup>. C'est pourquoi, avant de révéler le but de sa présence à Babylone, Flores demande à Darias de lui jurer fidélité :

*« Si je suis sûr sans aucun doute,*

*Que tu ne veux pas me trahir,*

*Alors je veux te dire la vérité*

*Et ne rien te taire. »<sup>390</sup>*

C'est alors seulement que Flores lui révèle pourquoi il s'est rendu à Babylone. Darias tente d'abord de le décourager d'entreprendre ce qu'il estime voué à l'échec, mais n'a d'autres choix que de lui proposer le plan pour tromper le gardien de la tour quand il apparaît que Flores ne renoncera pas. Nous voyons donc deux degrés de relation : l'association avec le passeur oblige Darias à accueillir Flores, mais elle n'est pas assez forte pour le forcer à l'aider à braver le courroux du roi de Babylone, avec qui il est en relation. Il faut donc que Flores s'assure de sa fidélité personnellement avant de pouvoir lui révéler son but secret. Le serment interpersonnel supplante ainsi la relation qu'entretient Darias avec le roi et l'engage auprès de Flores.

---

<sup>388</sup> *Ibid.*, v. 816-818.

<sup>389</sup> Il est précisé, lorsqu'il apparaît dans le récit, que Darias perçoit une taxe sur les voyageurs qui entrent dans la ville, une charge sans doute concédée par le roi de Babylone.

<sup>390</sup> *Flores och Blanzeflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 945-948.

La première étape consiste à attirer l'attention du gardien de la porte :

*Vous irez demain matin tôt*

*A la tour et ferez ceci :*

*Vous mesurerez avec vos pieds*

*A quel point les murs sont épais.*

*Le gardien de la porte, dont je vous ai parlé,*

*Il est si maléfique ;*

*Qu'il pourrait vous demander d'un ton agressif*

*« Qui êtes-vous ? Pourquoi faites-vous cela ?*

*Je n'ai jamais ici rencontré avant*

*D'homme si audacieux. »<sup>391</sup>*

Le but est de faire passer Flores pour un homme de pouvoir, en faisant croire qu'il désire construire une tour comparable dans son propre royaume. Dans cette première étape, le plan de Darias repose sur la cupidité et la vanité du gardien de la porte. Ce dernier est peut-être ce qui se rapproche le plus d'un contre-exemple dans *Flores och Blanzeflor*: il se comporte certes en accord avec les valeurs de la société médiévale, mais semble les pervertir. Si les possessions matérielles sont plutôt valorisées dans le roman, elles doivent servir non pas à l'enrichissement personnel, mais bien à récompenser ceux qui sont plus bas dans l'échelle sociale : Flores va à plusieurs reprises se montrer très généreux, notamment envers ses hôtes et en être tout à fait récompensé. C'est ainsi qu'il s'attire les faveurs du passeur, qui va en retour le diriger vers Darias, qui l'héberge et le conseille à Babylone. Ce dernier formule ensuite le plan qui permet à Flores de s'introduire dans la tour en trompant le gardien de la porte. Au contraire, ce dernier est aveuglé par la munificence de Flores, qui va se montrer extrêmement généreux avec lui, au point qu'il offre, contre la fameuse coupe échangée contre Blanzeflor, de devenir l'homme lige de notre héros :

---

<sup>391</sup> *Ibid.*, v. 1232-1236.

*Le bon homme vous servira alors*

*Avec toute la courtoisie dont il est capable,*

*Tombera alors de vos vêtements la riche coupe*

*Sur sa table qui se trouvera devant vous.*

*Sur l'instant il vous proposera*

*Mille livres d'or pour cette coupe.*

*Alors vous devrez lui dire*

*Que vous ne voulez pas la vendre,*

*Et vous la lui donnerez immédiatement.*

*Il sera alors si heureux*

*Qu'il perdra tous ses sens ;*

*Il tombera à genoux et deviendra votre homme.*

*Acceptez-le avec grâce*

*Et demandez-lui de vous promettre*

*De vous être fidèle*

*Jusqu'à la fin de ses jours.*<sup>392</sup>

Autre péché du gardien de la porte, il est obséquieux avec les puissants, et féroce avec les pauvres. C'est seulement après avoir été impressionné par la prétendue richesse de Flores qu'il le traite avec égard. Et, s'il faut en croire Darias, sa conduite habituelle n'est pourtant pas des plus tendres :

*Ils ont là un maître au-dessus d'eux,*

*Il est mauvais comme pas un,*

---

<sup>392</sup> *Ibid.*, v. 1283-1298.

*Et il surveille la porte constamment ;*

*A l'intérieur d'autres vont et viennent tout le temps*

*Avec l'épée au clair, c'est ainsi qu'ils opèrent,*

*Et tuent ceux qu'il désigne*

*Et font ce qu'il veut.*

*Sa chambre se trouve à côté de la porte*

*Par laquelle on entre dans la tour.*

*Il ne se trouve aucun homme, aussi brave soit-il,*

*Qui ne soit terrorisé en allant là,*

*Le maître menace de le rosser ;*

*Ce qu'il désire, il le prend ;*

*Il a la permission du roi pour*

*Faire ce qu'il désire.<sup>393</sup>*

Sa conduite est donc tout à fait à l'opposé des valeurs de la chevalerie chrétienne, qui encourage au contraire par-dessus tout la compassion envers les pauvres et une certaine forme de fraternité envers ses pairs. Le gardien de la tour semble agir en opposition radicale avec ces principes et va en payer le prix en cédant sa parole contre la coupe. Aussi superbe que cette dernière puisse être, elle ne peut valoir plus que la parole d'un homme, son bien le plus précieux. Le serment que prête le gardien de la tour l'engage auprès de notre héros, quelles qu'en soient les conséquences, y compris la mort :

*Quand il l'entendit parler ainsi,*

*Il lui fut difficile de répondre*

*Et il dit avec tristesse :*

---

<sup>393</sup> *Ibid.*, v. 1056-1070.

*« Que Dieu fasse que je ne t'aie jamais rencontré !*

*Tu me demandes des choses si difficiles,*

*Qu'elles pourraient bien signifier ma mort.*

*J'ai été trompé quand j'ai fait en sorte*

*D'accepter tes cadeaux !*

*Tu n'aurais jamais obtenu cela de moi,*

*Si je ne t'avais pas juré fidélité.*

*Je dois maintenant tenir*

*Ma parole, quoi qu'il advienne.*

*Je dois cependant te dire, que ton malheur*

*Sera notre mort à tous,*

*Celle de Blanzefflor en premier,*

*Puis ensuite la mienne et la tienne.<sup>394</sup>*

Ce passage montre l'importance du serment interpersonnel dans la société médiévale : il supplante ici l'allégeance due au roi par le gardien de la tour, bien que ce serment ait été obtenu par ruse et sous une fausse identité. Le gardien de la tour, malgré ses défauts, reste lié par les règles de cette société chevaleresque qui nous est présentée tout au long de *Flores och Blanzefflor*. Peu importe qu'il soit une parodie de ces valeurs, un personnage destiné à donner un contre-exemple à l'audience, il doit tout de même se conformer aux valeurs de son environnement et donc aider Flores à pénétrer dans la tour, loyauté envers le roi ou non. Revenir sur sa parole reviendrait à subir une mort sociale, mieux vaut donc tenter sa chance avec Flores, une décision qui, nous le verrons, s'avère finalement rentable puisque le roi finit par récompenser le gardien, malgré sa trahison. Cette conclusion, favorable au gardien, fait d'ailleurs partie du message didactique de l'épisode : rester fidèle aux valeurs de la

---

<sup>394</sup> *Ibid.*, v. 1345-1360.

chevalerie est toujours le bon choix, et ceux qui suivent à la lettre ces valeurs sont récompensés à la fin.

L'attitude de Flores durant cet épisode n'est pas non plus contradictoire avec les valeurs chevaleresques, et démontre au contraire pour la première fois dans le roman les prouesses de notre héros dans les arts de la chevalerie courtoise. Loin d'être contraire à l'éthique du chevalier, la ruse fait partie intégrante des armes de celui-ci. La brutalité et le recours à la violence systématique pour résoudre ses problèmes sont au contraire des impairs, comme on peut le voir chez le gardien de la tour, le roi Fenix, ou les conseillers du roi de Babylone qui lui enjoignent de torturer nos deux héros quand ils sont découverts ensemble dans la même couche. Peu importe donc que Flores ait recours au subterfuge pour persuader le gardien de la porte, il incombait à celui-ci de ne pas être aussi facilement berné et d'être plus attentif à qui il prête serment d'allégeance. Sans compter que Flores, malgré tout, fait preuve de valeur durant cet épisode en battant à plusieurs reprises le gardien de la porte aux échecs. Le choix des échecs (*skaktfuill*) n'est pas un hasard : au contraire des jeux de hasard comme les jeux de dés, les échecs étaient tenus en haute estime par la chevalerie. Le jeu était souvent utilisé comme métaphore de la bataille, faisait partie des arts chevaleresques, et, à ce titre de la panoplie d'un jeune noble se destinant à une carrière militaire. L'un des manuscrits conservés de *Flores och Blanzefflor*<sup>395</sup> contient d'ailleurs une traduction en vieux suédois d'un traité moral de Jacques de Cessoles, le *Libellus De Moribus Hominum Et Officiis Nobilium Ac Popularium Super Ludo Scachorum*<sup>396</sup> composé vers 1300, qui compare les devoirs des membres d'une société féodale aux différentes pièces d'un jeu d'échecs. En bernant le gardien de la porte, Flores fait preuve des qualités qui sont nécessaires à un roi chevalier : il est aussi doué pour la diplomatie (en convainquant Darías de l'aider dans sa quête) que pour la ruse (en bernant le gardien de la porte sur son identité et ses intentions) ou la bataille (symbolisée par les parties d'échec qu'il remporte.) Il ne reste plus à Flores qu'à prouver sa valeur en combat singulier, ce qu'il va faire lors de l'épisode du duel judiciaire, où il doit défendre sa vie et celle de Blanzefflor contre l'un des hommes du roi de Babylone.

### L'épisode du duel judiciaire

Si, dans le *Conte de Floire et Blanchefleur*, c'est bien le discours des deux héros qui les sauve d'une mort certaine des mains du roi de Babylone en émouvant aux larmes sa cour, et qui pousse ensuite le souverain à gracier Floire et Blanchefleur, le salut de Flores et de son aimée n'est pas aussi facilement

---

<sup>395</sup> AM 191 Fol..

<sup>396</sup> L'ouvrage, qui a connu une grande popularité, a été traduit en français moderne. Voir Jacques de Cessoles, *Le livre du jeu d'échecs, ou la société idéale au Moyen Âge, XIIIe siècle*, traduit et présenté par Jean-Michel Mehl, Paris, Stock (Moyen Âge), 1995.



gagné dans *Flores och Blanzeflor*. Certes, les discours de Flores et de Blanzeflor touchent aussi leur auditoire, et les deux jeunes gens ont dû plaider pour leur vie auprès du roi après avoir été découverts, mais le procès voit Flores proposer un duel judiciaire afin de prouver sa bonne foi.

« Je vous prie de

*Juger justement entre le roi et moi,*

*Puisque ce que je dis est vrai*

*J'invite à un duel judiciaire*

*N'importe quel homme, à cheval ou à pied,*

*Le meilleur homme du roi, qui voudra combattre.*

*J'aurai alors besoin d'armes*

*Afin de mieux me défendre. »<sup>397</sup>*

Le texte suédois donne *eenwighe*<sup>398</sup> dans les manuscrits Holm D 4 et Holm D 3, le manuscrit AM 191 Fol. indiquant de façon plus commune *een kamp*. L'utilisation d'*eenwighe*, ancien islandais *einvígi* renvoie ici au vocabulaire judiciaire (ou parajudiciaire) de la faide. Söderwall donne comme définition du mot *envig*, « duel » en suédois moderne. Les sources islandaises décrivent deux procédures distinctes pour la résolution des conflits par les armes dans le cadre d'un conflit interpersonnel d'honneur : le *hólmganga*, littéralement « aller sur l'île », qui obéissait à des règles bien précises et l'*einvigi*, moins codifié<sup>399</sup>. Ces formes de résolution des conflits ne sont pas exclusives à l'Islande médiévale, mais se retrouvent sous diverses formes dans les sociétés féodales. De nombreuses études ont été consacrées à l'étude des mécanismes de résolution des conflits dans les sociétés médiévales, notamment en France par Claude Gauvard<sup>400</sup> et Dominique Barthélémy<sup>401</sup>. En France, ces duels judiciaires pouvaient jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle remplacer l'ordalie, c'est-à-dire le jugement de Dieu par

---

<sup>397</sup> *Ibid.*, v. 1855-1862.

<sup>398</sup> « At thet ær sant iak sigher fra/, biudher iak mik ij eenwighe ga”, *Ibid.*, v. 1857-1858.

<sup>399</sup> Jesse Byock, *Feud in the Icelandic Sagas*, University of California Press, 1982, p. 107.

<sup>400</sup> Claude Gauvard, « *De Grace Especial* », *Crime État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2010 (1991).

<sup>401</sup> Dominique Barthélémy, « Le bon usage des jugements de Dieu » in : Dominique Barthélémy, *Chevaliers et Miracles, la violence et le sacré dans la société féodale*, Armand Colin, Paris, 2004, pp. 225-261.

des épreuves individuelles (par exemple, l'épreuve de l'eau ou du fer porté au rouge). Cette tradition de duels judiciaires va survivre à l'interdiction papale des ordalies, qui intervient dans le courant du XI<sup>ème</sup> siècle : souvent plus favorable à la noblesse, elle est aussi moins entachée de superstitions pour l'Église après la réforme grégorienne. Certes, la victoire est considérée comme décidée par Dieu, mais c'est souvent le cas pour les victoires de toutes sortes à l'époque, contrairement aux jugements individuels de l'ordalie qui requièrent une intervention directe de Dieu. C'est aussi, et peut-être surtout, un moyen idéal de se tirer de situations gênantes pour les deux parties dans une société qui est encore, dans la Suède du début du XIV<sup>ème</sup> siècle, une société « du face à face ».

Rappelons la situation entre les deux hommes au moment où Flores propose ce duel au roi de Babylone. Flores vient de révéler à la cour son histoire et celle de Blanzeflor, histoire qui a été confirmée par le malheureux gardien de la porte. Le roi de Babylone se retrouve donc dans une situation difficile : il doit reconnaître qu'il a, malgré lui, obtenu Blanzeflor par des moyens peu honorables. C'est en effet par tromperie que le père de Flores a pu séparer les deux jeunes gens. Dans le même temps, son honneur a tout de même été souillé par la conduite de Flores et de Blanzeflor, qu'il a trouvés un peu plus tôt nus dans le même lit. Il le dit lui-même :

*Injure et déshonneur m'ont été faits,*

*Je l'ai vu, comme vous l'avez entendu :*

*Je vous demande simplement*

*De me donner raison ici*

*Afin que les autres craignent d'offenser*

*Ainsi le roi de Babylone.*<sup>402</sup>

Ce n'est pas seulement son propre ego qui est en jeu, mais c'est une question de légitimité : un roi aussi puissant ne saurait tolérer sans répercussions qu'on puisse lui voler la femme qu'il entend épouser, au risque de subir le ridicule ou même une contestation de son autorité par ses proches. Cependant, en tant que souverain courtois, il ne peut pas simplement tuer deux jeunes gens désarmés sur l'instant, car cela serait faire preuve de férocité contre des êtres en position de faiblesse. Il doit

---

<sup>402</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1759-1764.

donc faire appel à ses conseillers pour justifier son action. Certains veulent rendre justice aussitôt, mais le comte Gripun rappelle l'importance de la justice :

*« Sages, vous vous conduisez mal,*

*En les condamnant injustement,*

*Vous avez aussi juré*

*De juger chaque homme équitablement,*

*Vous savez bien tous ici en vérité*

*Que chaque homme doit pouvoir se défendre ;*

*C'est pour cela que j'estime de bon conseil,*

*Qu'on les fasse appeler ici tous les deux,*

*Afin qu'on puisse entendre d'eux*

*Les réponses qu'ils veulent bien donner. »*<sup>403</sup>

Cet échange illustre bien le rôle normatif de l'honneur dans les sociétés médiévales scandinaves et européennes : loin d'être une source de violence aveugle, la vengeance s'inscrit au contraire dans un cycle codifié d'échanges entre individus visant à la résolution des conflits. Elle a ses propres règles, qui ne peuvent être enfreintes sous peine d'être soi-même frappé de déshonneur.

Le roi de Babylone semble donc être prisonnier de deux impératifs contradictoires : il doit d'un côté laver l'affront que lui a fait Flores, mais sans pour autant paraître trop féroce envers les deux jeunes gens. Le duel que propose Flores est donc une parfaite opportunité pour lui : le résultat est remis entre les mains de Dieu, ce qui permet au roi de Babylone de s'en sortir quel que soit le résultat. Si Flores perd, il a l'occasion de venger son honneur en toute légitimité. Si son jeune concurrent gagne, c'est que Dieu l'a voulu, et il ne restera plus à l'émir qu'à faire un geste de réconciliation, ce qu'il fera d'ailleurs en proposant à Flores d'entrer dans sa suite. Le roi de Babylone est donc gagnant quoi qu'il arrive : il a évité le déshonneur tout en conservant son autorité. L'échange est moins favorable pour Flores, mais celui-ci démontre qu'il a Dieu dans son camp en n'hésitant aucunement à proposer de

---

<sup>403</sup> *Ibid.*, v. 1815-1824.

participer lui-même au duel à mort. L'hésitation au dernier moment du coupable, qui tente d'échapper à la dernière minute au jugement divin, est un *topos* des récits d'ordalie, comme le montre abondamment Dominique Barthélémy dans *Chevaliers et Miracles*<sup>404</sup>. Au contraire, Flores, malgré son inexpérience dans l'art du combat, va proposer lui-même le duel qu'il finira par remporter, contre le meilleur homme de l'émir.

Flores est bien sûr dans une position délicate quand il propose le duel : il est moralement en faute par rapport au roi de Babylone, qui n'a pas grand-chose à se reprocher (en tout cas le narrateur ne semble pas le blâmer d'avoir acheté Blanzeflor aux marchands) puisqu'il a acheté en toute bonne foi la jeune fille pour une forte somme<sup>405</sup>, et semble somme toute plutôt bien traiter ses prisonnières. Certes, il exécute normalement l'épouse qu'il délaisse, mais il déclare vouloir faire une exception pour Blanzeflor, qu'il semble aimer réellement :

*Je l'aimais particulièrement*

*Plus que toutes les autres qui se trouvaient à l'intérieur,*

*Car elle était la plus belle, que j'ai pu voir.*

*Elle était de noble famille, comme je vous l'ai dit ;*

*J'avais pensé à l'appeler*

*Reine au-dessus de toutes*<sup>406</sup>

En revanche, même si Flores a une revendication légitime sur son aimée, qui lui a été enlevée par trahison, et si Blanzeflor déclare elle-même vouloir mourir plutôt que d'épouser un autre homme que notre héros<sup>407</sup>, il a définitivement offensé le roi de Babylone et l'a attaqué directement dans son honneur. Or l'honneur joue le rôle de capital social dans la société médiévale, et par extension dans

---

<sup>404</sup> Dominique Barthélémy, « Le bon usage des jugements de Dieu » in : Dominique Barthélémy, *Chevaliers et Miracles, la violence et le sacré dans la société féodale*, Armand Colin, Paris, 2004.

<sup>405</sup> Le roi de Babylone insiste dans les accusations qu'il porte envers Blanzeflor et Flores sur le fait qu'il a payé la jeune fille « pour 7 fois son poids en or ». *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1715.

<sup>406</sup> *Ibid.*, v. 1725-1730.

<sup>407</sup> Le discours de Blanzeflor, qui déclare préférer se suicider avec un couteau plutôt que de vivre sans Flores, est à mettre en parallèle avec la tentative de suicide de Flores, déjouée par sa mère. De même que les deux héros se ressemblent physiquement, ils sont aussi semblables mentalement.

celle de *Flores och Blanzefflor*. Le roi de Babylone, tout en étant manifestement ému par l'histoire de Flores et de Blanzefflor, ne peut raisonnablement pas laisser partir Flores sans compensation, au risque d'apparaître faible aux yeux de ses barons. C'est le même problème qui se pose aux parents de Flores en début de roman : même si la mère de Flores n'est pas forcément opposée à l'amour entre les deux jeunes gens, elle ne peut permettre à Flores d'épouser une fille d'esclave chrétienne : c'est une question d'honneur pour le couple royal<sup>408</sup>. La main de Flores est donc forcée : même s'il est dans son bon droit, les faits sont contre lui, et il ne peut, en homme courtois, déshonorer le roi de Babylone. La résolution par le duel est donc la seule solution possible pour les deux parties, afin de conserver l'ordre social existant.

Le traducteur, en ajoutant cet épisode du duel, reproduit ici les dynamiques sociales de résolution des conflits des sociétés chevaleresques germaniques sur la société musulmane de Babylone telle qu'elle est présentée dans *Flores och Blanzefflor*, puisque ce duel judiciaire n'apparaît ni dans la version aristocratique de Robert d'Orbigny, ni dans la version dite populaire, même si Flores y affronte bien dans un duel l'un des ennemis de l'émir de Babylone, qui attaque la ville durant son procès<sup>409</sup>. Mais il n'est pas question dans *Flores och Blanzefflor* de vaincre militairement le roi, au contraire. L'action de Flores ne vise pas à renverser le pouvoir politique de son accusateur, mais au contraire à s'assurer qu'il reste légitime auprès de ses barons. Flores et le roi de Babylone font partie du même milieu social, celui qui correspond en Europe au milieu de la noblesse. La résolution du conflit entre les deux protagonistes par le duel judiciaire renvoie à la nécessaire solidarité de classe au sein de la noblesse, malgré les conflits récurrents entre ses membres. Flores et l'émir sont concurrents, mais ils ne sont pas ennemis, leur but n'est pas la défaite finale de l'autre et son élimination, mais bien de garder Blanzefflor. Le conflit peut bien s'achever par la mort sanglante d'un homme, l'important est que les deux parties puissent trouver, à la fin, un moyen de dialoguer et de se réconcilier, comme si leur conflit n'avait été qu'un malentendu entre les participants. C'est d'ailleurs exactement ce qu'il se passe à l'issue du duel : Flores a été blessé et l'audience s'attend à ce qu'il succombe. Cependant, grâce au courage que lui inspire l'amour de Blanzefflor, il parvient à renverser la situation et tue d'un seul coup son adversaire. Il est ainsi disculpé, car sa victoire prouve qu'il a dit la vérité. Le roi de Babylone, bon perdant, lui apporte, comme convenu, de l'or, mais Flores refuse, montrant ainsi non seulement qu'il

---

<sup>408</sup> La situation aurait été encore plus difficile si les sexes avaient été inversés. S'il est possible pour un homme de conquérir une femme de rang inférieur, l'inverse est ressenti comme une atteinte à l'honneur de la jeune fille, mais aussi par extension à l'honneur de sa famille, puisque l'honneur des femmes est considéré comme un capital pour la lignée.

<sup>409</sup> *Floire et Blanchefflor, seconde version*, édité par Margaret M. Pelan, Ophrys, Paris, 1975, v. 3051 et suiv..

n'est pas intéressé par l'argent, mais bien par la gloire, un comportement tout à fait chevaleresque, mais aussi qu'il ne peut être récompensé pour un duel où il était, tout du moins sur un plan strictement « juridique », en tort mais où Dieu lui a malgré tout accordé la victoire. De son côté, le roi ne peut que tenir sa promesse de livrer une somme équivalente en or à celle qu'il a versée pour acheter Blanzeflor, sous peine de perdre encore une fois son honneur. Les fautes du jeune homme sont lavées, et preuve de la réconciliation, le roi lui propose d'entrer dans sa suite, le reconnaissant ainsi comme son égal.

*« Vous allez maintenant rester ici*

*Aussi longtemps que vous le désirez,*

*Car je peux bien voir*

*Que tu es un homme noble.*

*Je veux t'aimer et te chérir ;*

*Les meilleures richesses des rois m'appartiennent,*

*Je veux volontiers te les donner,*

*Si tu acceptes de rester auprès de moi.*

*Tu dirigeras mon royaume,*

*Aussi bien ses richesses que mes serviteurs,*

*De façon que je n'ai à régir*

*Que ma tour et porter le nom de roi. »*<sup>410</sup>

Tout est donc bien qui finit bien entre les deux antagonistes, qui semblent maintenant les meilleurs amis du monde : le roi de Babylone a certes perdu Blanzeflor, mais il a été vaincu en bonne et due forme par Flores, et a donc pu conserver son honneur dans la défaite. Flores a bien sûr retrouvé Blanzeflor, mais il a aussi pu prouver ses talents martiaux, ce qu'il n'avait pas eu à faire jusque-là. Il a aussi réussi à se disculper de ses fautes sans dommage pour le roi et s'est fait un puissant allié. Être

---

<sup>410</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1975-1986.

simplement aux ordres du roi est cependant en dessous du statut social de Flores, qui refuse : il est l'égal de son nouvel ami, puisque fils de roi, et ne peut accepter d'être son vassal.

Pour remplir sa fonction de résolution du conflit, le duel judiciaire a besoin d'une audience, et le traducteur de *Flores och Blanzeflor* en est manifestement bien conscient, car il rappelle durant toute la scène du duel la présence du public. Dès la découverte de Flores et de Blanzeflor, est soulignée l'importance de la présence des conseillers de l'émir. Alors que celui-ci, sous le coup de la colère, veut tuer sur-le-champ Flores et Blanzeflor, il accepte cependant sur l'insistance de Flores de convoquer ses conseillers après que celui-ci lui a rappelé ses obligations royales :

*C'est ainsi que j'en appelle, seigneur, à votre bonté,*

*Que vous nous laissiez vivre,*

*Jusqu'à ce que les rois et les seigneurs puissent en juger*

*Comme ils veulent en répondre devant Dieu.*

*J'ai confiance en votre royale famille*

*Vous ne voulez pas juger sans droit. »<sup>411</sup>*

C'est à nouveau l'argument légaliste qui triomphe. Pour le procès qui s'annonce, le roi convoque son conseil, qui va d'abord débattre de l'opportunité d'entendre la défense des deux amants. Ne pas entendre le témoignage des accusés serait injuste. Or la justice ne peut s'exercer qu'en public, et le duel ne sera possible qu'avec l'audience la plus large possible : c'est le peuple qui va s'approcher du lieu du combat et qui ne voudra « pas partir avant que l'un ou l'autre n'obtienne la victoire »<sup>412</sup>. Le spectacle attire bien sûr la foule, mais il faut avant tout que la résolution du conflit soit vue par le plus grand nombre : sans cela, l'honneur du roi de Babylone pourrait être remis en cause une nouvelle fois faute de témoins, de même que l'innocence de Flores. Le jugement ne peut qu'être public car nous sommes en présence d'une société de face à face, où les liens interpersonnels constituent le capital social des individus : il serait impossible de suivre un souverain qui se laisse insulter, ou pire, qui ne tient pas ses promesses.

---

<sup>411</sup> *Ibid.*, v. 1683-1688.

<sup>412</sup> *Ibid.*, v. 1909-1910.

A noter que le duel survient non pas grâce à l'action de la justice, mais plutôt parce que celle-ci est incapable de résoudre équitablement une situation trop complexe pour être résolue simplement grâce à la loi. Flores, selon toute vraisemblance, doit être puni : il a déshonoré le roi en volant sa promesse et en pénétrant dans la tour par trahison, des crimes qui semblent à première vue extrêmement graves et dont Flores d'ailleurs ne tente pas de se disculper, puisqu'il a été pris sur le fait. Mais les circonstances exceptionnelles de la capture de Blanzeflor et de la quête de Flores ne permettent pas non plus une condamnation qui serait, en la circonstance, cruelle. Or on ne saurait être cruel sans nécessité envers ses pairs : le but n'est pas de punir des crimes, mais d'arriver à une réconciliation, si possible durable, entre égaux qui ont été « forcés » par les circonstances d'entrer en conflit. Le duel est donc une façon de contourner la nécessité de respecter les peines prévues par la loi du royaume, et non une façon de les appliquer.

Il est encore une fois difficile de ne pas établir un parallèle entre ce qui est exposé dans le roman et la situation de la Suède en 1312. Le conflit entre les héritiers de Magnus Ladulås est un parfait exemple de conflit féodal à l'intérieur d'une famille noble, qui finit par l'intermédiaire des jeux d'alliances matrimoniales par déborder hors des frontières de la Suède. Cependant, le conflit reste l'affaire d'une élite qui se connaît, se fréquente, et est souvent tiraillée par des loyautés discordantes. Comme dans *Flores och Blanzeflor*, nous avons affaire à un conflit entre égaux, qui ne peut se résoudre par des moyens légaux, vu l'ampleur des crimes commis et des personnes impliquées. Le conflit réel ne peut et ne sera pas, bien entendu, résolu par un duel : le traducteur ne nous expose pas dans ce passage, une pratique sociale ancrée dans la réalité mais une façon idéalisée de régler un type de conflit, le conflit féodal, qui agite la Suède depuis plusieurs siècles. Le rappel est d'autant plus nécessaire que peu de temps auparavant, les rois de Norvège et de Danemark avaient dû s'allier contre Erik et Valdemar en 1310 lorsque ceux-ci avaient fait prisonnier leur frère Birger : si le conflit intrafamilial était toléré, voire encouragé par le Danemark et la Norvège tant qu'il restait dans les limites tolérables (pillage et siège), le traitement infligé à Birger, jeté en prison par ses frères, n'était plus tolérable et demandait donc à être corrigé. La même chose se produit après la capture d'Erik et Valdemar : la cruauté excessive dont fait preuve Birger, qui laisse mourir de faim ses frères après l'épisode du banquet de Nyköping selon l'*Erikskrönikan*<sup>413</sup>, ne peut être tolérée par les autres nobles : c'est une transgression qui déshonore Birger et lance une escalade du conflit qui ne saurait être pardonnée.

---

<sup>413</sup> *Erikskrönikan, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 206 et suiv..



En comparaison, les actions militaires directes entre les protagonistes semblent être, sinon acceptables, tout du moins pardonnables. Un passage de l'*Erikskrönikan* détaille ainsi la première alliance entre Erik et Valdemar et le roi Håkon contre leur frère Birger ainsi que les victoires des deux ducs. Le chroniqueur attribue les propos suivants à Håkon lorsqu'il assure les deux frères rebelles de son soutien :

*« Tant que le roi Birger vous importune,*

*Vous êtes ici les bienvenus !*

*Je veux vous réconcilier*

*Si jamais je le peux.*

*Si le bon roi se montre intransigent*

*Au point de vouloir votre perte,*

*Je vous aiderai de toutes mes forces. »*<sup>414</sup>

L'intention du roi semble claire : il annonce vouloir réconcilier les frères avant tout mais n'exclut pas de fournir une aide militaire si le besoin s'en fait sentir. La dispute entre les frères est présentée comme une brouille, alors que les deux ducs ont été bannis de Suède quelques pages plus tôt, sous peine de mort<sup>415</sup>. Il est vrai qu'Erik et Valdemar, en prenant les armes contre leur royal frère, se trouvaient accusés d'avoir violé l'*edsöre*, l'équivalent suédois de la paix du roi, qui permettait (entre autres) au souverain de réguler le cycle de violence qui résultait des conflits faidoux<sup>416</sup>. Enfreindre l'*edsöre* pouvait valoir la mort ou, comme c'est le cas ici, le bannissement du royaume. Pourtant, Håkon ne semble pas trop choqué à l'idée d'accorder son aide à deux repris de justice, tout membres de la famille royale qu'ils soient. Il est vrai que la cour de Norvège accueillait déjà à l'époque une faction de nobles danois en conflit avec le roi Erik Menved. La Norvège et le Danemark se disputaient tour à tour la domination de l'espace Scandinave depuis la formation des trois royaumes vers l'an mil, et les différents souverains, quand l'occasion se présentait, n'hésitaient pas à déstabiliser leurs voisins en assistant les factions rebelles. Il est d'ailleurs précisé dans l'*Erikskrönikan* que les deux frères s'étaient

---

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>416</sup> Voir sur la question de l'*edsöre* Eva Österberg & Dag Lindström, *Crime and Social Control in Medieval and Early Modern Swedish Towns*, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala, 1988, p. 26-27.

d'abord tournés vers le Danemark après leur bannissement, « *comme les bannis ont tendance* »<sup>417</sup>, prouvant que l'usage était bien ancré dans les mœurs des exilés, tout du moins ceux avec assez d'influence pour pouvoir se faire accepter dans les cours des royaumes voisins.

Erik et Valdemar acceptent bien sûr l'aide d'Håkon, qui leur attribue des terres proches de la frontière norvège-suédoise, à Kungahälla et ils vont immédiatement partir en campagne contre leur frère, s'attaquer d'abord à la ville la plus proche, Gamla Lödöse, qu'ils brûlent entièrement, et selon le chroniqueur « *quelques habitants ne purent jamais s'en remettre.* »<sup>418</sup> Curieuse façon de chercher la réconciliation, mais qui s'intègre finalement assez bien dans le processus de guerre faidale : les biens et les paysans sont des cibles tout à fait valables pour le pillage, mais même dans la bataille la violence entre nobles doit rester dans les limites du tolérable. Ainsi le ton adopté par le chroniqueur est beaucoup plus sérieux quand les hommes des ducs et du roi Birger s'affrontent quelques vers plus loin :

*Comme ils venaient d'apprendre*

*Que les hommes du duc étaient tout près,*

*- Il aurait mieux valu pour eux être loin de là -*

*Certains saisirent leur cotte et leur cuirasse.*

*« Nous voyons bien maintenant que les choses tournent mal !*

*Nous devrions nous constituer prisonniers,*

*Sans quoi nous avons peu de chance d'en sortir vivants. »*

*Là fut blessé Karl Elinason,*

*Qui était un homme du duc Valdemar.*

*Ils furent tous faits prisonniers par les ducs*

*Et ils remercièrent Dieu que tout se fût passé de telle façon*

---

<sup>417</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 166.

<sup>418</sup> *Ibid.*, p. 170.

*Qu'il n'y eût pas plus de morts et de blessés*

*Qu'il n'y en avait déjà eu.*<sup>419</sup>

Le traitement des conséquences de la guerre est donc ici bien différent : tant qu'il s'agit de paysans, la violence extrême est tolérée, voire louée, comme le montre le passage sur le pillage de Lödöse, où le chroniqueur exalte les prouesses guerrières des hommes des ducs : « *Devrait-on aller jusqu'au Rhin, / on ne pourrait trouver de meilleurs guerriers / que ceux que les ducs avaient à leurs côtés.* »<sup>420</sup> Mais quand les mêmes hommes combattent des guerriers de rang égaux, plutôt que de se livrer à des exactions, on remercie Dieu qu'il n'y ait pas eu plus de victimes. Cette attitude rappelle encore une fois les descriptions de conflits faidiaux tels qu'analysés par (entre autres) Dominique Barthélémy<sup>421</sup>.

Et c'est le même genre de conflit, sous une forme idéalisée, que nous expose le traducteur de *Flores och Blanzefflor* entre le roi de Babylone et Flores. Certes, nous ne voyons pas les conséquences du conflit sur les paysans, mais c'est justement du fait du caractère idéalisé du conflit, qui se résout par un combat singulier entre « le meilleur homme du roi » et Flores. Il n'était pas rare pour les chefs d'armées bien réels de se lancer des défis en combat singulier, d'ailleurs systématiquement refusés, pour épargner la vie de leurs hommes (ou pour montrer sans risque leur courage en proposant un défi en sachant qu'il ne sera pas relevé.<sup>422</sup>) Peu importe dans ce cas la mort brutale de l'adversaire de Flores, qui n'est même pas nommé, puisque l'important dans l'affaire est que le conflit entre le roi de Babylone et Flores soit résolu sans perte d'honneur ni pour l'un ni pour l'autre, ni effusion de sang noble. Certes Flores est blessé dans l'affrontement, au point que le public pense qu'il est aux portes de la mort, mais cela ne fait que renforcer l'exploit et accentuer le suspense pour l'audience. Le passage du duel dans *Flores och Blanzefflor* est un exemple des évolutions de la société médiévale en matière de résolution des conflits, mais illustre aussi la volonté du traducteur d'adapter le récit aux préoccupations contemporaines de son audience, qui était plongée à l'époque depuis déjà quelques années dans un conflit de type faidal, et qui espérait sans doute une résolution aussi « pacifique » que celle présentée dans *Flores och Blanzefflor* pour le conflit entre Erik, Valdemar et Birger.

---

<sup>419</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>420</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>421</sup> Dominique Barthélémy Dominique, « La vengeance, le jugement et le compromis. » in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 31<sup>e</sup> congrès, Angers, 2000, pp. 11-20.

<sup>422</sup> *Ibid.*.

Cet épisode du duel est aussi symptomatique de la façon dont est perçue la société païenne (lire musulmane) par le traducteur et plus généralement par l'Occident du XIV<sup>ème</sup> siècle : une société à la fois très proche et très éloignée de l'occident chrétien. La scène du duel (et celle du procès qui la précède) montre des élites païennes qui ne se différencient pratiquement en rien des pratiques de leurs ennemis chrétiens : valeurs chevaleresques et système judiciaire sont tout à fait comparables à ce qu'on peut trouver décrit dans les chroniques et romans chrétiens. Signe que la représentation du païen change à travers le temps et avec les contacts, pacifiques ou non, entre Orient et Occident. Que le roi de Babylone soit païen ne change pas grand-chose à sa conduite dans son conflit avec Flores : il semble lié par les mêmes considérations d'honneur et de justice que ses confrères chrétiens. Et quand ses conseillers lui proposent des châtiments plus féroces les uns que les autres (l'un d'entre eux va jusqu'à proposer d'enterrer vivante Blanzeflor)<sup>423</sup>, il a l'intelligence d'écouter plutôt le « jarl » Gripun et les partisans de la modération qui lui conseillent d'accorder un procès équitable aux accusés. Exactement, nous l'avons déjà souligné abondamment, comme se conduirait (ou est supposé se conduire en tout cas) un seigneur du Moyen Âge chrétien. Le noble païen, à part sa religion, est un noble comme les autres et est donc soumis aux mêmes impératifs sociétaux que l'aristocratie suédoise chrétienne.

### ***Flores och Blanzeflor* : un renversement de l'ordre social ?**

Au premier abord, les personnages de *Flores och Blanzeflor* semblent se dresser contre l'ordre établi : Flores se rebelle contre l'autorité de ses parents, refuse d'accepter le mariage qui avait été prévu pour lui avec une princesse païenne en préférant de Blanzeflor, puis en partant à la recherche de celle-ci contre la volonté de son père. Pire peut-être, il se dresse contre le roi de Babylone en pénétrant dans la tour interdite et en lui reprenant celle que celui-ci comptait bien épouser. Il finira par renier la religion de ses ancêtres en se convertissant au christianisme, rattachant ainsi le royaume d'Apolis au monde chrétien. Blanzeflor n'est pas en reste : au fil du roman, elle s'élève du rang de simple fille d'esclave au statut de reine, elle trahit la confiance du roi de Babylone et force pratiquement Flores à se convertir en le sommant de choisir entre elle et sa foi. Et que dire des hommes du roi de Babylone, le gardien de la porte, le passeur et Darias qui trahissent le roi de Babylone pour aider Flores, et qui seront finalement récompensés ? L'intrigue semble reposer sur le renversement d'un ordre social inique qui est destiné à être abattu par des héros que la providence divine a choisi pour ce dessein. Cependant, les événements cités ci-dessus ne conduisent pas à un renversement de l'ordre social, mais plutôt à son renforcement. Loin de s'opposer radicalement à la société stratifiée dans laquelle ils vivent, les personnages de *Flores och Blanzeflor* jouent au contraire des codes de cette société pour mieux parvenir à leurs fins, sans

---

<sup>423</sup> *Flores och Blanzeflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 1809.

remettre en cause ni ses valeurs ni ses élites déjà en place. Même les passages qui semblent les plus transgressifs, par exemple Flores et Blanzefflor découverts nus dans les bras l'un de l'autre par le roi de Babylone, peuvent être lus dans cette optique de valorisation des mécanismes de gestion des conflits dans les limites des codes de cette société. Certes, nos deux héros commettent bien une transgression en ayant des relations hors mariage, qui plus est alors que le roi de Babylone se destine à épouser Blanzefflor. Mais le jeune homme a bien lui aussi une revendication forte sur la jeune fille, du fait de la façon dont elle lui a été enlevée. Plutôt que d'aller à l'affrontement direct une fois qu'il est découvert, Flores préfère donc s'en remettre aux mécanismes de résolution des conflits, confiant dans son bon droit. Le roi de Babylone ne peut alors que se plier aux usages. Cet enchaînement « conflit -> réconciliation -> alliance » se retrouve systématiquement dans les trois épisodes analysés plus haut, qui constituent trois points clefs de l'intrigue.

L'épisode de la vente de Blanzefflor et du départ de Flores à sa poursuite est le premier exemple de ce cycle dans le roman. Le conflit survient lorsque le roi Fenix cherche à se débarrasser de l'encombrante Blanzefflor contre la volonté de son fils. Plutôt que de se confronter à celui-ci directement à propos de l'amour que son fils porte à la jeune chrétienne, le père de Flores a recours à des moyens détournés, échafaudant un plan pour l'éloigner pendant qu'il vend Blanzefflor à des marchands de passage. Mais sa tromperie entraîne des conséquences dramatiques pour lui, sa reine et même son royaume puisque le départ de son fils, provoqué par sa tentative de lui faire oublier celle qu'il aime, provoque sa perte, comme nous l'avons vu plus haut, mais aussi la conversion au christianisme du royaume jusqu'alors païen d'Apolis. Flores se comporte au contraire parfaitement en phase avec les codes idéaux de la résolution des conflits par rapport à son père : plutôt que d'entrer en conflit ouvert avec lui, il va chercher à apaiser le conflit, en restant ferme dans ses requêtes mais en ne remettant pas en cause l'autorité royale :

*« Donnez-moi de suite la permission*

*De chercher Blanzefflor, ma chère amie ! »*

*Alors le roi pensa que cela n'était pas bon,*

*Qu'il ne l'ait pas fait tuer*

*Il blâmait amèrement le conseil de la reine,*

*Elle avait été dans cette affaire trop impatiente.*

*« Mon fils, ne fais pas notre malheur,*

*Ta mère et moi seront tellement blessés*

*Que tu te sépares de nous !*

*Nous pourrions partir trop vite du fait de notre chagrin. »*

*« Mon cher père, ne parlez pas de malheur !*

*Si je peux me séparer de vous et partir d'ici rapidement et sans retard,*

*Vraiment, si je pars d'ici vite et sans retard*

*Alors je reviendrai ici d'autant plus vite. »<sup>424</sup>*

Convaincu par l'argument de son fils, le roi Fenix va accéder à sa demande, et même aller plus loin que nécessaire :

*« Puisque tu veux si vivement partir,*

*Tu dois être prêt à toutes les éventualités,*

*De l'argent et de l'or, et tout ce qu'il y a avec,*

*Reçois-le de moi, autant que tu veux ! »<sup>425</sup>*

Flores montre ici un talent qu'il mettra en œuvre durant tout le roman : l'art de la conciliation. Plutôt que de résoudre les conflits par l'opposition frontale et/ou la violence physique, Flores réussit non seulement à désamorcer les conflits potentiels auxquels il est confronté, mais aussi à s'assurer l'amitié et les services de ceux qui s'opposaient quelques lignes plus haut à ses projets. Contrairement aux personnages principaux de *Herr Ivan* ou *Hertig Fredrik av Normandi*, qui ont tendance à régler leurs conflits par les armes, Flores se comporte dès son plus jeune âge en souverain juste plutôt qu'en simple chevalier. C'est que, malgré son jeune âge, Flores est prédestiné à devenir roi. Ceux qui l'hébergent ne s'y trompent d'ailleurs pas et percent facilement à jour son déguisement de marchand. Le bon roi

---

<sup>424</sup> *Ibid.*, v. 493-506.

<sup>425</sup> *Ibid.*, v. 507-510.

l'est jusque dans sa chair, comme une justification du concept de monarchie héréditaire qui s'impose petit à petit en Norvège au début du XIV<sup>ème</sup> siècle.

La relation qui se forme entre le roi de Babylone et Flores est un autre exemple de réconciliation réussie entre aristocrates. Leur relation part pourtant sur la plus mauvaise des bases : Blanzeflor se dresse entre les deux hommes, qui en sont tous les deux amoureux. Bien sûr, le roi de Babylone dispose d'autres jeunes filles dans sa tour, mais notre héroïne tient une place particulière dans son cœur, comme l'explique Darias à Flores :

*Dans un mois exactement il se passera*

*Que tous les seigneurs viendront ici ;*

*Il prendra alors certainement*

*Blanzeflor pour femme.*

*C'est la plus aimable de celles qui se trouvent ici*

*Pour cela il l'aime plus que toutes les autres ;*

*Il a pour elle tant de désir,*

*Qu'il pense que le jour*

*Où il pourra se séparer d'elle, pourrait ne pas venir,*

*Et il fait en sorte de toute sa volonté que cela arrive. »<sup>426</sup>*

Le roi le dira lui-même plus tard à ses barons, durant le procès de Flores et de Blanzeflor :

*Je l'ai fait cacher*

*Dans une tour que j'ai ici,*

*Où quarante jeunes filles se trouvent,*

*Les plus belles qu'on puisse trouver.*

---

<sup>426</sup> *Ibid.*, v. 1199-1213.

*J'ai demandé à toutes celles qui s'y trouvaient*

*Qu'elles soient à son service ;*

*Je l'aimais particulièrement*

*Plus que toutes les autres qui se trouvaient à l'intérieur,*

*Car elle était la plus belle, que j'ai pu voir.*

*Elle était de noble famille, comme je vous l'ai dit [...] <sup>427</sup>*

Quant à Flores, l'amour qu'il porte à Blanzeflor n'est plus à prouver : il a défié l'autorité de ses parents, risqué la mort pour la retrouver dans la tour, et, dès qu'il retrouve son aimée, oublie complètement toute prudence au point d'être surpris par le roi alors qu'il repose avec Blanzeflor. Pire encore, le jeune homme défie ouvertement l'autorité du souverain en tentant de lui reprendre Blanzeflor et en se jouant de ses gardes. Mais malgré sa victoire lors du duel judiciaire, Flores ne tente pas de contester plus avant l'autorité de son ancien adversaire. Au contraire, le roi va dorénavant considérer le jeune homme comme un égal et le traiter comme tel : Flores a fait ses preuves en tant qu'homme de valeur en tuant son adversaire. Il s'est réalisé en tant qu'homme complet aux yeux du sultan après avoir finalement démontré sa valeur au combat. Il est donc devenu digne des honneurs du roi, qui ne peut que vouloir s'attirer l'amitié d'un homme aussi vaillant. Ainsi, loin d'être une rébellion contre l'autorité que représente le roi, les transgressions de Flores viennent plutôt du fait qu'il n'avait pas encore été coopté en tant qu'égal de cette société chevaleresque, faute d'avoir fait ses preuves. Le roi de Babylone n'est d'ailleurs pas présenté comme ayant un comportement inique, malgré son statut de païen, mais ressemble au contraire tout à fait au modèle de royauté promu dans *Flores och Blanzeflor*: un *rex iustus*<sup>428</sup> dont la fonction est de dire la justice et de calmer les tensions internes qui surviendraient au sein de la société aristocratique. Encore une fois, Flores et le sultan sont donnés en exemple : le premier montre comment s'opposer à l'autorité tout en restant dans les limites acceptées par son milieu<sup>429</sup>, le

---

<sup>427</sup> *Ibid.*, v. 1719-1728.

<sup>428</sup> Sur la notion de *Rex Iustus* en Suède, voir la thèse de Corinne Péneau, « Le roi élu : les pouvoirs politiques et leurs représentations en Suède du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. », thèse de doctorat non publiée, Université Paris IV Sorbonne, 2003.

<sup>429</sup> La seule transgression qui se termine en désastre pour Flores est le moment où il s'oublie dans les bras de Blanzeflor, permettant à un homme du roi de découvrir sa présence dans la tour. C'est aussi l'un des seuls moments où Flores va sortir des limites imposées par la société aristocratique.



second en montrant comment un souverain doit se conduire aussi bien envers ses barons qu'envers un hôte, aussi encombrant soit-il, afin d'apaiser les possibles querelles.

## Conclusion du chapitre

Aussi bien les conséquences de l'enlèvement de Blanzefflor que l'épisode du gardien de la tour ou celui du duel sont des illustrations du système de valeurs chevaleresques qui traverse *Flores och Blanzefflor* : attachement au serment, liens d'allégeances complexes et constamment renégociés entre personnes, valorisation de qualités telle que la fidélité à sa parole, capacité à s'assurer le soutien d'alliés aussi bien grâce à la ruse qu'à sa générosité ou même sa noblesse naturelle<sup>430</sup>, talent tactique (avec sa victoire aux échecs) et prouesse guerrière (avec sa victoire sur l'homme du roi de Babylone). Loin de se contenter d'être un conte moral sur la victoire du christianisme sur les païens, *Flores och Blanzefflor* s'inscrit dans la lignée des autres *Eufemiavisorna*, eux aussi emprunts de culture chevaleresque. Ce n'est pas une simple importation d'un phénomène continental vers la Scandinavie, car ces thèmes résonnaient sans doute avec ceux du public choisi pour cette traduction : la noblesse suédoise, qui traverse alors un moment de conflit interne. Ces épisodes ont donc, entre autres, une valeur didactique pour ce public, qui peut y trouver des exemples de comportement chevaleresque, tant sur des questions de mariage, d'alliance ou de justice, des thèmes tout à fait d'actualité pour l'aristocratie scandinave, qu'elle soit norvégienne, suédoise ou danoise. Cependant, *Flores och Blanzefflor* présente une originalité par rapport à *Herr Ivan* et *Hertig Fredrik av Normandi* : l'action du roman se déroule presque exclusivement en terre païenne et son principal protagoniste est un païen jusqu'aux toutes dernières pages du roman. Il faudra donc se pencher sur la façon dont le traducteur joue de cette identité païenne pour développer son message qui reste résolument ancré dans les valeurs de l'Occident chrétien.

---

<sup>430</sup> Darias voit immédiatement, quand il reçoit Flores pour la première fois, que c'est un homme noble : il enjoint à sa femme de traiter avec égard le jeune homme.

## *Flores och Blanzeflor* et L'Autre

*Flores och Blanzeflor* demeure une œuvre à part, même au sein des romans idylliques, qui mettent la plupart du temps en scène une jeune femme païenne qui tombe amoureuse d'un jeune chrétien et adoptent un ton en général plus léger que celui des romans courtois<sup>431</sup>. La situation est ici inversée, avec un jeune homme païen qui va tout faire pour rejoindre son amante chrétienne et un discours qui se rapproche plus d'un certain didactisme, voire d'une volonté d'édification. Mais *Flores och Blanzeflor* se situe aussi un peu à part par rapport au reste des *Eufemiavisorna* par le lieu de son action et ses protagonistes : là où *Herr Ivan* et *Hertig Fredrik av Normandi* se déroulent tous les deux aux marges du monde chrétien, symbolisées par la forêt qui est conquise par le chevalier courtois, sans pour autant s'inscrire dans des références géographiques réelles, *Flores och Blanzeflor* semble bien se dérouler dans notre monde, avec de multiples références à des villes bien réelles, et cela dès les premières pages de l'œuvre. La mère de Blanzeflor est ainsi capturée sur le chemin du pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle, Blanzeflor est vendue au roi de Babylone, Flores séjourne à Bagdad lors de son périple et finit son voyage avec Blanzeflor à Paris tout en passant par Venise. Mais la spécificité de *Flores och Blanzeflor* tient aussi au fait que pratiquement toute l'action se déroule en terre païenne avec des personnages qui sont, à l'exception notable de Blanzeflor et de sa parentèle, païens. L'œuvre ne met donc pas en scène des chrétiens idéalisés comme les chevaliers de *Herr Ivan* mais bien l'Autre, un Autre aussi bien incarné par les hommes que par la géographie. Le concept d'Autre a été particulièrement utilisé dans le contexte des études postcoloniales pour examiner le rapport colonisateur/colonisé et les représentations formées par le premier pour justifier sa domination sur le second. Si le contexte dominant/dominé des colonies européennes des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles peut difficilement s'appliquer à l'époque médiévale, et surtout au XIV<sup>ème</sup> siècle, époque où le monde chrétien est en difficulté par rapport au monde musulman qui continue ses conquêtes tout en ayant réussi à éliminer les derniers royaumes latins d'Orient à la toute fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, nous pouvons tout à fait discerner dans les représentations du musulman et du monde musulman qui se développent à l'époque une tentative de définir et de circonscrire l'Autre dans un espace coupé de la chrétienté, ce qui permet en retour de rendre cet Autre moins menaçant pour cette dernière. Après tout, Edward Saïd lui-même fait remonter les sources de l'Orientalisme à Dante<sup>432</sup>, entre autres, pour mieux déconstruire

---

<sup>431</sup> Jean-Jacques Vincensini et Claudio Galderisi (éds.), *Le récit idyllique : Aux sources du roman moderne*, Editions Classiques Garnier, Paris, 2009.

<sup>432</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 2005 (1978), pp. 85-90.

le regard que l'Occident a pu porter et porte encore sur ses anciennes colonies, regard qui fut élevé au rang de science avec l'Orientalisme universitaire des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles.

Nous ne pouvons certes appliquer simplement les complexes relations entre colonisateur et colonisé à l'étude de *Flores och Blanzeflor* ou de son contexte historique, à moins de nous résoudre à un anachronisme qui n'a pas lieu d'être. Le monde de *Flores och Blanzeflor* n'est pas un espace colonisé : aucune puissance extérieure ne cherche à exercer une domination sur les contrées que traverse Flores et les rapports de domination évoqués dans l'œuvre sont le fait de la logique interne des sociétés présentées. De la même façon, la Suède de 1312 est certes le théâtre d'un conflit interne intermittent qui handicape le royaume par rapport à ses puissants voisins norvégiens et danois. Mais si Erik Menved et Håkon V sont actifs pour influencer la politique intérieure suédoise, chacun cherchant à s'allier avec l'un des deux camps suédois, dire que la Suède est colonisée ou qu'elle risquerait de l'être par ses voisins serait à la fois un anachronisme et une exagération. Les souverains danois et norvégiens ne cherchent à aucun moment à compromettre l'intégrité territoriale du royaume de Suède, et les seuls changements de frontières qui intervinrent durant le conflit furent le fait d'Erik et Valdemar qui cherchèrent à établir des États indépendants sur le territoire de leurs duchés. Cependant, il est indéniable que *Flores och Blanzeflor* utilise largement les représentations de l'Orient qui se sont formées en Occident à la suite des contacts (belliqueux ou non) de la chrétienté avec le monde musulman : ainsi, si le traducteur mentionne plusieurs lieux géographiques réels du Proche-Orient (Bagdad, Babylone), il ne semble pas se soucier d'une quelconque vraisemblance dans ses descriptions. Bagdad est par exemple décrite comme « *si haute au-dessus de l'eau/ que l'on pouvait à partir d'elle voir/ de nombreux miles sur la mer/ comment les navires se déplaçaient* »<sup>433</sup> alors que la ville est loin de toute côte. La société païenne, de la même façon, semble souvent simplement calquée sur la société chrétienne médiévale, avec quelques ajustements pour donner un cachet exotique aux descriptions. En résumé, *Flores och Blanzeflor* ne se déroule pas en Orient, mais dans un espace modelé par les représentations du traducteur et de son contexte culturel sur l'Orient. De la même façon la Suède, même si elle n'est pas colonisée par ses voisins, est dans une situation qui mérite d'être problématisée. Les *Eufemiavisorna*, commanditées par la reine Eufemia de Norvège, sont en effet les premiers textes littéraires produits en ancien suédois. Si la Suède connaît ensuite une production littéraire locale grâce à des centres de production de manuscrits comme Vadstena, il faut s'interroger sur l'influence culturelle aussi bien de la cour de Norvège que, plus généralement, de l'Europe continentale sur le pays, une influence qu'on pourrait qualifier, pour reprendre les mots de Sif

---

<sup>433</sup> *Flores och Blanzeflor*, édité par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 685-688.

Rickhardsdóttir quand elle aborde la question du point de vue anglo-saxon, « d'hégémonie culturelle »<sup>434</sup>. Nous ne sommes pas en présence d'une colonisation physique, qui impliquerait la présence (désirée ou non) de troupes et colons norvégiens sur le territoire suédois, mais il faudra se pencher sur la manière dont les *Eufemiavisorna* représentent un véhicule pour les idées et représentations en vigueur à la cour de Norvège et plus généralement dans l'Occident chrétien.

## L'Autre et la tradition littéraire médiévale

*Flores och Blanzeflor*, loin d'être une exception, s'intègre au contraire dans un ensemble de textes qui se développe durant tout le Moyen Âge, à mesure que l'Occident chrétien voit croître les conquêtes musulmanes, y compris en Europe continentale. Alors que la Chrétienté se voit menacée dans ses frontières, les auteurs médiévaux développent tout un ensemble de représentations de l'Autre païen, qui va évoluer selon les aires culturelles et les époques. Ces représentations ne vont pas s'arrêter à la littérature : dès le XII<sup>ème</sup> siècle (certes, 50 ans après le début de la première croisade), Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, traduit le Coran en latin<sup>435</sup> et entreprend un effort de dénonciation de la doctrine musulmane, qu'il perçoit comme une déviation du christianisme attribuée au « faux prophète » Mahomet. Même diagnostic pour Raymond Lulle, écrivain mystique majorquin du XIII<sup>ème</sup> siècle, qui mène dans son œuvre une récusation de la doctrine musulmane tout en élaborant un projet de reconquête de la Terre Sainte basée sur la conversion des musulmans plutôt que sur les conquêtes militaires. Ayant une expérience de première main des musulmans en tant que sujet du royaume de Majorque, il loue la « sagesse » et la « fidélité » des musulmans tout en se lamentant sur leurs errements religieux et vante le style dans lequel est écrit le Coran tout en signalant ce qu'il considère comme des erreurs de doctrines<sup>436</sup>. Bien sûr les discours présentant le musulman et/ou Mahomet en les déshumanisant existent aussi chez les auteurs chrétiens : la première vie de Mahomet rédigée en français, l'*Otia de Machomete* par Gautier de Compiègne<sup>437</sup>, qui fut reprise par Alexandre du Pont quelques années plus tard dans son *Roman de Mahomet* présente le prophète comme un imposteur, un tricheur qui aurait entraîné les musulmans sur le chemin de l'hérésie. Ce point de vue est partagé par

---

<sup>434</sup> Sif Rickhardsdóttir, *Medieval Translations and Cultural Discourse*, D.S Brewer, Cambridge, 2012

<sup>435</sup> *Lex Mahomet Pseudoprophete*, édition moderne dans *Le Coran en Latin*, éd. par Théodore Bibliander et GRAC (UMR 5037), 2010, URL: <http://sites.univ-lyon2.fr/lesmondeshumanistes/2010/09/14/le-coran-en-latin-de-theodore-bibliander-2/>.

<sup>436</sup> Óscar de la Cruz Palma, « Raymundus Lullus contra Sarracenos: el islam en la obra (latina) de Ramon Llullus » in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, N°28, 2005, pp. 253-266.

<sup>437</sup> Alexandre du Pont, *Le roman de Mahomet avec le texte des Otia de Machomete de Gautier de Compiègne*, édité par Yvan G. Lepage et R.B.C Huygens, Klincksieck, Paris, 1977.

certains penseurs scandinaves, notamment l’auteur du *Discours contre les évêques*, qui décrit au début du XIII<sup>ème</sup> siècle les origines de Mahomet dans son texte :

*En þó at vér hafim þessa talda eru margir ónefndir, þeir sem þá váru villumenn ok mikill stóðskaði af þeira villu. En svá var einn verstr er mestr stóð skaði af er Nicholas advena var kallaðr er var lærisveinn Dróttins sjálfs ok síðan var byskup á Serklandi ok er nú kallaðr Mahomet, ok stendr sú villa hátt er hann boðaði í sínum byskupsdómi at nálíga annarr helfningr heims trúir á hann, ok kalla han guð vera.<sup>438</sup>*

Mahomet serait donc un ancien évêque chrétien, qui aurait versé dans l’hérésie et aurait entraîné avec lui « la moitié du monde », une théorie qui aurait tout à fait sa place sous la plume d’un auteur chrétien espagnol cherchant à justifier la *Reconquista*.

Mais ce n’est pas la seule façon dont les auteurs médiévaux vont déshumaniser l’Autre musulman : les récits de croisades comportent aussi leurs lots d’atrocités, notamment des actes de cannibalisme comme c’est le cas lors de la première croisade, après le siège de la ville de Ma’arra an-Numan, où les croisés assiégeants sont décrits dévorant les corps de leurs ennemis abattus. Les chroniques sur l’événement condamnent certes ces actes, mais tout en cherchant à excuser ou à minimiser les actions des croisés<sup>439</sup>. Ces épisodes trouvent un écho littéraire, notamment dans *Richard Coeur de Lyon*, un roman en moyen anglais composé vers 1300, qui détaille la vie romancée de Richard Cœur de Lion<sup>440</sup>. Alors que le roi tombe malade devant Acre, ses hommes lui servent un Sarrasin rôti à son insu, sous prétexte que leurs ennemis auraient le goût du porc. Richard, revigoré par son macabre repas, demande à voir la tête du porc qu’il vient de déguster. On lui apporte alors la tête du Sarrasin. Loin d’être dégoûté par ce qu’il voit, Richard continue de manger goulûment la viande qu’on lui sert, allant jusqu’à déclarer que :

---

<sup>438</sup> “*Outre ceux que nous avons énumérés, il en est beaucoup d’autres que nous n’avons pas nommés, qui furent hérétiques et causèrent de grands dommages en raison de leur erreur. Mais le pire de tous, celui qui causa le plus grand dommage, s’appelait Nicholas Advena. Il fut un des disciples du Seigneur lui-même avant de devenir ensuite évêque au pays des Sarrasins. On l’appelle maintenant Mahomet. L’hérésie qu’il prêchait dans son diocèse s’est à ce point étendue que presque la moitié du monde croit en lui et prétend qu’il est Dieu.* » dans *Le Discours contre les évêques. Politique et controverse en Norvège vers 1200*, éd. par David Brégaïnt, Stéphane Coviaux, Jan Ragnar Hagland, Publications de la Sorbonne, Paris, 2013, p. 96.

<sup>439</sup> Geraldine Heng, “Cannibalism, the First Crusade and the Genesis of Medieval Romance” in : *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, Vol.10, 2011, pp. 98-174.

<sup>440</sup> John Finlayson, “Richard, Coeur de Lyon: Romance, History or Something in Between?” in : *Studies in Philology*, vol. 87, n°2, 1990, pp. 156-180.

"Schole we never dye for defawte,

Whyl we may, in any assawte

Slee Sarezynes, the flesch mow take,

And sethen, and roste hem, and doo hem bake..."<sup>441</sup>

Le Sarrasin n'est donc pas seulement un hérétique, il est aussi rabaissé au rang d'animal bon à la consommation par les chrétiens quand ceux-ci sont en manque de nourriture. La comparaison entre le païen et l'animal est d'ailleurs un *topos* assez courant. Ainsi Sergio la Porta, lorsqu'il analyse les « injures déshumanisantes » envers les turcs seljuk dans les œuvres historiographiques de Aristakes Lastivertc'i et Matt'eos Urhayec'i, deux auteurs arméniens des XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles, révèle que les insultes les plus nombreuses sont celles qui comparent les Turcs à des animaux sauvages ou des bêtes fantastiques (et bien entendu féroces)<sup>442</sup>.

Ces représentations des Sarrasins contrastent avec celles, bien plus clémentes, qui se développent en parallèle dans d'autres œuvres de la même époque, notamment certains récits chevaleresques. Après la mort de Saladin va s'établir toute une légende littéraire autour du personnage, qui devient ainsi l'exemple du bon Sarrasin qui, même s'il persiste dans son erreur, est un adversaire honorable et vaillant : on le dit volontiers courtois et même pour certains, converti au christianisme<sup>443</sup>. Catalina Girbea a consacré tout un ouvrage à ces figures de bons Sarrasins, tour à tour doubles des chrétiens, adversaires à respecter et à associer à l'idéal chevaleresque, éthique qui réunit les hommes dans une morale universelle qui permet de dépasser la barrière des langues et des croyances, mais sert aussi, voire surtout, à convertir<sup>444</sup>. Les romans idylliques, dont *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, mettent aussi en scène des figures païennes positives, à qui il ne manque que la foi chrétienne pour devenir de

---

<sup>441</sup> Richard Coer de Lyon, in Henry William Weber (éd.), *Metrical romances of the thirteenth, fourteenth and fifteenth centuries: published from ancient manuscripts*, vol. 2, A. Constable, Edinburgh, 1810, pp. 1-147, v. 3195-3198[*Nous ne mourrons jamais de faim/tant que nous pourrons d'abord, dans un quelconque assaut/tuer les Sarrasins, prendre leur chair/la bouillir, la rôtir et la cuire au four...* (traduction personnelle)].

<sup>442</sup> Sergio La Porta "Conflicted Coexistence: Christian-Muslim Interaction and its Representation in Medieval Armenia" in : Jerold C. Frakes (éd.), *Contextualizing the Muslim Other in Medieval Christian discourse*, Pallgrave MacMillan, New York, 2011, pp. 103-124, p. 107.

<sup>443</sup> Henri Bresc, art. « Saladin » in : Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, *Dictionnaire du Moyen âge*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

<sup>444</sup> Catalina Girbea, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Classique Garnier, Paris, 2014.

parfaits défenseurs de la chrétienté. Ce *topos* littéraire se retrouve d'ailleurs dans les sagas des Islandais du XIII<sup>ème</sup> siècle, avec des figures de païens valeureux et justes, qui finissent parfois par se convertir, comme Egill Skalla-Grímsson, qui malgré ses nombreuses prouesses guerrières peu compatibles avec une vie très chrétienne recevra la *prima signato* et sera enterré en terre chrétienne<sup>445</sup>. Peu de gloire en effet à retirer en combattant un ennemi qui ne serait pas un adversaire à sa hauteur, fût-il un ennemi juré de la chrétienté. Les chevaliers revenus des croisades, qui sont demandeurs de romans racontant leurs prouesses, quand ils n'en sont pas eux-mêmes les auteurs<sup>446</sup>, cherchent ainsi à asseoir leur prestige et à tirer profit de leur aventure en Terre Sainte. Mais présenter le Sarrasin comme un être humain, qui ne serait séparé du chrétien que par sa foi, est aussi une façon de se rassurer face à un Orient qui semble pour l'instant plus puissant que la chrétienté. Comme le décrit John Tolan, l'Occident chrétien rêve encore de convertir un ennemi puissant, qui pourra le sauver de la menace païenne, comme la conversion des Francs avait sauvé la chrétienté après la chute de Rome<sup>447</sup>. Qu'elles soient positives ou négatives, ces représentations du Sarrasin assument le même rôle : rassurer la chrétienté sur sa victoire finale. Se construire un ennemi « sur mesure », à travers romans, chroniques et études, permet de se rassurer sur l'issue du conflit en cours alors que les croisades se sont terminées par un échec. Nommer, décrire l'Autre, c'est le restreindre dans un espace étranger mais connu, comme l'observe Christopher Taylor dans son article sur la Lettre au Prêtre Jean<sup>448</sup>.

Les premiers contacts du monde scandinave avec l'Orient remontent cependant à une période bien avant l'arrivée du christianisme et des croisades: l'époque Viking a été l'occasion pour les Varègues de s'aventurer vers Constantinople et au-delà, mais aussi pour les Vikings de la route de l'Ouest de conduire des raids vers les principautés musulmanes de la péninsule ibérique dès 844, provoquant chez les auteurs musulmans la même terreur qu'on peut trouver dans les textes chrétiens relatant les expéditions des Vikings<sup>449</sup>. Le poète arabe Al-Ghazal, envoyé par la cour des Omeyyades de Cordoue

---

<sup>445</sup> Au sujet de la conversion du guerrier païen dans les sagas islandaises, voir l'article de Torfi H. Tulinius, « La conversion du Viking : l'image du guerrier païen dans les sagas islandaises » in : Régis Boyer, *Les Vikings, premier Européens VII<sup>ème</sup>-XI<sup>ème</sup> siècle*, Autrement, Paris, 2005, pp. 233-251.

<sup>446</sup> Martin Aurel, *Le chevalier lettré*, Fayard, Paris, 2011, p.164 et suiv..

<sup>447</sup> John Tolan, « Le baptême du roi « païen » dans les épopées de la Croisade » in *Revue de l'histoire des religions*, vol. 217 n°4, 2000, pp. 707-731.

<sup>448</sup> Christopher Taylor "Prester John, Christian Enclosure, and the Spatial Transmission of Islamic Alterity in the Twelfth-Century West" in Jerold C. Frakes (éd.), *Contextualizing the Muslim Other in Medieval Christian discourse*, Pallgrave MacMillan, New York, 2011, pp. 39-64.

<sup>449</sup> Un important travail d'édition de sources arabes sur les contacts entre Scandinaves et monde musulman a été réalisé à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle par Alexander Seippel, philologue et folkloriste norvégien. Son ouvrage *Rerum Normannicarum Fontes Arabici*, (Brøgger, Oslo, 1896) a fait l'objet d'une traduction en anglais dans une thèse de l'Université du Wisconsin, voir Samarraï, Alauddin

en tant que diplomate à la cour d'un roi Viking qui n'est pas nommé, serait le premier à avoir fourni un portrait détaillé des mœurs des Vikings dès le IX<sup>ème</sup> siècle, même si certains chercheurs ont émis des doutes sur l'authenticité du récit, qui nous est seulement connu par l'intermédiaire d'un poète de Valence du XIII<sup>ème</sup> siècle, Ibn Dihya<sup>450</sup>. Si les « majus », comme les désignent les sources arabes, ne nous ont pas laissés de témoignages écrits de leur contact avec le monde musulman, sinon une pierre runique à la mémoire d'hommes morts en « Serkland »<sup>451</sup>, le matériel archéologique abonde. On a notamment retrouvé de grandes quantités de pièces avec des inscriptions en kufi, la plus ancienne forme calligraphique de l'arabe dans les chantiers de fouilles scandinaves<sup>452</sup>. Les contacts entre Scandinaves et monde musulman s'appauvrissent avec la conversion des royaumes scandinaves au christianisme autour de l'an 1000 et l'ancrage culturel de la Scandinavie dans l'Occident chrétien. La Scandinavie, bien qu'elle soit éloignée des lignes de front entre musulmans et chrétiens, redécouvre par l'intermédiaire de son Église le monde musulman, cette fois présenté comme un ennemi menaçant l'existence même de la chrétienté. Les musulmans vont sous la plume de certains auteurs chrétiens s'intégrer dans un discours eschatologique où les Sarrasins et leur prophète Mahomet prennent le trait de figures sorties du récit de l'Apocalypse : les faux prophètes qui tentent de tromper les chrétiens, les hordes de Gog et Magog qui martyrisent la chrétienté<sup>453</sup>. Seuls diffèrent pour ces auteurs les moyens à mettre en œuvre pour triompher de ces païens : conversion ou annihilation militaire ?

On peut cependant légitimement se poser la question de la pénétration de ces représentations dans la Scandinavie médiévale. Contrairement à une tradition historiographique héritée du XIX<sup>ème</sup> siècle qui soulignait la position réservée des royaumes scandinaves face aux croisades, des recherches récentes<sup>454</sup>

---

Ismail, *Arabic sources on the Norse* English translation and notes based on the texts edited by Alexander Seippel in *Rerum Normannicarum Fontes Arabici*, 1959.

<sup>450</sup> Pour une discussion sur l'authenticité du récit, voir l'article de Sara M. Pons-Sanz : Sara M. Pons-Sanz, "Whom Did Al-Ghaza-l Meet ? An Exchange of Embassies Between the Arabs from Al-Andalus and the Vikings." in *Saga Book*, vol.28, 2004, pp. 5-28

<sup>451</sup> « Tóla lét reisa stein þenna at son sinn Harald, bróður Ingvars. Þeir fóru drengila fjarri at gulli ok austarla erni gáfu, dóu sunnarla á Serklandi. » (Tola a fait ériger cette pierre pour son fils Harald, frère d'Ingvar. Ils voyagèrent virilement, en recherche d'or, vers l'est, en donnant de la nourriture aux aigles. Ils sont morts au sud, en Särkland. ) Traduction personnelle. Voir la référence Sö 179 (<http://kulturarvsdata.se/raa/fmi/html/10034300330001>) pour une description complète de cette pierre runique

<sup>452</sup> Sara M. Pons-Sanz, "Whom Did Al-Ghaza-l Meet? An Exchange of Embassies Between the Arabs from Al-Andalus and the Vikings." in : *Saga Book*, vol.28, 2004, pp. 5-28, p. 16.

<sup>453</sup> John Victor Tolan, *Les Sarrasins : l'Islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003.

<sup>454</sup> Tuomas M. S. Lehtonen, Kurt Villads Jensen, Janne Malkki, Katja Ritari (éds.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Finnish Literature Society, Helsinki, 2005.



ont montré une grande implication de la Norvège, du Danemark et des Orcades dans les efforts pour reconquérir la Terre Sainte, et cela très tôt dans l'histoire des croisades, qui commencent en 1095 avec l'Appel de Clermont d'Urbain II, qui exhorte les chrétiens à laisser de côté leurs désaccords pour aller soulager les souffrances des chrétiens d'Orient. L'appel sera largement entendu, et cela jusqu'aux marges de la chrétienté, comme la Scandinavie. Le roi Sigurd Jorsalfare entreprend par exemple une croisade vers la Terre Sainte dès 1108 selon la chronique appelée *Ágrip*, et part pour Jérusalem avec « 60 bateaux [et] une importante et bonne escorte. »<sup>455</sup>. Arrivé à Jérusalem après un séjour dans les îles britanniques, il va obtenir, toujours selon ce document, un fragment de la sainte croix en échange de la promesse d'établir un archevêché dans son pays, fragment qui sera perdu lors de la destruction par des « païens » de l'église où elle était conservée. Le Jarl Ragnvald des Orcades est un autre exemple de ces nobles scandinaves qui partent en croisade et dont les exploits seront racontés dans une saga, l'*Orkneyinga saga* : après un passage à Narbonne où Ragnvald et sa suite reçoivent les honneurs très courtois de la princesse Ermengarde, ils se dirigent vers la Terre Sainte et y connaissent de nombreuses aventures, avant d'achever leur périple à Constantinople<sup>456</sup>. Le Danemark s'est aussi impliqué dans les premiers efforts de la chrétienté vers Jérusalem : Albert d'Aix, historien des croisades, auteur d'une *Chronicon Hierosolymitanum de bello sacro* écrite entre 1125 et 1150, raconte dans le livre III de son œuvre la fin tragique des croisés danois, menés par Svend Korsfarer, (qu'il appelle Suénon, « fils du roi des Suédois »<sup>457</sup>), fils de Svend II de Danemark, parti à la croisade dès 1097. Alors qu'il traverse la Turquie pour prêter main forte aux croisés qui assiègent Antioche, Svend est trahi par « d'indignes chrétiens, nés Grecs » et est pris dans une embuscade et massacré avec ses troupes ainsi que sa fiancée, Florine, fille du duc de Bourgogne, après, tout de même, que son glaive eut renversé « beaucoup de Turcs. »<sup>458</sup> Seuls les rois suédois, peut-être à cause des difficultés que rencontre le royaume à s'unir durant le XII<sup>ème</sup> siècle, ne participeront jamais à la conquête de la Terre Sainte, mais sont par contre impliqués dans l'effort de conversion de la Finlande et des pays baltes.

Si une partie de la noblesse scandinave participe activement à la première croisade en envoyant des troupes vers la Terre Sainte, la participation des royaumes scandinaves aux efforts de guerre chrétiens marque le pas après la première croisade. Leurs efforts en effet se concentrent principalement sur les

---

<sup>455</sup> Matthew James Driscoll, (éd.), *Ágrip af Nóregskonungasögum*, Viking Society for Northern Research, University College London, 2008, p. 72 et suiv..

<sup>456</sup> *Orkneyinga saga and Magnus saga*, éd. par Gudbrand Vigfusson, Londres, 1887, p.159 et suiv..

<sup>457</sup> Albert d'Aix. *Chronicon Hierosolymitanum de bello sacro: Histoire des faits et gestes dans les régions d'outre-mer, depuis l'année 1095 jusqu'à l'année 1120 de Jésus-Christ*, éd. François Guizot, J. Brière, Paris, p. 171.

<sup>458</sup> *Ibid.*.

païens de l'Est, avec la bénédiction de Rome : la croisade contre les Wendes, dont les participants reçoivent les mêmes Indulgences que ceux qui partent en Terre Sainte selon une bulle pontificale du 13 avril 1147, inclut des troupes danoises. Le voyage vers Jérusalem semble, en comparaison, peu attirant pour la noblesse scandinave : même si le Jarl Skule avait promis à Honorius III d'envoyer des troupes norvégiennes en Terre Sainte à l'été 1226<sup>459</sup>, Håkon IV revient sur la promesse de son ancien ennemi en 1241, prétextant des difficultés économiques, la grande distance entre la Norvège et la Terre Sainte et « d'autres difficultés »<sup>460</sup>. Grégoire IX, qui a succédé à Honorius III, lui accorde le droit de partir à la place en croisade contre ses voisins païens, c'est-à-dire les Baltes et Russes à l'est, aussi bien païens que chrétiens orthodoxes<sup>461</sup>. La Suède a elle aussi entrepris des expéditions contre les païens de l'Est, notamment dans le sud-ouest de la Carélie. Une expédition contre les « Russes », organisée en 1293 peu après l'accession au trône de Birger Magnusson, permet par exemple la construction de la forteresse de Viborg et la conquête provisoire par les chrétiens, deux ans plus tard, de Kexholm, une importante place commerciale sur la route entre le lac Ladoga, au nord, et le golfe de Finlande, qui permet de contrôler l'accès à la Neva.<sup>462</sup> Mais, comme la Norvège, elle ne s'est pas engagée dans les croisades vers la Terre Sainte. Certes, quelques Suédois ont pu entendre les appels des papes à protéger les chrétiens d'Orient, comme Nils Ubbeson qui dicte son testament en 1286 avant de partir en croisade<sup>463</sup>, mais aucun souverain suédois ne participe directement à une croisade vers le sud, préférant, toujours avec l'accord des papes, les expéditions vers les pays baltes et la Finlande. La Terre Sainte semble malgré tout présente dans les esprits scandinaves, qui n'échappent pas à cette grande obsession de la chrétienté médiévale. Et la papauté se fait fort de rappeler régulièrement le besoin de soutenir l'effort de guerre contre les « disciples de Babylone », selon l'expression du pape Clément V dans une bulle datée de 1308 visant à inciter le clergé suédois à solliciter des dons pour la croisade que prépare Philippe le Bel avec l'aide de l'Ordre de Saint-Jean<sup>464</sup>. Mais les propositions n'émanent pas seulement de Rome : ainsi Håkon Håkonsson se voit proposer une alliance par Louis IX en 1247 pour partir à la croisade par l'intermédiaire de Matthieu Paris<sup>465</sup>,

---

<sup>459</sup> *Regesta Norvegica*, n°547 vol.1, p. 180.

<sup>460</sup> *Ibid.*, n°715 vol.1 p. 223.

<sup>461</sup> *Ibid.*, n°719 vol.1 p. 224

<sup>462</sup> Cet épisode est détaillé dans l'*Erikskrönikan*, voir *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 143-144.

<sup>463</sup> SDHK n°1337.

<sup>464</sup> SDHK n°2252 « *alumnus babilonicus* ».

<sup>465</sup> *Regesta Norvegica* n° 805- 807, v.1 p. 246.

qui est accueilli dans un premier temps plutôt favorablement, avec une demande de laisser-passer<sup>466</sup> qui est accordée par le souverain français<sup>467</sup>. L'alliance échoua finalement, par la faute, selon Håkon Håkonsson, du caractère « incompatible » des guerriers norvégiens et français, qui, craignait le monarque norvégien, aurait pu entraîner des tensions entre les troupes chrétiennes<sup>468</sup>. Håkon Håkonsson sera encore une fois sollicité quelques années plus tard, à la suite du mariage de sa fille Kristina avec l'un des frères d'Alfonse de Castille. Le souverain espagnol sollicita le soutien des Norvégiens pour son effort de Reconquista. Cet épisode, évoqué dans une des versions de la saga d'Håkon Håkonsson<sup>469</sup>, s'achève sur un autre refus de la Norvège, mais illustre bien le statut relativement important dont jouit le pays dans les relations internationales à l'époque, notamment grâce à la réputation d'excellents marins des Norvégiens<sup>470</sup>.

Les historiens se sont souvent penchés sur les raisons qui pouvaient pousser les croisés à partir vers la Terre Sainte. L'historiographie de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle a voulu chercher des causes matérielles aux départs des nobles pour la Croisade : elles auraient été une occasion de trouver la richesse loin de son pays et pour les cadets sans espoir d'héritage, de se tailler une part des terres nouvellement conquises. Des recherches récentes remettent cependant en doute ces motivations : loin d'être un moyen facile de faire fortune, les croisades étaient une entreprise onéreuse pour celui qui voulait s'y engager. Même s'il disposait d'assurances de la part de la papauté que ses biens ne seraient pas touchés en son absence, le croisé devait malgré tout fournir son équipement et payer son voyage jusqu'en Terre Sainte. Arrivé là-bas, il s'engageait dans une campagne extrêmement violente, qui pouvait durer plusieurs années, et où les règles de la guerre féodale qui visaient à minimiser les pertes dans le rang des nobles ne s'appliquaient plus lors des combats contre les Sarrasins<sup>471</sup>. Le croisé qui revient de Terre Sainte est le plus souvent criblé de dettes sans avoir autre chose à montrer pour ses peines que ses cicatrices. Quant aux cadets qui seraient partis pour se trouver des terres faute

---

<sup>466</sup> Matthieu Paris, *Chronica Majora Vol IV*, éd. par Henry Richards Luard, Longman, Londres, 1872-1884, p. 651-652.

<sup>467</sup> *Diplomatarium Norvegicum* n°244, v.XIX p. 160-161.

<sup>468</sup> La réponse finale d'Håkon est citée par Mathieu Paris dans sa *Chroniqua Majora*, vol IV p. 651.

<sup>469</sup> Version présente dans la *Skálholtsbók yngsta*. Cet épisode, de même que les projets d'alliance d'Håkon et de Louis IX, est étudié plus avant dans le mémoire de master de Pål Berg Svenungsen, *Korstog og Kongemakt– Ideologi og Praksis*, Mémoire de Master non publié, Université de Bergen, 2010, p. 71 et suiv..

<sup>470</sup> Louis IX propose de confier la responsabilité de la flotte chrétienne à Håkon dans sa lettre d'alliance. *Regesta Norvegica* n° 805, v.1, p. 246.

<sup>471</sup> Dominique Barthélemy, *La chevalerie: de la Germanie antique à la France du XIIème siècle*, Perrin, Paris, 2012, p. 254 et suiv..

d'héritage, les croisades n'étaient certainement pas la seule alternative d'avancement dans l'échelle sociale pour les jeunes nobles loin dans l'ordre de succession. Ces difficultés matérielles pèsent d'autant plus pour l'aristocratie scandinave du fait de l'éloignement géographique de l'Orient : un long périple en bateau, avec les dangers et les dépenses que cela pouvait représenter à l'époque, attend les Scandinaves qui voudraient se rendre en Terre Sainte. Ces réserves ont poussé les études les plus récentes<sup>472</sup> à réhabiliter l'importance de l'idéologie dans les motivations des croisés. La foi, bien sûr, mais aussi l'angoisse provoquée par les victoires musulmanes et les souffrances des chrétiens d'Orient que la propagande papale diffuse auprès de la noblesse, la honte de rester passif dans un combat qui implique l'ensemble de la chrétienté vont contribuer à l'engouement de l'aristocratie européenne pour les croisades. Partir pour la Terre Sainte, c'est aussi l'occasion d'accroître sa réputation et son honneur, et s'élever ainsi dans une société où le capital social est déterminé en partie par les prouesses martiales et la bravoure face à l'adversité. La littérature aide à renforcer l'attrait des croisades, en dépeignant les splendeurs de l'Orient et la gloire de ceux qui s'y sont déjà aventurés, qu'ils soient personnages de fiction ou bien réels. Les œuvres littéraires mettant en scène l'Orient, même si elles prennent des libertés avec la réalité aident aussi à cartographier des lieux connus de leur audience par leur histoire biblique (Jérusalem, Babylone...), renforçant ainsi l'attraction qu'exercent les croisades sur leur audience, qui peut voir évoluer dans cet environnement mythique des héros appartenant à leur milieu social<sup>473</sup>. La mise en scène de lieux bibliques, dont les noms sont bien connus de l'audience mais dont l'aspect réel demeure un mystère est l'occasion pour les auteurs d'ancrer leurs intrigues dans une réalité qui peut se contenter d'un simple nom, sans autre souci de réalisme, pour évoquer un ensemble de représentations qui fait la part belle à un Orient (ou même à un Paris dans le cas de *Flores och Blanzeflor*) forcément exotique. La littérature de chevalerie est aussi une littérature d'évasion pour la noblesse, aussi bien dans le comportement des personnages que dans leur espace géographique.

Les croisades et l'Orient musulman vont aussi faire leur apparition dans la littérature scandinave, notamment grâce à l'effort de traduction d'Håkon Håkonsson de romans européens propageant une idéologie courtoise chrétienne. Certaines sagas royales avaient déjà abordé les voyages des nobles scandinaves vers Jérusalem : nous avons cité l'*Orkneyinga saga* et le Jarl Ragnvald, qui mêle croisade et univers courtois. L'épisode du séjour à Narbonne est en effet l'occasion pour l'auteur de décrire les relations entre Ragnvald et la fille de son hôte, la belle Ermengarde, dont il tombe amoureux. L'auteur

---

<sup>472</sup> Tuomas M. S. Lehtonen, Kurt Villads Jensen, Janne Malkki, Katja Ritari (éds.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Finnish Literature Society, Helsinki, 2005, p. 37-51.

<sup>473</sup> Robert Rouse, « Walking between the lines: Romance as Itinerary/Map » in : Rhiannon Purdie et Michael Cichon, *Medieval Romance, Medieval Contexts*, Brewer, Cambridge, 2011.

décrit avec emphase les « honneurs » que reçoivent les personnages pour leur conduite courtoise lors de leur séjour en France : Ermengarde accroît son honneur en recevant des hommes venus de si loin, qui pourront ainsi propager sa bonne réputation, tandis que Ragnvald prouve qu'il sait se conduire parmi la noblesse des cours européennes, au point qu'il arrive à faire s'asseoir Ermengarde « sur ses genoux »<sup>474</sup> pour lui faire la conversation. Arnved Nedkvitne voit dans les descriptions de ces nobles norvégiens qui se mêlent sans souci d'étiquette à la noblesse du continent un effort de la part des auteurs de mettre l'accent sur l'honneur séculier de leurs personnages, en montrant que, loin de se conformer aux stéréotypes du rustre norvégien paillard<sup>475</sup>, ceux-ci peuvent tout à fait se conduire à l'image de la noblesse continentale qui sert de modèle de conduite<sup>476</sup>. L'aristocratie scandinave cherche en effet à calquer ses mœurs sur celles de ses homologues européens, aussi bien pour des motifs politiques que pour asseoir une « distinction » au sens bourdieusien du terme. En Suède, l'aristocratie obtient tardivement l'accès aux privilèges qui définissent la noblesse féodale : ce n'est qu'en 1280 que la Charte d'Alsnö formalise l'exemption de taxes pour la noblesse suédoise en échange d'obligations militaires. Or la Charte d'Alsnö semble plutôt formaliser un état de fait qui existait précédemment mais n'avait jamais été concrétisé par un acte officiel. Elle est la traduction légale d'un long mouvement intellectuel et sociétal au sein de l'aristocratie scandinave qui adopte les valeurs et les mœurs du continent<sup>477</sup>. En Norvège, l'adoption des valeurs de la noblesse continentale coïncide avec le renforcement de l'autorité du souverain, en s'éloignant notamment de l'ancienne tradition guerrière des beuveries, avec l'interdiction de l'abus de boisson devant le roi sous le règne de Sverrir à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle<sup>478</sup>. Cette transformation sociétale est accompagnée en Norvège par la littérature, à la suite de la politique de traduction mise en place par Håkon IV dans la seconde partie du XIII<sup>ème</sup> siècle. Cette politique se traduit non seulement par des traductions de nombreuses œuvres littéraires courtoises mais engendre aussi une production locale de romans de chevalerie, les *riddarasögur*.

---

<sup>474</sup> *La Saga des Orcadiens*, trad. française et éd. Jean Renaud, Aubier, Paris, 1992, p. 196.

<sup>475</sup> Bjørn Bandlien, "A New Norse Knighthood?" in Tuomas M. S. Lehtonen, Kurt Villads Jensen, Janne Malkki, Katja Ritari (éds.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Finnish Literature Society, Helsinki, 2005, pp. 175-184.

<sup>476</sup> Nedkvitne, Arnved, « Why Did Medieval Norsemen Go on Crusades » in *Ibid.*, p. 37-51.

<sup>477</sup> T. - Småberg and B. - Boute. - *Devising Order: Socio-religious Models, Rituals, and the Performativity of Practice*. - BrillPrint. , Leiden, p. 165 et suiv..

<sup>478</sup> Bjørn Bandlien, "A New Norse Knighthood?" in Tuomas M. S. Lehtonen, Kurt Villads Jensen, Janne Malkki, Katja Ritari (éds.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Finnish Literature Society, Helsinki, 2005.

Ces romans rapportés du continent, soit à l'occasion de mariages princiers soit par les clercs scandinaves (souvent eux-mêmes issus de familles nobles) venus étudier dans les universités européennes, apportent avec eux non seulement un nouveau style littéraire, mais aussi un ensemble de représentations inspirées de la vie de cour européenne et de ses problématiques, notamment celles de la croisade et de la conquête de l'Orient par les chrétiens. C'est bien sûr le cas dans la traduction norroise du *Conte de Floire et Blanchefleur*, *Flóres Saga ok Blankiflúr*, sur laquelle se base *Flores och Blanzefflor*, mais aussi d'un petit texte original en ancien norvégien dont l'intrigue rappelle la *Lettre du Prêtre Jean*<sup>479</sup>. Dans ce texte, un Danois voyage jusqu'en Inde, où il trouve un royaume fabuleux dont le souverain lui remet trois pierres précieuses, avec pour mission de les offrir à son roi. L'homme, ne comprenant pas la valeur des pierres qu'il a reçues, revient déçu au Danemark, et présente les cadeaux à son roi. Aussitôt un homme inconnu apparaît et décrit le pouvoir de chacun des bijoux : l'un rend invincible son porteur, le second permet de générer d'immenses richesses, et le troisième permet de se déplacer en n'importe quel endroit de la Terre en un instant. À ces mots, le vieil homme disparaît avec les trois bijoux, ni le roi ni le voyageur n'ayant réussi à apprécier à leur juste valeur le cadeau qui leur avait été fait<sup>480</sup>. Si le thème du combat contre l'islam n'est pas abordé dans ce court texte, on retrouve cependant l'idée d'un royaume merveilleux situé dans un Orient lointain et désireux de partager ses richesses avec un Occident chrétien qui aurait prouvé sa valeur. Ces thématiques communes ont poussé R. Koehler à rapprocher le texte de la *Lettre du Prêtre Jean*, hypothèse qu'il développe dans son article sur le sujet dans *Romania*<sup>481</sup>. Ce texte n'est pas le seul à faire référence à l'imaginaire des croisades : les *riðdarasögur* « indépendantes », c'est-à-dire les romans de chevalerie produits en Islande à la suite des traductions de romans courtois européens, nous offrent quelques exemples de croisés se battant contre des païens au nom de la chrétienté. C'est le cas par exemple de *Rémundar saga keisarasonar*, qui, selon Geraldine Barnes<sup>482</sup>, est la seule saga de ce type qui parvient

---

<sup>479</sup> *La Lettre du Prêtre Jean* est un faux célèbre qui circule dans les cours chrétiennes à partir du milieu du XII<sup>ème</sup> siècle. Elle serait prétendument écrite par le souverain d'un royaume chrétien fabuleux, situé en Extrême-Orient, qui n'attendrait que l'action des européens pour entrer à son tour en guerre contre l'islam et partager ses ressources fabuleuses avec les futurs vainqueurs. Pour une analyse de la fonction qu'a pu tenir ce récit dans l'occident médiéval, voir Christopher Taylor "Prester John, Christian Enclosure, and the Spatial Transmission of islamic Alterity in the Twelfth-Century West" in : Jerold C. Frakes (éd.), *Contextualizing the Muslim Other in Medieval Christian discourse*, Pallgrave MacMillan, New York, 2011, pp. 39-64.

<sup>480</sup> Une retranscription de ce texte ainsi que sa traduction en français peut se trouver dans R. Koehler « La Nouvelle Italienne du Prêtre Jean et un Récit Islandais » in *Romania*, n°5, 1876, pp. 76-81.

<sup>481</sup> *Ibid.*.

<sup>482</sup> Geraldine Barnes, "Rémundar saga keisarasonar: Romance, Epic, and the Legend of Prester John" in *Journal of English and Germanic Philology*, vol.111, n°2, 2012, p. 208-223.

à réunir à la fois l'éthique courtoise de recherche de gloire et d'exploits merveilleux avec l'idéologie des croisades, en faisant appel, une nouvelle fois, à un royaume chrétien merveilleux qui se situerait en Inde. Il y a peu de doutes que la lettre attribuée au Prêtre Jean était connue en Scandinavie dès le XIII<sup>ème</sup> siècle. Géraldine Barnes cite ainsi un passage du *Konungs Skuggsjá*<sup>483</sup> qui mentionne la présence de la *Lettre du Prêtre Jean* en Scandinavie :

*Ein líttil bok er komit hefur hingat til landz vors. Er kallat er at gior væri á India landi, og rædir um india lond. Og er suo mællt j bokinni at send hafi verit Emmanuele Grickia keisara. Nu er þat ord flestra manna er heyra bokina at þat meigi eigi vera og þat sie ecki nema lygi er þar seigir j þeiri litlubok... hefur su hin litla bok verit borinn vidja at hun hefur iafnan verit tortrygð og lygi vænd<sup>484</sup>.*

*Un petit livre est venu dans nos contrées, dont on dit qu'il a été écrit dans le pays d'Inde, et qui parle du pays d'Inde; et il est dit dans ce livre qu'il a été envoyé à Emmanuel, empereur des Grecs. Maintenant la plupart des hommes qui entendent ce livre sont d'avis que cela ne se peut, et qu'il n'y a que des mensonges dans ce petit livre... Ce petit livre a été largement diffusé, mais on a toujours mis en doute sa véracité et on l'a accusé de mensonge.*

Malgré le scepticisme apparent de l'auteur, il y a peu de chance que ce dernier fasse référence à un autre livre que la *Lettre du Prêtre Jean*.

La situation est différente pour la Suède, où les *Eufemiavisorna* sont les premiers exemples de textes littéraires en langue vernaculaire. *Flores och Blanzeflor* représente donc la première apparition de l'Orient dans le champ littéraire suédois. On trouve aussi peu de référence aux croisades vers la Terre Sainte dans les chartes suédoises : une lettre d'Innocent III datée de décembre 1213<sup>485</sup> demande bien aux chrétiens de Suède<sup>486</sup> de se rendre en Terre Sainte afin de soulager les souffrances des chrétiens

---

<sup>483</sup> Le *Konungs Skuggsjá* ou *Miroir Royal* est un texte en vieux norrois du milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle appartenant au genre des miroirs royaux. Voir Einar Mar Jonsson, *Le Miroir Royal*, Esprit Ouvert, 1997 pour une traduction française ainsi que la thèse de Sverre Bagge, *Den Politiske Ideologi i Kongespeilet* pour une analyse poussée du discours politique du texte.

<sup>484</sup> *Konungs Skuggsjá*, cité dans Geraldine Barnes, "Rémundar saga keisarasonar: Romance, Epic, and the Legend of Prester John" in *Journal of English and Germanic Philology*, vol.111, n°2, 2012, p. 208-223, p. 223 (Traduction personnelle).

<sup>485</sup> SDHK n°311.

<sup>486</sup> « *Christi fideles per Svetiam constitutos* », *Ibid.*.

sous le joug des Sarrasins et de leur « pseudoprophète Mahomet »<sup>487</sup>. Mais malgré les promesses d'absolution des péchés et de protection des biens de ceux qui partiraient en croisade<sup>488</sup>, les efforts de croisade suédois restent résolument tournés vers les païens de l'est, comme en témoignent les lettres papales appelant les évêques suédois à prêcher la croisade contre l'Estonie<sup>489</sup>, la Livonie<sup>490</sup> ou les « ennemis du Christ qui sont appelés « Cariali » ( les caréliens) »<sup>491</sup>, avec les mêmes promesses que celles faites à ceux qui s'engagent pour la Terre Sainte. C'est pourtant en Orient que se déroule l'action de *Flores och Blanzeflor*, et il faudra attendre l'*Erikskrönikan* quelques décennies plus tard, un texte à vocation historiographique, pour voir apparaître les païens de l'Est dans la littérature suédoise. Certes, la cour norvégienne ne disposait d'aucun récit littéraire sur les païens de l'est à traduire vers l'ancien suédois, mais l'absence même de ce genre de récit, alors que la Norvège était elle aussi impliquée dans l'effort contre les populations païennes russes et baltes, montre bien l'importance apportée aux productions littéraires issues de l'Europe continentale, mais aussi la place prise dans l'imaginaire chrétien par l'Orient. Loin d'être une frontière lointaine, l'Orient et Jérusalem est, pour l'Occident chrétien médiéval, le centre du monde, par rapport auquel l'Europe est non centrale, mais en périphérie<sup>492</sup>. Cela ne signifie pas que pour les cartographes chrétiens, les royaumes musulmans soient le centre du monde : ils sont au contraire repoussés et inexistantes sur ces cartes, comme pour nier l'existence même de cet ennemi que les croisades n'ont pu abattre<sup>493</sup>. Malgré le manque d'implication des royaumes scandinaves dans les efforts pour conquérir Jérusalem et pour arrêter la menace que représente l'Islam, les périls que rencontre la chrétienté sont sans doute bien présents dans l'esprit des Suédois et des Norvégiens de 1312 et le choix de traduire *Flores och Blanzeflor* reflète bien ces préoccupations, qui, malgré leur éloignement géographique affectent bel et bien les cours scandinaves.

### L'espace de l'Orient dans *Flores och Blanzeflor*

Comment le traducteur de *Flores och Blanzeflor* va-t-il décrire cet Orient qu'il n'a jamais vu personnellement mais dont il connaît manifestement au moins certains toponymes ? La tâche lui est rendue d'autant plus difficile que la géographie de la légende de Floire et Blanchefleur demeure, pour

<sup>487</sup> « *Machometus Pseudo propheta* », *Ibid.*.

<sup>488</sup> *Ibid.*.

<sup>489</sup> SDHK n°575.

<sup>490</sup> SDHK n°40930.

<sup>491</sup> SDHK n° 934.

<sup>492</sup> David F. Tinsley prend l'exemple de la *mappa mundi* de Ebsdorf, datant des environs de 1300. Voir David F. Tinsley "Mapping the Muslims: Images of islam in Middle High German Literature of the Thirteenth Century" in : Jerold C. Frakes (éd.), *Contextualizing the Muslim Other in Medieval Christian discourse*, Pallgrave MacMillan, New York, 2011, pp. 65-102 .

<sup>493</sup> *Ibid.*.



citer Patricia Grieve, un « problème épineux »<sup>494</sup>: les noms de lieux, à part Babylone, semblent difficiles à déterminer. *Flores och Blanzeflor* ne fait pas exception à la règle : si les toponymes utilisés par le traducteur sont en grande partie des versions mutilées lors du passage entre les langues de noms de lieux bien réels, l'univers du roman semble n'avoir qu'un rapport lointain avec la géographie réelle, laissant au chercheur et au lecteur le loisir d'essayer de démêler le réel de la liberté poétique pure et simple. L'intrigue de *Flores och Blanzeflor* commence sur le chemin du pèlerinage vers Saint Jacques de Compostelle, désigné comme le pays de Saint Jacob<sup>495</sup>, avec la capture de la mère de Blanzeflor et le massacre des pèlerins. Le roi Fenix ramène ensuite la captive dans le royaume d'Apolis selon Emil Olson<sup>496</sup>. Le *Conte de Floire et Blanche fleur* donne Naples comme ville d'origine pour le roi Fenix, que Jean-Luc Leclanche identifie comme une ville d'Andalousie occidentale, Nielba<sup>497</sup> tandis que Grieve y voit une référence à Nople/Noples/Noble, une ville légendaire andalouse que Charlemagne aurait conquise<sup>498</sup>. *Flóres Saga ok Blankiflúr* fait quant à elle de Fenix le roi « d'Aples », une ville que Kölbing renonce à identifier<sup>499</sup>. Flores et Blanzeflor grandissent dans cette cité d'Apolis tout en recevant leur éducation d'un homme, Gredes, originaire de Gwisdon<sup>500</sup>, « une remarquable cité ». Ni *Le Conte de Floire et Blanche fleur* ni *Flóres Saga ok Blankiflúr* ne mentionnent la ville d'origine du maître des deux héros, se contentant de donner son nom. Il est possible que le nom Gwisdon ait été ajouté par le traducteur pour l'allitération avec Gredes. La version danoise de *Flores och Blanzeflor*, *Flores og Blanseflor*, composée dans la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle à partir de la version suédoise donne Drussenborg, ce qui pourrait aussi indiquer une tentative d'insérer une « bonne » ville<sup>501</sup> avec un nom qui rappelle les toponymes nordiques. Apprenant l'amour que porte son fils à Blanzeflor, le

<sup>494</sup> Patricia Grieve. *Floire and Blanche fleur and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997, p. 46.

<sup>495</sup> ”een hedhin konung foor medh brand hæria ok odha **sancti Iacobs land.**” (Un roi païen s'en fut avec ardeur attaquer et saccager le **pays de Saint Jacques**) Traduction personnelle, nous soulignons. *Flores Och Blanzeflor*, Ed, Emil Olson. Lund: Svenska Fornskriftsällskapet, 1956, v. 3-4.

<sup>496</sup> ”Han var een formæktigh man; Fenix aff Apolis swa heet han.” (Il était un homme puissant : il s'appelait Fenix d'Apolis.) Traduction personnelle. *Ibid.*, v. 5-6. Emil Olson note plusieurs variations selon les manuscrits : « Apulia, appuloria, apples, aplas ».

<sup>497</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanche fleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 9.

<sup>498</sup> Patricia Grieve. *Floire and Blanche fleur and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge 1997, p. 47 et *La Saga de Charlemagne*, Trad. Daniel W. Lacroix, Le Livre de Poche, Paris, 2000.

<sup>499</sup> Eugen Kölbing, *Flores saga ok Blankiflur*, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 1.

<sup>500</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v.125, les autres manuscrits donnent gisdon/geenstaen/Drwssenborgh, v. 125.

<sup>501</sup> « drwssenborigh then gode stad » v. 70 Studér Middelalder På Nettet, *Flores og Blanseflor* [<http://middelalderetekster.dk/flores-og-blanseflor/1> consulté le 02/03/2015].

roi Fenix va l'envoyer chez sa sœur, Sibilia, comtesse de Mortarie<sup>502</sup>, ville que Patricia Grieve identifie possiblement comme Montoro<sup>503</sup> en Andalousie en suivant certaines versions espagnoles du texte. La jeune fille est ensuite emmenée à Babylone durant l'absence de Flores<sup>504</sup>. L'identité de cette Babylone a fait l'objet de discussion dans plusieurs articles<sup>505</sup>, notamment dans sa relation géographique avec la « Bagdad » portuaire où débarque Flores pour sa première étape<sup>506</sup>. Le texte indique en effet que Bagdad serait à 4 jours de voyage de Babylone<sup>507</sup>. Ces détails géographiques ont poussé certains chercheurs, dont Patricia Grieve et Jean-Luc Leclanche<sup>508</sup> à voir dans ces villes Alexandrie et Le Caire, plutôt que les Bagdad et Babylone du texte. Le voyage de Flores et Blanzeflor vers Paris, à la fin du roman, renoue avec le réalisme : ils débarquent d'abord à Venise avant de voyager vers la France et Paris.

La géographie telle qu'elle est présentée dans *Flores och Blanzeflor* semble donc partagée entre un certain désir d'ancrage dans le monde réel, notamment à travers l'utilisation de toponymes réalistes, et la pure invention poétique, le traducteur choisissant ces mêmes toponymes pour renforcer le symbolisme de son récit. Il est possible de distinguer deux espaces bien distincts dans *Flores och Blanzeflor* : le premier est un espace européen, connu, ancré dans le monde actuel : les chrétiens sont attaqués sur le chemin de Compostelle, Paris est habité par de sages chevaliers<sup>509</sup>, Venise est un important port où débarquent marchands et voyageurs vers l'Europe. Des évocations certes caricaturales, mais dont on ne peut nier qu'ils s'inscrivent dans une certaine forme de réalisme. Le second est l'Orient, qui ne semble appartenir à aucune temporalité, comme s'il était sorti tout droit des temps antiques : la coupe des marchands provient en droite ligne de César<sup>510</sup>, les noms des villes sont

---

<sup>502</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 193, les autres manuscrits donnent mactore/minctarie/mantoiræ/mantorie.

<sup>503</sup> Patricia Grieve. *Floire and Blanchefflor and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge 1997, p. 48.

<sup>504</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 331-332.

<sup>505</sup> Pour une discussion sur le sujet, voir François Charles, « *Floire et Blanchefflor* : du chemin de Compostelle au chemin de la Mecque » in *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 44, n°3, 1966, pp. 833-858.

<sup>506</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 684.

<sup>507</sup> Flores atteint la maison du passeur 3 jours après son départ de Bagdad puis arrive le lendemain à Babylone. *Ibid.*, v. 745-805.

<sup>508</sup> Voir Patricia Grieve. *Floire and Blanchefflor and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge 1997, p.46 et Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blancheffleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003 p. XXI.

<sup>509</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 2118.

<sup>510</sup> *Ibid.*, v. 323.

confondus pour évoquer des passages bibliques, comme cette Babylone traversée par l'Euphrate<sup>511</sup> et dotée d'une tour qui, si elle n'est pas de Babel, entre tout du moins tout à fait dans le registre du merveilleux. Entre les deux, l'Espagne sous domination musulmane, qui oscille entre réalisme et merveilleux, comme elle oscille entre christianisme et paganisme. Ses villes sont identifiables mais évoquent les aventures mythiques de Charlemagne, et la reine n'hésite pas à confier à son fils un anneau qu'elle prétend magique<sup>512</sup>. Ses habitants semblent eux-mêmes appartenir au monde du merveilleux : Flores et Blanzeflor sont décrits comme des enfants prodiges, qui dès 4 ans peuvent converser avec les clercs et les étrangers « dans la langue des livres »<sup>513</sup>. Il faudra la conversion de Flores au christianisme à la toute fin du récit pour qu'Apollis rejoigne enfin le monde chrétien connu.

Cette division entre espace connu et inconnu est loin d'être unique dans la littérature médiévale courtoise : les deux autres textes des *Eufemiavisorna* en offrent de parfaits exemples. Comme *Flores och Blanzeflor*, *Herr Ivan* commence dans un lieu bien connu et bien défini, la cour du roi Arthur. Ce n'est qu'après l'intervention de la reine, qui demande à Kalegrewan de raconter son aventure, et les moqueries de Key qu'Ivan va se lancer dans le monde de l'aventure<sup>514</sup>. Sofia Lodén a souligné la place importante du concept « d'aventure » dans l'œuvre, que le traducteur associe résolument au concept d'honneur et de courtoisie dans *Herr Ivan*<sup>515</sup> par volonté d'éclaircissement de la notion. L'aventure est intimement liée à la notion de prouesse chevaleresque, qui permet au chevalier d'acquérir de l'honneur et d'accroître son capital social auprès de la cour ; le lieu de l'aventure est donc forcément aux marges, puisqu'il revient au chevalier d'en faire la conquête, que cela soit pour son honneur personnel ou pour celui de la chrétienté. De par sa nature marginale, cet espace de l'aventure est propice à accueillir le merveilleux, l'Autre. C'est le cas dans *Herr Ivan*, où le héros fait la rencontre d'un homme étrange, « plus noir qu'un Sarrasin »<sup>516</sup>, qui lui indique où trouver l'aventure<sup>517</sup>. Comme l'Orient de *Flores och Blanzeflor*, l'espace où évolue Ivan ressemble fortement au monde chrétien connu, tout en conservant un caractère merveilleux de par sa géographie floue, ses habitants étranges et son intemporalité.

---

<sup>511</sup> *Ibid.*, v. 1129.

<sup>512</sup> *Ibid.*, v. 567-568.

<sup>513</sup> *Ibid.*, v. 157-158.

<sup>514</sup> *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 7 et suiv..

<sup>515</sup> Sofia Lodén, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012, p. 178-191.

<sup>516</sup> *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 19.

<sup>517</sup> *Ibid.*, p. 23.

Chacun de ces espaces conserve cependant ses spécificités : là où le théâtre des aventures d'Ivan se distingue par le merveilleux et des opportunités d'aventure, comme la fontaine tempétueuse, c'est bien le riche Orient qui ressort dans les descriptions des aventures de Flores, notamment lorsque son père lui offre les richesses nécessaires à son voyage : Tissus précieux, pierres précieuses, or : les trésors présumés de l'Orient sont ici étalés au grand jour. Cette description des richesses du royaume d'Apolis s'inscrit dans une longue tradition d'un Orient débordant de richesses qui n'attendent que la chrétienté pour être arrachées des griffes des païens. Une motivation supplémentaire pour convaincre ceux des nobles qui auraient pu douter du bien-fondé des croisades, qu'on retrouve par exemple dans les descriptions du royaume du prêtre Jean, un royaume chrétien qui profiterait d'ores et déjà des richesses de l'Orient. Moyen aussi de souligner une prétendue tendance au matérialisme des Sarrasins, une critique théologique qui revient régulièrement chez les penseurs chrétiens cherchant à attaquer la doctrine musulmane : la promesse de plaisirs terrestres dans l'au-delà démontrerait la nature « charnelle » de la foi musulmane, une théorie développée notamment par Saint Thomas d'Aquin dans sa *Summa contra Gentiles* pour prouver « l'irrationalité » de l'enseignement de Mahomet face à la foi chrétienne<sup>518</sup>. Le roi de Babylone se plie aussi à ce stéréotype quand il propose richesses et pouvoir à Flores après que celui-ci a gagné son duel, mais ce dernier ne se laisse pas prendre au piège et, preuve de sa courtoisie, ne demande en échange de l'amitié du sultan que de l'honneur. Les richesses de l'Orient attirent donc autant qu'elles repoussent, elles soulignent son altérité aussi séduisante que dangereuse pour le chrétien : à lui de faire la part des choses pour ne pas tomber dans son piège.

Car l'Orient regorge de merveilles, comme cette tour fantastique où est retenue Blanzeflor. Haute de cent brasses et large d'autant, elle est construite en marbre vert. Elle est couronnée d'une sphère d'or, surmontée d'un grenat si éclatant qu'il en éclaire les environs jusqu'à « dix miles »<sup>519</sup>. Son intérieur regorge aussi de mécanismes fantastiques :

*Il y a trois étages à l'intérieur de la tour,*

*Faits du plus beau marbre qu'on puisse trouver.*

*De sorte que personne ne peut comprendre*

*Comment ils peuvent tenir debout.*

---

<sup>518</sup> John Victor Tolan, *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003, p. 322 et suiv..

<sup>519</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1011-1014.

*A l'étage le plus bas il y a une canalisation,*

*Qui va jusqu'au sommet*

*La canalisation va dans tous les étages*

*Comme un anneau*

*Elle est faite de marbre blanc*

*Bien propre et bien taillé.*

*Au centre de l'étage se trouve un cheval*

*Fait d'argent, de la plus belle façon qu'il soit.*

*L'eau la plus pure s'écoule de sa bouche ;*

*A chaque étage se trouve une source,*

*De façon à ce que les jeunes filles puissent s'y rendre*

*Quand elles le veulent<sup>520</sup>*

Et semble parfois même ressembler au jardin d'Eden :

*Je veux vous parler maintenant*

*Du verger que j'ai mentionné.*

*Il possède un poste de garde*

*Avec des fortifications bien construites en pierre,*

*Recouvertes d'or jusqu'à leur sommet.*

*A chaque ouverture qu'on peut trouver*

*Ont été coulées en cuivre sur le mur*

---

<sup>520</sup> *Ibid.*, v.1015-1030,

*Des formes d'oiseaux et d'autres animaux*

*D'un jaune si clair qu'il ressemble*

*Au plus beau soleil qui soit.*

*Quand le vent souffle*

*Ils font entendre leur voix.*

*Des oiseaux de toutes les espèces se trouvent là,*

*Aussi bien grands que petits ;*

*Les créatures les plus féroces qui parcourent la terre,*

*Quand elles entendent leurs voix,*

*Laissent de côté leur férocité*

*Et deviennent toutes soudainement douces.*

*Ces animaux apaisent tous les soucis,*

*Car chacun a sa voix naturelle,*

*Et ces voix sont harmonieuses quand elles se rassemblent ;*

*Celui qui les entend, son bonheur n'est pas brisé,*

*Sauf pour celui qui sait*

*Qu'il n'a pas sa bien-aimée.*

*De l'autre côté de ce verger*

*Court une rivière du Paradis*

*Qu'on appelle l'Euphrate.*

*Il est impossible d'entrer dans le verger,*

*A moins qu'on ne puisse voler*

*Ou entrer par la porte.<sup>521</sup>*

Cette description semble être presque calquée sur celle du Paradis dans le Livre de la Genèse, où l'Euphrate est désigné comme le quatrième fleuve sortant du Paradis<sup>522</sup> et où les animaux vivent en harmonie entre eux et avec l'homme. Encore une fois, loin d'être présenté comme une terre hostile, l'Orient semble bien être le centre du monde chrétien, un centre perdu par la chrétienté et qu'elle a pour mission de reconquérir. De même que la forêt est un lieu propice au merveilleux dans *Herr Ivan*, l'Orient de *Flores och Blanzefflor* est l'espace où les merveilles peuvent exister, car résolument Autre par rapport au monde chrétien connu.

Le jardin de la tour pousse même la ressemblance avec le jardin d'Eden jusqu'à posséder, lui aussi, un arbre merveilleux toujours en fleur :

*Au-dessus de cette source se dresse*

*Le plus bel arbre qu'on trouve dans le monde*

*– Il est appelé l'arbre fleuri,*

*Car il est toujours en fleurs –*

*Il a la couleur du sang,*

*C'est ainsi que l'écorce et les fleurs sont faites ;*

*Quand le soleil se lève, il brille là,*

*Et continue jusqu'au soir.<sup>523</sup>*

Nous sommes ici résolument dans le registre du merveilleux, mais d'un merveilleux qui ne jouera plus aucun rôle dans l'intrigue au-delà de sa description. Alors que *Le Conte de Floire et Blancheffleur* tente d'expliquer la floraison permanente de l'arbre par « l'engien » de son créateur<sup>524</sup>, ni *Flores och*

---

<sup>521</sup> *Ibid.*, v.1103-1132.

<sup>522</sup> Livre de la Genèse 2-14.

<sup>523</sup> *Flores Och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1165-1172.

<sup>524</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blancheffleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 102.

*Blanzefflor* ni *Flóres Saga ok Blankiflúr* ne tentent d'expliquer le prodige de l'arbre, ajoutant à son mystère. L'arbre change aussi de nom entre les versions : pour Robert d'Orbigny, c'est l'arbre d'Amour<sup>525</sup> tandis que le traducteur suédois le nomme « Arbre fleuri »<sup>526</sup> et que la version norvégienne reste muette sur le sujet. Alors qu'un élément merveilleux comme la fontaine tempétueuse joue un rôle important dans l'intrigue de *Herr Ivan*, en permettant au héros de trouver l'aventure, l'arbre se contente de souligner l'étrangeté de l'Orient, terre biblique et seul endroit où de tels prodiges peuvent être admirés.

Mais l'arbre n'est pas le seul prodige de ce jardin qui permettent au roi de Babylone de choisir parmi les jeunes filles l'élue qu'il va épouser. Il s'assure tout d'abord de leur pureté

*Quand le roi veut changer de femme,*

*C'est là qu'il appelle toutes les jeunes filles,*

*Un ruisseau s'écoule de la source,*

*Son courant entraîne des émeraudes.*

*Il les appelle chacune leur tour*

*Et les fait passer au-dessus du ruisseau,*

*Demandant à ses gens de surveiller avec attention*

*Comment l'eau se colore.*

*Si c'est une vierge qui passe au-dessus de l'eau,*

*L'eau reste de la même couleur ;*

*Si elle n'est pas vierge celle qui passe au-dessus de l'eau*

*Celle-ci devient comme du sang.*

---

<sup>525</sup> *Ibid.*, p. 102

<sup>526</sup> « *blomster træ thet kallat ær* » *Flores Och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1167.



*Si le cas est prouvé,*

*Elle est immédiatement brûlée au bûcher.<sup>527</sup>*

Avant de laisser l'arbre (en tout cas en théorie), choisir celle qui va partager sa couche durant douze mois :

*Et sous l'arbre dont j'ai parlé*

*La jeune fille sur laquelle une fleur tombe,*

*Elle sera reine cette année-là ;*

*Car avant qu'elle parte d'ici,*

*On la couronne*

*Et on l'appelle sa reine et sa femme.*

*Mais il fait en sorte par enchantement,*

*Que la fleur tombe sur celle qu'il désire ;*

*Il l'honore de toutes les façons,*

*Jusqu'à ce qu'il la fasse tuer.<sup>528</sup>*

Le traducteur suédois suit ici *Le Conte de Floire et Blanchefleur* plutôt que la version norroise en attribuant à des pouvoirs magiques le choix de la future reine par le roi. Ce ne sont donc pas seulement les lieux de l'Orient qui sont merveilleux, mais aussi ses habitants, qui pratiquent en toute impunité la magie et ont des coutumes « étonnantes »<sup>529</sup>, comme celle qui consiste pour le roi à faire tuer sa femme après douze mois, un sort qui menace immédiatement Blanzeflor et renforce donc l'urgence de la mission de Flores.

C'est aussi un espace où les transgressions sont plus acceptables, y compris les transgressions sexuelles. L'Orient, représenté par la tour aux jeunes filles, est aussi un objet de fantasme où la nature

---

<sup>527</sup> *Ibid.*, v. 1173-1186.

<sup>528</sup> *Ibid.*, v. 1190-1198.

<sup>529</sup> *Ibid.*, v. 1081.

« charnelle » des païens peut s'exprimer pleinement, permettant au lecteur chrétien un certain voyeurisme envers ces jeunes filles qui, nous dit-on, sont « les plus belles que l'on puisse trouver. »<sup>530</sup> Le roi de Babylone va ainsi incarner, en tout cas dans la bouche de Darias, la bestialité du païen. Malgré une attitude qui semble en grande partie courtoise, le roi reste un païen et donc nécessairement soumis aux plaisirs charnels : il entretient un harem de jeunes filles à son service, sa tour est remplie des richesses de l'Orient et il allie la sexualité et la violence dans cette « étonnante » coutume qui consiste à tuer son épouse tous les douze mois pour en prendre une nouvelle. Ce portrait du roi Sarrasin « souillé de concupiscence »<sup>531</sup> n'est pas une nouveauté, mais s'insère dans un ensemble de représentation de l'Autre comme pratiquant une sexualité inspirée par les démons et en premier lieu par les « faux enseignements » de Mahomet. Alain de Lille par exemple dans son *Contra Paganos* décrit le prophète de l'islam comme « inspiré par des esprits malins », inventeur « d'une secte abominable en accord avec les plaisirs charnels. »<sup>532</sup> Flores et Blanzeflor ne seront d'ailleurs pas insensibles à l'atmosphère érotique de la tour : dès leurs retrouvailles nos deux héros se rendent dans une chambre où ils « [trouvent] à s'amuser »<sup>533</sup>. Le traducteur nous explique ensuite par pudeur qu'il ne lui est pas permis de décrire l'amusement qu'ils trouvèrent<sup>534</sup>, une pirouette qui semble révéler plus qu'elle ne cache... Mais la morale est sauve, puisque nos deux héros seront punis de leur transgression en étant découverts par le sultan durant leur sommeil. L'Orient prend encore une fois ici son double rôle de repoussoir et d'attrance : la férocité supposée du sultan et de ses mœurs contraste avec l'opulence de la tour et l'atmosphère érotique qui s'en dégage.

### Être païen dans *Flores och Blanzeflor*

Si l'Orient est dépeint comme un espace résolument Autre dans *Flores och Blanzeflor*, ses habitants ne semblent pas radicalement différents des chrétiens dont ils sont censés être les ennemis. On peut néanmoins dégager plusieurs traits qui semblent communs aux personnages païens (hors Flores), et surtout chez les figures royales païennes.

Nous avons vu plus haut que le païen est présenté comme « charnel » : il s'intéresse avant tout aux femmes et aux richesses plutôt qu'à la spiritualité, faute de connaître réellement les enseignements du Christ. Une autre caractéristique qui les distingue est le recours à la violence et leur propension à la

<sup>530</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1038.

<sup>531</sup> John Victor Tolan, *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003, p. 160, citant Hrotsvitha de Gandersheim.

<sup>532</sup> Cité dans *ibid.*, p. 230.

<sup>533</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1491-1492.

<sup>534</sup> *Ibid.*, v. 1495-1496.

colère : que cela soit le roi Fenix, qui pense d'abord à faire tuer Blanzeflor avant de se raviser sur les conseils de la reine, ou le roi de Babylone qui doit entendre raison de la part de ses conseillers pour ne pas tuer sur-le-champ les deux amants, le gardien de la tour qui est décrit comme un homme féroce, ou certains des barons du roi de Babylone qui proposent d'enterrer vivante Blanzeflor pour la punir d'avoir trahi le roi avec Flores, les païens semblent avoir une certaine tendance à recourir systématiquement à la violence pour résoudre leurs problèmes. Seule l'intervention de conseillers (la reine d'Apolis, le comte Gripun) leur permet de ne pas céder à leurs penchants les plus violents. Le chrétien, au contraire, est présenté comme paisible : il n'est pas motivé par la fureur ou ses bas instincts mais plutôt par le courage ou, dans le cas de Flores<sup>535</sup>, par l'amour. La scène du duel judiciaire entre Flores et l'homme du roi de Babylone, un rajout des versions scandinaves, illustre bien cette dichotomie :

*Le chevalier est si empli de fureur,*

*Il frappe Flores si rapidement*

*Qu'il brise son casque en quatre morceaux,*

*Et coupe une partie de ses cheveux*

*Si bien que le sang coule.*

*Alors dirent les gens qui étaient là :*

*« Flores a maintenant une blessure mortelle*

*Il va bientôt abandonner*

*Puisqu'il ne pourra plus vivre longtemps. »*

*Alors l'anneau que lui avait donné sa mère aimante l'aida,*

*Celui qu'elle lui avait donné,*

*La dernière fois qu'elle l'avait vu*

*Quand il s'est séparé d'elle.*

---

<sup>535</sup> Flores n'est certes pas encore chrétien à ce moment du récit, mais se comporte déjà comme tel.

*Alors Flores pensa à l'amour,*

*À ce qu'il avait enduré pour Blanzeflor.*

*Il trancha l'épaule droite de son adversaire*

*De façon à ce qu'elle tombât devant lui sur le sol*

*Et l'autre tomba là mort.<sup>536</sup>*

Alors que l'homme du roi n'est motivé que par sa fureur<sup>537</sup>, c'est bien l'amour, celui qu'il porte à sa mère et à Blanzeflor, qui permet à Flores de l'emporter. Le contraste entre le vocabulaire employé pour désigner la conduite des païens et des chrétiens va aussi dans le sens de faire du païen l'agresseur systématique et de montrer le chrétien comme un valeureux dans la position du défenseur : c'est ainsi qu'est présenté le père de Blanzeflor, qui va se battre « virilement »<sup>538</sup> contre les hommes du roi Fenix qui viennent avec « ardeur attaquer et saccager » l'Espagne<sup>539</sup>. Innocent III ne s'exprime pas autrement un siècle plus tôt dans ses appels à la croisade. Cette vision d'une chrétienté assiégée par le monde musulman en expansion est celle véhiculée par les penseurs chrétiens depuis les premières conquêtes de l'islam et traduit la difficulté pour ces derniers de conceptualiser les victoires de l'islam dans une historicité qui ne peut découler que de Dieu<sup>540</sup>. Cette interrogation se fait d'autant plus pressante au début du XIV<sup>ème</sup> siècle alors que les chrétiens ont été chassés d'Orient depuis déjà une vingtaine d'année. Elle est présente aussi en Scandinavie, malgré les succès que rencontrent les royaumes scandinaves face aux païens de l'Est, comme le montrent la traduction et la large diffusion de *Flores och Blanzeflor* ou les importants écrits de Sainte Brigitte, la grande mystique médiévale du Moyen Âge suédois, sur les croisades<sup>541</sup>.

Loin d'être une question résolue, l'attitude de la chrétienté envers les païens, la signification de ces derniers dans les plans divins et leur véritable nature continuent d'être une interrogation qui agite les

---

<sup>536</sup> *Ibid.*, v. 1942-1959.

<sup>537</sup> « Then riddare swa **illa vredher** var » nous soulignons *Ibid.*, v. 1942.

<sup>538</sup> « Hænna fadher vardhe sik som een man » *Ibid.*, v. 37.

<sup>539</sup> « een hedhin konung foor medh brand hæria ok ødha sancti Iacobs land. » *Ibid.*, v. 3-4.

<sup>540</sup> John Victor Tolan, *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003.

<sup>541</sup> Voir Jean-Marie Maillefer. "La croisade du roi de Suède Magnus Eriksson contre Novgorod (1348-1351)", *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public: L'expansion occidentale (XIe - XVe siècles) Formes et conséquences, XXXIIIe Congrès de la S.H.M.E.S*, Madrid, 2002, pp. 87-96 .

penseurs chrétiens au XIV<sup>ème</sup> siècle. Si *Flores och Blanzeflor* n'a pas vocation à être une œuvre scientifique sur ces questions, les représentations de cet Autre si difficile à cerner dont le texte abonde sont révélatrices des angoisses et des questionnements d'une partie de la noblesse scandinave, très impliquée dans la diplomatie européenne et par conséquent dans la problématique de la croisade et la politique à adopter envers les païens. L'identité même de ces païens semble finalement floue : malgré les caractéristiques précédemment citées, le seigneur païen ressemble beaucoup plus à un seigneur chrétien qu'à un barbare sauvage. Il semble certes hésiter entre polythéisme et monothéisme : « Gudh » dans la bouche des personnages païens est certes plus souvent utilisé au singulier que dans sa forme plurielle, mais cela n'empêche pas le roi de Babylone de jurer sur « tous les Dieux qu'il a » qu'il tuera sur-le-champ celui qu'il découvre avec Blanzeflor<sup>542</sup>. L'image du païen forcément polythéiste s'inscrit encore une fois dans une longue tradition des penseurs chrétiens qui voient dans les Sarrasins des adorateurs d'idoles, d'un panthéon dans lequel Mahomet n'est qu'un des dieux au côté de Vénus et Tervagant<sup>543</sup>. Si l'on exclut cependant l'aspect religieux, le seigneur sarrasin ressemble trait pour trait au seigneur chrétien, dont il partage les valeurs et même les titres : alors que *le Conte de Floire et Blanchefleur* désigne le souverain de Babylone comme un « émir »<sup>544</sup> les versions scandinaves le désignent seulement comme roi (« konungin » ou « konungr » pour *Flóres Saga ok Blankiflúr*...). Et nous retrouvons la même éthique chevaleresque aussi bien dans les cours chrétiennes que dans les cours sarrasines, seule change la foi. Le roi Fenix permet par exemple à sa captive de garder sa foi et permet même que son fils soit élevé « dans la coutume chrétienne »<sup>545</sup>, au point que son éducation comprend le latin<sup>546</sup>. Et ni lui ni le roi de Babylone ne sont, contrairement cette fois aux clichés qui ont cours dans la pensée chrétienne de l'époque, polygames : si le roi de Babylone connaît bien plusieurs épouses, il n'est pas marié à plusieurs en même temps, mais pratique plutôt selon Catherine Gaullier Bougassas, « une polygamie successive »<sup>547</sup>. Comme le remarque très justement Nejib Selmi, « le roi païen et sa femme ne sont plus des figures de l'Autre, mais du Même. »<sup>548</sup> Si l'Orient présenté dans *Flores och Blanzeflor* semble bien entrer dans le registre du merveilleux par sa richesse mais

---

<sup>542</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1665-1666.

<sup>543</sup> John Victor Tolan, *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003.

<sup>544</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003.

<sup>545</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 114.

<sup>546</sup> *Ibid.*, v. 158.

<sup>547</sup> Catherine Gaullier Bougassas, *La Tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire de l'Autre*, Champion, Paris, 2003, p. 57.

<sup>548</sup> Nejib Selmi. "Idylle, altérité et religion. Floire et Blanchefleur ou l'histoire d'une croisade pacifique." In : *Loxias*, n°42, 2013, pp. 1-14 (p. 12).

aussi par l'étonnante architecture de la tour du roi, ses habitants ressemblent plus à des nobles chrétiens qu'à des barbares prêts à s'attaquer à la chrétienté.

## Un Orient nordique ?

Les représentations de l'Orient dans *Flores och Blanzefflor* ne reflètent pas une image spécialement nordique de l'Orient. Elles trahissent plutôt l'intégration des royaumes scandinaves dans un plus large ensemble de représentations issues d'une tradition chrétienne, notamment sur un modèle allemand, dont *Flores och Blanzefflor* trahit les évolutions à la suite des contacts entre Orient et Occident chrétien. *Flores och Blanzefflor* reflète son époque, notamment en ce qui concerne le sort à réserver à l'Orient, dont le destin est à terme d'être intégré dans la chrétienté avec ses habitants, qui seront convertis bon gré mal gré. L'ajout principal des versions scandinaves, qui prend place après la victoire de Flores et ses retrouvailles avec Blanzefflor illustre les changements d'attitude des auteurs chrétiens envers l'Orient et les musulmans en mettant l'accent non pas sur la conquête militaire mais sur la conversion pacifique inspirées par la magnificence de la chrétienté. C'est par exemple ce que recommande quelques années après *Flores och Blanzefflor* Sainte Brigitte lorsqu'elle aborde la question de la conversion des russes orthodoxes.

Ce passage, qui ne se retrouve que dans les versions scandinaves, met en scène la vie de Flores et Blanzefflor après le retour au royaume d'Apolis et la prise de pouvoir de Flores suite à la mort de ses parents. Après plusieurs années de vie commune, Blanzefflor lui propose un voyage vers la France, où sa mère lui aurait dit qu'elle avait de « nombreux amis ».<sup>549</sup> Le voyage est l'occasion pour Flores de montrer la puissance de son royaume :

*Il fit affréter cent navires,*

*Qui étaient larges et de gros tonnage ;*

*Dans chaque bateau il y avait vingt chevaux*

*Les meilleurs du pays.*

*Ils trouvèrent le vent et partirent en mer*

*Vers une ville, qui s'appelle Venise.*

---

<sup>549</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 2100.

*Puis Flores chevaucha de là*

*Vers la France par le plus court chemin.*

*Il était extrêmement riche en or ;*

*Il avait avec lui deux mille chevaux.<sup>550</sup>*

Encore une fois, l'opulence et la puissance militaire, symbolisées par l'or et les chevaux, du royaume d'Orient sont soulignées, pour renforcer l'impact de son éventuel ralliement au camp chrétien. Par contraste, d'autres qualités du royaume de France sont mises en avant : ses églises innombrables (on en trouve une dans chaque ville) et ses « sages » chevaliers<sup>551</sup>. L'Occident chrétien, symbolisé par Paris, est idéalisé comme le foyer d'une chevalerie chrétienne sage et accueillante, y compris pour le roi païen qu'est Flores. La puissance militaire qui accompagne Flores lors de son départ fait contraste avec les valeurs spirituelles de l'Église. Le couple royal va d'ailleurs changer ses priorités en matière de dépenses après sa conversion. Alors qu'auparavant, l'essentiel des dépenses de Flores étaient dévolues soit à sa quête pour retrouver Blanzeflor, soit aux célébrations de leurs retrouvailles, le couple royal nouvellement converti consacre plutôt sa fortune aux dons au clergé, puisqu'il est précisé qu'ils font ensuite « continuellement de riches dons aux églises et aux cloîtres. »<sup>552</sup> Le contraste avec le roi de Babylone, qui ne semble se préoccuper que de sa tour et de ses femmes, est ici flagrant. Alors que le souverain païen propose même à Flores de prendre les rênes du royaume à sa place pour ne plus avoir à s'occuper que de la tour, montrant là encore une fois l'attachement supposé des païens à la chair et aux choses terrestres, Flores et Blanzeflor, en bons chrétiens, se préoccupent avant tout de leur âme éternelle. Bien leur en prend selon le traducteur, puisqu'ils gardent ainsi les faveurs de Dieu aussi bien sur la terre comme au ciel :

*Ils vécurent ensuite là de sainte façon ;*

*Dieu leur a accordé sa grande clémence,*

*Ils vécurent très confortablement là ;*

*Dieu lui-même les aimait tant.*

---

<sup>550</sup> *Ibid.*, v. 2105-2114.

<sup>551</sup> *Ibid.*, v. 2118.

<sup>552</sup> *Ibid.*, v. 2159.

*Il fit s'achever agréablement leur séjour sur la terre*

*Et leur donna ensuite le royaume des cieux.*<sup>553</sup>

La conversion de Flores n'a pourtant pas été, tout du moins en apparence, simple. Ce dernier va découvrir les véritables raisons de son voyage quand il exprime auprès de Blanzeflor son désir de rentrer dans son royaume :

*« Vous devez attendre encore un moment !*

*Je veux vous dire rapidement,*

*Ce que j'ai promis à Dieu ;*

*Quand j'étais en grand péril*

*J'ai promis à Dieu qu'avant ma mort*

*Je pourrais vivre tranquillement 6 hivers,*

*Puis qu'ensuite j'irais habiter au cloître,*

*Sauf s'il arrive*

*Que vous deveniez chrétien.*

*Vous devez maintenant faire l'un de ces deux choix,*

*Ce que vous voulez faire,*

*Soit vous partez sans moi*

*Soit vous vous convertissez*

*– De telle façon que ceux qui sont au pays,*

*Vous devrez aussi les baptiser, seigneur,*

---

<sup>553</sup> *Ibid.*, v. 2171-2177.



*Et tout le peuple avec vous –*

*Les conditions sont maintenant devant vous. »<sup>554</sup>*

Flores n'hésite pas longtemps et accepte de se convertir pour l'amour de Blanzeflor. La conversion du souverain païen va aussi entraîner celle de son royaume : Flores embarque avec lui lors du voyage de retour « des prêtres, des clercs, des évêques, les meilleurs du pays » et exige de ses sujets, sous peine de mort, d'accepter la nouvelle religion de leur souverain :

*Il emmena ensuite avec lui des prêtres,*

*Des évêques et des clercs, les meilleurs du pays*

*Et chevaucha joyeusement vers la plage,*

*Il navigua ensuite vers son pays.*

*Il fit alors annoncer*

*Que les gens qu'il avait en son pouvoir,*

*Devaient sur son ordre se faire baptiser ;*

*Celui qui refuserait, il serait exécuté.<sup>555</sup>*

Cette conversion entraîne un âge d'or pour le royaume d'Apolis, dirigé pieusement par le couple royal désormais chrétien. Peu importe les menaces de violence de la part de Flores : elle ne constitue pas une conversion forcée mais entre plutôt dans le domaine des prérogatives du souverain, dont le peuple doit partager la religion. Nous sommes donc plus dans le registre du comportement normal d'un souverain que d'un quelconque effort pour imposer par la force la religion chrétienne à des païens. Malgré les menaces de Flores envers ceux qui ne se convertiraient pas, la conversion du royaume d'Apolis est donc bien une conversion pacifique, à l'opposé de la mythologie guerrière des croisades, qui visaient l'assujettissement (et la conversion) par les armes des musulmans<sup>556</sup>. Le discours de la chrétienté sur l'Autre sarrasin a changé dès le XIII<sup>ème</sup> siècle à la suite des échecs des croisades et la prise de conscience qu'il sera difficile de vaincre seuls les armées musulmanes. L'espoir devra donc

---

<sup>554</sup> *Ibid.*, v. 2128-2144.

<sup>555</sup> *Ibid.*, v. 2151-2158.

<sup>556</sup> John Victor Tolan, *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003.

venir de l'extérieur : les Mongols, auxquels les royaumes chrétiens envoient des ambassades répétées, le mythique royaume du Prêtre Jean ou même un puissant roi sarrasin qui se convertirait à la chrétienté et se retournerait contre ses coreligionnaires, un espoir qui semble d'autant plus crédible que les rumeurs veulent que l'élite des musulmans soit déjà secrètement chrétienne<sup>557</sup>. Saladin devient ainsi un noble chevalier, doux envers les chrétiens, quand il ne se convertit pas totalement à leur religion comme dans certaines versions de la *Chanson des Chétifs*<sup>558</sup>. Cet espoir de renversement de la situation grâce à des facteurs extérieurs à la chrétienté s'accompagne nécessairement d'une amélioration de l'image du Sarrasin, dont les représentants les plus nobles sont très proches de leurs homologues chrétiens. La tolérance envers l'Autre musulman fait son apparition dans la littérature médiévale, notamment, selon Catalina Girbea, dans la littérature germanique, particulièrement sous la plume de Wolfram von Eschenbach ou de Wirnt von Grafenberg<sup>559</sup>. Cette origine allemande est particulièrement intéressante pour l'étude des *Eufemiavisorna*, la reine Eufemia étant issue de la famille des princes de Rügen, fille du *minnesänger* Wizlaw II, a donc pu être exposée à des œuvres de ces auteurs, ce qui a peut-être influencé son choix quant à la traduction de *Flores och Blanzefflor*. La figure du vaillant Sarrasin est dans tous les cas connue dans la littérature scandinave : la *Orkneyinga saga*, composée vers 1200, raconte la rencontre entre Ragnvald et ses Orcadiens et un bateau mené par des hérétiques de Mahomet. Après une âpre bataille, les Orcadiens parviennent à vaincre leurs ennemis et s'emparent de leur chef, un « qðlingr af Serklandi »<sup>560</sup>. Richard Cole voit dans ce personnage et dans la relation qu'il entretient avec le chef des Orcadiens des similitudes avec la relation qu'entretiennent Saladin et Richard Cœur de Lion et cite d'autres exemples de valeureux chevaliers sarrasins dans la matière islandaise du XIII<sup>ème</sup> siècle qui, même s'ils sont vaincus, gagnent le respect de leurs adversaires chrétiens<sup>561</sup>.

Le personnage de Flores peut indubitablement être rapproché de ces figures de nobles Sarrasins, qui, grâce à leurs qualités, accèdent à la vérité de la chrétienté et renient les mensonges de Mahomet. En rattachant le royaume d'Apolis au monde chrétien, Flores lui fait abandonner son statut d'Autre, et

---

<sup>557</sup> *Ibid.*.

<sup>558</sup> Jean Richard. "Les transformations de l'image de Saladin dans les sources occidentales." In : *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol.89-90, 2000, pp. 177-87.

<sup>559</sup> Catalina Girbea, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Classique Garnier, Paris, 2014, p. 541 et suiv..

<sup>560</sup> "Un noble du Sarkland" Cité dans Richard Cole, "Þjóð, kyn and other fólk'd up modes of thought" [https://www.academia.edu/4522541/%C3%9Ej%C3%B3%C3%B0\\_kyn\\_and\\_other\\_f%C3%B3lk\\_d\\_up\\_modes\\_of\\_thought](https://www.academia.edu/4522541/%C3%9Ej%C3%B3%C3%B0_kyn_and_other_f%C3%B3lk_d_up_modes_of_thought) [consulté le 10/03/2015] p. 4.

<sup>561</sup> *Ibid.*.

réalise aussi bien son destin que celui de son peuple : venir à la chrétienté. Car Flores incarne bien l'ambivalence entre Autre et Même que nous venons d'analyser : il est certes païen, mais se conduit en tout point comme un héros chrétien : il en a en tout cas la bravoure, les codes sociaux, la conduite honorable, et la faveur du divin dans ses entreprises. Peu importe qu'une femme païenne l'ait nourri au sein<sup>562</sup>, le jeune roi semble lié à la naissance à Blanzeflor, avec qui il partage non seulement la précocité, mais aussi une ressemblance physique, au point de paraître parfois pratiquement androgyne : plusieurs parmi ceux qu'ils rencontrent sur son périple remarquent la ressemblance entre les deux héros, voire prennent Flores pour le frère de Blanzeflor<sup>563</sup>. Cette ressemblance physique sauve même la vie des deux amants : l'homme du roi de Babylone qui les découvre confond en effet Flores avec l'amie de Blanzeflor, Klares. Il faudra que le roi soulève le drap qui recouvre les amants pour se rendre compte que c'est bien un homme qui est allongé auprès de Blanzeflor<sup>564</sup>. Flores est donc, par nature, proche de la chrétienté représentée par celle qu'il aime, au point que son apparence même semble refléter cette proximité. Le traducteur prend d'ailleurs la peine de préciser que Flores, comme Blanzeflor, est élevée dans la coutume chrétienne :

*Ces enfants furent élevés ensemble*

*– Comme ils s'aimaient entre eux ! –*

*Sous l'égide de la femme chrétienne*

*Car elle avait de l'intelligence et des connaissances.*

*Il y avait une femme païenne,*

*Il but à son sein pendant de nombreuses années.*

*A part cela, à tout instant*

---

<sup>562</sup> Le lait maternel était pourtant sensé, selon certains penseurs médiévaux, transmettre valeurs morales et religions. Il semblerait que cela ne soit pas le cas pour Flores, peut-être, selon Jean-Luc Leclanche, pour ne pas afficher une « fraternité de lait » entre les deux personnages, qui rendrait alors la relation entre les deux héros incestueuse. Voir Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanche fleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 13.

<sup>563</sup> C'est par exemple le cas du propriétaire de l'auberge, de Darias qui l'accueille à Babylone et de la femme de ce dernier.

<sup>564</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1641-1642.

*Ils étaient élevés dans la coutume chrétienne.*<sup>565</sup>.

La religion des personnages principaux semble d'ailleurs source de confusion pour le traducteur, puisqu'il parle en revanche dans son excipit des « deux païens »<sup>566</sup> qui trouvèrent ainsi la foi chrétienne. Peut-être faut-il y voir encore une louange déguisée pour la jeune fille, qui parviendra à conserver la foi de sa mère bien qu'elle grandisse en terre païenne.

Les païens de *Flores och Blanzeflor* semble en effet remarquablement bien disposés envers les chrétiens, voire les admirer. Le roi Fenix capture la mère de Blanzeflor pour sa femme, qui lui avait expressément demandé de lui ramener une femme chrétienne<sup>567</sup>. Ce n'est pas le cas dans *Le Conte de Floire et Blanchefleur* : le roi Félix voit bien que la jeune fille est « de haut parage »<sup>568</sup> mais elle reste pour elle une « mescine » (jeune esclave, fille), une infidèle et une part de butin<sup>569</sup>. Le traducteur prend donc la peine de souligner la valeur que peut avoir la jeune fille, non seulement en tant que femme de haute naissance, mais surtout en tant que chrétienne, même aux yeux d'un couple royal païen. Cela est encore renforcé avec la réaction de la reine quand elle reçoit la jeune femme en cadeau :

*« Je la prends de vous plus volontiers,*

*Que des pierres précieuses ou de l'or.*

*Elle me suivra et sera de confiance*

*Et gardera sa foi chrétienne*

*Si elle-même le souhaite »*<sup>570</sup>

Comme à son habitude, le traducteur développe ici au discours direct les pensées de ses personnages, là où le texte français et la saga se contentent de décrire leurs réactions et leurs interactions. A l'instar de Robert d'Orbigny, le traducteur de la saga nous en apprend plus sur la relation qui se forme entre la reine et la mère de Blanzeflor, mais en s'en tenant au mode du discours indirect :

---

<sup>565</sup> *Ibid.*, v. 107-114.

<sup>566</sup> *Ibid.*, v. 2178.

<sup>567</sup> *Ibid.*, v. 49-50.

<sup>568</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, trad. par Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003, p. 9.

<sup>569</sup> *Ibid.*.

<sup>570</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 74-78.

*Dróttning varð því fegnari en engri gjof fyrri, ok bað hana vera sína fylgiskonu ok gæta kristni sinnar ; bað hon vel veita henni, ok bað aðra henni þjóna, lék opt við hana ok mælti gaman við hana. Ok lét kenna henni valska tungu, ok kendi henni aðrar.*

*La reine en fut plus réjouie que par aucun autre cadeau précédent et lui demanda d'être sa suivante et de conserver sa foi chrétienne ; elle demanda qu'elle soit bien traitée, demanda aux autres suivantes de la servir, plaisantait souvent avec elle et se distraitait avec elle durant leurs conversations. Elle lui fit enseigner le français et lui apprit d'autres langues.<sup>571</sup>*

Au-delà des considérations de traduction, ce passage nous renseigne sur la vision que la chrétienté avait d'elle-même, et celle qu'elle espérait projeter chez les païens. La chrétienté s'imagine être, y compris chez ceux qui ne sont pas encore convertis, un objet d'admiration suffisant pour qu'une reine païenne désire expressément la compagnie d'une femme chrétienne, même pour en faire sa suivante. Une façon sans doute pour les chrétiens de se rassurer : peu importe que l'islam remporte victoire sur victoire depuis un demi-siècle et commence à menacer les terres chrétiennes, le christianisme reste un signe de supériorité même chez ses ennemis, qui respectent même, en tout cas pour l'auteur de la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, les fêtes chrétiennes. Le roi Felix dans celle-ci donne en effet le nom de Flóres à son fils en l'honneur du dimanche des Rameaux, sur le conseil de sa prisonnière chrétienne<sup>572</sup>. Certes, le traducteur suédois ne reprend pas cette explication, préférant une explication plus naturelle pour les noms de ses personnages : c'est l'approche de l'été qui pousse le roi Fenix à choisir le nom de Flores pour son fils. Cependant la conversion de Flores montre bien encore une fois ce désir de présenter le christianisme comme une source d'envie et de désir chez les païens. Après avoir visité une église différente tous les jours<sup>573</sup>, Flores ne peut que se convertir lorsque Blanzeflor lui demande.

Malgré tout, c'est bien son amour pour Blanzeflor qui reste l'élément déclencheur de sa conversion, le jeune homme ne pouvant supporter d'être séparé plus longtemps de celle qu'il aime. Le *topos* de la conversion par amour n'est pas une nouveauté, même si elle se manifeste plus souvent dans la

---

<sup>571</sup> *Flóres Saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896, p. 5. Le texte islandais donne ici « Elle lui apprit le français. » Nous avons cependant choisi de suivre Eugen Köbling et Birgit Nyborg (voir *Ibid.* ainsi que Birgit Nyborg (trad.), *Tre riddersagaer : Sagaen om Partalopi, Sagaen om Flores og Blankiflor, Sagaen om Bevers*, Achehoug, Oslo, 2005, p. 62) en traduisant « Elle lui fit enseigner le français » : il semble en effet illogique dans ce contexte que la reine d'Apolis fasse apprendre à la mère de Blankiflúr sa propre langue maternelle.

<sup>572</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>573</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 2122.

littérature médiévale à travers le personnage de la Sarrasine qui va finalement se convertir pour l'amour d'un prince chrétien, comme c'est le cas par exemple dans *Willehalm* de Wolfram von Eschenbach où l'auteur raconte l'amour de Willehalm pour Giburc, une Sarrasine convertie<sup>574</sup>. Mais le *topos* de la jeune chrétienne convertissant son mari païen est par contre assez répandu aussi bien dans les vies de saintes que dans l'historiographie. On citera par exemple Sainte Cécile, jeune noble romaine et secrètement chrétienne, qui est mariée à un païen. Lors de leur nuit de noces, elle lui révèle sa foi et, grâce à la faveur divine, parvient à convertir son mari<sup>575</sup>. On peut aussi mentionner la figure de la reine Clotilde dans l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, insultant les dieux de Clovis pour le persuader de se convertir :

*Puis la reine Clotilde lui [Clovis] donna un fils premier-né. Comme la femme voulait le consacrer par le baptême, elle prêchait assidûment son mari, lui disant : « ils ne sont rien les dieux auxquels vous rendez un culte ; ils n'ont pu être d'aucun secours, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres. [...] »<sup>576</sup>*

La conversion de l'Autre païen n'est donc plus seulement l'affaire du croisé ou du théologien, mais aussi celle de la femme. C'est par exemple la pensée de Pierre Dubois, qui écrit entre 1305 et 1307 *De Recuperatione Terrae Sanctae*, un pamphlet exposant ses idées pour reconquérir la Terre Sainte. Il conseille dans son ouvrage, pour convertir les rois païens, de les marier avec des femmes chrétiennes, qui se chargeraient ensuite de les persuader d'accepter la religion chrétienne<sup>577</sup>. Loin d'être une fantaisie des traducteurs scandinaves, l'épisode de la conversion de Flores s'inscrit au contraire dans un courant de pensée qui tend à privilégier des solutions pacifiques au conflit entre monde musulman et chrétienté et dont les arguments rencontrent de plus en plus d'échos au fur et à mesure que l'espoir d'une victoire militaire de la chrétienté s'estompe. Catalina Girbea lie aussi l'image positive du païen, qu'elle étudie dans les romans allemands, aux controverses sur l'emploi par la papauté de la force pour convertir les païens, particulièrement présentes dans le Saint Empire Romain Germanique dès la

---

<sup>574</sup> Wolfram von Eschenbach. *Willehalm*. Trad. Marion E. Gibbs et Sydney M. Johnson, Penguin Publishing, Londres, 2013.

<sup>575</sup> Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, trad. Théodore de Wyzewa, Perrin, Paris, 1910, p. 639 et suiv..

<sup>576</sup> Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, trad. Robert Latouche, Les Belles Lettres, Paris, 1999, p. 117.

<sup>577</sup> Silvana Vecchio, « La Bonne Epouse » in Christiane Klapisch-Zuber (dir.), *Histoire des femmes : le Moyen Âge*, Plon, Paris, p. 127.

première croisade<sup>578</sup>. Il est possible que *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, avec ses thèmes du bon païen n'attendant que de voir la grandeur de la chrétienté pour se convertir, ait pu trouver un écho dans le monde germanique, et ait pu influencer ainsi le choix de l'œuvre par Eufemia. Le traducteur, qui était sans doute un clerc, a pu aussi vouloir refléter dans son texte, destiné à un public concerné au premier chef par les croisades, une opinion répandue dans le clergé suédois et qui sera reprise, nous l'avons vu plus haut, par Sainte Brigitte quelques années plus tard.

Si la Scandinavie a ses propres représentations de l'Autre, ses *blámann* qui peuvent être sarrasins aussi bien que finnois ou russes<sup>579</sup>, *Flores och Blanzefflor* décrit un Orient qui s'inscrit au contraire dans une tradition toute européenne, marquée par son époque mais aussi par les œuvres qui influencent les *Eufemiavisorna*, aussi bien celles qui érigent la France comme terre de la chrétienté et de la chevalerie par excellence que celles qui s'inspirent des auteurs allemands comme Wolfram von Eschenbach. Mais ces représentations, dans leur adhésion à celles qui avaient cours dans le monde chrétien de l'époque, montrent bien encore une fois les changements culturels qui se produisent à la cour de Norvège durant tout le XIII<sup>ème</sup> siècle et qui se prolongent en ce début de XIV<sup>ème</sup> siècle : ces représentations puisent leur origine dans l'européanisation de la cour de Norvège voulue par Håkon IV et continuée par ses successeurs. La traduction des romans venus de France et d'Allemagne n'a pas seulement apporté des nouveautés dans le domaine de la littérature, elle a aussi amené avec elle une partie de l'univers mental qui avait cours dans l'Occident chrétien, univers mental que les traducteurs scandinaves ont dû à leur tour adapter à leur public. L'Orient scandinave ressemble à l'Orient chrétien car il ne fait que transcrire fidèlement les angoisses du monde chrétien devant l'avancée du monde musulman, une problématique qui pourrait sembler éloignée des préoccupations directes des royaumes scandinaves mais qui paraît bel et bien être à l'esprit de sa noblesse, qui se veut à l'image de ces « sages chevaliers » qui peuplent le Paris de *Flores och Blanzefflor*. Le choix de cette traduction reflète la proximité de la Scandinavie médiévale avec le monde germanique, et illustre dans le même temps comment les angoisses qui agitent l'ensemble du monde chrétien face aux conquêtes musulmanes ont pu se diffuser, y compris dans des territoires périphériques comme la Scandinavie, qui est pourtant loin d'être directement concernée par ces problématiques. Il semble malgré tout que l'aristocratie scandinave ait été assez

---

<sup>578</sup> Catalina Girbea, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Classique Garnier, Paris, 2014, p. 541 et suiv..

<sup>579</sup> Richard Cole, "Þjóð, kyn and other fólk'd up modes of thought" [https://www.academia.edu/4522541/%C3%9Ej%C3%B3%C3%B0\\_kyn\\_and\\_other\\_f%C3%B3lk\\_d\\_u\\_p\\_modes\\_of\\_thought\\_](https://www.academia.edu/4522541/%C3%9Ej%C3%B3%C3%B0_kyn_and_other_f%C3%B3lk_d_u_p_modes_of_thought_)

préoccupée par la question pour accueillir favorablement *Flores och Blanzefflor*, qui propose un exutoire pour ces angoisses à travers sa représentation de l'Autre païen.

## Conclusion du chapitre

Que faire en ce début de XIV<sup>ème</sup> siècle contre cette progression du monde musulman, qui angoisse tant les chrétiens depuis que les espoirs de conquête militaire de la chrétienté se sont fracassés sur les réalités du terrain ? Si certains continuent à espérer une victoire finale, peut-être grâce à l'appui des Mongols à l'est<sup>580</sup>, d'autres appellent de leurs vœux des solutions plus pacifiques. *Flores och Blanzefflor* présente une de ces solutions : grâce notamment aux efforts de Blanzefflor exercés sur Flores, le royaume d'Apolis devient chrétien et donc un allié dans la lutte contre les païens. Nous avons abordé dans un premier temps la question du rapport de la Scandinavie avec l'Orient et l'entreprise des croisades. Même si les souverains scandinaves sont bien moins actifs en Terre Sainte que leurs homologues français ou anglais, on ne peut nier que la Scandinavie, et cela dès l'époque viking, entretient des contacts, violents ou non, avec les royaumes musulmans. Au-delà de ces contacts, la Scandinavie a été entraînée, à la suite de l'ensemble de la chrétienté, dans les projets de croisade, même si pour l'aristocratie scandinave, cela s'est le plus souvent traduit par des expéditions dirigées vers l'est, contre les Slaves et les Baltes païens mais aussi les chrétiens orthodoxes. Mais, comme nous l'avons vu dans un deuxième temps, *Flores och Blanzefflor* propose aussi une vision fantasmée d'un Orient qui semble n'être que partiellement inscrit dans une géographie et une temporalité tangibles : si le traducteur s'efforce d'utiliser des personnages et des lieux qui rattachent l'œuvre au monde réel, les descriptions qu'il en fait, de même que ses constantes références à l'Antiquité et aux lieux de la Bible font de l'Orient de *Flores och Blanzefflor* un espace Autre, où le merveilleux et l'érotisme peuvent s'épanouir et où des transgressions peuvent être commises, y compris par les personnages principaux, sans que l'ordre social ne soit remis en cause. Mais ce n'est pas seulement la géographie de l'Orient qui est Autre dans *Flores och Blanzefflor*, car les personnages païens semblent eux aussi se trouver à une frontière, partagés entre leur nécessaire différence et une proximité avec leurs comparses de l'Occident chrétien. Nous nous sommes penchés pour conclure sur la possible existence de représentations de l'Orient qui seraient spécifiques à la Scandinavie médiévale, en nous attardant notamment sur la scène de la conversion de Flores. Cependant, force est de constater que les représentations qu'on peut trouver dans *Flóres Saga ok Blankiflúr* et *Flores och Blanzefflor* s'intègrent

---

<sup>580</sup> Le Khan Öljeitü envoya par exemple en 1305 des lettres à Philippe le Bel, au pape Clément V et Edouard I pour proposer une alliance entre les mongols et la chrétienté contre les mamelouks. Il semble que cette proposition fût prise au sérieux par les puissances européennes. Voir Cleaves, Francis Woodman et Mostaert, Antoine (éds.), *Trois documents mongols des archives secrètes vaticanes*, 1952.



plutôt dans un ensemble de représentations qui ont cours dans toute la chrétienté, et plus particulièrement celles qui prédominent dans l'espace germanique, qui fut plus sceptique vis-à-vis des croisades que la France ou l'Angleterre.

# Emotions, féminité et masculinité dans *Flores och Blanzeflor*

La question de la représentation du genre dans les études médiévales occupe les chercheurs depuis déjà quelques années<sup>581</sup>. La question a largement été traitée pour la matière islandaise par des auteurs comme Jenny Jochens qui ont, avec brio, appliqué les enseignements des études de genre à l'étude des sagas et de la société médiévale islandaise dans plusieurs ouvrages consacrés au sujet<sup>582</sup>. Le roman médiéval est dans le cadre de ces interrogations un élément précieux, car il est souvent l'un des seuls témoignages dont nous disposons sur les représentations de la féminité et de la masculinité à l'époque médiévale. *Flores och Blanzeflor* ne fait pas exception : l'importance accordée à Blanzeflor, particulièrement dans les versions scandinaves, dans la conversion de Flores, mais aussi la façon de représenter la virilité de Flores, qui détonne avec l'image classique du chevalier prompt à chercher l'aventure et à se mesurer en combat à ses pairs, font de *Flores och Blanzeflor* un témoignage particulièrement intéressant pour l'histoire des représentations de genre en Scandinavie médiévale. Même si les personnages sont bien évidemment fictifs et ne peuvent donc être considérés comme les reflets d'une quelconque réalité sociale, *Flores och Blanzeflor* propose néanmoins à son audience des personnages masculins et féminins qui jouent le rôle de modèle de leur genre respectif pour une audience mixte. Au centre de ces représentations de la féminité et de la masculinité idéale, nos deux héros : Flores et Blanzeflor, deux enfants présentés comme parfaits en tout point et aimés de Dieu, et qui représenteraient donc des parangons de féminité et de masculinité proposés aux audiences scandinaves. Nous essaierons de montrer comment *Flores och Blanzeflor* aborde les représentations de ses personnages principaux sous l'angle de leur genre, en proposant des figures de la féminité et de la masculinité qui combinent les spécificités scandinaves et celles issues du contexte plus large de la chrétienté occidentale.

---

<sup>581</sup> Madeline H. Caviness. "Féminisme, Gender Studies et Études médiévales." *Diogène*, vol.225 n°1, 2009, pp. 33-54.

<sup>582</sup> Voir notamment Jenny Jochens, *Women in Old Norse Society*, Cornell University Press, Ithaca, 1998 ; Jenny Jochens, « La richesse, la sexualité et l'incitation : outils politiques des femmes dans le Nord », in : *Médiévales* [En ligne], 50 | printemps 2006, mis en ligne le 09 février 2007, consulté le 10 juin 2015. URL : <http://medievales.revues.org/1379>; Jenny Jochens, *Old Norse Image of Women*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1996.

Cela se fera aussi bien par l'étude de la façon dont le traducteur présente physiquement ses personnages que par l'examen des manifestations de leurs émotions. La représentation des émotions et la façon dont les personnages les expriment sont intimement liées à la représentation du genre, la perception des émotions par ses personnages participant à l'élaboration d'un discours qui permet à l'auteur d'assigner un genre à ces personnages pour son audience : l'homme et la femme n'ont pas les mêmes sensibilités dans la littérature médiévale. L'histoire des émotions connaît actuellement un regain d'intérêt de la part des médiévistes, notamment avec des projets de recherche internationaux comme le « centre d'excellence » du conseil de recherche australien sur l'histoire des émotions<sup>583</sup>, mis en place en 2011, qui vise à établir un réseau de chercheurs travaillant sur les émotions en Europe à l'époque médiévale et moderne. Mais les émotions de l'homme médiéval ont intéressé de longue date les historiens du Moyen Âge : Huizinga dans son *Automne du Moyen Âge* consacre un chapitre aux émotions de ces hommes qu'il appelle des « géants à tête d'enfants »<sup>584</sup>, voyant chez ceux dont il étudie l'époque une tendance aux émotions brutales et exagérées et prenant pour exemple les crises de pleurs collectives qui agitent parfois les foules dans les chroniques et dans la littérature du Moyen Âge. Il est bien entendu nécessaire de nuancer cette vision, ne serait-ce que parce que l'homme médiéval (et la femme) n'est pas un être uniforme dont les seules limites temporelles et spatiales consisteraient en ces dix siècles qui composent le Moyen Âge européen. Notre façon de percevoir et de décrire nos émotions reste, au Moyen Âge comme aujourd'hui, dépendant de notre environnement socio-culturel. Il sera donc nécessaire d'examiner la manière dont le traducteur scandinave transcrit pour son public les émotions de personnages créés dans un autre pays, deux siècles plus tôt, et comment cette nécessaire adaptation affecte la façon dont il aborde les représentations de genre des personnages, afin de les rendre compréhensibles pour un public avec une conception différente de la féminité et de la masculinité et de la manière dont les genres respectifs négocient leurs émotions.

## Le Genre médiéval

Si la question des représentations du genre est extrêmement complexe, la distance qui nous sépare de l'époque médiévale rend ces questionnements encore plus risqués d'un point de vue méthodologique. Il faudra d'abord définir ce que pouvait être la masculinité et la féminité pour l'audience de *Flores och Blanzeflor*. Si se conduire « virilement », « comme un homme », est considéré comme positif pour les personnages masculins, et qu'on attend au contraire des femmes qu'elles soient féminines, ce que recouvrent ces termes n'est jamais clairement explicité par l'auteur : pour lui, et pour ses contemporains, ces concepts se passent d'éclaircissements, car considérés comme immuables.

---

<sup>583</sup> <http://www.historyofemotions.org.au/about-the-centre.aspx>, consulté le 23/03/15.

<sup>584</sup> Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, Payot, Paris, 1989 (1919), p. 53.

Pourtant, être un homme viril ne signifie pas la même chose selon l'époque et le lieu : les représentations de la virilité, loin d'être des constantes universelles, sont en effet mouvantes. Le danger pour le chercheur qui s'intéresse à ces questions est donc d'introduire les propres préjugés de son époque dans un texte dont l'auteur et l'audience ont d'autres conceptions. Prenons pour exemple la scène où Flores apprend la prétendue mort de Blanzeflor<sup>585</sup> : revenu en catastrophe à la cour d'Apolis car il ne peut supporter la distance qui le sépare de son aimée, Flores apprend rapidement de la mère de Blanzeflor, qui a reçu l'ordre de lui mentir, que celle qu'il aime est morte durant son absence. Sa réaction ne se fait pas attendre :

*Quand il comprit avec certitude*

*Qu'elle était morte, celle qu'il aimait,*

*Il eut alors tant de peine*

*Qu'il tomba à terre et resta allongé, inconscient.*

*La femme prit peur et cria tant,*

*Que le roi lui-même l'entendit.*

*Le roi et la reine coururent là-bas tous les deux ;*

*Les pauvres se mirent à pleurer.*

*Flores resta allongé un moment inconscient,*

*Puis se releva et se mit à parler.*

Flores s'évanouit donc sous le coup de la souffrance causée par l'annonce de la mort de Blanzeflor. Il perdra à nouveau conscience en découvrant sa tombe, avant de tenter de se suicider pour finalement y renoncer, cédant aux appels à la raison de sa mère. Un comportement qui pourrait passer pour peu viril : l'évanouissement suite à de grandes émotions est, encore de nos jours, un comportement considéré comme fortement associé au féminin, suite notamment aux représentations qui se développent dans la littérature des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles où le *topos* de la jeune fille s'évanouissant à cause d'un choc émotionnel est si récurrent qu'il en est presque devenu un cliché incontournable lorsqu'on évoque cette époque. Cela a amené certains à considérer les héros des

---

<sup>585</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 365-374.

romances, qui semblent s'évanouir au moins aussi volontiers que les héroïnes qui les accompagnent, comme peu virils. Mais d'autres, comme Judith Weiss dans un article paru dans l'ouvrage collectif *Medieval Romance Medieval Contexts*<sup>586</sup>, observent au contraire, en analysant la pensée des maîtres de la médecine antique qui conservent leur popularité au Moyen Âge, comme Galien, que l'évanouissement n'est pas un mal considéré comme affectant surtout les femmes au Moyen Âge. L'erreur serait alors de voir dans les évanouissements de Flores le signe d'une féminité exacerbée chez le jeune homme. Certes, nous le verrons, Flores n'est pas le plus viril de tous les héros, mais force est de constater que ses évanouissements ne sont pas l'une des marques de son androgynie.

Qu'implique alors être un homme ou une femme dans la Suède du début du XIV<sup>ème</sup> siècle ? Encore une fois, l'image d'Épinal fait de l'homme scandinave un parangon de virilité, taillé par le rude climat nordique. Le XIX<sup>ème</sup> siècle et le nationalisme scandinave vont le représenter tout en muscles, barbu, brave, fier, indépendant, enlevant sous le bras les femmes européennes. Il serait le pendant d'une masculinité germanique toute puissante qui survivrait chez le paysan nordique, face à la sophistication efféminée de la Rome antique propagée par les élites. Quant à la femme nordique, elle serait elle aussi l'incarnation d'un esprit farouchement indépendant, attachée à la liberté, au point que certains ont voulu voir dans les femmes des sagas une sorte de proto-féminisme qui annoncerait l'attachement moderne des scandinaves à l'égalité entre les sexes. Ces représentations restent en grande partie issue de l'imagination fertile des politiciens et artistes romantiques, qui cherchaient dans le Scandinave médiéval une grandeur d'âme qu'auraient perdue les modernes. Il serait au contraire difficile d'essayer de dégager une spécificité nordique dans les relations hommes-femmes à l'époque médiévale. Certes, la société islandaise semble se situer un peu à part, tout du moins en ce qui concerne le rôle que pouvaient jouer les femmes dans la vie publique, notamment avec la possibilité offerte aux femmes de divorcer de leurs maris ou d'exercer un plus grand contrôle sur la vie économique du ménage<sup>587</sup>, sans compter les questions de consentement dans le mariage, qui, pour Bjørn Bandlien, diffèrent radicalement entre l'époque pré- et post-conversion<sup>588</sup>. Il faut cependant mettre en perspective ces aspects qui peuvent effectivement paraître particuliers pour une société médiévale, en premier lieu parce que les enseignements à tirer de l'observation sur la société islandaise ne peuvent pas être

---

<sup>586</sup> Judith Weiss, « Modern and Medieval Views on Swooning: The Literary and Medical Contexts of Fainting in Romance » in: Rhiannon Purdie et Michael Cichon, *Medieval Romance Medieval Contexts*, Brewer, Cambridge, 2011, p. 121-134.

<sup>587</sup> Sur l'organisation de la famille dans la Scandinavie médiévale voir notamment Jenny Jochens, « En Islande médiévale : à la recherche de la famille nucléaire » in : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations.*, 40e année, n° 1, 1985. pp. 95-112.

<sup>588</sup> Bjørn Bandlien *Strategies of Passion : Love and Marriage in Medieval Iceland and Norway*, Brepols, Turnhout, 2005.

appliqués sans précautions aux sociétés suédoise ou norvégienne médiévales, malgré leur proximité culturelle et linguistique. Les sagas islandaises, qui constituent l'essentiel des sources sur les représentations de genre en Scandinavie médiévale, concernent surtout un public islandais et trahissent non pas la pensée des Islandais du temps de la colonisation, mais bien celle de l'Islandais des XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles, avec ses propres représentations, peut-être influencées par les romans de chevalerie européens traduits.

La *Laxdælasaga* constitue un exemple parfait pour illustrer les difficultés que peut rencontrer le chercheur quand il s'attaque aux représentations de genre dans la littérature médiévale. Guðrun, personnage féminin principal de la saga, pour l'amour de laquelle les deux personnages masculins principaux vont se déchirer, semble à première vue une femme forte typiquement islandaise qui, entre autres exploits, réussit à obtenir un divorce en tissant pour son mari une tunique trop échancrée et faire preuve durant tout le roman d'une indépendance et d'une force de caractère qui peut sembler éloignée des stéréotypes classiques d'une femme médiévale nécessairement effacée et soumise à son mari. Le personnage de Guðrun a poussé certains auteurs à voir dans la *Laxdælasaga* des accents plus féminins que dans d'autres sagas des Islandais, jusqu'à postuler que l'auteur de la saga aurait pu être une femme<sup>589</sup>, soulignant la capacité de l'auteur à décrire des personnages féminins de façon réaliste et positive. Mais d'autres ont souligné les fortes influences courtoises qui traversent la saga. Daniel Sävborg observe par exemple la présence d'un champ lexical emprunté à la tradition courtoise continentale :

*Laxdoela saga har ett antal drag som otvetydigt vittnar om inflytande från kontinental hövisk tradition. Det rör sig i flera fall om en höviskt präglad ordsfatt. Orden kurteiss, kurteislig etc. förekommer många gånger i Laxdoela saga (bl.a. Sveinsson 1934, 28, 73, 77, 86, 136, 158, 187, 188—3 gånger—och 225). Även orden riddari 'riddare' (vilket ord förekommer två gånger, 56, 225) och glaðel 'svärd' (225) är ord med höviskt kontinentalt ursprung.*

*La Saga des gens du val au Saumon possède un certain nombre de caractéristiques qui témoignent sans aucun doute d'influences issues de la tradition courtoise continentale. Cela concerne dans plusieurs cas un champ lexical marqué par la courtoisie. Les mots kurteiss, kurteiligr, etc. apparaissent de nombreuses fois dans la Saga des Gens du val*

---

<sup>589</sup> Loren Auerbach, "Female Experience and Authorial Intention in Laxdœla Saga," in : *Saga Book*, vol. 25, 1998-2001, Viking Society for Northern Research, pp. 30-52.

au Saumon (entre autres p.28, 73, 77, 86, 136, 158, 187, 188 (3 fois) et 225). Même le mot *riddari* « chevalier » (qui apparaît deux fois, 56, 225) et *glædel* « épée » (225) sont des mots d'origine continentale et courtoise.<sup>590</sup>

Il montre aussi que la façon dont sont décrites les relations amoureuses dans la saga démontre une influence claire de la tradition courtoise sur l'œuvre, tout en soulignant que la relation amoureuse centrale de l'intrigue est au contraire décrite dans un style qui rappelle tout à fait les sagas. La littérature scandinave médiévale ne doit donc pas être prise comme l'image d'un miracle spécifiquement islandais, mais elle s'inscrit au contraire dans une tradition européenne plus large, particulièrement les *riddarasögur* et les textes qui leur sont apparentés, à l'image de *Flores och Blanzeflor*. Un autre danger consisterait cependant à voir dans ces textes des traductions serviles qui ne présenteraient que des versions tronquées et déformées par l'incompétence des traducteurs des représentations en jeu dans l'œuvre originelle. Les traducteurs nordiques semblent au contraire tout à fait conscients de la spécificité de l'exercice qui leur est demandé. Comme le constate Geraldine Barnes dans un article de la revue *Saga Book*, les traductions des *riddarasögur* s'insèrent dans une longue tradition de traductions d'œuvres latines<sup>591</sup> et font manifestement l'objet de la part de leurs traducteurs d'un travail réfléchi d'adaptation à leur audience. Si nous ne disposons malheureusement pas d'écrits théoriques scandinaves contemporains sur l'art de la traduction, nous pouvons tout du moins discerner certaines habitudes chez les traducteurs du Nord et notamment, ce qui nous intéresse ici pour notre étude sur les représentations de genre, une tendance à résumer voire à éluder les longues descriptions des états d'esprit et des émotions de leurs personnages par rapport aux originaux français.

A l'image du héros des sagas des Islandais, le héros des *riddarasögur* n'exprime pas ses sentiments par un monologue intérieur ou une longue explication du traducteur, mais bien par ses actions, ce qui peut être analysé comme un signe d'un rapport différent aux émotions des sociétés scandinaves qui privilégieraient une certaine pudeur dans l'expression de celles-ci en public. Cela se vérifie dans *Flores och Blanzeflor* certes, Flores s'adresse directement à la Mort, à qui il reproche d'avoir emporté trop tôt Blanzeflor<sup>592</sup> ; mais à part ce discours, nous ne retrouvons pas les dialogues, des personnages ou du narrateur, avec des allégories d'émotions, qu'on peut trouver dans les versions françaises de *Floire*

---

<sup>590</sup> Daniel Sävborg, « Kärleken i *Laxdæla saga* – höviskt och sagatypiskt » in : *Alvíssmál*, vol.11, 2004, pp. 75–104.

<sup>591</sup> Geraldine Barnes « The Riddarasögur: an Exercise in Translation » in : *Saga Book XIX*, 1974-7, pp. 403-442.

<sup>592</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 375-410.

et *Blanchefleur* : le dialogue entre Flores et la mort passe ainsi de 90 vers à 50 du *Conte de Floire et Blanchefleur*<sup>593</sup> à *Flores och Blanzefflor* tandis qu'une cinquantaine de vers consacrés à Fortune<sup>594</sup> disparaissent purement et simplement du récit sous la plume du traducteur. Nous ne pouvons pourtant éluder la question de ces coupes en les attribuant à un manque d'exhaustivité du traducteur ou à un manuscrit original incomplet. Comme le remarque Géraldine Barnes, la description minutieuse de la coupe échangée contre Blanzefflor, qui foisonne de détails malgré le rôle mineur de ces descriptions dans l'intrigue, est pratiquement reprise intégralement aussi bien dans *Flóres Saga ok Blankiflúr* que dans *Flores och Blanzefflor*<sup>595</sup>. Nous sommes donc bien en présence d'un choix conscient du traducteur d'inclure ou d'exclure des passages du texte, estimant peut-être que ces longues personnifications d'émotions ne seraient pas comprises ou appréciées par un public scandinave peu habitué à ce genre de procédé littéraire. Notons également que ni *Herr Ivan* ni *Hertig Fredrik av Normandi* ne comportent aucun de ces passages, même s'il nous est impossible de dire pour ce dernier, faute d'avoir conservé l'original, s'il s'agit ici de coupes ou bien d'une absence de telles scènes dans le texte originel. Ces choix délibérés d'exclure de l'œuvre des passages entiers qui, s'ils ne sont certes pas centraux dans l'intrigue, restent éclairants sur la personnalité des personnages, posent la question de la place des émotions dans *Flores och Blanzefflor*, et notamment de celle qui constitue un point central de l'intrigue, l'amour entre les deux personnages.

### Manifester ses émotions dans *Flores och Blanzefflor*

La question de l'émotion est centrale dans l'intrigue de *Flores och Blanzefflor*. Flores ne part pas à la recherche de Blanzefflor dans une optique de recherche d'honneur ou de prestige, qui s'inscrirait dans une stratégie sociale réfléchie, avec pour but d'accumuler du capital social en se confrontant à une vie d'aventures comme c'est le cas par exemple dans *Herr Ivan* et la plupart des romans courtois. Sa seule motivation consiste en l'amour absolu (et d'ailleurs réciproque) qu'il porte à Blanzefflor. De cet amour découle non seulement l'intrigue, mais aussi l'intégralité des émotions manifestées par les personnages du roman. Il est omniprésent, notamment dans la bouche de Flores et du narrateur, qui ne peuvent s'empêcher, dès qu'ils parlent de la jeune fille, de rappeler l'amour que Flores lui porte : sur les 74 occurrences du nom de Blanzefflor, plus du tiers sont associées au registre de l'amour ou de la joie que celui-ci procure. Deux expressions reviennent notamment dans la bouche aussi bien de Flores que du

---

<sup>593</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 42-44.

<sup>594</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>595</sup> Géraldine Barnes, « The *Riddarasögur*: an Exercise in Translation » in *Saga Book XIX* 1974-7 pp. 403-442.



roi de Babylone, qui utilisent tous les deux le même vocabulaire pour parler de celle qu'ils aiment : Blanzefflor est désignée comme « [leur] chère amie » (*min kæra vin*) ou « celle qu'[ils] aime[nt] » (*iak vnte vel*)<sup>596</sup>. Blanzefflor, comme en réponse, utilise le même vocabulaire quand elle parle de Flores : il est, lui aussi, « celui qu'[elle] aime tant »<sup>597</sup>, et elle ne peut envisager une autre vie que celle qui l'attend à ses côtés. Cet amour entre nos deux héros semble si fort qu'il peut prendre un tournant morbide : les deux jeunes gens sont prêts à mourir pour se retrouver, et le font savoir à plusieurs reprises, à commencer par Flores, qui se lance dans un monologue où il accable la mort de l'avoir privé de son aimée :

*« Ah, Blanzefflor, ma vie,*

*Ton amour m'est devenu bien amer !*

*Moi et cette jeune fille sommes nés*

*Le même jour. Pourquoi ne pouvions-nous pas*

*Mourir au même moment ?*

*Sa mort vient pour moi trop tôt.*

*Maintenant voici ce que je veux dire de plus :*

*Il ne se trouve pas de vierge plus aimable,*

*Et il n'en naîtra pas durant nos jours ;*

*C'est pour cela que je me plains autant.*

*J'aurais bien cherché querelle à la Mort,*

*Si je m'attendais de sa part à quelque justice !*

*Alors que je t'appelle de tout temps,*

*Tu ne viens pas, alors que je te le demande.*

---

<sup>596</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 352, v. 494.

<sup>597</sup> *Ibid.*, v. 1458.

*Je veux me tuer avant le soir*  
*Et me perdre dans la douleur et le tourment.*  
*Puisque tu m'as pris ma Blanzefflor,*  
*Alors je vais au Paradis*  
*Là se trouve Blanzefflor, de cela je suis certain. »<sup>598</sup>*

Blanzefflor partage ce sentiment quand elle évoque avec son amie Klares son probable mariage avec le roi de Babylone:

*Je suis absolument certaine*  
*Qu'il est inévitable cette année*  
*Que le roi me veuille pour lui.*  
*Si Dieu au ciel le veut,*  
*Je ferai en sorte*  
*Que ni lui ni un autre ne m'obtienne ;*  
*Bien que Flores ne m'ait trahi,*  
*Celui que j'aime tant,*  
*Je veux me tuer pour lui,*  
*Avant que quelqu'un d'autre ne me prenne. »<sup>599</sup>*

Cet amour à en mourir révèle son importance centrale dans le roman. Ce n'est d'ailleurs pas les chevaliers courtois de la cour d'Arthur qui sont évoqués quand il s'agit pour le narrateur de citer une œuvre littéraire, mais bien Ovide, qui « *nous apprend à supporter l'amour.* »<sup>600</sup>

---

<sup>598</sup> *Ibid.*, v. 391-410.

<sup>599</sup> *Ibid.*, v. 1451-1460.

<sup>600</sup> *Ibid.*, v. 151.

Les personnages du roman montrent bien sûr d'autres facettes émotionnelles : le désespoir de Flores devant la mort de Blanzeflor, la colère du roi de Babylone en découvrant les deux héros dans un même lit, l'envie du gardien de la porte quand il découvre la coupe que porte Flores. Mais aucune de ces émotions violentes ne sont présentées de manière positive : le désespoir de Flores va le conduire au bord du suicide, et il faudra que sa mère lui explique, pour retenir sa main, qu'il ne pourra retrouver Blanzeflor s'il finit en enfer. Ce même désespoir conduit à la mort les parents du héros, dévastés par le départ de leur fils. La colère du roi de Babylone manque de provoquer la mort des deux amants et c'est pour le roi une grave perte d'honneur, puisqu'il les aurait tués sans autre forme de procès sans l'intervention de son conseiller. Et cette colère, qui contamine certains des barons du roi lors du procès, manque encore une fois de peu de provoquer une injustice en infligeant aux deux jeunes gens une mort tragique. L'envie du gardien de la porte le pousse à jurer trop vite fidélité à Flores, compromettant ainsi son statut social et le mettant dans une situation qui pourrait bien entraîner sa mort. Même les émotions positives, si elles ne sont pas contenues, sont causes de malheur : la joie des retrouvailles entre les deux amants les conduit à l'imprudence et à leur découverte, manquant de causer leur mort. Seul l'amour pur qui lie les deux jeunes gens est décrit de façon absolument positive, il aide même Flores à triompher dans son duel contre l'homme du roi de Babylone :

*Alors l'anneau que lui avait donné sa mère aimante l'aida,*

*Celui qu'elle lui avait donné,*

*La dernière fois qu'elle l'avait vu*

*Quand il s'est séparé d'elle.*

*Alors Flores pensa à l'amour,*

*À ce qu'il avait enduré pour Blanzeflor.*

*Il trancha l'épaule droite de son adversaire*

*De façon à ce qu'elle tombât devant lui sur le sol*

*Et l'autre tomba là mort.<sup>601</sup>*

---

<sup>601</sup> *Ibid.*, v. 1951-1959.

Seul l'amour absolu semble pouvoir engendrer des conséquences positives pour les héros du roman. Loin de contredire la tonalité chrétienne du roman, cet amour absolu, qui se traduit d'ailleurs de façon charnelle en apparente opposition avec les préceptes de l'Église, sert au contraire de métaphore de la foi tout au long du roman, métaphore qui culmine avec la conversion de Flores à la fin du roman.

Cependant l'amour entre Flores et Blanzefflor ne constitue pas un amour de type courtois, même s'il en partage quelques caractéristiques. Martin Aurell, qui écrit l'article sur l'amour courtois dans le dictionnaire du Moyen Âge, le définit en ces termes :

« La Dame qui devient presque inaccessible, ses refus et ses atermoiements purifient le désir de l'amant, qui apprend la mesure et l'endurance dans une attente mélancolique [...] Le vocabulaire et les gestes de la fin'amor sont [...] empruntés à la féodalité [...]. »<sup>602</sup>

Certes, Blanzefflor est durant la majorité du récit, inaccessible à Flores. Mais ce n'est ni de son fait, ni une tactique pour enseigner à son amant la modération et les vertus de la patience en amour. Toute patience est d'ailleurs oubliée dès que les deux jeunes gens se retrouvent, elle laisse alors la place à une passion dévorante. Et si Flores oscille bien entre mélancolie et joie durant sa longue quête pour la retrouver, Blanzefflor ne va à aucun moment lui imposer elle-même les épreuves que le sort lui inflige. Comme elle l'explique à son amie Klares peu importe si Flores la déçoit, son amour reste inconditionnel. Aucune trace non plus des codes de la féodalité dans la relation entre les deux héros ou des relations homo-sociales entre chevaliers qui caractérisent souvent les récits courtois : il n'existe pas d'équivalent dans *Flores och Blanzefflor* d'un Yvain se laissant entraîner à l'aventure loin de sa dame par Gauvain, pour finir humilié après avoir manqué à ses obligations auprès d'elle. Flores, même s'il arrive à s'attirer les faveurs d'alliés lors de son périple, ne se détourne jamais de sa quête, même pour un possible gain de réputation. Cela n'empêche pourtant pas Flores de se comporter de façon courtoise envers ses alliés et ses ennemis, ni pour le roman de présenter une dimension didactique. Mais l'amour tel qu'il est présenté dans *Flores och Blanzefflor* occupe une place à part au sein des *Eufemiavisorna* en tant que moteur central de l'intrigue. Si l'amour courtois est bien présent dans *Herr Ivan* et *Hertig Fredrik av Normandi*, c'est la quête de gloire qui motive en premier Ivan et Fredrik : la conquête de leur dame participe à ce gain d'honneur, plus qu'il n'est une motivation centrale pour les héros de ces œuvres. Ce qui ne signifie pas que la courtoisie soit absente de *Flores och Blanzefflor* :

---

<sup>602</sup> Martin Aurell, art. « Amour Courtois » in : Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, *Dictionnaire du Moyen âge*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

comme nous l'avons constaté dans un chapitre précédent, les relations qu'entretient Flores avec le reste des personnages masculins du roman s'inscrivent dans l'éthique chevaleresque sous-jacente aux valeurs de la courtoisie. Mais l'amour présenté dans *Flores och Blanzefflor* mérite sa propre contextualisation dans une société qui subit encore des tensions entre pratiques traditionnelles de l'aristocratie scandinave, effort de moralisation du clergé et introduction des valeurs de l'amour courtois dans l'espace scandinave au travers de la littérature.

La question de l'amour à l'époque médiévale est complexe : à l'image de notre époque les pratiques amoureuses sont multiples et divergent souvent des prescriptions de l'Église, qui doit composer avec les pratiques de l'aristocratie scandinave pour imposer sa vision de l'amour et du mariage. L'aristocratie scandinave masculine a en effet pratiqué pendant longtemps une polygamie non officielle, multipliant les maîtresses et les enfants illégitimes, malgré les récriminations de l'Église. Il faut attendre le roi Sverrir en Norvège pour voir un souverain scandinave respecter la monogamie normalement imposée par les liens du mariage chrétien<sup>603</sup>. La question du consentement entre époux est aussi au centre des débats de l'Église à partir du XII<sup>ème</sup> siècle : si l'accord des deux époux est selon le clergé nécessaire, l'idée entre en conflit direct avec les stratégies traditionnelles de mariage de l'aristocratie, qui utilise le mariage comme moyen de sceller un contrat entre familles et se doit donc de distribuer ses enfants à marier, en particulier les jeunes filles, de la façon la plus avantageuse possible. La scène de la rencontre entre Erik et Ingeborg, décrite dans l'*Erikskrönikan*<sup>604</sup> illustre bien les tensions qui pouvaient survenir entre désir de se conformer aux injonctions du clergé et nécessité politique : selon l'auteur de la chronique, les deux jeunes gens tombent instantanément amoureux l'un de l'autre, alors qu'Ingeborg n'a que 1 an lors de la visite d'Erik à Oslo. Le mariage sera célébré alors qu'Ingeborg est seulement âgée de 11 ans, jetant des doutes sur le consentement réel de la jeune fille. En parallèle se développent à travers la littérature des représentations de l'amour qui entrent elles aussi en concurrence avec la vision chrétienne de la vie conjugale : les romans courtois présentent souvent des relations extra-conjugales entre des jeunes hommes qui ne sont pas encore établis dans la société avec des femmes nobles et mariées à des hommes plus âgés qui ont déjà atteint un rang supérieur dans l'échelle sociale. En proposant ce genre de récit à la jeunesse aristocratique scandinave, les *riddarasögur* et leurs équivalents de la Scandinavie continentale développent certes une littérature de l'évasion qui permet de canaliser les frustrations liées à la difficulté pour les jeunes de trouver leur

---

<sup>603</sup> Bjørn Bandlien, "A New Norse Knighthood?" in Tuomas M. S. Lehtonen, Kurt Villads Jensen, Janne Malkki, Katja Ritari (éds.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Finnish Literature Society, Helsinki, 2005, pp. 175-184, p. 178.

<sup>604</sup> *Erikskrönika, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, p. 157 et suiv..

place dans une société extrêmement hiérarchisée, mais développent aussi une vision concurrente des rapports amoureux au sein de l'aristocratie. Sans compter, de plus, la vision des auteurs classiques, toujours lus par le clergé à des fins d'apprentissage du latin : Ovide reste encore au Moyen Âge l'un des auteurs les plus lus dans les universités.

Dans quelle tradition amoureuse s'inscrit donc l'amour entre Flores et Blanzeflor ? Une des originalités de *Flores och Blanzeflor* est de mêler ces différentes traditions afin d'adapter le récit aux besoins et représentations de l'audience, de l'auteur et du commanditaire. Nous retrouvons certes durant la majorité du récit une description de l'amour fidèle au *Conte de Floire et Blanchefleur* et, plus généralement, aux descriptions faites par la médecine du chagrin d'aimer : tant que Flores est séparé de sa promise, il présente tous les symptômes de l'amoureux malheureux tel qu'il est décrit par la médecine antique<sup>605</sup>. Frappé par la mélancolie, il ne peut apprécier aucun des plaisirs de la vie et ne retrouve son naturel joyeux qu'à la mention de Blanzeflor, au point que ses hôtes s'alarment de la tristesse de ce riche marchand qui semble pourtant avoir toutes les raisons d'apprécier la vie. Le désespoir de Flores est systématiquement mis en opposition avec les richesses matérielles à sa disposition, par exemple lors de sa première étape avant de prendre la mer :

*Nul ne pouvait les prendre autrement que pour*

*Des marchands qui voulaient partir du pays.*

*Ils disaient tous ouvertement*

*Que Flores avait tout ce qui existait.*

*Tous ceux qui étaient dans l'auberge,*

*Flores allait les nourrir.*

*Il demanda à voir le propriétaire et sa femme*

*Et les pria d'apporter du vin et de l'hydromel ;*

*Tous les plaisirs étaient abondants*

---

<sup>605</sup> Paulette L'Hermite-Lerclerq, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien*, Brepols, Turnhout, 1997, p. 187 et suiv..

*A la fois ceux de la table et ceux de la boisson.*

*Alors que tous étaient joyeux,*

*Flores se lamentait très amèrement*

*Et se disait à lui-même :*

*« Ah, Blanzefflor, la pure !*

*Qu'il n'y ait plus de bonheur,*

*Avant que je ne puisse te voir. »<sup>606</sup>*

Cette opposition entre richesse matérielle et amour se retrouve aussi dans l'un des rares moments où Flores est sur le point d'abandonner sa quête lors de son arrivée à Babylone :

*Je ferais mieux de retourner chez moi.*

*Quand mon père saura cela,*

*Il arrangera pour moi un mariage avec une jeune fille riche,*

*Une fille de roi, qui est mon égale. »*

*Mais au moment où il pensait ainsi,*

*Il changea totalement d'avis*

*« Même si on voulait me donner le monde entier*

*Je ne pourrais pas vivre sans Blanzefflor.*

*Je me rappelle maintenant tous mes malheurs ;*

*Je voulais me tuer pour elle.*

*Si j'étais maintenant chez moi,*

---

<sup>606</sup> *Flores Och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 593-608.

*Je retournerais ici.*

*Car je suis ici pour rester,*

*Prendre ce que Dieu veut bien me donner,*

*Et ne jamais partir d'ici pour rentrer,*

*Aussi longtemps que je pourrai subsister.*

*Si elle ne me suit pas,*

*Cela sera la mort ou le malheur. »<sup>607</sup>*

La jeune fille que les parents de Flores trouveront pour lui est forcément riche, son égale sociale et renoncer à sa quête semble être la solution à la fois la plus convenable et la plus rentable. Peu importe finalement pour Flores, qui choisit d'ignorer toutes les richesses du monde pour se lancer dans une aventure qui pourrait lui coûter la vie. Bien entendu la détermination de Flores sera récompensée : le roi de Babylone, bon perdant, lui offre malgré tout l'accès aux richesses de son royaume, et le jeune couple connaît la prospérité et le bonheur en accédant au trône du royaume d'Apolis. Nous retrouvons ici certains aspects communs à l'amour courtois : mélange entre mélancolie et joie durant la conquête de la dame, nécessité du sacrifice pour gagner son amour (ici pour retrouver l'aimée), primauté des sentiments sur les normes sociales. Mais il rappelle aussi l'amour tel que présenté par Virgile dans ses *Bucoliques*:

*« Le dieu qui me poursuit se laisse-t-il donc attendrir aux peines des mortels ? Déjà, et les nymphes des bois, et les chants que j'aimais, tout m'importune : adieu forêts, adieu ! Tous nos efforts ne sauraient changer l'Amour. En vain nous irions, au plus fort de l'hiver, boire les eaux glacées de l'Hèbre ; en vain nous affronterions les neiges et les pluies de la Thrace ; en vain dans la saison où l'écorce meurt desséchée sur l'ormeau, nous ferions paître sous le brûlant Cancer les troupeaux d'Ethiopie : l'Amour triomphe de tout ; nous aussi, cédon à l'Amour ! »<sup>608</sup>*

Les romans d'antiquités comme *Le Roman d'Alexandre* ou *Erec et Enide* font partie des premiers romans traduits sous le règne d'Håkon IV. Véritables succès littéraires à l'époque médiévale, ces

---

<sup>607</sup> *Ibid.*, v. 841-858.

<sup>608</sup> Virgile, *Les Bucoliques* - Eglogue X.



romans qui évoquaient les exploits des Anciens, réels ou imaginés, montrent l'intérêt de la noblesse scandinave pour les œuvres antiques ou antiquisantes, catégorie à laquelle *Flores och Blanzeflor* certes ne peut prétendre appartenir mais auxquelles certains aspects peuvent faire penser.

Contrairement à ce qui est présenté dans le *Conte de Floire et Blanche fleur*, l'amour entre les deux héros ne peut finalement tout vaincre. Certes, aussi bien les parents de Flores que le roi de Babylone sont défaits par l'intensité des sentiments des deux jeunes gens, mais leur amour va devoir s'incliner provisoirement devant une plus grande puissance, la foi chrétienne de Blanzeflor. Alors que Robert d'Orbigny nous indique simplement que Floire, « pour l'amour de Blanche fleur, sa bien-aimée, a embrassé le christianisme »<sup>609</sup>, les traducteurs scandinaves ont choisi de faire de la conversion de Flores une démonstration de la puissance divine, qui manque presque de séparer deux amoureux qu'aucune puissance terrestre n'avait pu tenir à l'écart l'un de l'autre. Lors du séjour à Paris des deux héros, Blanzeflor s'ouvre à Flores d'une promesse qu'elle a faite à Dieu durant sa captivité : si Flores ne se convertit pas, elle devra le quitter pour respecter sa promesse d'entrer dans les ordres. Si Flores accepte immédiatement de se convertir, il n'est pas fait mention de son amour pour Blanzeflor dans la mécanique de sa conversion :

*Flores répondit « Oui,*

*Je veux véritablement le faire ;*

*J'ai beaucoup réfléchi,*

*Au fait de devenir chrétien. »*<sup>610</sup>

Cet ajout renforce la place de la volonté divine dans l'intrigue : ce n'est pas le seul pouvoir de l'amour de Flores pour Blanzeflor qui a permis aux amants de se retrouver, mais bien la volonté divine qui a répondu aux prières de Blanzeflor pour le profit de la chrétienté. La conversion de Flores n'est pas le résultat d'un simple mouvement du cœur, mais bien une décision réfléchie qui, si elle est précipitée par les révélations de Blanzeflor, semblait de toute façon inéluctable. Nous sommes en présence d'une vision chrétienne de l'amour, conforme aux enseignements de l'Église: le consentement des époux est nécessaire dans le mariage, mais aussi dans la conversion si jamais l'un des époux s'avère être païen.

---

<sup>609</sup>« Por Blanche flor, la soie amie, /mena puis crestiienne vie. » Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanche fleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 173.

<sup>610</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 2145-2148.

Le fait que Flores se convertisse à la suite d'un processus de réflexion sur sa foi plutôt que simplement par amour pour Blanzefflor contredit aussi la leçon du *Conte de Floire et Blancheffleur* : ce n'est pas l'amour absolu qui triomphe à la fin, mais bien l'amour de Dieu pour les deux jeunes gens qui a permis qu'ils se retrouvent. L'amour qu'ils se portent est certes puissant mais la volonté de Dieu reste la plus forte. La fin de leur vie illustre bien la prépondérance de la foi chrétienne sur l'amour :

*Alors leurs deux vies se séparèrent*

*Ils partirent chacun de leur côté.*

*Blanzefflor alla chez les sœurs*

*Et Flores chez les moines au même moment.*

*Ils vécurent ensuite là de façon sainte ;*

*Dieu leur a accordé sa grande clémence,*

*Ils vécurent très confortablement là ;*

*Dieu lui-même les aimait tant.*

*Il fit s'achever agréablement leur séjour sur la terre*

*Et leur donna ensuite le royaume des cieux.<sup>611</sup>*

Rien n'avait jusqu'alors pu écarter l'un de l'autre les deux amants : ce n'est que la promesse d'une vie pieuse, puis de l'accès au paradis, qui va réussir à les séparer. Ce glissement vers la foi plutôt que l'amour comme force absolue peut être vu comme un effort par l'auteur de renforcer les thématiques chrétiennes d'une œuvre qui comptait déjà un message très favorable à l'Église. Cela va passer aussi par un ajustement de la façon dont sont présentés les personnages, y compris dans leur rôle de genre.

### **Blanzefflor et la sainte évangéliste**

Même si sa figure reste au centre de l'intrigue grâce à l'amour violent que lui porte Floire, la Blancheffleur du *Conte de Floire et Blancheffleur* apparaît finalement assez peu en tant que personnage à part entière: elle est absente de toute la première partie du récit, du fait de sa captivité. Ce n'est que

---

<sup>611</sup>*Ibid.*, v. 2167-2176.

lorsque Floire la retrouve qu'elle commence à se manifester dans les dialogues<sup>612</sup>. Elle est présente en tant qu'objet de la quête de Floire mais son rôle est totalement passif jusqu'au moment où Floire pénètre dans la tour, moment où l'auteur lui octroie quelques lignes de dialogue, notamment une intervention devant l'émir de Babylone pour plaider sa cause après la découverte des deux amants mais aussi quelques conversations avec Floire et Gloris. La Blanche fleur qui apparaît dans la version dite populaire de *Floire et Blanche fleur* semble encore plus en retrait suite à la suppression de plusieurs scènes de dialogue entre les deux personnages principaux<sup>613</sup>. En comparaison, le rôle de Blanzeflor dans *Flores och Blanzeflor* semble paradoxalement à la fois plus effacé et plus actif : si, à l'image de la version populaire, elle voit la plupart de ses dialogues avec Flores supprimés, elle va par contre jouer un rôle beaucoup plus actif dans le dénouement de l'intrigue. Comme dans le *Conte de Floire et Blanche fleur*, elle va en effet plaider elle-même sa cause devant le roi de Babylone :

*« Dieu dans le ciel le sait bien,*

*Tout ce qu'il raconte est vrai :*

*J'ai été volée à lui.*

*Depuis, vous m'avez bien traitée ;*

*Et vous vouliez m'avoir pour vous seul.*

*Alors je le dis ouvertement,*

*Il n'arrivera jamais le temps où*

*Je prendrai un autre homme que*

*Flores, que j'aime tendrement,*

*Je veux avant cela avec un couteau*

*Prendre ma propre vie.*

*C'est pour cela que je vous demande à tous, qui êtes assemblés ici,*

---

<sup>612</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanche fleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003.

<sup>613</sup> Margaret Pelan, *Floire et Blanzeflor: seconde version*, Ophrys, Paris, 1975.

*De nous accorder la vie à tous deux*

*A moins d'être cruels et de nous séparer*

*Car les deux tourments sont même chose que la mort ! »<sup>614</sup>*

Blanzefflor répète devant le roi de Babylone ce qu'elle a déjà déclaré à Klares et fait écho aux déclarations précédentes de Flores : elle ne peut imaginer vivre sans Flores, et préfère, s'il vient à mourir, subir le même sort. Ce discours qui résume brièvement ce qu'a pu subir Blanzefflor durant sa captivité est une spécificité suédoise. *Flóres Saga ok Blankiflúr* ne mentionne pas de plaidoyer de Blanzefflor durant son procès, et si les deux versions françaises mentionnent bien une déclaration de Blancheffleur, celles-ci sont beaucoup plus succinctes et surtout, ne mentionnent pas le destin du couple. Dans le *Conte de Floire et Blancheffleur*, Blancheffleur plaide pour que Floire ait la vie sauve en demandant à être exécutée à sa place :

*Blancefflor en est molt marie :*

*« Sire, fait el, je sui s'amie*

*Et je sui par foi l'oquison*

*Por coi il monta el doignon :*

*Se il n'i seüst Blancefflor*

*Ja ne montast en vostre tor.*

*Grans dolors ert s'il muert por moi.*

*Il est d'Espagne, fius de roi.*

*Par droit doit vivre et jou morir*

*Sire, s'il vos vient a plaisir. »<sup>615</sup>*

---

<sup>614</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1864-1878.

<sup>615</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blancheffleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 155-156 « Blancheffleur en est très contrariée: « Seigneur, je suis son amie, et je vous assure que c'est à cause de moi qu'il est monté dans la tour. S'il avait ignoré que Blancheffleur

Le discours de la Blanchefleur de la version populaire est encore plus laconique, même si le geste n'en est que plus fort :

*Et Blancheflor la soe baisse,*

*Si a sa teste presentee*

*La ou li rois tenoit s'espee :*

*« Hai », fait el, « sire amirant,*

*Ferez sor moi, gel vos conmant.*

*A tort ocïez mon ami,*

*Mais ge l'ai molt bien deservi,*

*Mais ocïez moi maintenant. »*<sup>616</sup>

Contrairement à ses consœurs des versions françaises, Blanzeflor ne demande pas simplement que Flores soit épargné au prix de sa vie, mais bien d'être tuée en même temps que lui s'il n'est pas possible d'avoir la vie sauve, puisqu'elle préfère, comme Flores, mourir en martyr avec celui qu'elle aime. Ce changement dans les revendications de Blanzeflor s'intègre dans une logique plus large qui vise à faire du personnage de Blanzeflor une figure de sainte évangéliste. Comme nous l'avons vu précédemment, elle sera la cause de la conversion de Flores et de l'intégration du royaume d'Apolis à la chrétienté. Mais là où Blanchefleur dans le conte va réussir à convertir Floire par la seule vertu de son amour, Blanzeflor se met, comme lors de son procès, dans une position de martyre potentielle :

*« Vous devez attendre encore un moment !*

*Je veux vous dire rapidement,*

---

s'y trouvait, il ne serait pas monté dans votre tour. Quel malheur s'il meurt à cause de moi ! Il est le fils d'un roi d'Espagne. Il est juste que lui vive et que ce soit moi qui meure, seigneur, si vous le voulez bien. »

<sup>616</sup> Margaret Pelan, *Floire et Blancheflor: seconde version*, Ophrys, Paris, 1975, p.93 « Et Blanchefleur se baisse de façon à ce que sa tête se tienne là où l'émir tenait son épée. « Ha », dit elle, « Sire émir, frappez moi, je vous le demande. A tort vous occiriez mon ami, mais moi, je l'ai bien mérité, tuez-moi maintenant. »

*Ce que j'ai promis à Dieu ;*

*Quand j'étais en grand péril*

*J'ai promis à Dieu qu'avant ma mort*

*Je pourrais vivre tranquillement 6 hivers,*

*Puis qu'ensuite j'irais habiter au cloître,*

*Sauf s'il arrive*

*Que vous deveniez chrétien.*

*Vous devez maintenant faire l'un de ces deux choix,*

*Ce que vous voulez faire,*

*Soit vous partez sans moi*

*Soit vous vous convertissez*

*– De telle façon que ceux qui sont au pays,*

*Vous devrez aussi les baptiser, seigneur,*

*Et tout le peuple avec vous –*

*Les conditions sont maintenant devant vous. »<sup>617</sup>*

Nous avons vu que la séparation pour les deux amants semble être un destin bien pire que la mort, mais, pour la volonté divine, Blanzeflor n'hésite pas à brandir la menace de s'éloigner définitivement de Flores. Elle ne mourra finalement pas en martyr (même si elle sacrifiera sa fin de vie avec Flores pour entrer dans les ordres), mais accomplira tout de même sa mission évangélisatrice. *Flores och Blanzeflor* s'écarte donc d'une Blanche fleur dont la motivation principale est, à l'image de Flores, l'amour pour proposer une image de la féminité idéale qui coïncide avec celle de la sainte.

---

<sup>617</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 2132-2144.

La transformation de Blanzeflor en figure de sainte évangéliste fait écho aux difficultés que l'Église rencontre pour intégrer les femmes dans le récit chrétien. La femme et particulièrement sa sexualité furent longtemps un problème épineux pour les penseurs chrétiens<sup>618</sup> : comment réconcilier la nécessité pour la chrétienté de produire de nouveaux chrétiens avec l'idée largement répandue que la femme est responsable, dans sa parenté avec Ève, du péché originel ? Si les premiers penseurs chrétiens pouvaient éviter ce dilemme en invoquant la fin des temps proches, qui rendait superflue la nécessité de grossir naturellement les rangs de la chrétienté, les conquêtes musulmanes et la fin du monde qui se fait de plus en plus attendre vont forcer l'Église à trouver un rôle dans la chrétienté pour ce « mal nécessaire » qu'est la sexualité féminine<sup>619</sup>. L'injonction « croissez et multipliez<sup>620</sup> » de la Bible, un temps passée au second plan, va retrouver toute son actualité, avec les problèmes que cela peut poser pour une doctrine qui considère la jeune fille vierge comme un idéal féminin auquel toutes les femmes doivent chercher à se conformer. Nombreuses sont les vies de saintes qui mettent en scène des jeunes filles mariées de force à des païens, et qui souffrent le martyre plutôt que de consommer leur mariage. *La Légende Dorée*, composée par Jacques de Voragine à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, l'un des recueils hagiographiques les plus populaires du Moyen Âge, propose plusieurs vies de saintes qui suivent ce modèle : c'est le cas par exemple de Sainte Agnès, qui, enfermée nue dans une maison de débauche par le fils d'un préfet dont elle a refusé les avances, voit son corps se couvrir de cheveux afin de respecter sa pudeur et échappe à ses assaillants grâce à une lueur divine. La jeune fille finira tout de même martyrisée mais restera vierge jusqu'à la mort, un destin qui reste, selon l'Église, enviable. Le saint est un être essentiellement passif, même lorsqu'il appartient aux rangs de la chevalerie<sup>621</sup> : sa sainteté n'est pas mesurée à sa capacité à défendre la chrétienté par la force, mais bien à endurer les épreuves et à connaître une mort digne d'un martyr. Il est donc normal pour l'Église que la sainte combine la nécessaire passivité de la femme, qui doit veiller à ne pas pousser les hommes au péché dont son sexe reste la source, et celle du saint.

Aussi bien Blanzeflor que sa mère se conforment en grande partie à ce modèle de la sainte passive, qui endure tous les tourments tant qu'elle ne risque pas de perdre son honneur de chrétienne. Malgré sa

---

<sup>618</sup> Sur le rôle de l'épouse dans le mariage chrétien à partir du XIII<sup>ème</sup> siècle, voir Pauline L'Hermite-Leclercq, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien* Brepols, Turnhout, 1997, p. 227-327.

<sup>619</sup> *Ibid.*, p. 203-220.

<sup>620</sup> Genèse 1 :28.

<sup>621</sup> Andrew Lynch, "Good knights and holy men: reading the virtue of soldier-saints in medieval literary genres" in Eva von Contzen et Anke Bernau (éds.), *Sanctity as Literature in Early Modern Britain*, Manchester University Press, Manchester, 2015.

captivité et sa haute naissance la mère de Blanzeflor se conduit en parfaite servante dès son arrivée à la cour d'Apolis :

*La pauvre femme étrangère*

*Se comporta de telle façon que*

*Les pauvres et les riches lui étaient favorables.*

*Son service était courtois et expert.* <sup>622</sup>

Quant à Blanzeflor, son service auprès du roi de Babylone est impeccable, bien qu'elle soit tout à fait au courant des projets que celui-ci a pour elle :

*Elle avait l'habitude, tous les matins*

*D'apporter de l'eau et du linge dans ma chambre,* <sup>623</sup>

Mais pour dissiper les derniers doutes que le lecteur aurait pu avoir sur la vertu de la jeune fille, elle fait comprendre à plusieurs reprises qu'elle préférera subir le martyre plutôt que d'épouser un autre homme que Flores. A l'image des saintes de la *Légende Dorée* Blanzeflor ne craint pas de subir le martyre, mais accepte au contraire cette éventualité sans se plaindre un instant ou en faisant preuve d'un esprit de rébellion : son sort est une conséquence de la volonté divine et elle ne peut donc qu'accepter sa captivité et se conduire du mieux qu'elle peut. Blanzeflor n'a cependant pas tous les attributs d'une sainte, à commencer par la virginité puisqu'elle consomme son union avec Flores dès leurs retrouvailles, selon l'auteur. Elle fait aussi preuve à l'occasion de la conversion de Flores d'un esprit d'initiative qui ne semble pas au premier abord correspondre à cet idéal d'une femme qui serait nécessairement passive et qui ne se réaliserait que par son martyre ou son entrée dans les ordres.

La conduite de Blanzeflor s'inscrit toutefois malgré tout dans un courant de pensée chrétien qui va prendre de l'ampleur avec l'avènement des croisades. Celles-ci furent l'occasion d'un bouleversement dans la pensée chrétienne, avec en premier lieu l'abandon par Rome d'une politique qui avait jusqu'alors privilégié l'enseignement du Christ, qui ordonne à son suivant de « rentrer l'épée »<sup>624</sup>. Certes, les penseurs chrétiens avaient déjà dû se pencher sur la question de la guerre, notamment Saint

---

<sup>622</sup> *Flores och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 79-83.

<sup>623</sup> *Ibid.*, v. 1733-1734.

<sup>624</sup> Evangile selon Matthieu, 26:52.



Augustin et Saint Thomas d'Aquin qui dissertèrent sur la « guerre juste »<sup>625</sup> mais l'Église ne s'était jusqu'alors pas engagée dans des opérations militaires d'aussi grande ampleur. Ces bouleversements vont toucher aussi la place des femmes au sein de la chrétienté : l'Église ne peut plus se résoudre à attendre le jugement dernier, Il lui faut des troupes, d'où la nécessité de trouver une place à la femme mariée. Cela passe par un changement de rôle pour celle-ci : elle va devenir peu à peu la garante de la moralité de sa famille face aux péchés, notamment en garantissant par sa soumission la paix du ménage<sup>626</sup>. Mais certains auteurs vont plus loin, comme Thomas de Chobham, théologien anglais qui vécut à l'articulation des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles. Dans un guide pour confesseur, la *Summa Confessorum*, il propose à ses lecteurs une pénitence originale pour celles qui sont mariées : devenir les « prédicatrices de leur mari »<sup>627</sup>, arguant qu'un « prêtre ne peut apaiser le cœur d'un mari comme peut le faire une femme »<sup>628</sup> et qu'il est nécessaire pour celle-ci d'une part quand elle est dans la chambre à coucher avec lui de l'inciter à se conduire en bon chrétien, à être généreux et doux avec les pauvres, et même d'autre part à faire don en secret des biens de son mari à l'Église. Car il est « *permis pour une femme de donner une grande part des biens de son mari sans qu'il le sache pour des causes pieuses et des entreprises qui l'avantagent.* »<sup>629</sup> L'autorité du mari sur la femme, si elle est bien ancrée dans la tradition chrétienne et se retrouve d'ailleurs aussi chez Chobham, a tout de même ses limites : à l'instar de Blanzeflor qui impose à Flores sa conversion sous peine de séparation, la première allégeance de la femme est à Dieu et à l'Église. Mais la conversion n'est-elle pas de toute façon favorable à Flores, puisqu'elle lui évite les tourments de l'enfer ? Le mariage entre païens et chrétiens est une problématique qui n'a rien de nouveau pour les penseurs chrétiens, puisqu'elle est déjà abordée par Paul dans son *épître aux Corinthiens* :

12 Aux autres, je dis, moi, non le Seigneur : Si quelque frère a une femme qui n'a pas la foi, et qu'elle consente à habiter avec lui, qu'il ne la renvoie point ;

---

<sup>625</sup> Jean Flori, « L'Église et la Guerre Sainte : de la « Paix de Dieu » à la « croisade ». » in : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 47e année, n°2, 1992, pp. 453-466.

<sup>626</sup> Silvana Vecchio, « La Bonne Épouse » in : Christiane Klapisch-Zuber (dir.), *Histoire des femmes : le Moyen Âge*, Plon, Paris, pp. 117-145.

<sup>627</sup> Thomas de Chobham *Summa Confessorum* cité dans Jacqueline Murray, "Thinking about Gender: the Diversity of Medieval Perspectives" in : Jennifer Carpenter et Sally-Beth MacLean (dirs.), *Power of the Weak: Studies on Medieval Women*, University of Illinois Press, Urbana, 1995, pp. 1-24, (p. 10).

<sup>628</sup> *Ibid.*.

<sup>629</sup> *Ibid.*.

13 *et si une femme a un mari qui n'a pas la foi, et qu'il consente à habiter avec elle, qu'elle ne renvoie point son mari.*

14 *Car le mari infidèle est sanctifié par la femme, et la femme infidèle est sanctifiée par le mari; autrement vos enfants seraient impurs, tandis que maintenant ils sont saints.*<sup>630</sup>

En épousant un Flores païen, Blanzefflor n'est pas dans la transgression, elle se fait simplement instrument de la volonté divine et suit l'enseignement de Paul : elle sanctifiera son mari, coûte que coûte. Il faut cependant relativiser la bienveillance de Chobham (comparée à celle de certains de ses confrères) envers les femmes : la misogynie de l'Église reste une réalité, y compris chez le théologien anglais. Celui-ci déclare par exemple, toujours dans sa *Summa Confessorum*, que puisque la femme a une responsabilité dans la bonne conduite de son mari, celle-ci est donc responsable si son mari vient à pécher<sup>631</sup>. Chez beaucoup d'auteurs, la responsabilité de la femme dans la prévention des péchés consiste surtout à être disponible sexuellement pour satisfaire les besoins de son mari afin que celui-ci ne commette pas l'adultère : c'est le cas chez Robert de Sorbon ou Jacques de Vitry<sup>632</sup>.

Dans tous les cas le domaine de la femme reste le foyer : l'espace public est réservé aux hommes car la femme, bien précieux et source de tentation, ne peut se permettre d'apparaître en public sous peine d'exciter le désir des hommes et de s'exposer à la honte et au péché<sup>633</sup>. Vincent de Beauvais conseille dans un traité écrit vers 1250 à destination de la reine Marguerite de garder les filles et de les cacher, en s'appuyant sur Ecclésiaste 7, 25-27 :

42.[...] *Veille sur leur corps à cet âge tendre qui porte vers la lascivité, qu'elles ne se dispersent pas à droite et à gauche à des danses, des spectacles ou des noces mais qu'on les garde à la maison pour éviter si elles traînent d'avoir des désirs ou d'être désirées.*<sup>634</sup>

---

<sup>630</sup> Paul, Première épître aux Corinthiens 7, 14.

<sup>631</sup> Thomas de Chobham *Summa Confessorum* cité dans Jacqueline Murray, "Thinking about Gender: the Diversity of Medieval Perspectives" in : Jennifer Carpenter et Sally-Beth MacLean (dirs.), *Power of the Weak: Studies on Medieval Women*, University of Illinois Press, Urbana, 1995, pp.1-24, (p.10)

<sup>632</sup> Silvana Vecchio, « La Bonne Épouse » in : Christiane Klapisch-Zuber (dir.), *Histoire des femmes : le Moyen Âge*, Plon, Paris, pp. 117–145, (p. 128).

<sup>633</sup> *Ibid.*.

<sup>634</sup> Cité dans Pauline L'Hermite-Leclercq, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien*, Brepols, Turnhout, 1997, p. 249.

Ce rattachement à l'univers domestique est aussi un résultat de l'ancrage de la femme dans le domaine du matériel et de l'objet, puisqu'elle est considérée par nature inférieure dans le domaine de la raison et par conséquent soumise à l'homme de la même façon que l'animal domestique ou l'esclave, selon Aristote<sup>635</sup>. Cette vision d'une femme « objet », dont le principal atout serait sa valeur marchande et sa principale qualité la tempérance, se retrouve dans *Flores och Blanzefflor* et notamment dans la substitution symbolique de Blanzefflor à la coupe qui fut reçue en paiement pour elle. Cette coupe, dont les origines et la magnificence sont longuement décrites lors de la vente de Blanzefflor, joue un rôle central dans la première partie de l'œuvre en occupant la place dans le roman que la jeune chrétienne ne peut plus occuper, puisque prisonnière dans la lointaine Babylone. En incarnant son héroïne dans cette coupe, l'auteur va pouvoir livrer une description détournée de la beauté de Blanzefflor et de sa vertu. Les origines antiques de la coupe, voire mythologiques<sup>636</sup> ne font que souligner les qualités de Blanzefflor. La thématique des gravures de la coupe rattache Blanzefflor aux déesses et héroïnes antiques :

*On avait gravé sur la coupe même*

*Le combat qui s'est déroulé à Troie*

*Et comment les Grecs ont traversé*

*La mer pour Agamemnon ;*

*Sur le couvercle on avait gravé,*

*Comment Pallas, Vénus et Junon*

*S'étaient affrontées pour la pomme d'or,*

*Cela tout le monde le sait.<sup>637</sup>*

---

<sup>635</sup> *Politique*, I. 1254b, 10-14.

<sup>636</sup> Celui qui a forgé la coupe serait un certain Valdast, peut-être une déformation de la part du traducteur de Vulcain, à qui la coupe est attribuée dans *Le Conte de Floire et Blancheffleur*. Peut-être faut-il aussi voir dans ce nom une influence scandinave, avec le dieu forgeron Völundr.

<sup>637</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 303-310.

Flores et Blanzefflor sont, par l'intermédiaire des décors de la coupe, comparés à Hélène et Pâris. Comme Hélène, Blanzefflor va jeter Flores sur la mer pour son amour. Mais Blanzefflor est encore plus exceptionnelle, comme l'atteste le marchand qui va acheter la jeune chrétienne :

*Cette coupe fut donnée pour Blanzefflor.*

*Il s'attendait à plus pour l'amour d'elle,*

*Car il savait qu'il se trouvait*

*Certains qui donneraient plus pour elle.<sup>638</sup>*

Flores n'hésite d'ailleurs pas à se séparer de la coupe pour retrouver sa bien-aimée en la donnant au gardien de la tour. Ayant joué son rôle de substitution, l'objet précieux peut disparaître du récit puisque Blanzefflor y fait son retour du fait de ses retrouvailles avec Flores. La mère de Flores semble aussi ne pouvoir s'incarner qu'au travers d'objets, certes précieux, dès que l'action sort du cadre autorisé aux femmes de la cour d'Apolis. Elle remet à son fils un anneau magique juste avant son départ pour le protéger de tous les dangers qu'il pourrait rencontrer :

*Sa mère prit un anneau,*

*Et le donna à Flores, car elle était bien intentionnée :*

*« Si tu parviens à protéger ceci,*

*Tu ne te retrouveras jamais sans vent ;*

*Tu ne pourras pas non plus être blessé,*

*Ni l'eau ni le fer ne pourront te faire du mal ;*

*Si tu protèges ceci avec droiture,*

*Ce que tu cherches, tu le trouveras. »<sup>639</sup>*

La seule place possible pour les femmes est le foyer et, par extension, la cour. L'anneau et la coupe sont des moyens commodes pour l'auteur d'éviter l'épineuse question de l'éventuelle présence de

---

<sup>638</sup> *Ibid.*, v. 325-328.

<sup>639</sup> *Ibid.*, v. 567-574.

Blanzefflor ou de la mère de Flores dans des espaces (le long chemin jusqu'à Babylone ou l'arène du duel) qui leur sont interdits par la société médiévale. Ils permettent en effet à ces femmes nobles de jouer par procuration un rôle dans l'intrigue sans pour autant mettre en péril la bienséance et leur réputation en s'aventurant qui sur les chemins, qui sur un champ clos. La seule femme à oser sortir de son foyer pour s'aventurer dans un espace réservé aux hommes est la mère de Blanzefflor, certes accompagnée de son père.

De la même façon qu'elles ne peuvent sortir de leurs foyers, les femmes ne peuvent s'occuper d'affaires qui concernent les domaines des hommes, comme la politique. La reine d'Apolis va tenter de se mêler de politique en conseillant à son mari de faire passer Blanzefflor pour morte plutôt que de la tuer. Elle va par ce conseil précipiter le départ définitif de son fils, départ qui pousse le couple royal au désespoir et la mort. Par contraste aussi bien ce sont les femmes des hôtes de Flores qui reconnaissent leur hôte comme un homme de qualité et conseillent à leurs maris de s'attirer ses faveurs. La femme de Darias, Licoris, révèle par exemple à son mari le lien qui, suppose-t-elle, unit Flores à Blanzefflor :

*Alors sa femme Licoris dit :*

*« Je pense et je suis certaine*

*Que Blanzefflor est sa sœur :*

*Ils se ressemblent tant, bien qu'ils soient séparés.*

*Elle était ici il y a deux semaines ;*

*Elle versait tous les jours des larmes*

*Et se lamentait constamment pour Flores*

*Car elle ne pourrait jamais le retrouver. »<sup>640</sup>*

Ce rôle de conseillère du mari qu'endossent les femmes de *Flores och Blanzefflor* pose plusieurs questions pour les femmes nobles, en particulier celles qui sont reines. Où se situe le domaine de la reine ? A-t-elle un rôle politique à jouer aux côtés de son royal mari ? L'auteur du *Konungs Skuggsjá*,

---

<sup>640</sup> *Ibid.*, v. 927-934.

aborde le rôle de la reine, notamment à travers des exemples bibliques et historiques : les mêmes honneurs que le roi lui sont dus dans toutes les circonstances<sup>641</sup> et elle peut, en cas d'absence, prendre provisoirement la place de son époux, mais elle reste malgré tout inférieure socialement au roi et lui doit le respect. L'auteur norvégien du *Konungs Skuggsjá* prend dans l'ancien Testament l'exemple de la reine Vashti pour illustrer les dangers de la vanité : celle-ci, après avoir régi le royaume en l'absence de son mari, refuse de se rendre à la fête de retour organisée par celui-ci, trop accaparée par sa propre fête. Pour la punir de son arrogance, son époux la répudie et prend pour épouse une esclave juive, Esther<sup>642</sup>. En tant qu'épouse du roi, la reine bénéficie donc de certains privilèges mais reste tout de même, en tant que femme, subordonnée à son époux. Pour les moralistes qui entendent s'adresser aux femmes, la reine est une candidate idéale pour incarner un modèle de vertu qui peut être érigé en modèle de conduite pour toutes les femmes. C'est pourquoi la reine se doit d'être irréprochable en toutes circonstances, notamment dans ses mœurs. La reine est placée « au centre d'une scène où converge tous les regards »<sup>643</sup> et doit donc se mettre en scène comme incarnation d'une féminité parfaite.

Pour les femmes nobles cela signifie une tension entre le besoin de veiller à ne pas enfreindre leurs prérogatives et le désir de faire entendre sa voix dans l'espace de la cour, sinon l'espace public. Le personnage de Blanzeflor tente de réconcilier ces deux tendances en proposant un lieu où la femme peut s'exprimer sans sortir de l'espace autorisé pour les femmes. Ses efforts qui mènent à la conversion de Flores ne sont pas la preuve d'une trop grande liberté ou d'une arrogance de la part de la jeune reine, mais révèlent au contraire l'un des sujets sur lesquels la femme est autorisée à faire entendre son opinion face à son mari : elle doit se préoccuper, nous l'avons vu, du salut de sa famille, mais n'intervient jamais dans les autres domaines qui peuvent concerner Flores. La religion fait partie des moyens d'expression offerts aux femmes nobles pour faire entendre leur voix : quelques années après la traduction de *Flores och Blanzeflor*, Sainte Brigitte deviendra par ses écrits une figure importante dans le royaume de Suède, allant jusqu'à critiquer l'action du roi Magnus Eriksson lors de ses croisades vers l'Est<sup>644</sup>. La littérature est une autre stratégie d'expression de la part des femmes, le plus souvent en tant que mécène ou commanditaire, comme c'est le cas pour la reine Eufemia, mais même parfois

---

<sup>641</sup> *Konungs Skuggsjá*, ed. par Ludvig Holm-Olsen, Oslo, 1945, p. 98.

<sup>642</sup> *Ibid.*, p. 115 et suiv..

<sup>643</sup> Carla Casagrande, « La femme gardée » in : Christiane Klapisch-Zuber (dir.), *Histoire des femmes : le moyen-âge*, Plon, Paris, pp. 84-116 (p. 93).

<sup>644</sup> Jean-Marie Maillefer, « La croisade du roi de Suède Magnus Eriksson contre Novgorod (1348-1351) » in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 33e congrès*, Madrid, 2002, pp. 87-96.

en tant qu'auteur, comme Christine de Pisan. Sinon, c'est par l'intermédiaire d'un enfant qu'elles font valoir leurs revendications, notamment dans l'espace scandinave où la tradition d'accumuler des maîtresses a conduit souvent à des conflits de succession complexes entre fils légitimes et bâtards. Un fils potentiellement prétendant au trône donne à sa mère un possible levier d'action pour faire valoir ses droits et ses demandes. Puisque la morale et la religion leur interdisent de s'exprimer dans l'espace public au même titre que les hommes, les femmes nobles vont donc user d'un ensemble de stratégies de contournement qui leur permet d'exister politiquement. De la même façon que Blanzeflor et la mère de Flores vont s'incarner dans la coupe et l'anneau pour exister dans cet espace de l'aventure qui leur est interdit, les femmes médiévales trouvent leur voix au chapitre par des moyens détournés. Même si, faute d'écrits contemporains sur la production des *Eufemiavisorna*, nous ne connaissons sans doute jamais les véritables intentions d'Eufemia qui se cachent derrière le choix de ces trois romans, les représentations attachées aux personnages féminins de *Flores och Blanzeflor* trahissent donc une volonté didactique de montrer des exemples de femmes, avec en premier lieu Blanzeflor, qui réconcilient féminité parfaite telle que voulue par la chrétienté et la volonté de la part des femmes nobles de s'impliquer dans la vie du royaume. Mais les personnages féminins ne sont pas les seuls à devoir composer entre les codes et lois de leur monde et des désirs qui leur sont contradictoires : c'est aussi le cas des personnages masculins, et notamment de Flores.

### Flores, une virilité androgyne.

Il est difficile d'aborder la masculinité au Moyen Âge tant s'impose l'idée que le masculin est le genre normal et idéal dont le féminin ne serait qu'une déviation. L'homme n'est pas seulement supérieur physiquement et intellectuellement à la femme, mais la médecine médiévale, qui s'inspire de Galien, le considère comme la forme de l'humain la plus achevée, la femme étant un être imparfait puisque la « *constitution de son fœtus est plus humide et plus froide, sa formation commence plus tard et a une fin plus lente et plus faible au point que les parties ne peuvent émerger à l'extérieur.* »<sup>645</sup> L'homme est au centre de l'univers et des préoccupations des auteurs et, en tant qu'état de base de l'humanité, sa masculinité n'est pas vraiment mise en question : elle va de soi. Il n'existe pas malgré tout de masculinité universelle dans les romans médiévaux : la façon dont *Flores och Blanzeflor* présente la masculinité de ses héros masculins diffère de la façon dont *Herr Ivan* ou *Perceval* la présentent. Pourtant Flores, au même titre que les héros arthuriens, est présenté comme un modèle de masculinité, bien que sa conduite diffère grandement des personnages de Chrétien de Troyes. Certes, il y a chez Chrétien de Troyes une part de critique d'une chevalerie en crise, qui passe par des personnages qui

---

<sup>645</sup> De semine II,5 K.II,640-1 L.194-6.

peuvent à l'occasion être ambigus : tous ne sont pas des modèles de comportement mais ils restent malgré tout les représentants d'un idéal masculin qui fait la part belle aussi bien à la pratique de la guerre qu'à l'amour courtois. Idéal masculin qu'est aussi, malgré son jeune âge et son comportement peu belliqueux, Flores. Ces différences dans le traitement de la masculinité par les auteurs médiévaux montrent bien que loin d'être une constante, la masculinité médiévale est au contraire mouvante et s'incarne au gré des besoins des auteurs et des lecteurs dans des personnages qui semblent au premier abord tout à fait opposés mais peuvent finalement être réconciliés dans la figure du chevalier chrétien.

La question de la masculinité de Flores est rendue complexe par son apparence androgyne, qui revient à plusieurs reprises dans le roman. Flores navigue entre masculin et féminin par sa ressemblance frappante avec Blanzefflor. Même s'il n'est jamais décrit complètement au cours du roman, la question de son apparence revient régulièrement. Ce qui frappe le plus ceux qui le rencontrent reste sa ressemblance étonnante avec Blanzefflor : dès qu'il quitte le royaume d'Apolis, le premier aubergiste chez qui il réside ne peut que lui en faire la remarque.

*« Flores, pour quelle raison vous lamentez-vous ?*

*Laissez partir votre malheur,*

*Vous devriez être heureux à jamais !*

*Une jeune fille était ici il y a peu de temps,*

*Elle se comportait de la même façon.*

*Elle s'appelait Blanzefflor.*

*Vous lui ressemblez beaucoup*<sup>646</sup>

C'est aussi le cas pour l'homme chez qui il réside lors de son séjour à Bagdad :

*Le propriétaire déclara :*

*« Il y a peu j'ai vu ici*

---

<sup>646</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956, v. 616-622, nous soulignons.



*Une jeune fille, qui vous ressemblait grandement ;*

*Elle s'appelait Blanze flor. »<sup>647</sup>*

De même pour le passeur sur la route de Babylone :

*« Quel genre d'homme es-tu ? » dit-il ;*

*« La nature t'a fait si semblable*

*À la jeune fille, que j'ai fait passer il y a peu.*

*Elle s'est plainte tout le temps qu'elle a passé ici,*

*Qu'elle avait été séparée de l'él u de son cœur,*

*Aussi je crois, si je puis dire,*

*Que vous êtes tous deux vraiment frère et sœur. »<sup>648</sup>*

ainsi que pour la femme de Darias, Licoris, qui déclare à son mari :

*« Je pense et je suis certaine*

*Que Blanze flor est sa sœur :*

*Ils se ressemblent tant, bien qu'ils soient séparés[...] »<sup>649</sup>*

Malgré cette ressemblance, nous ne pouvons nous appuyer sur Blanze flor pour déduire l'apparence du jeune homme, elle aussi n'étant jamais décrite : tout ce qu'on sait d'elle est sa beauté, que vante le roi de Babylone devant ses barons. Il est cependant difficile à travers les dires des interlocuteurs de Flores d'imaginer le jeune homme autrement que comme androgyne, si la ressemblance avec son aimée est si frappante. Nous sommes donc loin d'un idéal de beauté masculine qui serait caractérisé par des signes extérieurs de virilité débordants que mettra à l'honneur le romantisme du XIX<sup>ème</sup> siècle. Par son jeune âge et son aspect extérieur qui rappelle celui d'une jeune fille, Flores semble détonner dans un univers mental moderne qui fait du guerrier musclé et barbu le prototype de la masculinité médiévale.

---

<sup>647</sup> *Ibid.*, v. 723-726, nous soulignons.

<sup>648</sup> *Ibid.*, v. 760-766, nous soulignons.

<sup>649</sup> *Ibid.*, v. 928-930, nous soulignons.

Flores semble en effet pouvoir facilement passer pour une des demoiselles de la tour, au moins de visage. Quand le roi de Babylone découvre les deux amants ensemble dans le même lit, il prend d'abord le jeune homme pour une de ses captives :

*Le roi regarda*

*Et reconnut Blanzefflor, qui couchait là ;*

*Il ne reconnaissait pas l'autre*

*Et pensait :*

*« Quelle jeune fille cela peut-il être ? »*

*Car Flores était plus beau à contempler*

*Qu'aucune des jeunes filles, qu'il ait pu voir avant*

*Parmi les 40 qui étaient là.*

*« Nous devons découvrir la vérité*

*Savoir qui dort avec cette jeune fille ;*

*Si c'est un homme, il mourra. »*

*Il souleva la couverture et vit bien*

*Que c'était un homme avec qui elle couchait.<sup>650</sup>*

Loin d'être un défaut pour Flores, sa féminisation par l'auteur est au contraire le signe de sa grande beauté. Le concept de beauté masculine pensée sur le même modèle que la beauté féminine est un concept récent : dans la littérature courtoise l'homme est le plus souvent beau moralement, et les qualificatifs décrivant la beauté physique sont généralement réservés aux femmes courtoises. Mais cela n'empêche pas des modes et des standards de beauté masculine d'apparaître ici et là aussi bien dans les romans courtois que sous la plume des clercs qui dénoncent parfois la féminisation des hommes de cour : pour Green, le XII<sup>ème</sup> siècle voit une féminisation des héros courtois, notamment

---

<sup>650</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1630-1642.

sous la plume de Wolfram von Eschenbach, qui va de pair avec la féminisation de la mode masculine<sup>651</sup>. Les clercs pestent contre ces hommes imberbes qui portent cheveux longs, qu'ils comparent à des prostituées et à qui ils reprochent de plus rechercher l'amour des femmes que le salut<sup>652</sup>.

Mais les descriptions détaillées du physique des personnages restent rares dans la littérature médiévale : certes, on dira d'une femme qu'elle est « belle », on usera de superlatifs ou de comparaisons entre personnages pour vanter la beauté de l'un ou de l'autre, on évoquera les réactions de ceux ou celles qui rencontrent le personnage. Ainsi lorsque Gahmuret se présente devant une reine maure, les

« Les yeux [de celle-ci] lui causèrent un vif tourment. Gahmuret était si plaisant à voir que, bon gré mal gré, elle dut lui ouvrir tout grand son cœur : sa pudeur de femme l'avait jusqu'alors tenu fermé. »<sup>653</sup>

Si ce passage nous apprend que le père de Parzival est un homme d'une grande beauté, au point de troubler le cœur d'une païenne, nous n'en saurons pas plus sur ce qui le rend si agréable à l'œil de la gent féminine. La beauté de l'homme courtois réside souvent dans l'œil des personnages qui l'observent. Les descriptions physiques des personnages semblent d'ailleurs totalement absentes dans les *Eufemiasavisorna*, en tout cas pour les personnages principaux: que cela soit Flores, Ivan ou le comte Fredrik, aucun des personnages principaux des trois romans n'est décrit en détail. Même si *Hertig Fredrik av Normandi* consacre une trentaine de vers à introduire son héros, les qualités évoquées sont principalement morales : il jouit d'une bonne réputation (« *han var donde* », est très riche (« *ok ofrit riik* »), toujours clément et content (« *mild ok stadhelik gladh ok fro* ») et fait en général honneur à sa famille (« *ofuer all sin slækt var han een æra* »)<sup>654</sup>. Quant à Ivan, il n'est introduit que par les sarcasmes de Key, qui l'accuse de se vanter de sa virilité « *Herra Iwan rosar aff mandom siin* »<sup>655</sup>

---

<sup>651</sup> D.H. Green, *Women and Marriage in German Medieval Romance*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009, p. 52 et suiv..

<sup>652</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>653</sup> Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, trad. Danielle Buschinger et Jean-Marc Pastré, Honoré Champion, Paris, 2010, p. 177.

<sup>654</sup> *Hertig Fredrik af Normandie. En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, édité par J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853, p. 4.

<sup>655</sup> *Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849, p. 39.

mais n'est décrit nulle part, sauf pour souligner sa nudité et sa saleté, qui le rendent méconnaissable durant l'épisode de folie qui le pousse vers la forêt<sup>656</sup>. Seul le merveilleux semble se prêter aux descriptions, c'est le cas par exemple de l'étrange berger que rencontre Kalegrenant :

*Een hirdhe swartare än een blaman,*

*Ledhare skapilse iak aldre fan.*

*Han hafde ij hände ena stang*

*Aff iärn, badhe digher ok lang.*

*Han var fulder som ilder knös,*

*Hans hofwdh var störrre än örsa hös,*

*Halsin krokot som whualdhe,*

*Hans ledha skapilse iak nödlogh talde,*

*Hans haar var hwast som hiwpona thorn,*

*Näsa krokette som bokka horn,*

*Hans öghon gol som topaisus*

*Un berger, plus noir qu'un Sarrasin, menait des créatures telles que je n'en avais jamais vues. Il avait dans la main un bâton en fer, à la fois long et épais. Il était plus laid qu'un troll terrifiant, sa tête était plus grosse que celle d'un cheval, son cou tordu comme celui d'un chameau ; de son apparence je ne parle qu'avec réticence, ses cheveux étaient piquants comme les épines d'un églantier, son nez crochu comme la corne des boucs, ses yeux jaunes comme une topaze.*<sup>657</sup>

Dans le cas de *Flores och Blanzeflor*, cette absence de description est une omission de la part du traducteur puisque le *Conte de Floire et Blanchefleur* dresse le portrait des deux héros en grand détail, à l'occasion de leur procès :

---

<sup>656</sup> *Ibid.*, p. 153 et suiv..

<sup>657</sup> *Ibid.*, p. 19-20 (traduction personnelle).

*Le jeune Floire était dans tout l'éclat de sa beauté d'adolescent. Il n'avait que quinze ans mais il était très grand. Il avait une tête charmante, ses blonds cheveux flottaient jusqu'à sa ceinture. Son front était parfait, son teint très pur : jamais mortel ne fut plus beau que lui. Ses sourcils étaient bruns et effilés, on n'en a jamais vu de plus beaux. Ses yeux, d'avoir trop pleurés, étaient gonflés ; s'ils avaient été rieurs nul ne se serait lassé de les regarder, mais les larmes les avaient abîmés. Son visage rayonnait comme le soleil quand il apparaît dans son vif éclat du matin. Au dessous du nez, autour de la bouche, au menton il n'avait barbe ni moustaches. Hanches étroites, buste long, teint blanc comme la fleur de lis, il avait des bras puissants, les mains d'une blancheur neigeuse. [...] il portait une tunique pourpre, qu'il avait ajustée du mieux qu'il avait pu et se tenait, sans manteau, auprès de son amie, dont la beauté ne surpassait pas la sienne.<sup>658</sup>*

Il est possible que cette description de Floire, qui apparaît sous des traits résolument féminins, portant les cheveux longs et le teint blanc, ait été délibérément supprimée par le traducteur par peur d'être incompris ou désapprouvé par le public scandinave, à moins qu'il se refusât lui-même à diffuser une image de son héros aussi peu virile. Si les sources sur les modes vestimentaires des cours scandinaves sont rares, un passage du *Konungs Skuggsjá* nous donne néanmoins quelques indications sur ce que pouvaient être les habitudes de la noblesse en matière d'hygiène capillaire une cinquantaine d'années avant les *Eufemiavisorna* :

*Skegg þitt ok hár skaltu láta virðuliga göra, aðr en þú gengr fyrir konung, eptir þeim siðum er þá eru i hirð, er þú leitar til hirðar. En er ek var innan hirðar, þá var þat siðr i hirð, at hár var skorit styttra en eyrnahlöð, ok kembt svá siðan umhverfis, sem hvert hár vildi bezt falla, ok var siðan skorinn stuttr toppr yfir brunum. En um skegg var þat siðr þá at göra stutt skegg ok snöggvan kamp, ok var siðan rakat jaðarskegg á þyðversku ; ok er eigi vist, at siðar komi sá siðr, er fegri sé eða hetr sómi i herliði at hafa.*

*Fais mettre ta barbe et ta chevelure en un ordre décent avant de te présenter devant le roi, selon l'usage qui règne à la cour lorsque tu y vas. Lorsque j'étais à la cour, il était d'usage de couper les cheveux plus courts que le lobe de l'oreille, ensuite de les peigner*

---

<sup>658</sup> Robert d'Orbigny, *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, Jean-Luc Leclanche (trad.), Honoré Champion, Paris, 2003, p. 149-151.

*autour suivant la disposition normale de chaque cheveu, et de les couper courts au-dessus des sourcils. En ce qui concerne la barbe, c'était l'usage de la faire courte, de raser totalement la moustache, puis de faire des favoris à l'allemande. Il n'est pas sûr qu'une mode arrive par la suite qui soit plus jolie et qui convienne mieux aux guerriers du roi.*<sup>659</sup>

S'il est difficile de savoir en quoi consistait la « mode allemande » (le terme *jaðarskegg* signifie littéralement « barbe de bordure », qui pourrait faire penser à une sorte de collier de barbe), l'auteur du *Konungs Skuggsjá* ne semble pas imaginer la possibilité pour un homme de ne pas porter la barbe. Le cheveu se porte court, afin de ne pas gêner durant les combats. Nous sommes très loin donc de la description de Floire et de son apparence qui rappelle plus les descriptions des jeunes filles courtoises que celles d'un homme digne d'entrer dans une *hirð*, et qui aurait pu donc choquer un public scandinave qui aurait vu dans la féminisation du jeune homme une tare inacceptable.

Loin d'être centrale dans l'expression de la masculinité, l'apparence semble jouer un rôle tout à fait accessoire dans celle-ci. Ce qui caractérise le héros masculin, ce n'est pas sa virilité apparente mais son comportement courtois. Seules comptent les qualités morales et les actions des personnages qui les font transparaître : la virilité n'est pas affaire de musculature ou de stature, mais bien de conduite et de rigueur morale. Le père de Blanzeflor « se défend comme un homme »<sup>660</sup>, seule évocation dans le roman d'une virilité associée à la prouesse martiale. L'androgynie de Flores ne joue donc aucun rôle dans sa masculinité : à aucun moment ses adversaires ne lui reprochent un manque de virilité ou ceux qu'ils rencontrent ne commentent, par exemple, un aspect féminin du héros, ils ne se soucient que de son comportement courtois : en refusant la récompense que lui offre le roi de Babylone, Flores s'affirme comme un homme courtois qui ne cherche pas la richesse mais bien à faire le bien et à ainsi accroître son honneur plutôt que ses richesses. Le *Konungs Skuggsjá* est clair sur ce point :

*En svá kann þó til at bera, at hæveskr höfðingi hljóti mikla skömm fyrir úhævesks manns sakar ok úsiðugs, ok vaeri fyrir því mikit undir, at þeir kynni góða skilning á öllu, hvárt vel baeri eða illa, er þess girnask at vera nágönglir konungi með fögru nafni ok sæmiligu; þvíat sá á eigi mikillar sæmdar ván af konungi síðan, er hann verðr hánnum at úsæmd, þar sem margir koma sæmdarmenn saman, ok hánnum þótti mikit undir at halda sinni sæmd; en þat er i öllum stöðum, þvíat konungr á hvergi usæmd at bera; ok*

---

<sup>659</sup> *Konungs Skuggsjá*, ed. par Ludvig Holm-Olsen, Oslo, 1945, p. 76-77 traduction française *Le Miroir Royal*, par Einar Már Jónsson, Esprit Ouvert, Paris, 1997, p. 98.

<sup>660</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 37.

*hagar þá siðleysa ok ugaumgaefi eigi vel fyrir manni, at hann láti með svivirðing ok fjándskap sæmiligt nafn sitt, gott yfirlaeti ok fagra þjónostu, þoat hann haldi lifi sinu eða limum; en verða má hann konungi sinum svá mjök at usæmd, at hánum sé heimill haeðiligr dauði fyrir, ok svá mörgum fraendum hans.*

*Il arrive cependant qu'un prince courtois subisse une grande honte à cause d'un homme dépourvu de courtoisie et de bonnes mœurs, et il serait donc très important que ceux qui désirent être proches du roi avec un titre beau et honorable sachent bien tout distinguer, ce qui convient bien et ce qui convient mal. Celui qui déshonore le roi dans un endroit où beaucoup d'hommes d'honneur sont rassemblés et où le roi estime important de garder son honneur, ne peut pas s'attendre à un grand honneur de la part du roi. Et cela vaut pour toute occasion, car le roi ne doit jamais subir un déshonneur. Le manque de bonnes mœurs et d'attention ne fait donc pas de bien à un homme, lorsqu'il doit pour cela perdre dans la honte et dans l'inimitié son titre honorable, la faveur et le service du roi, même s'il garde sa vie et ses membres. Mais il peut causer un tel déshonneur au roi, qu'il mérite pour cela une mort ignominieuse, lui-même et nombre de ses parents.* <sup>661</sup>

Le bien le plus précieux d'un homme, et a fortiori d'un roi, est sa réputation, d'autant plus fragile que s'associer avec des hommes peu recommandables peut faire perdre celle-ci sans qu'on contrevienne soi-même aux règles de la bienséance. L'idéal masculin peut donc tout à fait s'incarner dans Flores : même si celui-ci ne correspond pas extérieurement aux canons d'une virilité toute militaire, l'important est sa conduite et sa capacité à s'associer avec des hommes qui savent se tenir quand les circonstances l'exigent. A l'opposé, le gardien de la porte semble un contre-exemple de comportement masculin : non pas par son agressivité (qui en fait un contre-exemple de comportement courtois) mais bien par son incapacité à se conduire décemment devant la promesse de Flores de lui donner la coupe, qui amène à son roi un grand déshonneur.

Nous avons donc établi que l'androgynie de Flores ne l'éloigne paradoxalement pas du statut de modèle de masculinité, qui semble beaucoup plus fondé sur la conduite et les valeurs morales que sur l'apparence des personnages. L'androgynie de Flores joue un autre rôle dans le récit, qui se rapproche du message religieux de l'œuvre : elle est utilisée pour souligner sa proximité avec Blanzeflor : nés

---

<sup>661</sup> *Konungs Skuggsjá*, ed. par Ludvig Holm-Olsen, Oslo, 1945, p.74-75 traduction française *Le Miroir Royal*, par Einar Már Jónsson, Esprit Ouvert, Paris, 1997, p. 95-96.

tous les deux le dimanche des Rameaux, portant des noms proches, les deux jeunes gens présentent une proximité aussi bien physique que mentale qui semble presque incestueuse, même s'ils sont bien nés de mères différentes et n'ont pas tété au même sein. Flores et Blanzeflor sont, presque littéralement, des âmes sœurs. L'amour que l'un porte à l'autre est le moteur de l'intrigue, et il se doit donc d'être absolu pour justifier les transgressions et les épreuves que nos deux héros doivent subir pour être réunis : l'amour de Flores et Blanzeflor est à la fois l'amour de deux amants mais aussi, plus profonds, de frère et sœur de cœur. Leur ressemblance va aussi, plus pragmatiquement, leur offrir une aide précieuse tout au long du périple de Flores pour retrouver Blanzeflor, puisque non seulement elle permet à Flores de retrouver la piste de sa bien-aimée grâce à ses hôtes, mais va aussi retenir la main du roi de Babylone et de son serviteur quand ils sont découverts :

*Le serviteur pria « Noble seigneur, grâce pour eux !*

*Ne les tuez pas si promptement ici,*

*Avant de savoir qui il est !*

*Il pourrait être son frère,*

*Car ils sont tous les deux si particulièrement semblables. »<sup>662</sup>*

L'androgynie de Flores sert aussi de symbolisme à son passage d'enfant à homme mais aussi de païen à chrétien. Flores est en effet un personnage duel à plusieurs titres : il est adolescent par l'âge mais se conduit résolument en adulte en défiant son père et en s'aventurant dans un périple lointain. Il est par sa conduite un modèle de masculinité, mais ressemble en apparence plus à une jeune fille qu'à un homme mûr. Enfin, il est né païen mais se comporte en chrétien, est favorisé par Dieu, et finira par se convertir au christianisme. Ces contradictions internes vont gouverner le personnage de Flores jusqu'à leurs résolutions, d'abord après la victoire de Flores sur l'homme du roi de Babylone, qui permet au jeune garçon de s'affirmer comme homme adulte capable d'exploits martiaux, ensuite par son retour triomphal dans le royaume d'Apolis, qui assure son élection sur le trône et ainsi de devenir un modèle parfait de virilité, et enfin en se convertissant à la foi chrétienne sur les conseils de Blanzeflor, ce qui fait enfin de lui l'archétype d'un homme parfait. *Flores och Blanzeflor* est en ce sens aussi un récit du passage vers la vie d'adulte et la fonction royale, qui ne peut se réaliser qu'en acceptant la foi chrétienne. En ce sens, *Flores och Blanzeflor* peut être rapproché, par ses ambitions didactiques, avec

---

<sup>662</sup> *Flores Och Blanzeflor*, éd. Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund 1956, v. 1646-1650.



le *Miroir Royal* : les deux œuvres cherchent à fournir au lecteur des modèles de conduite utiles à ceux qui auront un jour à fréquenter la cour d'un roi. Certes, *Flores och Blanzeflor* reste une œuvre de fiction, dont l'objectif est de distraire, tandis que le *Miroir Royal* appartient au genre des miroirs de prince. Mais cela n'exclut pas que le traducteur ait désiré que son œuvre puisse être utilisée aussi comme source d'inspiration et d'édification pour ses lecteurs.

## Conclusion du chapitre

La représentation du genre et des émotions dans *Flores och Blanzeflor* est intimement liée au message didactique et religieux de l'œuvre. A travers les figures de Flores et Blanzeflor et de leur amour, qu'il adapte pour les besoins de son public, le traducteur propose des modèles de conduite : de la même façon que Blanzeflor est un exemple de jeune fille qui devient reine grâce à ses qualités féminines, Flores est un exemple de jeune homme devenu roi non pas par la force des armes, mais par ses vertus morales et sa conduite exemplaire. Même si les personnages se comportent à première vue de façon transgressive, leur conduite reste à tout moment dans le cadre des égarements tolérés car imputables à la jeunesse, égarements dont ils sont d'ailleurs immédiatement punis. Même la manifestation de leurs émotions, qui pourraient pourtant paraître contraire à l'éthique de tempérance et de respect des règles de la société prônée par le traducteur, finit par se révéler contrôlable, puisque la foi en Dieu finalement réussit à contenir ce que l'autorité séculière n'avait pu réprimer. Il faut cependant noter que Flores et Blanzeflor se révèlent être des modèles qui s'écartent des représentations classiques du héros martial et de la jeune fille impuissante, en proposant une relation dans le couple royal qui n'est pas seulement soumission de la femme, mais coopération entre les époux afin d'assurer non seulement le bon fonctionnement du couple mais aussi du royaume. Le roman suit en cela l'enseignement de certains théologiens chrétiens comme Thomas de Chobham qui cherchent à donner à la femme une place plus importante dans la sauvegarde et la propagation de la foi chrétienne.

# Conclusion

A travers cette étude de la version en ancien suédois des aventures de Floire et Blanchefleur, commanditée en 1312 par la reine Eufemia de Norvège, probablement à l'occasion du mariage de sa fille Ingeborg avec le duc Erik de Suède, nous avons voulu éclairer, en nous appuyant sur le texte lui-même, le contexte culturel et politique qui a présidé à la création des *Eufemiavisorna*. Nous avons pour cela dû exploiter les sources littéraires de *Flores och Blanzeflor*, comme le *Conte de Floire et Blanchefleur*, considéré comme la version la plus ancienne de cette œuvre qui a connu une grande popularité dans l'Europe entière jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'*Erikskrönikan*, chronique racontant le conflit entre les ducs Erik et Valdemar et leur frère le roi Birger de Suède et première production historiographique originale en ancien suédois, qui va suivre à quelques années de distance la traduction des *Eufemiavisorna*, le *Konungs Skuggsjá*, un miroir de prince composé en Norvège dans le courant du XIII<sup>ème</sup> siècle et bien sûr la version norroise, la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, sur laquelle la version suédoise semble basée. De plus nous nous sommes penchés aussi sur des sources officielles, comme les archives diplomatiques des couronnes scandinaves, et aussi la *Magnus Erikssons Landslag* et la *Magnus Lagabøtes Landslov*, les codes de loi médiévaux pour la Suède et la Norvège, respectivement adoptés aux XIV<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles. Nous nous sommes également bien sûr appuyé, quand l'analyse le demandait, sur les autres textes qui composent ces *Eufemiavisorna* : *Herr Ivan*, une adaptation de *Yvain ou le chevalier au lion* de Chrétien de Troyes et *Hertig Fredrik av Normandi*, un texte qui semble avoir été adapté d'une œuvre allemande s'il faut en croire le traducteur en ancien suédois, qui nous est malheureusement perdue. Nous avons aussi exploité d'autres œuvres médiévales, telles que le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, mais aussi des textes normatifs de penseurs chrétiens, afin de mieux comprendre comment l'Église considérait les femmes et l'Orient. Nous avons pu nous appuyer, pour exploiter ce large corpus, sur des travaux historiographiques ; notamment ceux de Georges Duby pour l'histoire des femmes ou John Tolan pour la représentation des païens et de l'Orient. Nous avons aussi pu exploiter des travaux s'intéressant à la littérature médiévale et à sa production, par exemple ceux de Martin Aurel pour une perspective plus générale, ainsi que ceux, entre autres, de Marianne Kalinke et Geraldine Barnes pour le contexte scandinave. La question de l'art de la traduction médiévale nous a poussé à aussi chercher une approche traductologique afin de mieux éclairer la production du texte, notamment à travers des travaux récents sur le *Power Turn* dans la traductologie, mais aussi des ouvrages consacrés spécialement à l'époque médiévale, notamment ceux de Rita Copeland.

## Résumé de l'ouvrage

L'introduction de cet ouvrage a été l'occasion de rappeler rapidement l'état de la recherche sur les traductions médiévales, depuis la période d'édition des sources du XIX<sup>ème</sup> siècle, et en particulier le scepticisme qu'ont pu susciter ces adaptations aux yeux des chercheurs du début du XX<sup>ème</sup> siècle, qui les considéraient comme des versions inférieures aux œuvres originales, venant « polluer » une littérature autochtone jugée plus pure et donc plus digne d'études. Nous nous sommes posé la question de la pertinence d'utiliser une œuvre dont le but est expressément littéraire en tant que source pour un travail historiographique, en nous plaçant dans une perspective d'histoire des représentations et des transferts culturels pour justifier notre choix. Après avoir rapidement résumé l'intrigue de *Flores och Blanzefflor*, qui suit les aventures d'un jeune prince païen, Flores, qui, contre l'avis de ses parents, tombe amoureux de la fille d'une esclave chrétienne, Blanzefflor, et doit la secourir après que cette dernière a été vendue au roi de Babylone, nous avons pu aborder la question de la source utilisée par le traducteur pour composer la version suédoise des aventures de Floire et Blanchefleur. *Flores och Blanzefflor* suit assez fidèlement l'intrigue de la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, y compris dans les ajouts principaux de la fin de l'œuvre, la scène du duel judiciaire qui permet à Flores de gagner sa liberté et celle de Blanzefflor, le voyage en France et la conversion de Flores grâce à Blanzefflor et à sa promesse faite à Dieu d'entrer dans les ordres, ainsi que la fin de vie des deux héros qui vont finalement se séparer pour entrer respectivement au couvent et au monastère afin de mener une vie pieuse. *Flóres Saga ok Blankiflúr* semble avoir été elle-même basée sur *Le Conte de Floire et Blanchefleur*, avec peut-être une interpolation de la *Crónica de Flores y Blancaflor*, une version espagnole récemment redécouverte.

Le premier chapitre fut consacré au contexte historique de la production de *Flores och Blanzefflor* et des *Eufemiavisorna*, qui intervient en plein conflit de succession en Suède, entre les héritiers du roi Magnus Ladulås, les ducs Erik et Valdemar et le roi légitime Birger Magnusson. Ce conflit, loin d'être limité aux frontières de la Suède, a des répercussions dans l'ensemble de l'espace scandinave et une partie de l'espace baltique. Håkon V, roi de Norvège, et Erik Menved, roi de Danemark ont en effet pris fait et cause pour l'un des partis, alliances qu'aussi bien Erik et Valdemar que Birger ont cherché à consolider à travers des mariages, Erik avec la fille d'Håkon V, Ingeborg, et Birger par le mariage de son fils Magnus Birgersson à la fille d'Erik Menved. Si les fiançailles d'Erik et d'Ingeborg sont célébrées dès 1301, les péripéties du conflit vont amener la rupture provisoire des fiançailles avec un renversement d'alliance qui voit Håkon V se retourner contre son futur gendre, avant que la paix ne soit finalement négociée en 1310 et les fiançailles d'Ingeborg avec Erik remises à l'ordre du jour, pour un mariage conclu en 1312, l'année de la mort d'Eufemia. Le conflit, après un moment d'apaisement,

aura une conclusion tragique, avec la capture et la mort d'Erik et Valdemar par Birger en 1317 et la défaite finale de ce dernier battu deux ans plus tard par un parti de nobles restés fidèles au fils et à la veuve d'Erik. Ce chapitre fut aussi l'occasion d'aborder plus avant la construction des élites scandinaves, qui à la même période commencent à se former sur le modèle des élites continentales, à la fois en obtenant des privilèges particuliers de la part du roi (avec, par exemple, la charte d'Alsnö en Suède à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle qui institue le statut de *frälse* pour l'aristocratie suédoise) et en adaptant la culture courtoise, notamment la littérature continentale à ses usages et ses goûts à travers des traductions telles que les *Eufemiavisorna*. Nous avons illustré ces métamorphoses que connaissent les XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles en soulignant les parallèles possibles entre l'*Erikskrönikan* et sa représentation d'une aristocratie garante des lois du royaume face aux possibles abus de pouvoir du souverain, représentation que nous avons comparée avec celle des aristocrates de *Flores och Blanzefflor*, également garants de la loi de l'entourage du souverain. Nous avons conclu ce chapitre en nous efforçant de relier l'effort de traduction initié par Eufemia et la diplomatie menée par Håkon V. Eufemia, née d'un père auteur de *Minnesanger*, a dû être élevée au contact de la littérature courtoise tandis qu'Håkon V connaissait certainement les réalisations littéraires de son aïeul Håkon IV, qui avait cherché à mettre les traductions de romans continentaux au service de son effort de légitimation. Il est possible donc de penser la production des *Eufemiavisorna*, présents littéraires destinés à Erik et à l'aristocratie suédoise, à laquelle il est probable que le traducteur ait appartenu, comme un effort pour consolider l'alliance entre le duc Erik et la Couronne de Norvège en les rapprochant aussi bien sur le plan politique que culturel. Il est aussi possible que les *Eufemiavisorna* aient été un moyen pour Eufemia de faire entendre sa voix tout en restant dans le cadre normatif que la morale chrétienne imposait aux femmes dans l'espace public.

Le chapitre II, qui conclut une première partie où nous avons abordé le contexte politique et intellectuel de la production de *Flores och Blanzefflor*, a été consacré à l'art de la traduction à l'époque médiévale. Après un premier développement où nous nous sommes attachés à présenter la théorie médiévale de la traduction, qui se base sur le transfert des savoirs, le *translatio studii* et la glose plutôt que l'attachement au texte, nous avons ensuite étudié la pratique de la traduction dans la Scandinavie médiévale, ce qui nous a permis de nous pencher plus avant sur la politique de traduction d'Håkon IV, qui fait traduire à partir des années 1220 un nombre important de romans continentaux courtois. Nous avons lié cet effort de traduction avec les efforts de légitimation d'Håkon IV, qui a cherché à travers ces traductions à établir une distinction pour sa cour afin d'appuyer sa revendication au trône norvégien. Pour illustrer l'importance de la distinction pour les souverains scandinaves, nous avons analysé notamment des extraits du *Konungs Skuggsjá* montrant le prix attaché dans les cours

scandinaves à l'introduction de nouvelles modes, ce qui va devenir sous Håkon V une prérogative du souverain. Nous avons dans un troisième temps tenté d'éclairer, malgré le manque de sources qui rend tout essai d'interprétation difficile, la relation qu'ont pu entretenir le traducteur et Eufemia. Nous avons pu montrer que loin d'être une participante passive dans cet effort de traduction, il est possible qu'Eufemia ait au contraire joué un rôle dans la création des *Eufemiavisorna*, en premier lieu en réalisant un choix conscient dans la sélection des œuvres à traduire, ce qui ferait alors de *Flores och Blanzeflor* un biais qui permettrait à la reine norvégienne de faire entendre sa voix sur le plan diplomatique, mais aussi d'éduquer sa fille destinée à vivre dans une cour étrangère pour qu'elle s'y comporte bien. Cette partie a aussi été l'occasion de comparer le travail de traduction du clerc suédois à la *Flóres Saga ok Blankiflúr*, ce qui nous a permis de souligner que loin d'être une traduction servile du texte en vieux norrois, *Flores och Blanzeflor* possède bien son identité propre, avec notamment une tendance de la part de son traducteur à vouloir expliciter au maximum ce qui pourrait être peu intelligible pour une audience non familière avec les conventions courtoises.

Le troisième chapitre, qui inaugure la seconde partie de cette thèse de doctorat, a été consacré aux représentations du pouvoir royal dans *Flores och Blanzeflor*. Nous avons, pour étudier ces représentations, choisi de nous pencher plus avant sur deux épisodes du roman, le départ de Flores et la description par Darias de la tour du roi de Babylone. Nous avons vu dans un premier temps comment l'étalage de richesse du roi Fenix, qui donne à son fils, à l'occasion du départ de ce dernier à la poursuite de Blanzeflor, toute une série de biens précieux, mais aussi son destrier avec son harnachement et la coupe qui fut monnaie d'échange pour Blanzeflor, sert à souligner la puissance du roi d'Apolis et constitue une passation symbolique du pouvoir royal vers Flores, qui acquiert ainsi la capacité d'entretenir ses hommes et de les récompenser, ce qu'il va faire à plusieurs reprises durant le cours de l'intrigue. Cette analyse se poursuit avec l'étude de la description de la ville de Babylone et de sa tour merveilleuse, utilisée par l'auteur pour faire ressortir le contraste de puissance entre le roi de Babylone, qui possède aussi bien pouvoir militaire que richesses, et semble même avoir accès à un verger qui rappelle l'Eden, et Flores, qui n'a pour lui que son courage et, il est vrai, l'argent de son père. Ce passage illustre l'importance de l'ancrage du pouvoir dans la sphère publique, que cela soit à travers des bâtiments manifestant la gloire du souverain, ou bien, pour les rois suédois, les rituels de la prise de serment sur la pierre de Mora et leur voyage à l'occasion de l'*Erikskata*. Nous avons finalement étudié la façon dont les personnages de reines dans *Flores och Blanzeflor*, la mère de Flores et Blanzeflor, utilisent l'influence qu'elles pouvaient avoir en tant qu'intimes du souverain pour mener à bien leurs propres objectifs, qui peuvent tout à fait s'éloigner de ceux poursuivis par leur royal époux. Nous avons pris l'exemple du don de l'anneau magique, qui se retrouve dans les trois textes des

*Eufemiavisorna*, donné ici par la mère de Flores comme symbole de l'influence qu'elle peut exercer hors des conflits de la cour. Nous avons aussi analysé l'épisode de la vente de Blanzefflor, où la reine cherche à protéger la jeune fille contre l'avis de son mari, et réussit à épargner sa vie grâce aux conseils qu'elle prodigue à son mari. Nous avons enfin abordé l'épisode de la conversion de Flores, qui voit Blanzefflor insister auprès de son époux pour que sa conversion s'accompagne de celle de son royaume entier. Cette volonté de présenter les personnages de reines comme pouvant avoir de l'influence sur la politique du royaume et non comme de simples auxiliaires morales passives de leur époux pourrait être interprétée comme une autre manifestation d'une voix féminine dans *Flores och Blanzefflor*, Eufemia pouvant avoir choisi ce texte pour fournir des modèles féminins appliquant les stratégies de contournement citées plus haut pour faire entendre leurs voix dans l'espace de la politique, normalement réservé aux hommes.

La quatrième partie a été consacrée aux rapports de pouvoir entre l'aristocratie et le pouvoir royal dans *Flores och Blanzefflor* à travers les codes de la chevalerie, rapports que nous avons analysés à travers trois épisodes du roman : le départ de Flores, l'épisode de sa rencontre avec le gardien de la tour et enfin la scène du duel judiciaire. Nous avons commencé par faire un bref rappel des valeurs chevaleresques qui transparaissent dans le roman, en les reliant notamment avec les représentations d'une aristocratie garante de la paix qu'on retrouvera dans l'*Erikskrönikan*, mais aussi en rappelant les complexes relations d'honneur et d'obligation qui fondent la société chevaleresque. Nous sommes d'abord revenu sur l'épisode du départ de Flores, cette fois pour souligner l'importance de la redistribution des richesses du souverain vers l'aristocratie, une manière d'acheter la fidélité des uns et des autres, mais aussi la paix sociale. Le souverain va se faire roi nourricier pour l'aristocratie, sous la forme des trésors distribués par Flores à ceux qui lui sont fidèles, fidélité qui sera finalement récompensée grâce à l'intervention de Flores auprès du roi de Babylone. La seconde partie de ce chapitre a été consacrée à la scène entre le gardien de la porte et Flores, qui illustre le poids de la parole et de l'honneur dans les relations sociales au sein de l'aristocratie, avec le gardien de la porte qui devient un contre-exemple de bonne conduite, en prêtant inconsidérément allégeance à Flores, par cupidité. Cet épisode illustre la relation ambiguë qu'entretient l'œuvre avec la question de l'argent : si la possession de biens terrestres est présentée comme une manifestation de puissance, la cupidité du gardien est au contraire vilipendée et mise en opposition avec la prodigalité de Flores. Nous sommes revenus dans un troisième temps sur l'épisode du procès des deux héros, qui illustre le rôle de garante de la loi joué par l'aristocratie, avec les figures des « sages conseillers » Gripun et Marsillias qui rappellent au roi la nécessité d'offrir la possibilité de se défendre à Flores et Blanzefflor dans le cadre d'un procès public et équitable. Cela a été aussi l'occasion d'analyser l'importance de l'honneur du

souverain, qui joue un rôle central dans les relations entre l'aristocratie et la Couronne, et est présenté dans *Flores och Blanzeflor* comme une composante capitale de sa légitimité. Nous nous sommes une nouvelle fois référés pour comparaison à la représentation de l'aristocratie dans l'*Erikskrönikan*, notamment l'épisode du parjure de Birger, pour trouver un écho à ces représentations dans la production littéraire contemporaine. Nous avons pour conclure ce chapitre voulu montrer comment *Flores och Blanzeflor*, malgré les transgressions mises en scène durant le roman, met en fait en scène des mécanismes de réconciliation qui servent à l'aristocratie pour réparer les relations qui auraient pu être brisées après ces transgressions, comme par exemple celle du roi Fenix avec Flores et celle de ce dernier avec le roi de Babylone. Il est encore une fois possible que ces stratégies de réconciliation aient connu un écho particulier parmi l'aristocratie suédoise alors que les guerres internes qui l'avaient secouée durant près de dix ans connaissaient en 1312 une certaine accalmie avec la paix provisoirement conclue entre les héritiers de Magnus Ladulås.

Le cinquième chapitre a été consacré à la représentation de l'Autre dans *Flores och Blanzeflor*. L'œuvre a en effet la particularité de se dérouler dans l'Orient païen, et d'avoir pour héros un prince non chrétien, qui entre dans un mariage mixte (pour un temps) avec une chrétienne. Nous avons débuté le chapitre en nous penchant sur l'Autre dans la tradition littéraire médiévale, en tentant de dresser un inventaire des représentations de l'Orient musulman chez les auteurs occidentaux, qui s'avèrent bien plus diverses et complexes que l'image d'un Occident chrétien obnubilé par l'idéal de la croisade le laisse à penser. Alors que les efforts militaires des royaumes chrétiens aboutissent manifestement à des échecs répétés, les auteurs prônant des solutions pacifiques pour assurer la conversion des musulmans, comme la conversion à travers le débat théologique avec les souverains païens, vont gagner en popularité. Nous nous sommes ensuite penchés sur l'impact de ces représentations en Scandinavie, notamment en explorant les contacts qui ont pu exister entre le monde musulman et la Scandinavie médiévale, et en montrant comment les souverains scandinaves se sont révélés aussi préoccupés que leurs confrères continentaux par la croisade et la reconquête du monde musulman malgré le fait que peu se soient finalement aventurés vers la Terre Sainte, puisqu'ils préféreraient se consacrer aux croisades contre les païens de l'Est, qu'ils soient réellement païens ou chrétiens orthodoxes. Nous nous sommes ensuite intéressés plus particulièrement à voir comment le traducteur de *Flores och Blanzeflor* a abordé la représentation géographique de l'Orient, en intégrant des noms de lieux bien réels à des descriptions fantastiques des territoires que traverse Flores lors de sa quête. L'Orient joue donc le même rôle dans *Flores och Blanzeflor* que les espaces de l'aventure dans lesquels les héros arthuriens se rendent pour rencontrer le merveilleux et accroître leur réputation. Nous avons conclu le chapitre en nous penchant sur la possibilité d'un Orient nordique, en examinant notamment

la représentation plutôt favorable des païens dans le roman, qui peut rappeler notamment celles qu'on peut trouver sous la plume d'auteurs courtois allemands comme Wolfram von Eschenbach.

Le sixième et dernier chapitre a été consacré aux représentations des émotions, et au lien qu'elles entretiennent avec les représentations des rôles des genres dans *Flores och Blanzeflor*, qui comportent plusieurs aspects allant à contrecourant de l'image qu'on peut se faire des représentations médiévales du genre, notamment sur la question du physique de Flores, que l'auteur présente plusieurs fois comme ressemblant à Blanzeflor, mais aussi par le rôle très actif de Blanzeflor, qui ne se contente nullement d'être une épouse obéissante mais va au contraire manœuvrer pour convertir Flores à sa religion, n'hésitant pas à le pousser à prendre une décision sur-le-champ par ruse. Nous nous sommes intéressés dans un premier temps à la façon dont le traducteur s'est attaché à décrire les émotions qui affectent ses personnages, et au premier chef l'amour. Nous avons ainsi montré que l'Amour est dans *Flores och Blanzeflor* une force qui fait avancer continuellement l'intrigue, et qui ne connaît qu'une seule concurrente : la foi chrétienne, qui va s'avérer sous la plume des traducteurs scandinaves la seule puissance capable de supplanter un amour qui se montre pourtant presque fatal à plusieurs reprises pour les deux personnages principaux. Nous avons ensuite abordé la façon dont le personnage de Blanzeflor, dans la continuité de cette prédominance de la foi chrétienne, se rapproche des figures de sainte évangéliste sous la plume des traducteurs scandinaves, à travers notamment l'épisode de la conversion de Flores qui rappelle les hagiographies mettant en scène des saintes chrétiennes convertissant leurs maris païens par persuasion ou même coercition. Cela fut l'occasion pour nous de nuancer la vision des femmes des penseurs chrétiens, qui, même si elle révèle une grande misogynie, permet tout de même aux femmes mariées de se faire les garantes de la bonne conduite de leurs maris voire pour certains auteurs de se faire les instruments de la victoire sur les païens en profitant de leurs mariages avec des princes sarrasins pour les convertir. Nous avons cherché pour finir comment l'auteur a pu mettre en scène la masculinité de Flores, qui n'est qu'un adolescent quand commence sa quête. Nous avons montré que, loin des stéréotypes actuels, la virilité de Flores et de beaucoup de héros courtois ne s'exprimait pas à travers leur apparence corporelle, mais bien à travers leur attitude en société. Le caractère androgyne de Flores n'est donc pas le signe d'un manque de virilité, mais va au contraire aider à souligner sa beauté et ses vertus morales.

## Bilan

*Flores och Blanzeflor* fut le dernier des *Eufemiavisorna* à être traduit, peu de temps après la mort de sa commanditaire. Si les circonstances et les raisons exactes de sa production, de même que le nom de celui qui a réalisé cette adaptation resteront sans doute à jamais perdus, nous espérons avoir, à travers



l'étude de ce roman, montré à quel point cette œuvre, loin d'être une adaptation servile de *Flóres Saga ok Blankiflúr*, possède sa propre identité et révèle les tensions qui agitaient à l'époque de sa composition la société aristocratique scandinave. Car au-delà de l'aspect purement littéraire de l'œuvre, dont l'intérêt est indéniable, c'est aussi sa signification pour l'aristocratie scandinave que nous avons cherché à mettre en relief tout au long de cette thèse de doctorat. Nous disons bien scandinave, car tant le conflit qui oppose les héritiers de Magnus Ladulås que la production des *Eufemiavisorna* sont des phénomènes qui concernent aussi bien la Suède que ses voisins directs. L'aristocratie scandinave qui, au cours de la formation de son identité de classe, qui intervient de façon progressive durant le XIII<sup>ème</sup> siècle aussi bien en Norvège qu'en Suède, cherche ses modèles autant auprès de la noblesse continentale que chez ses voisins nordiques. *Flores och Blanzefflor* nous montre donc, à travers les représentations qui sont mises en évidence à la lecture de l'œuvre, une société aristocratique nordique qui est certes en crise, mais qui cherche aussi bien à se transformer en caste qu'à s'intégrer plus avant dans les élites européennes en adoptant et leurs mœurs et leurs préoccupations, notamment en adaptant à ses besoins les œuvres produites sur le continent.

Le lecteur aura pu aussi discerner à travers *Flores och Blanzefflor* le portrait d'une époque médiévale plus complexe dans son rapport à l'Autre et au monde que les clichés sur le Moyen Âge ont pu le suggérer. C'est notamment le cas pour la vision des femmes et du monde païen, qui s'avère bien plus positive, toute proportion gardée, que ce à quoi nous pourrions nous attendre : certes, la misogynie de l'Église et son intolérance envers les païens apparaissent bien dans le roman, mais sans pour autant parvenir à faire des personnages féminins ou des sarrasins qui y figurent des contre-modèles, faisant au contraire de ces deux archétypes, souvent habitués aux mauvais rôles dans la littérature médiévale, les deux héros du récit. En faisant notamment de Blanzefflor l'instrument de la conversion de Flores, *Flores och Blanzefflor* donne à la femme chrétienne un rôle à jouer dans l'effort qui occupe alors l'Occident chrétien, la conquête et la conversion du monde musulman, ou celle des païens ou des Russes orthodoxes. De même, l'auteur nous présente ce monde païen comme finalement peu éloigné du monde chrétien, obéissant aux mêmes codes mais perdu dans l'hérésie et n'attendant que les bienfaits de la Foi pour rejoindre l'Occident chrétien. Mais la complexité de ce monde médiéval s'incarne aussi dans la production même de *Flores och Blanzefflor*, notamment à travers les relations entre Eufemia et le clerc qui a réalisé les traductions sur son ordre. Si l'absence de sources sur cette relation ne nous permet pas d'établir avec certitude sa nature, l'étude du texte nous a permis d'entendre une voix féminine, qui, loin du cliché de la femme nécessairement passive et soumise de l'époque médiévale, cherche à se faire entendre par ces traductions, qui lui donnent l'occasion de projeter cette voix dans un espace public normalement réservé aux hommes et ainsi permettent à

Eufemia de s'adresser non seulement aux aristocrates suédois, mais aussi à sa fille, confrontée à la perspective d'un mariage qui va l'amener dans un pays étranger, dans une cour qui était, moins de deux ans auparavant, en guerre ouverte contre son père.

Nous espérons avoir à travers cette thèse de doctorat pu aussi montrer encore une fois l'importance pour la recherche, aussi bien en histoire qu'en littérature, de considérer les traductions médiévales non pas avec répugnance, pour faire écho à la citation qui figure en ouverture de cet ouvrage, mais comme des objets d'étude importants pour la compréhension des mentalités des sociétés qui les ont produites. Loin d'être le fruit d'un clerc insuffisamment versé dans la compréhension du français ou du vieux norrois, *Flores och Blanzeflor* suit sa propre logique interne, s'intègre dans le climat politique et social de la Scandinavie du début du XIV<sup>ème</sup> siècle et participe à la construction de ce climat, comme nous l'avons vu à travers l'influence qu'ont pu exercer les *Eufemiavisorna* sur, par exemple, l'*Erikskrönikan*. Nous espérons aussi avoir rendu accessible à un plus grand nombre, grâce à la traduction en français moderne de *Flores och Blanzeflor* qui figure en annexe, une œuvre littéraire du Moyen Âge suédois, période peu accessible à ceux qui n'ont pas accès à sa langue, mais qui peut sans doute apporter des enseignements instructifs aux chercheurs se penchant sur cette période, qu'ils s'intéressent à la réception des aventures de Floire et Blanche fleur, ou plus généralement à l'époque médiévale tardive.

# Bibliographie

## Sources primaires (éditions modernes)

Editions des versions scandinaves de Floire et Blanche fleur

*Flores och Blanzefflor : en kärleksdikt från medeltiden*, éd. par Gustav Klemming, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1844.

*Flores och Blanzefflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956.

*Flóres saga ok Blankiflúr*, éd. par Eugen Köbling, Max Niemeyer, Halle, 1896.

*Flores og Blansefflor*, éd. par Studér Middelalder på Nettet, s.d., URL : [http://middelaldertekster.dk/flores-og-blansefflor/1\\_](http://middelaldertekster.dk/flores-og-blansefflor/1_)

Nyborg Birgit (trad. en norvégien), *Tre riddersagaer : Sagaen om Partalopi, Sagaen om Flores og Blankiflor, Sagaen om Bevers*, Aschehoug, Oslo, 2005.

Oeuvres suédoises inspirées par *Flores och Blanzefflor* à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle

Levertin Oscar, *Legender och Visor*, Albert Bonniers Förlag, Stockholm, 1891.

Stenhammar Carl Wilhem, *Flores och Blanzefflor, Op. 3*, Nordisk Musikforlag, Copenhague, date inconnue (années 1890).

## Editions des principales versions européennes de Floire et Blanche fleur

*Floire et Blanche fleur*, éd. Margaret Pelan, Ophrys, Paris, 1975.

*Floire et Blanche fleur, poèmes du XIII<sup>ème</sup> siècle, publiés d'après les manuscrits avec une introduction, des notes et un glossaire*, éd. par Edelestand du Ménil, Jannet, Paris, 1856.

*Floris and Blanche fleur*, éd. par David Burnley et Alison Wiggins, s.d., <http://auchinleck.nls.uk/mss/floris.html>.

*Flore und Blanche fleur, altfranzösischer Roman, nach der uhlandsichen Abschrift der Pariser Handschrift N. 6987*, éd. par Immanuel Bekker, G. Reimer, Berlin, 1844

*Il cantare di Fiorio e Biancifiore*, éd. par Vincenzo Crescini, Commissione per i testi di lingua, 1969.

Diederik van Assenede, *Floris ende Blanche fleur*, Instituut voor Nederlandse Lexicologie (éd.), Cd-rom Middelnederlands. Sdu Uitgevers/Standaard Uitgeverij, Den Haag/Antwerpen, 1998, [http://www.dbnl.org/tekst/asse008flor01\\_01/asse008flor01\\_01\\_0001.php](http://www.dbnl.org/tekst/asse008flor01_01/asse008flor01_01_0001.php).

Boccaccio Giovanni, *Il Filocolo*, Letteratura italiana Einaudi, s.d., <http://www.letteraturaitaliana.net>

Fleck Konrad, *Flore und Blanche fleur*, Univ.-Bibl., Bibliotheca Palatina – digital, Heidelberg, 2009.

Malin Aarno (éd.), « Ett fragment från medeltiden ur en hittills okänd textvariant av den fornsvenska Flores och Blanche fleur » in : *Studier i nordisk filologi*, n°12, 1921.

Robert d'Orbigny, *Le conte de Floire et Blanche fleur*, trad. par Jean-Luc Leclanche, Honoré Champion, Paris, 2003.

## Autres sources primaires

### Editions des autres *Eufemiavisorna*

*Hertig Fredrik af Normandie. En medeltids-roman. Efter gamla handskrifter på svenska och danska*, édité par J. A. Ahlstrand, Stockholm, Nordstedt, 1853.

*Herr Ivan Lejon-riddaren: en svensk rimmad dikt ifrån 1300-talet, tillhörande sago-kretsen om konung Arthur och hans runda bord*, édité par J. W. Liffman et George Stephens, Stockholm, Norstedt, 1849.

Archives numérisées

*Diplomatarium Danicum*, éd. par Det Danske sprog-Litteraturselskab, s.d., <http://diplomatarium.dk/>.

*Diplomatarium Norvegicum*, éd. par Dokumentasjonsprosjektet, s.d.,  
[http://www.dokpro.uio.no/dipl\\_norv/diplom\\_felt.html](http://www.dokpro.uio.no/dipl_norv/diplom_felt.html).

*Regesta Norvegica*, éd. par Riksarkivet (NO), s.d.,  
[http://www.dokpro.uio.no/dipl\\_norv/regesta\\_felt.html](http://www.dokpro.uio.no/dipl_norv/regesta_felt.html).

*Svenskt Diplomatariums huvudkartotek över medeltidsbreven*, éd. par Riksarkivet (SE), s.d.,  
<http://sok.riksarkivet.se/SDHK>.

Autres sources médiévales

*Le Discours contre les évêques. Politique et controverse en Norvège vers 1200*, éd. par David Brégaint, Stéphane Coviaux, Jan Ragnar Hagland, Publications de la Sorbonne, Paris, 2013.

*Erikskrönikan, Chronique d'Erik, première chronique rimée suédoise (première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle)*, éd. et trad. par Corinne Péneau, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005.

*Konungs Skuggsjá*, ed. par Ludvig Holm-Olsen, Oslo, 1945.

*Histoire des archevêques de Hambourg*, éd. et trad. par Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Gallimard, Paris, 1998.

*Lex Mahumet Pseudoprophete, édition moderne dans Le Coran en Latin*, éd. par Théodore Bibliander et GRAC (UMR 5037), 2010, <http://sites.univ-lyon2.fr/lesmondeshumanistes/2010/09/14/le-coran-en-latin-de-theodore-bibliander-2/>.

*Le Miroir Royal*, éd. et trad. française par Einar Már Jónsson, Esprit Ouvert, Paris, 1997.

*Orkneyinga saga and Magnus saga*, éd. par Gudbrand Vigfusson, Londres, 1887.

- Magnus Erikssons Landslag*, Carl Johan Schlyter, Samling af Sveriges Gamla Lagar, Lund, 1862.
- Richard Coer de Lyon*, in Henry William Weber (éd.), *Metrical romances of the thirteenth, fourteenth and fifteenth centuries : published from ancient manuscripts*, vol. 2, A. Constable, Edinburgh, 1810, pp.1-147.
- Magnus Erikssons Stadslag*, éd. par Carl Johan Schlyter, Samling af Sveriges Gamla Lagar, Lund, 1865.
- Sagan om Didrik af Bern*, éd. Gunnar Olof Hyltén-Cavallius, Norstedt, Stockholm, 1850-1854.
- La Saga De Charlemagne*, éd. et trad. par Daniel W. Lacroix., Le Livre de Poche, Paris, 2000.
- La Saga des Ocardiens*, éd. et trad. française par Jean Renaud, Aubier, Paris, 1992.
- Sigurðar saga þögla*, éd. par Matthew James Driscoll, Stofnun Árna Magnússonar á Íslandi, Reykjavík, 1992.
- Tristams saga ok Isondar*, éd. par Eugen Kölbing, Heilbronn, 1878.
- Ágrip af Nóregskonungasögum*, éd. par Matthew James Driscoll, Viking Society for Northern Research, University College London, 2008.
- Albert d'Aix, *Chronicon Hierosolymitanum de bello sacro : Histoire des faits et gestes dans les régions d'outre-mer, depuis l'année 1095 jusqu'à l'année 1120 de Jésus-Christ*, éd. par François Guizot, J. Brière, Paris, 1824.
- Alexandre du Pont, *Le roman de Mahomet avec le texte des Otia de Machomete de Gautier de Compiègne*, édité par Yvan G. Lepage et R.B.C Huygens, Klincksieck, Paris, 1977.
- Dudon de Saint Quentin, *De moribus et actis primorum Normanniae ducum*, éd. Jules Lair, Caen, 1865.
- Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, trad. Robert Latouche, Les Belles Lettres, Paris, 1999.
- Jacques de Cessoles, *Le livre du jeu d'échecs, ou la société idéale au Moyen Âge, XIIIe siècle*, trad. française et éd. par Jean-Michel Mehl, Paris, Stock (Moyen Âge), 1995.
- Jacques de Voragine, *La légende dorée*, trad. Théodore de Wyzewa, Perrin, Paris, 1910.

Koehler R., « La Nouvelle Italienne du Prêtre Jean et un Récit Islandais » in *Romania*, n°5, 1876, pp.76-81.

Matthieu Paris, *Chronica Majora*, édité par Henry Richards Luard, Longman, Londres, 1872-1884.

Philippe de Novare, *Les quatre âges de l'homme*, éd. par Marcel de Fréville, Firmin Didot, Paris, 1888.

*Saga de Théodoric de Vérone*, trad. française et ed. par Claude Lecouteux, Honoré Champion, Paris, 2001.

*La Saga de Tristram et d'Isönd*, trad. française et éd. par Régis Boyer in : Christiane Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, NRF Gallimard, Paris, 1995.

Saxo Grammaticus, *La geste des Danois*, trad. Jean-Pierre Troadec, Gallimard, Paris, 1995.

Snorri Sturluson, *Ynglinga saga*, trad. Ingeborg Cavalié, Les éditions du Porte-glaive, Paris, 1990.

Sturla Thórdarson, *Hákonar saga Hákonarsonar*, éd. par Marina Mundt, Forlagsentralen, Oslo, 1977.

Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, trad. française et ed. par Danielle Buschinger et Jean-Marc Pastré, Honoré Champion, Paris, 2010.

–, *Willehalm*, trad. anglaise par Marion E. Gibbs et Sydney M. Johnson, Penguin Publishing, Londres 2013.

## Bibliographie générale

Études consacrées à *Floire et Blanchefleur* et aux *Eufemiavisorna*

Bampi Massimiliano, « Translating Courtly Literature and Ideology in Medieval Sweden: Flores Och Blanzeflor. » in *Viking and Medieval Scandinavia*, n°4, 2008, pp. 1-14.

Bandlien Bjørn, *Eufemia, Oslos Middelalderdronning*, Dreyer, Oslo, 2012.

Geraldine Barnes, « Some observations on *Flóres Saga ok Blankiflúr* », in *Scandinavian Studies*, vol.49, n°1, 1977, pp. 48-66.

Charles François, « « Floire et Blancheflor » : du chemin de Compostelle au chemin de la Mecque. » in : *Revue belge de philologie et d'histoire*, Tome 44 fasc. 3, 1966, pp. 833-858.

Geete Knut Robert, *Studier rörande Sveriges romantiska medeltidsdiktning : I. Eufemiavisorna*, Edquist, Uppsala, 1875.

Grieve Patricia, *Floire and Blancheflor and the European romance*, Cambridge University Press, Cambridge 1997.

Jakobsson Ármann, « Young Love in Sagaland : Narrative Games and Gender Images in the Icelandic Tale of Floris and Blancheflor » in : *Viking and MEDieval Scandinavia*, vol.10, 2014, pp. 1-26.

Jansson Valter, *Eufemiavisorna : En Filologisk Undersökning*, A.B. Lundequistska Bokhandeln, Uppsala, 1945.

Klockhoff Oskar, *Studier öfver Eufemiavisorna*, C.J Lundström, Uppsala, 1880.

Layher William, « Origins of the Old Swedish epic *Hertig Fredrik af Normandie*: a Middle Dutch link? » in : *Tijdschrift voor Skandinavistiek*, vol.21, n°2, 2000, pp. 223-249.

Leclanche Jean-Luc, « Contribution à l'étude de la transmission des plus anciennes oeuvres romanesques françaises : un cas privilégié : Floire et Blancheflor », Thèse non publiée, Université Paris IV Sorbonne, Paris, 1977.

Lodén Sofia, *Le chevalier courtois à la rencontre de la Suède médiévale*, Université de Stockholm, Département de français, d'italien et de langues classiques, Stockholm, 2012.

Lot-Borodine Myrrha, *Le roman idyllique au Moyen Âge*, Slaktine Reprints, Genève, 1972 (1913).

Mikkelsen Hoel Henriette, "Eufemia – fyrstedatteren fra Rügen", mémoire de Master non publié, Université d'Oslo, 2012.

Noreen, Erik, *Studier rörande Eufemiavisorna. I, Textkritiska anmärkningar till Flores och Blanzaflor*, Skrifter utgivna av K. Humanistiska vetenskapssamfundet i Uppsala, Uppsala, 1923.

Olson, Emil, *Studier över rimmen i den fornsvenska Flores och Blanzaflor*, s.l., 1911.



Selmi Nejib, « Idylle, altérité et religion. Floire et Blanchefleur ou l'histoire d'une croisade pacifique », in : *Loxias*, n° 42, mis en ligne le 15 septembre 2013 [<http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7512>].

Storm Gustav, « Om Eufemiaviserna », *Særtryk af Tidsskr. for philol. og pædag. Ny række*, 1873.

Thorleifsdottir Hanna Steinnun, « La copie norroise du Chevalier au Lion (Yvain) de Chrétien de Troyes et ses copies islandaises », Thèse non-publiée, Université Paris-IV, Paris, 1996.

Vincensini Jean-Jacques et Claudio Galderisi (dirs.), *Le récit idyllique : Aux sources du roman moderne*, Editions Classiques Garnier, Paris, 2009.

Würth Stefanie, « Eufemia, Deutsche Auftraggeberin schwedischer Literatur am norwegischen Hof » in : *Arbeiten zur Skandinavistik : 13. Arbeitstagung der deutschsprachigen Skandinavistik 29.7-3.8 1997 in Lyby, Oslo*, Fritz Paul, Frankfurt aM, 2000.

Études consacrées à la littérature médiévale et au contexte scandinave

Auerbach Loren, « Female Experience and Authorial Intention in Laxdœla Saga » in : *Saga Book*, vol. 25, 1998-2001, Viking Society for Northern Research, pp. 30-52.

Bagge Sverre, *Cross and Scepter : The Rise of the Scandinavian Kingdoms from the Vikings to the Reformation*, Princeton University Press, Princeton, 2014.

–, *Den Politiske Ideologi i Kongespeilet*, Bergen, 1979.

–, « The Making of a Missionary King : The Medieval Accounts of Olaf Tryggvason and the Conversion of Norway. » in : *The Journal of English and Germanic Philology* vol.105 n°4, 2006, pp. 473-513.

–, « Nordic Students at Foreign Universities until 1660 », in : *Scandinavian Journal of History*, 9, 1983.

–, « Nordic Uniqueness in the Middle Ages » in : *Gripla*, 20, 2009, pp. 49-76.

Bampi Massimiliano, « Schacktavelslek och intertextuell dialog i AM 191 fol. och Cod. Holm. D 3 » in Jonathan Adams (dir.), *Østnordisk filologi – nu og i fremtiden*, Syddansk Universitetsforlag, Odense, 2015.

Bampi Massimiliano et Fulvio Ferrari (dirs.), *Lärdomber oc skämptan, medieval Swedish Literature Reconsidered*, Svenska fornskriftsällskapet, Uppsala, 2008.

Bandlien Bjørn, « Sexuality in Early Church Laws in Norway and Iceland » in : Per Andersen, Mia Münster-Swendsen et Helle Vogt (dirs.), *Law and Private Life in the Middle Ages*, Djøf Publishing, 2011.

–, *Strategies of Passion : Love and Marriage in Medieval Iceland and Norway*, Brepols, Turnhout, 2005.

Barnes Geraldine, « Rémundar saga keisarasonar : Romance, Epic, and the Legend of Prester John » in : *Journal of English and Germanic Philology*, vol.111, n°2, 2012, p. 208-223.

–, « The Riddarasögur : an Exercice in Translation » in : *Saga Book XIX*, 1974-7, pp. 403-442.

Boyer Régis (dir.), *Les sagas de chevaliers (Riddarasögur), Actes de la Vème conférence internationale sur les sagas, Toulon, Juillet 1982*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1985.

–, *Les Vikings, premiers Européens, VIII<sup>ème</sup> – XI<sup>ème</sup> siècle*, Autrement, Paris, 2005.

Borovsky Zoe, « Never in Public : Women and Performance in Old Norse Literature. » in : *The Journal of American Folklore* vol.112, n°443, 1999, pp. 6-39.

Byock Jesse, *Feud in the Icelandic Sagas*, University of California Press, 1982.

–, *L'Islande des Vikings*, Aubier, Paris, 2007.

Clover Carol J., « Regardless of Sex: Men, Women, and Power in Early Northern Europe. » in : *Speculum*, vol.68, n°2, 1993, pp. 363-387.

Cole Richard, « Þjóð, kyn and other fólk'd up modes of thought », the 8th Annual Fiske Conference on Medieval Icelandic Studies, 31 mai 2013,

[https://www.academia.edu/4522541/%C3%9Ej%C3%B3%C3%B0\\_kyn\\_and\\_other\\_f%C3%B3lk\\_d\\_u\\_p\\_modes\\_of\\_thought](https://www.academia.edu/4522541/%C3%9Ej%C3%B3%C3%B0_kyn_and_other_f%C3%B3lk_d_u_p_modes_of_thought) .

Delbouille Maurice, Maurice Gravier (éds.), *Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Âge*, Librairie Droz, Paris, 1975.

Ferrer Marlen, « State Formation and Courtly Culture in the Scandinavian Kingdoms in the High Middle Ages », in : *Scandinavian Journal of History*, vol.37, n°1, 2012, pp.1-22.

Friðriksdóttir Jóhanna Katrín, *Women in Old Norse Literature : Bodies, Words, and Power*, Palgrave Macmillan, New York, 2013.

Glauser, Jürg, « Staging the Text : On the Development of a Consciousness of Writing in the Norwegian and Icelandic Literature of the Middle Ages. » in : Ranković Slavica, Melve Leidulf et Else Mundal (éds.), *Along the Oral-Written Continuum : Types of Texts, Relations and Their Implications*, Brepols, Turnhout, 2010, pp. 311-334

Glauser, Jürg et Susanne Kramarz-Bein (dirs.), *Rittersagas – Übersetzung, Überlieferung, Transmission*, A. Francke Verlag, Tübingen, 2014.

Gould Chester Nathan, «The Friðbjófs saga : An Oriental Tale » in : *Scandinavian Studies and Notes*, fn°7, 1922-23, pp.219-250.

Kern Erika Harlitz, « The Norwegian Origins of the Swedish Town of Lödöse, c. 1050–1300: a suggested change of perspectives » in : *Scandinavian Journal of History*, vol. 38, n°1, 2013, pp. 1—17.

–, *Urbana system och riksbildning i Skandinavien : en studie av Lödöses uppgång och fall ca 1050–1646*, Institutionen för historiska studier, Göteborgs universitet, Göteborg, 2010.

Harrisson Dick, *Jarlens Sekel*, Ordfront, Stockholm, 2002.

Hess Cordelia, Jonathan Adams (dirs.), *Fear and Loathing in the North : Jews and Muslims in Medieval Scandinavia and the Baltic Region*, De Gruyter, Berlin, 2015.

Irlenbusch-Reynard Liliane, « L'eupéanisation des idéaux humains en Scandinavie Au XIII<sup>ème</sup> siècle : vers une plus grande individualisation du héros de saga. » in : *Mediaevistik*, n°21, 2008.

–, « Når en roman av Chrétien de Troyes blir til en norrøn saga : fra Yvain ou le chevalier au lion til Ívens Saga. » in : *Historisk Tidskrift*, n°83, 2004, pp. 245-59.

–, « Translations at the court of Hákon Hákonarson : A well planned and highly selective programme » in : *Scandinavian Journal of History*, 36/4, 2011.

Jochens Jenny, « En Islande médiévale : à la recherche de la famille nucléaire » in : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations.*, 40e année, n° 1, 1985. pp. 95-112.

–, *Old Norse Image of Women*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1996.

–, « The Politics of Reproduction : Medieval Norwegian Kingship. » in : *The American Historical Review*, vol.92, n°2, 1987, pp. 327-349.

–, « La richesse, la sexualité et l'incitation : outils politiques des femmes dans le Nord », in *Médiévales*, n°50 | printemps 2006, mis en ligne le 09 février 2007, consulté le 10 juin 2015. URL : <http://medievales.revues.org/1379>.

–, *Women in Old Norse Society*, Cornell University Press, Ithaca, 1998.

Johansson, Karl G. et Else Mundal (dirs.), *Riddarasögur. The Translation of European Court Culture in Medieval Scandinavia*, Novus forlag, Oslo, 2014.

Kalinke Marianne (dir.), *The Arthur of the North: The Arthurian Legend in the Norse and Rus' Realms*, University of Chicago Press, Chicago, 2011.

–, *Norse Romance : The Tristan Legend*, Boydell & Brewer, Woodbridge, 1999.

Kalinke Marianne, Mitchell, P. M., *Bibliography of old Norse Icelandic romances*, Cornell University Press, Ithaca, 1985.

Layher William, *Queenship and Voice in Medieval Northern Europe*, Palgrave MacMillan, New York, 2010.

Lehtonen Tuomas M. S., Kurt Villads Jensen, Janne Malkki, Katja Ritari (éds.), *Medieval History Writing and Crusading Ideology*, Finnish Literature Society, Helsinki, 2005.

Lehtonen Tuomas M. S. et Elisabeth Mornet (dir.), *Les élites nordiques et l'Europe occidentale (XIIème –XVème siècle)*, Publications de la Sorbonne, Paris.

Lindkvist Thomas et Maria Sjöberg, *Det svenska samhället 800-1720, klerkernas och adelns tid*, Studentlitteratur, Lund, 2009 (2003).

Lindroth Sten, *Svensk Lärdomshistoria : Medeltiden Reformationstiden*, Norstedts, 1975.

Line Philip, *Kingship and State Formation in Sweden 1130-1290*, Brill, Leiden, 2007.

Maillefer Jean-Marie, « La croisade du roi de Suède Magnus Eriksson contre Novgorod (1348-1351) », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public : L'expansion occidentale (XIe - XVe siècles) Formes et conséquences XXXIIIe Congrès de la S.H.M.E.S*, Madrid, 2002, pp. 87-96.

–, « Le mariage en Scandinavie médiévale », in : Michel Rouche (dir.), *Mariage et sexualité au Moyen âge : accord ou crise? : colloque international de Conques*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 2000, pp. 91-106.

Mitchell, Stephen A., « Courts, Consorts and the Transformation of medieval Scandinavian Literature » in : *NOWELE*, n°31/32, 1996, pp. 229-242.

Ney Agneta, *Drottningar Och Sköldmör : Gränsöverskridande Kvinnor i Medeltida Myt Och Verklighet Ca 400-1400*, Gidlund, Möklinta, 2004.

Nedkvitne Arnved, *The Social Consequences of Literacy in Medieval Scandinavia*, Brepols, Turnhout, 2004.

Péneau Corinne, *Itinéraires du savoir de l'Italie à la Scandinavie (X<sup>ème</sup>-XVI<sup>ème</sup> siècle): Études offertes à Elisabeth Mornet*, Publications de la Sorbonne, Paris 2009.

–, « Le roi élu : les pouvoirs politiques et leurs représentations en Suède du milieu du XIIIe siècle à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. », thèse de doctorat non publié, Université Paris IV Sorbonne, 2003.

Pons-Sanz Sara M., « Whom Did Al-Ghaza-l Meet ? An Exchange of Embassies Between the Arabs from Al-Andalus and the Vikings. » in : *Saga Book*, vol.28, 2004, pp. 5-28.

Rikhardsdottir Sif, *Medieval Translations and Cultural Discourse The Movement of Texts in England, France and Scandinavia*, D.S. Brewer, Londres, 2012.

Rosén Jerker, « Kring Alsnö Stadga » in : Sten Carlsson et Jerker Rosén, *Svensk Historia*, Albert Bonnier Förlag, Stockholm, 1966-68.

–, *Striden mellan BirgerMagnusson och hans bröder*, Gleerupska Univ-Bokhandeln, Lund.

Samarrai Aladdin Ismail, *Arabic sources on the Norse English translation and notes based on the texts edited by Alexander Seippel in Rerum Normannicarum Fontes Arabici*, 1959.

Schulte Michael and Robert Nedoma (dir.), *Nowele : Language and Literacy in Early Scandinavia and Beyond*, vol. 62/63, 2011.

Seippel Alexander, *Rerum Normannicarum Fontes Arabici*, Brøgger, Oslo, 1896.

Småberg Thomas, « Bland drottningar och hertigar. Utblickar kring riddarromaner och deras användning i svensk medeltidsforskning », in : *Historisk tidskrift*, 131:2, 2011, p. 197-227.

Svenungsen Pål Berg, « Korstog og Kongemakt– Ideologi og Praksis », Mémoire de Master non publié, Université de Bergen, 2010.

Sävbord Daniel, « Kärleken i Laxdæla saga – höviskt och sagatypiskt » in : *Alvíssmál*, vol.11, 2004, p. 75–104.

Søndergaard Leif, « Julens och Fastans träta - et svensk fastelavnsspil fra midten af 1400-tallet », in : *Kulturhistorisk tidskrift*, vol. 74, 1991, pp. 33-57.

Waugh Robin, « Saint Magnús's Fame in Orkneyinga Saga. » in : *The Journal of English and Germanic Philology*, vol.102, n°2, 2003, pp. 163-187.

Wellendorf Jonas, *Kristelig visionslitteratur i norrøn tradition*, Bibliotheca Nordica, Oslo, 2009.

Werner Karl Ferdinand, *Naissance de la noblesse*, Arthème Fayard, Paris, 2012 (1998).

Widoff, Andreas, « Vad är Knittel ? Fyrtaktig poesi kontra rimmad prose », in : *Språk & Stil*, n°23, 2013, pp. 205-231.

Wolf Kirsten, « The Judas Legend in Scandinavia. », in : *The Journal of English and Germanic Philology*, vol.88, n°4, 1989, pp. 463-476.

Österberg Eva et Dag Lindström, *Crime and Social Control in Medieval and Early Modern Swedish Towns*, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala, 1988.

Études générales

Allirot Anne-Hélène, Gilles Lecuppre et Lydwine Scordia, *Royautés Imaginaires (XIIème-XVIème siècles)*, Brepols, Turnhout, 2005.

Althoff Gerd, *Die Macht der Rituale*, Primus Verlag, Darmstadt, 2003.

Aurell Martin, *Le Chevalier Lettré*, Fayard, Paris, 2011.

Bahbah Homi K., *Nation and Narration*, Routledge, Londres, 2003 (1990).

Barthélemy Dominique, *La chevalerie : de la Germanie antique à la France du XII<sup>ème</sup> siècle*, Perrin, Paris, 2012.

–, *Chevaliers et Miracles, la violence et le sacré dans la société féodale*, Armand Colin, Paris, 2004.

–, « La vengeance, le jugement et le compromis. » in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 31<sup>e</sup> congrès, Angers, 2000*, pp. 11-20.

Barthélemy Dominique et Rolf Grosse (éds.), *Moines et démons : autobiographie et individualité au Moyen Âge (VII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, Droz, Genève, 2014.

Besse Jean-Marc, « Approches spatiales dans l'histoire des sciences et des arts », in : *L'Espace Géographique*, vol.39, n°3, 2010.

Birge-Vitz Evelyn, « La lecture érotique au Moyen Âge et la performance du roman », in : *Poétique*, vol.137, n°1, pp. 35-51.

Bourdieu Pierre, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées » in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.145, 2002, pp. 3-8.

Brun Laurent, Silvère Menegaldo, Anders Bengtsson et Dominique Boutet, *Le Moyen Âge Par Le Moyen Âge, même : Réception, Relectures Et réécritures Des Textes médiévaux Dans La littérature française Des XIV<sup>ème</sup> Et XV<sup>ème</sup> siècles*. Honoré Champion, Paris, 2012.

Buettner Brigitte, « Jacques Raponde, « marchand de manuscrits enluminés », in : *Médiévales*, N°14, 1988, pp. 23-32.

Buzzoni Marina et Massimiliano Bampi (dirs.), *The garden of crossing paths : The Manipulation and Rewriting of Medieval Texts*, Università Ca' Foscari Venezia, Venise, 2005.

Castelnuovo Enrico, Carlo Ginzburg, « Domination symbolique et géographie artistique [dans l'histoire de l'art italien] », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 40, novembre 1981, pp. 51-72.

- Calkin Siobhain Bly, « Marking Religion on the Body : Saracens, Categorization, and "The King of Tars" », in : *The Journal of English and Germanic Philology*, vol.104, n°2, 2005, pp. 219-238.
- Carpenter Jennifer et Sally-Beth MacLean (dirs.), *Power of the Weak : Studies on Medieval Women*, University of Illinois Press, Urbana, 1995.
- Caviness Madeline H., « Féminisme, Gender Studies et études médiévales. » in *Diogène*, vol.225 n°1, 2009, pp.33-54.
- Clover Carol J., « Regardless of Sex : Men, Women, and Power in Early Northern Europe. » in : *Speculum*, vol.68, n°2, 1993, pp. 363-387.
- Cohen Jeffrey Jerome (dir.), *The Postcolonial Middle Ages*, Saint Martin's Press, New York, 2000.
- von Contzen Eva et Anke Bernau (dirs.), *Sanctity as Literature in Early Modern Britain*, Manchester University Press, Manchester, 2015.
- Copeland Rita, *Pedagogy, Intellectuals, and Dissent in the Later Middle Ages*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.
- , *Rhetoric, Hermeneutics, and Translation in the Middle Ages : Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995 (1991).
- Corbellari Alain, « Retour sur l'amour Courtois », in : *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n°17, 2009.
- de la Cruz Palma Óscar, « Raymundus Lullus contra Sarracenos: el islam en la obra (latina) de Ramon Llullus » in : *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, N°28, 2005, pp. 253-266.
- Delalain Paul, *Étude sur le libraire parisien du XIIIe au XVe siècle : d'après les documents publiés dans le cartulaire de l'Université de Paris*, Paris, 1891.
- Delbouille Maurice, Maurice Gravier, *Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Âge*, Librairie Droz, Paris, 1975.
- Duby Georges, *Guerriers et paysans (VII-XIIIe siècle) : Premier essor de l'économie européenne*, Gallimard, Paris, 2003 (1975).
- Dugan Anne J. (dir.), *Queens and Queenship in Medieval Europe*, Boydell Press, Woodbridge, 1997.



Erlor Mary et Maryanne Kowaleski (dir.), *Women and Power in the Middle Ages*, University of Georgia Press, Athens, 2004.

Finlayson John, « Richard, Coer de Lyon : Romance, History or Something in Between ? » in : *Studies in Philology*, vol. 87, n°2, 1990, pp.156-180.

Flori Jean, « L'Église et la Guerre Sainte : de la « Paix de Dieu » à la « croisade ». » in : *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 47e année, n°2, 1992, pp. 453-466.

Frakes Jerold C. (dir.), *Contextualizing the Muslim Other in Medieval Christian discourse*, Pallgrave MacMillan, New York, 2011.

Frappier Jean, « Vues sur les conceptions courtoises dans les littératures d'oc et d'oïl au XIIème siècle. » in : *Amour courtois et table ronde*, Genève, Droz, 1973, pp. 1-37.

Gaude-Ferragu Murielle, *La reine au Moyen Âge. Le pouvoir au féminin, XIVe-XVe siècle*, Paris, Tallandier, 2014.

Gaullier-Bougassas Catherine, *La Tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire de l'Autre*, Champion, Paris, 2003.

Gaunt Simon, *Gender and Genre in Medieval French Literature*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

Gauvard Claude, « *De Grace Especial* », *Crime État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2010 (1991).

Gauvard Claude, Alain de Libera, Michel Zink (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

Girbea Catalina, *Le Bon Sarrasin dans le roman médiéval (1100-1225)*, Classique Garnier, Paris, 2014.

–, *La couronne ou l'auréole : royauté terrestre et chevalerie céleste à travers la légende arthurienne (XIIème-XIIIème siècles)*, Brepols, Turnhout, 2007.

Greene Virginie, « Le débat sur le Roman de la Rose », in Cahiers de recherches médiévales [En ligne], n°14 spécial, 2007, mis en ligne le 30 juin 2010, consulté le 26 juin 2015. URL : <http://crm.revues.org/2586>.

Heng Geraldine, « Cannibalism, the First Crusade and the Genesis of Medieval Romance » in : *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, Vol.10, 2011.

Hess Cordelia, « Hur man skapar ett helgon normering och censur i senmedeltida kanonisationsprocesser. » in : *Historisk Tidskrift*, vol.130, n°2, 2010, pp. 192-214.

van Houts Elisabeth, *Memory and Gender in Medieval Europe, 900-1200*, University of Toronto Press, Toronto, 1999.

Huizinga Johan, *L'Automne du Moyen Âge*, Payot, Paris, 1989 (1919).

Kabir Ananya Jahanara, Deanne Williams (dirs.), *Postcolonial Approaches to the European Middle Ages*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.

Keane Marguerite, « Most beautiful and next best : value in the collection of a medieval queen », in : *Journal of Medieval History*, vol.34, n°4, 2008, pp. 360-373.

Kim Ji-hyun Philippa, *Pour une littérature médiévale moderne. Gaston Paris, l'amour courtois et les enjeux de la modernité*, Honoré Champion, Paris, 2012.

Klapisch-Zuber Christiane (dir.), *Histoire des femmes : le Moyen Âge*, Plon, Paris, 1990.

Koehler Erich, « Observations historiques et sociologiques sur la poésie des troubadours » in : *Cahiers de civilisation médiévale*, vol.7, n°25, 1964.

Kowaleski Maryanne, *Gendering the Master Narrative : Women and Power in the Middle Ages*, Cornell University Press, Ithaca, 2003.

Krueger Roberta L., *Women Readers and the Ideology of Gender in Old French Verse Romance*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993.

Kuroiwa Taku, Xavier Leroux et Darwin Smith, « De l'oral à l'oral ? Réflexions sur la transmission écrite des textes dramatiques au Moyen Âge. », in : *Médiévales*, vol.59, n°2, 2010, pp. 17-40.

Lacy Norris J. (dir.), *The Fortunes of King Arthur*, D.S Brewer, Woodbridge, 2005.

L'Hermite-Lerclerq Paulette, *L'Église et les femmes dans l'Occident chrétien*, Brepols, Turnhout, 1997.

- Le Jan Régine, *Femmes, pouvoir et société dans le haut Moyen Âge*, Picard, Paris, 2001.
- Lett Didier, *Hommes et femmes au Moyen Âge - Histoire du genre XIIème-XVème siècle*, A. Colin, Paris, 2013.
- Marchello-Nizia Christiane, « Amour Courtois, société Masculine Et Figures Du Pouvoir. » in : *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol.36, n°6, 1981, pp. 969-82.
- de Mérindol Christian, « Le prince et son cortège. La théâtralisation des signes du pouvoir à la fin du Moyen Age » in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 23e congrès, Brest, 1992*, pp. 303-323.
- Morsel Joseph, *L'aristocratie médiévale : la domination sociale en Occident, Ve-XVe siècle*, A. Colin, Paris, 2004.
- Pastoureau Michel, *Une Histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, 2012.
- Poor Sara S. et Jana K. Schulman (dirs.), *Women and Medieval Epic : Gender, Genre and the Limits of Epic Masculinity*, Palgrave Macmillan, New York, 2007.
- Possamaï Marylène, « L'Ovide moralisé, ou la « bonne glose » des *Métamorphoses* d'Ovide » in : *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, N°31, 2008, pp. 181-206.
- Purdie Rhiannon et Michael Cichon (dirs.), *Medieval Romance, Medieval Contexts*, Brewer, Cambridge, 2011.
- Les relations diplomatiques au Moyen Âge. Formes et Enjeux*, Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (éd.), Publications de la Sorbonne, Paris, 2011.
- Ribard Dinah et Judith Lyon-Caen (dirs.), *L'historien et la littérature*, La Découverte, Paris, 2010.
- Richard Jean, « Les transformations de l'image de Saladin dans les sources occidentales. » in : *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°89-90, 2000, pp. 177-87.
- Saïd Edward, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 2005 (1978).
- Salamon Anne, Anne Rochebouet et Cécile Le Cornec Rochelois (dirs.), *Le texte médiéval, de la variante à la récréation*, Presses Universitaires Paris Sorbonne, Paris, 2012.

Schaus Margaret, *Women and Gender in Medieval Europe : an Encyclopedia*, Routledge, New York, 2006.

Småberg Thomas et Bruno Boute (dirs.), *Devising Order : Socio-religious Models, Rituals, and the Performativity of Practice*, Brill, Leiden, 2013.

Tolan John, « Le baptême du roi « païen » dans les épopées de la Croisade » in : *Revue de l'histoire des religions*, vol. 217 n°4, 2000, pp. 707-731.

–, *Les Sarrasins : l'islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Aubier, Paris, 2003.

Tyler Elizabeth M., « Talking about history in eleventh-century England : the *Encomium Emmae Reginae* and the court of Harthacnut » in : *Early Medieval Europe*, vol.13, n°4, 2005, pp. 359-383.

Tymoczko Maria, Edwin Gentzler (dir.), *Translation and Power*, Univ. of Massachusetts Press, Amherst, 2002.

Wilson Katharina M. et Nadia Margolis (dirs.), *Women in the middle ages : an encyclopedia*, Greenwood, 2004.

# Annexe 1 : Index des lieux, noms propres, et œuvres citées

- Adam de Brême, 31  
*Aff aarana skipilsom*, 25  
*Aff Danmarks konongom*, 25  
*Aff gudz tillkwämpd*, 25  
Agamemnon, 125  
Agnes de Braunschweig-Lüneburg, 65  
*Ágrip*, 192  
Åkerhus, 53, 125, 146  
Alain de Lille, 209  
Albert d'Aix, 192  
Albrekt de Mecklenburg, 40  
Alcinoos, 130  
Alexandre du Pont, 187  
Alexandrie, 201  
Alfonse de Castille, 194  
Al-Ghazal, 190  
Algotssönerna, 30, 42  
    Algot Brynjulfsson, 42  
    Folke Algotsson, 42  
    Peter Algotsson, 14, 40, 42  
    Rörik Algotsson, 42  
Allemagne, 21, 30, 41, 70, 84  
Alvastra, 42  
Andalousie, 200, 201  
Angleterre, 31, 33, 84, 192, 224  
Antioche, 192  
Apolis, 19, 21, 24, 60, 61, 112, 113, 118, 123,  
    125, 136, 142, 143, 145, 179, 180, 200, 202,  
    203, 210, 213, 216, 217, 223, 227, 239, 244,  
    247, 251, 255, 263, 268  
Archevêque Folke, 46  
Archevêque Jorundr, 78  
Aristakes Lastivertc'i, 189  
Aristote, 250  
Årnäs, 48  
Arne (évêque à Bergen), 52  
Arthur, 13, 67, 100, 147, 149, 160, 202, 233  
Babel, 202  
Babylone, 20, 34, 124, 126, 145, 161, 162, 186,  
    193, 195, 201, 202, 238, 250, 268  
Bagdad, 20, 34, 122, 185, 186, 201  
Birger, 14, 28, 30, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 46, 48,  
    49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 58, 61, 64, 65, 69,  
    70, 71, 72, 140, 150, 151, 152, 175, 176, 177,  
    178, 193, 265, 266, 267, 270  
Birger Jarl, 46, 48  
Blanche de Namur, 12  
Blanzefflor, 18, 19, 20, 21, 24, 28, 29, 33, 35,  
    37, 38, 58, 60, 61, 63, 65, 100, 101, 103, 105,  
    106, 108, 110, 112, 116, 118, 119, 122, 123,  
    124, 134, 136, 140, 142, 143, 145, 146, 148,  
    149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157,  
    158, 159, 161, 163, 167, 168, 169, 171, 172,  
    173, 174, 175, 179, 180, 182, 183, 184, 185,  
    199, 200, 201, 203, 206, 207, 208, 209, 210,  
    211, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 220, 223,  
    225, 227, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237,  
    238, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247,  
    248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 256, 257,  
    262, 263, 264, 266, 268, 269, 271, 272  
Blanchefleur, 62, 76, 98, 167, 219, 240, 241,  
    242, 243  
Blankiflúr, 98  
Boccace, 19  
Bohuslän, 48  
Brynolf Algotsson, 42  
*Büchlein der ewigen Weisheit*, 82  
*Cantare di Fiorio e Biancifiore*, 19, 82  
Cardinal Vilhelm, 91  
*Carolus Filius Phillippi*, 24  
César, 123, 201  
Charlemagne, 24, 25, 98, 200, 202  
Charte d'Alsnö, 29, 47, 122, 196, 267  
Chrétien de Troyes, 9, 18, 30, 65, 74, 87, 88,  
    90, 106, 254, 265  
Christine de Pisan, 145, 254  
Christopher (Frère d'Erik Menved), 52, 54  
Clément V, 78, 79, 193  
Clovis, 221  
Cluny, 187  
Comte Jakob, 51, 71  
Constantinople, 190, 192  
Coran, 187

Cordoue, 190  
 Croisade, 31, 34, 35, 37, 44, 91, 114, 147, 149, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 199, 203, 211, 212, 216, 222, 223, 224, 247, 248, 253, 270  
*Crónica de Flores y Blancaflor*, 19, 266  
*D'Amicus et d'Amelio*, 24  
 Danaholm, 25  
 Danemark, 31, 39, 40, 42, 48, 50, 51, 52, 54, 70, 72, 91, 96, 125, 150, 175, 176, 177, 192, 197, 266  
 Dante, 185  
 Darias, 58, 101, 112, 123, 124, 125, 126, 148, 151, 158, 162, 163, 164, 167, 179, 182, 184, 218, 252, 256, 268  
 David Torstensson, 42  
*De Alexandro Rege*, 24, 25  
*De genere et nepotibus Birgitte*, 24  
*De ligno domini*, 25  
*De sju sakramenten*, 25  
*De uno peccatore qui promeruit gratiam*, 24  
 Diederik van Assenede, 19, 82  
 Diertrich von Bern, 124  
*Discours contre les évêques*, 188  
 Drots Abjörn Sixtensson, 71  
 Drots Mats, 55  
 Drussenborg, 200  
 Duc Erik, 14, 23, 28, 29, 30, 31, 33, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 96, 100, 109, 110, 151, 152, 157, 158, 175, 176, 177, 178, 186, 236, 265, 266, 267  
 Duc Valdemar, 29, 36, 39, 40, 41, 45, 48, 49, 50, 51, 54, 152, 175, 176, 177, 178, 186, 265, 266, 267  
 Dudon de Saint Quentin, 124  
 Enée, 123, 125  
 Erik Birgersson, 46  
 Erik Klipping, 48  
 Erik Menved, 30, 40, 42, 48, 50, 52, 53, 54, 65, 68, 69, 70, 71, 96, 158, 176, 186, 266  
*Erikskata*, 132, 146, 268  
*Erikskrönikan*, 9, 13, 25, 31, 36, 40, 43, 45, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 58, 59, 62, 63, 66, 69, 72, 85, 99, 115, 124, 132, 140, 143, 150, 157, 175, 176, 193, 199, 236, 265, 267, 269, 270, 273  
 Erland (évêque aux Îles Féroé), 52  
 Ermingjerd, 192, 195, 196  
 Espagne, 30, 31, 34, 194, 202, 211, 244  
 Estonie, 199  
 Eufemia, 9, 11, 12, 14, 15, 21, 29, 36, 39, 40, 41, 43, 45, 56, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 75, 80, 86, 87, 96, 99, 100, 109, 110, 111, 135, 140, 145, 146, 149, 186, 217, 222, 253, 265, 266, 267, 268, 269, 272  
*Eufemiavisorna*, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 17, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 56, 58, 59, 63, 64, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 75, 78, 80, 84, 85, 87, 90, 96, 97, 98, 100, 109, 111, 135, 139, 146, 148, 151, 184, 185, 186, 187, 198, 202, 217, 222, 235, 254, 258, 260, 265, 266, 267, 268, 269, 272, 273  
 Euphrate, 130, 202  
 Fenix, 19, 20, 21, 23, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 120, 121, 123, 125, 132, 134, 144, 145, 147, 152, 156, 157, 158, 159, 167, 180, 181, 200, 210, 211, 212, 219, 220, 268, 270  
 Felix, 23, 220  
 Félix, 219  
*Filocolo*, 19  
 Finlande, 48, 54, 193  
*Floire et Blanchefflor*, 16, 82, 172, 201, 242, 244, 275, 279  
*Flore und Blanscheffur*, 19, 82  
*Flore y Blancaflor*, 19  
 Flores, 9, 17, 18, 19, 20, 21, 27, 28, 33, 35, 37, 38, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 76, 77, 88, 100, 101, 103, 105, 106, 108, 110, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 120, 122, 123, 125, 126, 128, 133, 136, 137, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 200, 201, 202, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 223, 225, 227, 230, 231, 232, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 261, 262, 263, 264, 266, 268, 269, 270, 271, 297  
 Floire, 62, 76, 98, 167, 240, 241, 242, 243, 260, 261  
 Flóres, 108, 220  
*Flores och Blanzeflor*, 9, 14, 15, 17, 18, 19, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 45, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 69, 71, 75, 76, 77, 78, 79, 82,

83, 87, 88, 97, 98, 99, 100, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 124, 125, 128, 133, 134, 136, 137, 140, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 155, 157, 159, 162, 163, 166, 167, 168, 172, 174, 175, 178, 179, 183, 184, 185, 186, 187, 195, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 206, 207, 209, 211, 212, 213, 217, 219, 222, 223, 225, 226, 230, 231, 235, 236, 237, 240, 242, 245, 250, 252, 253, 254, 259, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 297

*Flores og Blanseflor*, 76, 200

*Flóres Saga ok Blankiflúr*, 18, 19, 21, 27, 43, 60, 75, 76, 83, 87, 98, 100, 101, 109, 110, 115, 143, 197, 200, 207, 212, 220, 223, 231, 243, 265, 266, 268, 272

*Florez och Blanzefflor*, 28

Florine, fille du duc de Bourgogne, 192

*Floris and Blancheflour*, 19, 82

*Floris ende Blancefloer*, 82

*Flos unde Blankflos*, 19

*Floyris*, 19

*Folkungar*, 41, 46

France, 14, 15, 16, 21, 30, 31, 32, 33, 34, 44, 65, 80, 83, 84, 98, 120, 124, 168, 189, 194, 196, 201, 213, 214, 222, 224, 235, 266

Frère Robert, 32, 33, 90, 91

*Friðjþófssaga*, 8

Gahmuret, 258

Galien, 254

Gardien de la porte, 37, 123, 128, 150, 163, 164, 167, 169, 179, 234, 262, 269

Gautier de Compiègne, 187

Gauvain, 235

Göta Alv, 51

Göta Älv, 91

Gredes, 200

Grégoire de Tours, 221

Grégoire IX, 193

Gripun, 170, 179, 210, 269

Guðrun, 229

Guenièvre, 160

Günther de Ruppın, 64

Gwisdon, 200

Håkon IV, 9, 13, 14, 29, 31, 32, 69, 83, 87, 90, 91, 94, 95, 96, 110, 111, 193, 194, 196, 222, 239, 267

Håkon V, 11, 28, 29, 30, 33, 39, 40, 42, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 80, 93, 94, 96, 99, 110, 125, 140, 146, 158, 176, 177, 186, 266, 267, 268

*Hákonar saga Hákonarsonar*, 94

Halland, 42, 48, 51, 52, 71

Håtuna, 51

Hélène, 251

Helge (évêque à Oslo), 52

Henry III, 32

*Herr Abboten*, 25, 26, 99

*Herr Ivan*, 9, 10, 13, 21, 24, 25, 26, 30, 34, 39, 43, 45, 63, 64, 65, 68, 71, 72, 74, 83, 85, 86, 87, 98, 106, 124, 137, 139, 147, 148, 150, 160, 181, 184, 185, 202, 206, 207, 231, 235, 254, 258, 265

*Hertig Fredrik av Normandi*, 9, 21, 24, 25, 26, 30, 34, 39, 45, 63, 64, 68, 71, 72, 86, 96, 98, 100, 137, 139, 147, 148, 181, 184, 185, 231, 235, 258, 265

Hildegarde de Bingen, 145

Honorius III, 193

*Horologium Sapientiae*, 82

Ibn Dihya, 191

*Il Filocolo*, 76

Inde, 33, 35, 139, 197, 198

Inge Bårdson, 90

Ingeborg, 11, 14, 23, 28, 36, 39, 40, 42, 48, 52, 53, 54, 55, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 100, 109, 110, 111, 124, 136, 140, 146, 151, 157, 236, 265, 266

Ingeborg Eriksdatter, 54

Ingeld (évêque à Hamar), 52

Ingrid Svantepolksdotter, 42

Innocent IV, 31

Innocent III, 198, 211

Isabel Bruce, 12

Islande, 92, 168, 197, 228, 229

Italie, 80

*Ivens Saga*, 87, 90

*Iwein*, 83

Jacobus de Cessolis, 167

Jacques de Vitry, 249

Jacques de Voragine, 246

Jarl Ragnvald, 192, 195, 196, 217

Jerund (Archevêque de Trondheim), 52

Jérusalem, 192, 193, 195, 199

*Julens och Fastans träta*, 26, 99

Kalegrewan, 202

*Karl Magnus Konungsbok*, 24, 25, 98

Ketil (évêque à Stavanger), 52

Kexholm, 193

Key, 202, 258  
 Klares, 218, 233, 235, 243  
     Gloris, 242  
 Konrad Fleck, 15, 19, 82  
*Konungs Skuggsjá*, 92, 94, 116, 252, 253, 260,  
     261, 265, 267  
 Kristina, fille d'Håkon IV, 194  
 Kungahälla, 50, 53, 66, 70, 177  
 Lac Ladoga, 193  
 Lavinia, 125  
*Laxdælasaga*, 229  
 Le Caire, 201  
*Le Conte de Floire et Blanchefleur*, 9, 15, 16,  
     18, 34, 60, 61, 62, 76, 82, 83, 98, 103, 105,  
     115, 143, 147, 167, 189, 197, 200, 201, 206,  
     208, 212, 218, 219, 222, 231, 237, 240, 241,  
     242, 243, 250, 259, 260, 265, 266  
*Legend : Maria*, 25  
*Legender : Sankta Anna*, 25  
*Les 15 signes de l'Apocalypse*, 25  
*Les sept sages -- Sju vise mästartare*, 24  
 Lettre du Prêtre Jean, 35, 197  
 Licoris, 252, 256  
*Lilla Rimkrönikan*, 24, 25, 26, 98  
 Linköping, 53, 175  
 Livland, 199  
 Lödöse, 31, 50, 177, 178  
 Lucidarius, 25  
 Ma'arra an-Numan, 188  
 Magnus Birgersson, 50, 51, 53, 54, 55, 140  
 Magnus Eriksson, 12, 39, 40, 55, 56, 62, 97,  
     253  
*Magnus Erikssons Landslag*, 63, 132, 134, 265  
*Magnus Erikssons Stadslag*, 63  
 Magnus Ladulås, 28, 40, 41, 42, 46, 47, 48, 52,  
     72, 150, 175, 266, 270, 272  
 Magnus Lagabøte, 94  
*Magnus Lagabøtes Landslov*, 265  
 Mahomet, 187, 188, 191, 199, 203, 209, 212,  
     217  
 Majorque, 187  
 Margareta de Danemark, 40, 143  
 Margrete, fille de Skule Bårdson, 90, 91  
 Marsillias, 269  
 Märta, fille d'Erik Menved, 48, 50, 51  
 Matt'eos Urhayec'i, 189  
 Matthieu Paris, 193  
 Mère de Blanzeflor, 19, 152, 185, 200, 219,  
     227, 247, 252  
 Mère de Flores, 108, 112, 118, 134, 136, 140,  
     146, 152, 155, 172, 202, 219, 251, 252, 254,  
     268, 269  
*Métamorphoses*, 77  
 Montoro, 201  
 Montpellier, 83  
 Mortarie, 152, 201  
*Namnlös och Valentin*, 25  
 Naples, 200  
 Narbonne, 192, 195  
*Neema et Noam*, 15  
 Nicolaus II de Werle, 54  
 Nidarholm, 78  
 Nidaros, 78  
 Nielba, 200  
 Nils Ubbeson, 193  
 Norvège, 11, 13, 14, 23, 28, 29, 31, 32, 33, 36,  
     39, 40, 42, 48, 50, 51, 53, 54, 64, 65, 66, 68,  
     69, 70, 71, 72, 75, 80, 84, 87, 88, 90, 91, 94,  
     96, 100, 110, 111, 115, 124, 125, 135, 136,  
     150, 175, 176, 186, 187, 192, 193, 194, 196,  
     199, 222, 236, 265, 266, 272  
 Nyköping, 51, 53, 54  
 Odin, 145  
*Odyssée*, 130  
 Omeyades, 190  
 Orcades, 192  
 Ordre de Saint-Jean, 193  
*Orkneyinga saga*, 192, 195, 217  
 Oslo, 66, 109, 125, 146, 236  
*Otia de Machomete*, 187  
 Ovide, 77, 101, 233, 237  
*Ovide Moralisé*, 77  
 pape Grégoire X, 46  
*Parcevals Saga*, 90  
 Paris, 63, 185, 195, 201, 214, 222, 240  
 Pâris, 251  
 Parzival, 67, 90, 124, 258, 265  
 Philippe de Novare, 11  
 Philippe le Bel, 193  
 Pierre Dubois, 221  
 Pierre le Vénérable, 187  
*Prosaiska Krönikan*, 24, 25, 26, 98  
 Querelle de la rose, 145  
 Raymundus Lullus, 187  
 Reine Clotilde, 221  
 Reine Marguerite, 249  
 Reinmar l'Ancien, 65  
*Richard Coer de Lion*, 188



Robert D'Orbigny, 15, 30, 34, 83, 172, 207, 219, 240  
 Robert de Sorbon, 249  
 Roi de Babylone, 20, 29, 37, 61, 65, 101, 106, 110, 112, 114, 118, 123, 124, 125, 128, 129, 132, 133, 136, 147, 148, 151, 161, 162, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 203, 207, 209, 210, 212, 214, 218, 233, 234, 239, 240, 242, 243, 247, 256, 257, 261, 263, 266, 268, 269, 270  
 Roi Malnrit, 137  
 Roi Sverrir, 236  
*Roman d'Alexandre*, 26, 239  
*Roman de Mahomet*, 187  
 Rome, 8, 78, 123, 190, 193, 228, 247  
*Saga de Charlemagne*, 9  
*Sagan om Didrik af Bern*, 124  
 Saint Augustin, 248  
 Saint Jacques de Compostelle, 185, 200, 201  
 Saint Paul, 248, 249  
 Saint Thomas d'Aquin, 248  
 Sainte Agnès, 246  
 Sainte Brigitte, 24, 211, 222, 253  
 Samsö, 52  
*Sankt Yrian*, 25  
*Sansnom et Valentin*, 26  
 Särkland, 191  
 Saxo Grammaticus, 124  
*Schacktavelslek*, 24, 25, 98, 99, 167  
 Seditiana, 98  
 Sibiliana, 201  
 Sigurd, 98  
 Sigurd Jorsalfare, 192  
*Sigurðar saga þögla*, 98  
*Själens och kroppens tröta*, 25  
*Sju vise mästarte*, 25  
 Skara, 53  
 Skule Bårdson, 29, 90, 91, 92  
 Snorri Sturluson, 124  
 Söderköping, 48  
 Södermanland, 48  
 Sorbonne, 83  
*Speculum missæ*, 25  
 Stockholm, 54  
 Suède, 14, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 61, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 72, 74, 75, 84, 87, 88, 90, 91, 96, 99, 100, 103, 124, 132, 134, 136, 149, 150, 169, 175, 176, 186, 193, 196, 198, 211, 228, 253, 265, 266, 272  
 Svantepolk Knutsson, 42  
 Svend II de Danemark, 192  
 Svend Korsfare, 192  
 Terre Sainte, 37, 149, 192, 193, 194, 195, 198, 199, 221, 223, 270  
 Thomas de Chobham, 248, 249, 264  
 Torgils Knutsson, 48, 51, 54, 55, 68  
 Tristan, 14, 29, 91  
*Tristan et Iseult*, 90  
*Tristrams Saga ok Isöndar*, 90, 91, 100  
 Troie, 20, 123  
*Tungulus*, 25, 26, 97, 98  
 Turquie, 192  
 Union de Kalmar, 40, 41, 63, 125, 143  
 Uppland, 54  
 Urbain II, 192  
 Vadstena, 186  
 Valdemar Birgersson, 46  
 Valdemar Le Victorieux, 42  
 Valence, 191  
 Varberg, 51, 70  
 Värmland, 42  
 Västergötland, 23, 31, 42, 48, 52  
 Venise, 34, 201  
 Viborg, 193  
 Vincent de Beauvais, 249  
 Virgile, 239  
 Vitslav II von Rügen, 64, 65, 80, 217  
 Von Rügen, 11, 40, 41, 65, 217  
 Wendes, 193  
 Wirnt von Grafenberg, 217  
 Wolfram von Eschenbach, 65, 67, 80, 217, 221, 222, 258, 265, 271  
*Ynglinga saga*, 124  
 Yvain, 14, 18, 65, 74, 90, 106, 202, 203, 235  
*Yvain ou le chevalier au lion*, 9, 18, 265

# Annexe 2 : Traduction de *Flores och Blanzefflor*

## Notes sur la présente traduction

La présente traduction a été réalisée à partir de l'édition de 1956 du manuscrit Cod. Holm. D 4 par Emil Olson<sup>663</sup>. Nous avons préservé autant que possible la disposition des vers de l'ancien suédois, mais nous avons été parfois forcé pour aider à la lisibilité du texte d'inverser certains vers. Toujours dans un souci de lisibilité, nous avons remplacé certains pronoms, peu clairs dans le texte original, par les noms des personnages qu'ils désignent. La graphie originale des noms propres a été conservée, sauf pour les lieux et personnages que nous pouvons identifier avec certitude, pour lesquels nous avons adopté la graphie française moderne (Agamemnon, Venise, Ovide...)

---

<sup>663</sup> *Flores och Blanzefflor*, éd. par Emil Olson, Svenska Fornskriftsällskapet, Lund, 1956.

# On parle ici de Flores et Blanzeflor

Comme je l'ai vu écrit dans les livres  
Et comme le racontent les aventures  
Un roi païen s'en fut avec ardeur attaquer  
Et saccager le pays de Saint Jacques.  
5 C'était un homme puissant :  
Il s'appelait Fenix d'Apolis.  
Quand leurs bateaux eurent approché  
Ils accostèrent aussitôt et restèrent là ensuite pendant 6 semaines  
10 Sans discontinuer.  
Tout ce que ses hommes pouvaient prendre à terre  
Ils le ramenaient aux bateaux  
De sorte qu'il ne restait plus d'arbres,  
Plus d'hommes, ni de bétail  
15 Ou d'endroit où les gens puissent loger dans un rayon de 30 miles,  
Si sévèrement ils avaient pillé.  
Alors le roi demanda à tous  
De charger leurs navires et de retourner au pays.  
Il fit appeler 40 chevaliers  
20 Et leur demanda de s'armer sur-le-champ.  
« Vous irez sur la route  
Et capturerez les pèlerins qui s'y trouvent,  
Qu'ils marchent ou qu'ils chevauchent.  
Nous voulons que vous restiez encore un moment ici. »  
25 Le chemin se trouvait sur une montagne ;  
Ils se rendirent là où les pèlerins allaient  
Et chargèrent sur eux comme des flèches.  
Il se comptait là des pauvres aussi bien que des riches.  
Parmi les pèlerins qui se trouvaient là  
30 Il y avait un chevalier de France de bonne renommée.

Il allait sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle.  
Sa fille le suivait.  
Elle portait un enfant en son sein,  
Elle avait fait cette promesse à son époux :  
35 Quand il mourrait, elle devrait aller là-bas.  
C'est pour cela qu'elle suivait le convoi des pèlerins.  
Son père se défendit en homme preux ;  
C'est pourquoi ils le tuèrent le plus vite possible  
Et capturèrent la pauvre femme  
40 Et ils l'emmenèrent à leurs bateaux.  
Ils la donnèrent ensuite personnellement au roi.  
Là, elle n'avait ni amis, ni alliés.  
Aussitôt que le roi la vit,  
Il dit :  
45 « Je peux bien voir  
Que cette femme est issue d'une bonne famille.  
Nous allons l'emmener dans notre pays ; si elle survit,  
Je veux la donner à ma reine.  
Elle m'a demandé, la dernière fois que je l'ai vue,  
50 De lui apporter une femme chrétienne. »  
Ils se hâtèrent aussi vite que  
Possible vers les navires et donnèrent l'ordre de partir vers leur pays.  
Ils étaient pleins d'allégresse  
Et ils s'amusèrent de toutes les manières.  
55 Pendant quatre jours ils restèrent en mer  
Sans peine ni tracas :  
Puis le cinquième jour ils arrivèrent dans leur propre pays ;  
Ils jetèrent l'ancre dans le sable blanc.  
La nouvelle vint au château d'Apolis  
60 Que le roi était revenu au pays,  
Et qu'il revenait victorieux.  
Cela semblait bon à tous.  
Ses sujets allèrent à sa rencontre avec joie et honneur

Et lui souhaitèrent la bienvenue.  
65 Le roi chevaucha alors avec eux,  
Ils le suivirent tous ensemble jusqu'à sa demeure.  
Il les fit tous rassembler et  
Fit en sorte qu'ils fussent tous joyeux et excités.  
Il partagea le butin entre tous de façon équitable  
70 Afin que tous furent également riches.  
Il dit à la reine :  
« Tu vas recevoir mon cadeau :  
Je te donne cette femme pour servante. »  
« Je la prends de vous plus volontiers  
75 Que des pierres précieuses ou de l'or.  
Elle me suivra et sera de confiance  
Et gardera sa foi chrétienne  
Si elle-même le souhaite »  
La pauvre femme étrangère  
80 Se comporta de telle façon que  
les pauvres et les riches lui étaient favorables.  
Son service était courtois et expert.  
Alors qu'elle avait séjourné un temps à la cour,  
Elle se trouvait dans un bâtiment où on dormait.  
85 Elle était alors à l'intérieur avec la reine  
Qui attendait un enfant.  
Elle était triste et n'était pas d'humeur à jouer  
Car elle était tantôt très rouge et tantôt pâle.  
La reine vit clairement alors  
90 Qu'elle était souffrante et elle dit :  
« Je vois bien que tu vas accoucher,  
Parle, quand es-tu tombée enceinte ? »  
Elle lui dit le jour où cela s'était produit.  
« Au même moment  
95 J'ai reçu ce fardeau,  
Nous accoucherons en même temps. » dit la reine.

Le dimanche des Rameaux, la même année,  
La reine donna naissance à un garçon très pur  
Et la femme chrétienne à une fille,  
100 La plus belle qu'on puisse trouver.  
On leur donna leurs noms en même temps,  
Parce qu'on allait vers l'été :  
Ainsi il fut appelé Flores,  
Elle acquit le nom de Blanzeflor.  
105 Le nom du premier signifie fleur  
Et son nom à elle veut dire blanche fleur.  
Ces enfants furent élevés ensemble  
– Comme ils s'aimaient entre eux ! –  
Sous l'égide de la femme chrétienne  
110 Car elle avait de l'intelligence et des connaissances.  
Il y avait une femme païenne,  
Il but à son sein pendant de nombreuses années.  
A part cela, à tout instant  
ils étaient élevés dans la coutume chrétienne.  
115 Ils furent élevés ainsi pendant 4 hivers  
Où ils dormaient dans le même lit,  
Mangeaient et buvaient ensemble.  
Cela les rendait heureux, joyeux et satisfaits.  
Et quand ils eurent 5 ans,  
120 Il sembla alors qu'ils grandissaient plus vite  
Que les autres enfants de leur âge.  
Quand le père de Flores sut cela  
Alors il les envoya à l'école  
Afin qu'ils pussent entendre de sages propos.  
125 Depuis Gwisdon, la remarquable cité,  
Il demanda qu'on fit venir un maître.  
Cet homme était appelé Grede  
C'était le plus sage qu'on pût trouver ;  
Le roi dit avec raison

130 A son fils dont il souhaitait le bien :  
« Mon cher fils, je te conseille d'apprendre bien et régulièrement  
et de ne pas perdre ton temps  
Maintenant ou plus tard. »

135 Il répondit en pleurant : « Je te dis,  
Mon père, laisse Blanzeflor venir avec moi ;  
Sans elle je ne peux apprendre,  
Et je ne peux quitter le lieu où elle se trouve. »  
Son père lui répondit :

140 « Cela je veux volontiers le faire ;  
Oui, tu apprendras plein de bonne volonté,  
Je ne veux pas que vous soyez séparés. »  
Et il demanda au maître de leur donner des leçons à tous les deux.  
Ils avaient beaucoup de dons pour apprendre, au point

145 Qu'on n'avait jamais entendu parler  
D'enfants qui pouvaient mieux apprendre.  
Et ils s'aimaient tant l'un l'autre,  
Autant que leur propre vie ;  
Ce que l'un apprenait,

150 Il le disait à l'autre immédiatement.  
Ils étudièrent Ovide à l'école  
Lequel nous apprend à supporter l'amour,  
Et l'amour se trouve en toute chose  
De la même façon que le monde tourne.

155 Puis le 4<sup>ème</sup> hiver après ce temps,  
Ils avaient si bien appris les livres  
Qu'ils pouvaient parler aux clercs et aux étrangers  
Dans la langue des livres de façon magistrale.  
Leur amour grandissait de plus en plus

160 De sorte qu'ils n'étaient heureux que quand ils se voyaient l'un l'autre.  
Le roi fut fâché  
Que Flores aimât si fortement Blanzeflor,  
Et que celui-ci pût penser dans peu de temps

La prendre pour femme.  
165 « Je vais l'en empêcher, si Dieu le veut »  
Il demanda à la reine de venir  
Et lui demanda conseil  
Sur ce qu'il fallait faire pour y mettre un terme.  
« Notre fils aime cette jeune fille pauvre,  
170 Il veut vivre et mourir pour elle.  
Si tu penses que cela aidera nos affaires,  
Je veux la faire tuer,  
Car sinon il la prendra pour femme,  
Et je veux changer l'objet de son amour, comme je le peux,  
175 Pour une jeune fille dont la famille est de rang égal,  
Si tu es de cet avis, ma chère. »  
La reine réfléchit profondément  
A ce qu'elle devait répondre  
Afin de donner le conseil le plus sage  
180 Pour que la vie de Blanzeflor ne soit pas en danger.  
« Nous devons faire bien attention,  
Afin de protéger et garder notre royaume,  
Que notre fils, pour Blanzeflor,  
Ne perde pas son honneur, à cause de son amour ;  
185 Il me semble de bon conseil  
Que nous le séparions d'elle,  
Mais que la vie de celle-ci ne soit pas menacée,  
Ainsi il n'y aura pas de déshonneur à encourir. »  
Le roi lui répondit :  
190 « J'ai une sœur qui n'est pas loin d'ici,  
Je veux l'envoyer là-bas sous peu  
Et le laisser étudier chez elle un temps,  
Chez Sibiliala de Mortarie.  
Je sais qu'elle a le désir de le voir ;  
195 Le comte lui veut du bien,  
Je sais cela de façon sûre.



Quand Sibia et le comte comprendront  
Pourquoi il a été envoyé là-bas,  
Alors ils trouveront moyen de les séparer  
200 Avec toute leur bonne volonté.  
Leur maître se fera passer pour malade  
Afin qu'ils ne puissent écouter ses leçons.  
La pauvre mère de Blanzeflor devra écrire  
À Blanzeflor qu'elle n'est pas certaine de survivre,  
205 Et qu'elle la prie de venir vers elle,  
Si elle veut la trouver vivante.  
Lorsqu'il apprendra ces nouvelles,  
Il se lamentera que l'élue de son cœur soit partie ;  
Alors nous lui ferons savoir  
210 Qu'elle reviendra sous peu. »  
Lorsque tout ceci fut prêt,  
Le roi fit appeler son fils auprès de lui  
« Tu dois cette fois-ci partir maintenant  
Là où tu trouveras de l'amusement et de la joie »  
215 Flores lui répondit alors  
« Je ne sais comment cela sera possible  
De me séparer de mon maître et de Blanzeflor,  
Le cher amour de mon cœur,  
Mais bien que je n'aime pas me séparer d'eux,  
220 Je veux faire selon votre volonté. »  
Le roi souhaita bon voyage à son fils,  
demanda aux écuyers de tout préparer et promit :  
« Je vais rapidement t'envoyer la jeune fille  
Que sa mère vive ou meure »  
225 Il donna à son fils et sa suite de l'argent en grande quantité  
Afin qu'ils n'aient besoin de rien.  
Après quelques jours ils se trouvèrent  
Devant le fier château de Mortarie  
Où se trouvaient le comte Garias

230 Et Sibia avec de nobles femmes.  
Tous les reçurent tous de façon très cordiale,  
Aussi bien les pauvres que les riches  
Flores semblait pourtant malheureux  
Car il ne voyait pas sa bien-aimée.

235 Les femmes le menèrent alors à l'école,  
Y allaient aussi les jeunes filles les plus aimables,  
Afin que Flores pût tomber amoureux de l'une d'elle  
Et qu'il ne fût plus amoureux de Blanzeflor.  
Plus il y voit de jeunes filles

240 Plus son chagrin augmente  
A tel point qu'il ne peut rien apprendre ;  
Jour après jour il ne prête que peu d'attention.  
Son cœur est proche de Blanzeflor,  
Il ne trouve aucune paix sinon auprès d'elle.

245 Il fut ainsi 14 nuits,  
Chaque jour il se languissait d'elle.  
Quand ces jours se furent écoulés  
Et que Blanzeflor ne venait toujours pas,  
Il sut alors avec certitude

250 Que son père l'avait trompé.  
Et il craint alors qu'elle ne soit morte.  
Sa colère le fit tant souffrir,  
Qu'il ne pouvait ni boire ni manger  
A cause de la colère, de la peine et de trop pleurer.

255 Les écuyers qui étaient auprès de lui  
Furent priés d'aller quérir le roi :  
« Demandez à votre fils de revenir,  
Ainsi qu'aux chevaliers et écuyers qui l'accompagnent  
Et faites que cela se fasse rapidement

260 Si vous voulez revoir votre fils en vie. »  
Lorsque le roi reçut ces nouvelles,  
Il alla voir la reine et parla ainsi :

« Nous devons nous occuper de Blanzeflor  
Puisque mon fils en est tombé amoureux ;  
265 Sans qu'elle ait fait quelque diablerie,  
Il est impossible qu'il l'aime autant.  
Je vais maintenant la faire appeler rapidement,  
Elle brûlera sur le bûcher.  
Une fois qu'il saura qu'elle n'est plus en vie  
270 Il l'oubliera rapidement. »  
La reine répondit avec empressement :  
« Bon seigneur, ne faites pas cela !  
Je veux vous dire ici  
Comment vous pouvez mieux faire.  
275 De riches marchands logent ici :  
Ils sont venus de Babylone.  
Nous allons la vendre  
Et nous choisirons la mesure  
De l'or, de l'argent et des riches cadeaux  
280 Autant que nous désirons pour nous-même.  
Ils l'emmèneront si loin  
Que nous n'aurons plus à nous préoccuper d'elle »  
Le roi mit longtemps à se laisser convaincre  
Avant d'agir ainsi.  
285 Il fit ensuite appeler auprès de lui  
Un marchand, qui était de confiance ;  
Il connaissait de nombreuses langues étrangères.  
Il lui demanda de vendre la jeune fille  
Et de recevoir paiement pour celle-ci ;  
290 Cela le roi ne le fit pas pour l'argent.  
Le marchand l'amena aux bateaux qui partaient  
Et tout de suite il trouva à la vendre  
A un riche marchand de Babylone ;  
Il n'y avait personne de comparable dans leurs ports.  
295 Il paya trente marcs d'or pour elle

Et vingt pièces de tissu précieux assorti,  
Ainsi que vingt marcs d'argent  
Et vingt manteaux en peau de zibeline,  
vingt tuniques faites de samit  
300 et des manteaux avec des revers dorés  
Ainsi qu'une coupe d'or, que Valdast avait fait  
– On n'a jamais entendu parler de meilleur artisan.  
On avait gravé sur la coupe même  
Le combat qui s'est déroulé à Troie  
305 Et comment les Grecs ont traversé  
La mer pour Agamemnon ;  
Sur le couvercle on avait gravé  
Comment Pallas, Vénus et Junon  
S'étaient affrontées pour la pomme d'or,  
310 Cela tout le monde le sait.  
Le couvercle était fait de grenat,  
Brillant de mille feux comme le soleil,  
Sur le couvercle était un oiseau fait d'or,  
Ses serres pleines de pierres précieuses  
315 Qui lançaient des éclats verts. –  
Ceux qui voyaient l'oiseau le croyaient vivant.  
Cette coupe avait été faite à Troie,  
Énée l'avait ensuite emportée avec lui  
Et donnée à Lanom en Lombardie.  
320 Elle était ensuite restée longtemps là  
Et les empereurs l'avaient gardée les uns après les autres.  
Alors il se trouva un voleur habile :  
Il la vola à l'empereur César  
Et la vendit à des marchands, qui la perdirent ainsi.  
325 Cette coupe fut donnée pour Blanzeflor.  
Il s'attendait à plus pour l'amour d'elle,  
Car il savait qu'il se trouvait  
Certains qui donneraient plus pour elle.

De bons vents soufflaient vers le large,  
330 Ils naviguèrent avec elle vers leur pays.  
Le riche roi de Babylone  
L'acheta pour sept fois  
Ce qu'elle pesait en or ;  
Il avait autant de richesses qu'il voulait.  
335 Il la fit ensuite emmener chez lui  
Et la fit surveiller très étroitement.  
Celui qui l'avait vendue revient ensuite à Apolis.  
Le roi lui donna encore de l'argent  
Le marchand lui redonna l'or et les cadeaux,  
340 La coupe et les autres richesses.  
Le roi fit fondre la moitié de l'or  
Et le fit graver, de sorte qu'on y put lire :  
« Ici repose la morte, assassinée,  
Blanzeflor, que Flores aimait. »  
345 Maintenant Flores revient de son voyage  
Et demande où peut se trouver Blanzeflor.  
Il salue son père et sa mère,  
Et demande qu'on appelle Blanzeflor, sa chère amie.  
D'eux il ne reçoit aucune réponse :  
350 Alors il alla où la mère de Blanzeflor se trouvait :  
« Tu dois me dire,  
Où se trouve Blanzeflor, celle que j'aime ? »  
355 Elle répondit en versant des larmes :  
« Puissé-je être silencieuse,  
Et ne pas dire quelque chose d'affreux.  
Je ne sais pas où elle peut être,  
Car cela me fait grand peine :  
Ma chère fille est maintenant morte. »  
Il demanda depuis combien de temps cela était.  
360 « Il y a 8 jours, je veux le dire ;  
Alors a été enterré le pauvre corps,

Car je suis pauvre et non riche »  
Elle ne disait pas la vérité sur sa mort,  
Elle l'avait promis auparavant au roi.  
365 Quand il comprit avec certitude  
Qu'elle était morte, celle qu'il aimait,  
Il eut alors tant de peine  
Qu'il tomba à terre et resta allongé, inconscient.  
La femme prit peur et cria tant,  
370 Que le roi lui-même l'entendit.  
Le roi et la reine coururent là-bas tous les deux ;  
Les pauvres se mirent à pleurer.  
Flores resta allongé un moment inconscient,  
Puis se releva et se mit à parler.  
375 « Ah je me plains de toi, Mort,  
Car tu m'as causé grande souffrance !  
Tu veux nous séparer  
Contre nos volontés à nous deux.  
Maintenant amenez-moi, je vous en prie,  
380 A la tombe où vous l'avez enterrée.  
Le roi et la reine le suivirent  
Jusqu'à la tombe dont ils avaient parlé.  
Là il trouva écrit sur la tombe :  
« Blanzeflor, que Flores aimait »,  
385 Alors il perdit un peu ses couleurs  
et retomba de nouveau, inconscient.  
Il resta là longtemps sans connaissance  
Avant de pouvoir à nouveau parler ;  
Puis il se redressa et commença à pleurer  
390 Et à se plaindre de façon déchirante :  
« Ah, Blanzeflor, ma vie,  
Ton amour m'est devenu bien amer !  
Moi et cette jeune fille sommes nés  
Le même jour. Pourquoi ne pouvions-nous pas

395 Mourir au même moment ?  
Sa mort vient pour moi trop tôt.  
Maintenant voici ce que je veux dire de plus :  
Il ne se trouve pas de vierge plus aimable,  
Et il n'en naîtra pas durant nos jours ;  
400 C'est pour cela que je me plains autant.  
J'aurais bien cherché querelle à la Mort,  
Si je m'attendais de sa part à quelque justice !  
Alors que je t'appelle de tout temps  
Tu ne viens pas, alors que je te le demande.  
405 Je veux me tuer avant le soir  
Et me perdre dans la douleur et le tourment.  
Puisque tu m'as pris ma Blanzeflor,  
Alors je vais au Paradis  
410 Là se trouve Blanzeflor, de cela je suis certain. »  
Flores se leva et sortit son couteau :  
« Tu vas maintenant prendre ma vie !  
La mort m'a pris Blanzeflor  
Depuis la dernière fois où je l'ai vue.  
415 Blanzeflor envoie un signe,  
Afin que la mort puisse m'envoyer vers toi. »  
Alors il plaça le couteau contre son cœur,  
Sa mère l'attrapa et lui dit.  
« Je pense que tu es fou,  
420 Tu ne peux pas épargner ta propre vie ? »  
« Non, mère, je préfère être mort  
Plutôt que de vivre plus longtemps avec tant de souffrance. »  
« Mon fils, ce n'est pas un homme sage,  
Celui qui ne craint pas la mort ;  
425 Et celui qui se suicide,  
Il n'ira pas là où le bonheur se trouve ;  
Et tu ne trouveras pas, cela tu dois le savoir,  
Blanzeflor au Paradis,

Car ceux qui se suicident trouveront  
430 Les feux de l'enfer et y brûleront.  
Mon cher fils, j'espère  
Que tu pourras la trouver, car elle est vivante,  
Et que tu trouveras le médecin qui  
Pourra la soigner. »

435 Elle alla en pleurant voir le roi :  
« Mon cher sire, je vous en prie,  
Laissez-nous vous donner conseil -  
Notre propre fils veut prendre sa vie-  
Afin que nous puissions éviter la souffrance  
440 De le voir nous être enlevé ! »  
« Ma chère, nous devrions attendre encore un moment,  
Sa souffrance pourrait encore le quitter. »  
« Nous avons attendu si longtemps sans raison,  
Nous ne le saurons pas, avant qu'il ne soit mort,  
445 Et que pensera-t-on dans le pays quand on saura  
Que nous pouvions aider mais que nous ne le voulûmes pas ? »  
« Veux-tu, femme, que nous lui disions ? »  
« Oui, je veux vous le conseiller.  
Nous les aurons finalement tous les deux,  
450 Ou nous le perdrons et subirons ce dommage.  
Laissez-le apprendre la vérité  
Et protégez-nous ainsi de ce malheur ! »  
La reine alla ensuite rapidement  
Vers son fils, qui se lamentait ;  
455 Elle l'appela tendrement,  
« Assieds-toi et parle avec moi !  
Tu dois savoir, mon cher fils,  
Que cette arche, que tu vois ici,  
A été faite selon le vœu de ton père,  
460 Car Blanzeflor a été vendue pour de l'argent ;  
Elle ne se trouve pas dans sa tombe,



Et donc tu pourras la trouver vivante.  
Cela a été fait pour une seule raison –  
Tu ne dois pas t'inquiéter pour elle –  
465 Parce que tu es tombé amoureux d'une jeune fille,  
Qui de naissance n'est pas ton égale.  
Nous voulons plutôt faire en sorte  
Que tu puisses recevoir en mariage une fille de roi.  
Celle que tu as trouvée, nous n'en pensons pas du bien,  
470 Car elle vient d'une famille pauvre.  
Mon fils, ne te languis pas d'elle,  
Car tu ne la retrouveras jamais,  
Elle est partie si loin,  
Que tu ne pourras jamais lui demander sa main. »  
475 « Si ce que tu me dis est vrai, mère,  
Alors je suis immensément riche ! »  
Il ouvrit la tombe au même moment,  
Il ne trouva là que du vide.  
Alors il devint heureux et jura sur le moment :  
480 « Tant que Blanzeflor vit encore,  
Je la trouverai – elle m'est chère –  
Où qu'elle se trouve dans le monde  
Et je ne reviendrai jamais vers toi,  
Sans qu'elle ne me suive.  
485 Sans raison mon père usa de sa puissance  
Pour vendre Blanzeflor ;  
Je n'aurai jamais d'autre femme  
Qu'elle – je le sais de façon certaine –. »  
Ensuite le jeune homme alla  
490 Là où le roi, son père, se trouvait.  
Le roi était heureux de le voir,  
Flores le salua et parla ainsi :  
« Donnez-moi la permission de suite  
De chercher Blanzeflor, ma chère amie ! »

495 Alors le roi pensa que cela n'était pas bon,  
Qu'il ne l'ait pas fait tuer.  
Il blâmait amèrement le conseil de la reine,  
Elle avait été dans cette affaire trop impatiente.  
« Mon fils, ne fais pas notre malheur,  
500 Ta mère et moi seront tellement blessés  
Que tu te sépares de nous !  
Nous pourrions partir trop vite du fait de notre chagrin. »  
« Mon cher père, ne parlez pas de malheur !  
Si je peux me séparer de vous et partir d'ici rapidement et sans retard,  
505 Si je pars d'ici vite et sans retard  
Alors je reviendrai ici d'autant plus vite. »  
« Puisque tu veux si vivement partir,  
Tu dois être prêt à toutes les éventualités,  
De l'argent et de l'or, et tout ce qu'il y a avec,  
510 Reçois-le de moi, autant que tu veux ! »  
« Dieu te remercie, père, de parler ainsi !  
Si vous le voulez, vous me donnerez  
Sept chevaux, les meilleurs qu'on puisse trouver,  
De l'or et de l'argent, autant qu'ils puissent en porter,  
515 Façonnés de façon à ce qu'ils puissent être appréciés maintenant  
Par tous les sages maîtres –  
Trois chargés de florins  
Qui seront nettoyés et propres,  
Le quatrième et le cinquième avec les meilleurs habits  
520 Qu'on connaisse dans le monde,  
Le sixième et septième avec des peaux de zibeline,  
De martre et d'hermine.  
Sept écuyers à pied je veux avoir,  
Et encore sept à cheval.  
525 Vous me donnerez l'homme  
En qui vous avez le plus confiance,  
Et qui peut nous conseiller

Sur tout ce qui pourrait arriver là-bas  
Ainsi que nous dire comment vendre et acheter :

530 Je veux me faire passer pour un marchand,  
Je ne dois pas regarder à la dépense  
Si je veux pouvoir la retrouver. »  
Le roi lui répondit :  
« Ce que tu demandes, tu l'auras. »

535 Quand tout fut prêt, il reçut tout cela.  
Il alla voir son père et sa mère,  
Les remercia pour ces riches cadeaux,  
Leur souhaita de recevoir beaucoup de bienfaits  
Du dieu dans lequel ils croyaient.

540 « Je vous demande maintenant permission de partir  
En pouvant être dans vos bons souvenirs. »  
Le roi se trouvait là pour répondre,  
Il fit apporter la coupe,  
Qui avait été échangée contre Blanzeflor :

545 « Fils, je te donne cette coupe. »  
Flores le remercia très profondément.  
Le roi demanda à faire seller son propre destrier  
Et le donna à Flores aussitôt.  
Les écrits disent qu'il était ainsi :

550 Un de ses flancs était blanc comme la neige,  
Et l'autre rouge comme le sang.  
Il se tenait là, sellé pour lui.  
La couverture, qui se trouvait sous la selle,  
Était de la plus belle étoffe qu'on pût trouver ;

555 La paume de la selle était faite d'ivoire  
Couvert d'or et incrusté de pierres précieuses.  
La couverture de la selle était faite de bliant  
Avec de nombreux bijoux  
Les liens et les rênes qui l'accompagnaient

560 Étaient de soie déchirée.

Les attaches et les étriers étaient d'or  
Et incrustés de pierres précieuses.  
Le mors et le harnachement de la tête  
Brillaient comme le soleil par beau temps ;  
565 On appréciait cela à la cour comme à la campagne,  
Car c'était les plus beaux trésors.  
Sa mère prit un anneau,  
Et le donna à Flores, car elle était bien intentionnée :  
« Si tu parviens à protéger ceci,  
570 Tu ne te retrouveras jamais sans vent ;  
Tu ne pourras pas non plus être blessé,  
Ni l'eau ni le fer ne pourront te faire du mal ;  
Si tu protèges ceci avec droiture,  
Ce que tu cherches, tu le trouveras. »  
575 Il les remercia du fond du cœur,  
Ils lui voulaient tant de bien.  
Il leur fit ses adieux là où ils se trouvaient ;  
Ils pleuraient tant, qu'ils ne purent répondre.  
Le père et la mère s'arrachaient les cheveux.  
580 « Le chagrin peut maintenant raccourcir nos années,  
Nous ne le verrons plus jamais. »  
Ainsi parlaient-ils, et d'autres avec eux ;  
Ils étaient en cela assez clairvoyants  
Car ils allaient très mal.  
585 Il leur souhaita une longue et bonne vie ;  
Ils répondirent en pleurant « Adieu ! »  
Il partit de là à cheval immédiatement :  
Il fit appeler son conseiller :  
« Chevauchons maintenant vers la côte,  
590 Où Blanzeflor a quitté le pays ! »  
Ils y arrivèrent le quatrième jour.  
Ils firent préparer leur nourriture.  
Nul ne pouvait les prendre autrement que pour

Des marchands qui voulaient partir du pays.  
595 Ils disaient tous ouvertement,  
Que Flores avait tout ce qui existait.  
Tous ceux qui étaient dans l'auberge,  
Flores allait les nourrir.  
Il demanda à voir le propriétaire et sa femme  
600 Et les pria d'apporter du vin et de l'hydromel ;  
Tous les plaisirs étaient abondants  
A la fois ceux de la table et ceux de la boisson.  
Alors que tous étaient joyeux,  
Flores se lamentait très amèrement  
605 Et se disait à lui-même :  
« Ah, Blanzeflor, la pure !  
Qu'il n'y ait plus de bonheur,  
Avant que je ne puisse te voir. »  
Le propriétaire et sa femme avaient remarqué  
610 Combien Flores se lamentait.  
« Nous savons bien que, quoi qu'il se soit engagé à faire,  
Il vient d'une bonne famille,  
Et il n'est absolument pas un marchand,  
Il a une autre mission. »  
615 Alors la femme demanda :  
« Flores, pour quelle raison vous lamentez-vous ?  
Abandonnez votre malheur,  
Vous devriez être heureux à jamais !  
Une jeune fille était ici il y a peu de temps,  
620 Elle se comportait de la même façon.  
Elle s'appelait Blanzeflor.  
Vous lui ressemblez beaucoup.  
Elle disait qu'elle ne serait jamais heureuse  
Avant de retrouver celui qu'elle aime.  
625 Il lui arriva, à cause d'un Flores,  
Qu'elle fut vendue en pays païen

Contre de l'or et des pierres précieuses  
Au riche roi de Babylone. »  
Quand Flores l'entendit parler ainsi  
630 Des événements qu'elle rapportait,  
Il déclara : « Elle m'aime si profondément,  
Que Dieu au ciel nous donne,  
Dans sa grande bonté,  
La possibilité de nous retrouver l'un l'autre ! »  
635 Il se sent réchauffer par le bonheur ;  
Avec le couteau qu'il a dans les mains  
Il fait tomber sa coupe.  
Il demande aussitôt qu'on en apporte une autre  
Et qu'on la donne à la femme, qui est assise à côté de lui ;  
640 « Vous boirez ce qu'elle contient !  
La coupe vous reviendra ensuite,  
Car vous pouvez raconter des histoires bien tristes. »  
Ils plaisantèrent beaucoup et s'amusèrent  
Durant la soirée qu'ils passèrent là ensemble.  
645 Tôt le matin, à l'aube,  
On cria du dehors de la maison :  
« Ceux qui veulent aller à Babylone  
Feraient bien de se préparer  
Avec leurs compagnons gagner la côte,  
655 Car le vent souffle maintenant vers le large. »  
Flores se réjouit quand il entendit cet avis  
Et demanda à sa troupe de partir à la côte.  
Il fit appeler le propriétaire, qui était bienveillant ;  
Il lui donna cent shillings en or rouge  
660 Et prit congé de lui.  
Il demanda aussi à voir les gens de la maisonnée  
Et leur donna à tous une somme égale.  
Il alla ensuite au navire.  
Ils lui souhaitèrent bon voyage

665 Et que Dieu garde sa vie.  
Quand il fut arrivé au bateau,  
Il demanda à ce qu'on fasse venir le pilote :  
« Tu feras ce que je te demande ici.  
Conduis-nous au port que tu sais être le plus proche!

665 J'ai entendu dire avec certitude  
Que les rois et les riches seigneurs  
Qui vivent sous l'autorité du roi de Babylone  
Ont tous promis sur leur foi  
Que quand huit mois se seraient écoulés

670 Ils devraient tous ensemble se réunir ;  
Je veux volontiers arriver rapidement  
Avant que les seigneurs ne se séparent  
car les biens que j'ai à vendre,  
ils désirent tous autant les acheter.

675 Je veux te donner plus de richesses,  
Si tu me conduis où je veux. »  
« Je veux de bon gré, si je le peux,  
Vous y amener, si nous avons vent favorable. »  
Dieu leur accorda le vent et une mer calme,

680 De façon à ce qu'ils n'aient pas besoin de ramer.  
Ils n'eurent rien à faire pendant 8 jours,  
Sinon aller avec le vent et les vagues,  
Puis le neuvième jour ils arrivèrent aux murailles  
D'une ville, qui s'appelait Bondagh.

685 La ville était si haute au-dessus de l'eau  
Que l'on pouvait à partir d'elle voir  
A de nombreux miles sur la mer  
Comment les navires se déplaçaient.  
Ce fut à ce moment, comme Flores le voulait,

690 Qu'ils arrivèrent là,  
Car ils pouvaient ainsi aller avec leurs biens de là  
Jusqu'à Babylone en quatre jours.

Le pilote demanda aussitôt à Flores  
 De lui donner ce qu'il lui avait promis.  
 695 Il le fit immédiatement  
 Et l'homme reçut vingt marcs  
 Et le poids d'or et d'argent  
 Qui lui avait été promis.  
 Les écuyers montèrent en ville  
 700 Pour demander où ils pourraient loger,  
 Et trouvèrent un homme riche qui  
 Voulait bien l'héberger.  
 Il possédait le bateau, qui mouillait devant le domaine,  
 Dans lequel Blanzeflor était arrivée là.  
 705 Il y eut ensuite un droit de douane à payer  
 Sur tous leurs biens sous peine de mort,  
 Il lui fallut aussi jurer sur Dieu dans le ciel  
 Qu'il ne trahirait pas le roi  
 Et ne ferait, ni ne conseilleraït,  
 710 Quelque chose qui lui ferait dommage.  
 Quand cela fut fait, ils passèrent à table.  
 Flores ne disait pas un mot,  
 Il pensait si fort à Blanzeflor  
 Que son esprit semblait ailleurs.  
 715 Le propriétaire lui dit :  
 « Mon hôte, il me semble que vous vous lamentez,  
 Car mes hommes ont pris votre argent comme droit de douane,  
 – Car pour chaque dixième il est pris une part.  
 Flores pensa alors en lui-même :  
 720 « Ce seigneur n'est pas courtois,  
 Un tel droit de douane fait que peu de gens,  
 Si ce n'est ses égaux, peuvent s'en acquitter. »  
 Le propriétaire déclara :  
 « Il y a peu j'ai vu ici  
 725 Une jeune fille, qui vous ressemblait grandement ;



Elle s'appelait Blanze flor. »  
Quand il entendit ces mots, Flores devint joyeux ;  
Il fit apporter un manteau en samit  
Dont la doublure était en zibeline.  
730 « Prends ceci, mon cher ami,  
Et dis-moi où la riche jeune fille  
Est ensuite partie, celle qui me ressemblait !  
J'ai déjà entendu parler d'elle auparavant,  
Mais je n'ai pas pu la connaître. »  
735 « Elle a été emmenée à Babylone,  
Dans une tour, qui est faite admirablement ;  
Je m'attends à ce qu'elle soit à l'intérieur  
Avec d'autres nobles jeunes filles et femmes. »  
Ils se reposèrent chez l'hôte la même nuit ;  
740 Au matin ils en partirent rapidement  
Vers une autre ville à leur convenance ;  
Ils s'y reposèrent et se réjouirent.  
Il coucha là pendant la nuit dans une tour,  
Où il demanda après elle.  
745 Le troisième jour il arriva  
Dans une baie, qui s'appelait Fær.  
De l'autre côté du chemin se trouvait une montagne qui s'appelait Fælis,  
Où une maison de prix avait été édifiée.  
L'eau était si profonde avec un si fort courant,  
750 Qu'on ne pouvait pas y construire de pont.  
Sur la plage se dressait une pierre,  
Où était attachée une corne d'os,  
De façon que celui qui voulait passer,  
Devait souffler dedans et attendre.  
755 Il fit souffler l'un de ses hommes ;  
Et vint immédiatement à eux un passeur,  
Qui les fit traverser rapidement.  
« Pouvons-nous être hébergés chez vous cette nuit ? »

Demanda Flores au passeur.  
 760 « Quel genre d'homme es-tu ? » dit-il ;  
 « La nature t'a fait si semblable  
 À la jeune fille, que j'ai fait passer il y a peu.  
 Elle s'est plainte tout le temps qu'elle a passé ici,  
 Qu'elle avait été séparée de l'élue de son cœur,  
 765 Aussi je crois, si je puis dire,  
 Que vous êtes tous deux vraiment frère et sœur. »  
 Aussitôt que Flores apprit cette nouvelle  
 Il demanda au passeur :  
 « Où la jeune fille est-elle allée ensuite ? »  
 770 « Elle est allée à Babylone,  
 Le roi lui-même l'a achetée,  
 Car il possède énormément d'or. »  
 Ils se dépêchèrent d'aller à l'auberge ;  
 Et eurent là une bonne nuit.  
 775 Le matin, il appela à lui  
 Le passeur, son bon ami.  
 « Indique-moi quelque homme qui pourrait m'héberger  
 à Babylone, où je pourrais vendre,  
 Et qui voudrait, en ton nom, me protéger  
 780 Afin que personne ne pût me harceler.  
 Donne-moi un signe pour lui,  
 Afin qu'il me fasse davantage confiance. »  
 Il donna au passeur de l'argent et de l'or  
 Jusqu'à ce que sa bourse fût complètement remplie.  
 785 « Dieu te remercie, cher sire !  
 Jamais on ne m'avait si généreusement payé,  
 Depuis que j'habite ici.  
 Vous devriez bien croire mes paroles :  
 Quand vous serez à Babylone  
 790 Vous devrez passer une grande étendue d'eau,  
 Par un pont et en passant une porte –

Sur laquelle repose une tour très grande.  
La première maison proche de cette porte,  
Vous pourrez y être hébergé.

795 C'est la maison d'un riche et honnête homme ;  
Nous sommes associés, lui et moi :  
La moitié de ce qu'il a, c'est moi qui le possède  
Et la moitié de ce qui est à moi, c'est lui qui l'a.  
Prenez mon sceau et montrez-lui,

800 Il vous obtiendra ce qu'il peut ! »  
Il lui donna un anneau  
Et se sépara de lui aussitôt.  
Alors qu'ils chevauchaient en passant la porte,  
Apparut au même moment

805 L'homme dont il avait été question.  
Il se tenait là richement habillé  
Et se reposait sur un siège ;  
Il y avait une étoffe au-dessus de lui pour le protéger du soleil.  
Et ceux qui venaient comme hôtes,

810 Ils devaient payer en droit de douane quarante pièces pour chaque cheval,  
Ainsi que quatre pour eux-mêmes,  
Qu'ils soient riches ou pauvres.  
Quand Flores vit cet honnête homme,  
Il le salua courtoisement

815 Et lui donna l'anneau :  
« Tu dois maintenant être de tout cœur mon ami  
Et me défendre de toutes les trahisons !  
C'est ce que te demande celui qui m'a envoyé à toi. »  
Il prit l'anneau de sa main ;

820 Quand l'homme le vit, il le reconnut tout à fait  
Et les emmena  
Chez lui à sa femme.  
Elle leur prépara tous les plaisirs de la table ;  
A la fois à boire et à manger,

825 Et leur fit bon accueil  
Et leur prépara proprement leurs lits,  
Ainsi que tout ce dont ils avaient besoin pour leurs chevaux.  
Ce qu'il y avait, c'était le meilleur.  
Maintenant, Flores est arrivé là  
830 Où il aspirait depuis longtemps être  
Et immédiatement il se lamente :  
« Je désire plutôt être chez moi  
Que dans cette ville avec un grand chagrin !  
Je n'ai personne à qui je peux demander conseil  
835 Et à qui exposer ma secrète entreprise,  
Afin de ne pas subir de dommages.  
Si j'expose ouvertement ici mon but  
Et que le roi l'apprend  
Il ne me laissera pas vivre,  
840 Quoi que je puisse lui donner.  
Je ferais mieux de retourner chez moi.  
Quand mon père saura cela,  
Il arrangera pour moi un mariage avec une jeune fille riche,  
Une fille de roi, qui est mon égale. »  
845 Mais au moment où il pensait ainsi,  
Il changea totalement d'avis  
« Même si on voulait me donner le monde entier  
Je ne pourrais pas vivre sans Blanzeflor.  
Je me rappelle maintenant tous mes malheurs ;  
850 Je voulais me tuer pour elle.  
Si j'étais maintenant chez moi,  
Je retournerais ici.  
Car je suis ici pour rester,  
Prendre ce que Dieu veut bien me donner,  
855 Et ne jamais partir d'ici pour rentrer,  
Aussi longtemps que je pourrai subsister.  
Si elle ne me suit pas,

Cela sera la mort ou le malheur. »  
Le propriétaire passa alors là où il était  
860 Et souhaita la bienvenue à son hôte  
Et se rendit compte sans aucun doute  
Que son invité se lamentait durement.  
« Bon ami, soyez courtois  
Et oubliez tout votre malheur !  
865 Si vous pensez que quelque chose vous cause du déplaisir  
Il en sera fait comme vous le désirez. »  
« Je pense que tout semble bon ici ;  
Si Dieu le permet, je vous dédommagerai généreusement !  
Mais je pense à mes biens,  
870 Comment je pourrais conduire mes affaires de la bonne façon  
Afin que personne ne puisse me causer du souci  
Ou me tromper ou me flouer lors d'un achat. »  
Le propriétaire dit : « Nous allons manger !  
Ensuite, je veux bien vous dire,  
875 Ce que vous voulez savoir de moi  
Et ce qui vous préoccupe. »  
Il fit venir sa femme :  
« Tu accueilleras bien tous nos invités,  
Et particulièrement celui-ci  
880 Avec tous les services que tu sais le mieux faire,  
Et sache-le bien,  
C'est un homme noble. »  
Ils passèrent ensuite à table,  
Ils mangèrent et burent et se rendirent joyeux.  
885 On leur mit bien à disposition tous les plaisirs de la table,  
A la fois le boire et le manger,  
Si bien que si le roi lui-même avait été là,  
Il aurait pu y être avec honneur.  
Il y avait de la volaille et du poisson,  
890 Abondamment pour chaque homme dans les plats ;

On pouvait y voir du gibier et des animaux d'élevage  
Et toute chose qu'on pouvait manger ;  
Quoi qu'on voulût avoir comme espèce de viande,  
Il y en avait abondance pour eux.  
895 Pour eux on apporta les meilleurs vins  
Qui étaient faits dans le pays.  
Flores prit la coupe  
Qui avait été échangée contre Blanzeflor  
Et vit immédiatement, là où étaient les gravures,  
900 Comment Pâris avait emmené Hélène.  
Il pensa alors :  
« Quand cela m'arrivera-t-il,  
Que je puisse emmener Blanzeflor,  
Qui est l'amour de mon cœur ?  
905 En cela pourrait m'aider Licoris  
Et ses conseils, car elle est sage,  
Et Darias, que j'apprécie ;  
Il pourra me montrer le chemin,  
Où que je puisse vouloir aller  
910 Et comment faire pour que ma volonté soit faite. »  
Il pensait si profondément à cela  
Que ses yeux versèrent des larmes.  
La femme s'en rendit compte  
Et en fit signe à son mari.  
915 Ils firent débarrasser la table,  
Alors Darias glissa un mot à  
Flores et lui demanda de lui dire :  
« A quoi pensez-vous si fortement ?  
Laissez-moi le savoir !  
920 Si je puis résoudre l'un de vos soucis  
Sans qu'il m'arrive grand dommage,  
Je veux volontiers vous conseiller.  
Ne me cachez pas vos désirs.

Si vous faites autrement, j'en serai blessé.

925 Vous ne vous préoccupez pas pour vos marchandises,  
Cela doit être autre chose. »

Alors sa femme Licoris dit :

« Je pense et je suis certaine  
Que Blanzeflor est sa sœur :

930 Ils se ressemblent tant, bien qu'ils soient séparés.  
Elle était ici il y a deux semaines ;  
Elle versait tous les jours des larmes  
Et se lamentait constamment pour Flores  
Car elle ne pourrait jamais le retrouver. »

935 Quand Flores l'entendit parler ainsi  
Ses sens l'abandonnèrent presque  
Et il dit « Je ne suis pas son frère,  
D'elle je pense qu'elle est mon cher amour.  
Non, je m'oublie bien gravement,

940 Elle est sans mensonge ma sœur. »

Darias répondit : « Dites-moi la vérité !  
Alors je ferai pour vous ce que j'ai promis.  
Si vous la cherchez, alors je vous le dis,  
Il est sûr que vous ne l'aurez pas. »

945 « Si je suis sûr sans aucun doute  
Que tu ne veux pas me trahir,  
Alors je veux te dire la vérité  
Et ne rien te taire. »

Alors Darias jura et promit fidélité.

950 Ensuite Flores dit : « Je suis venu ici  
Pour trouver Blanzeflor, si je le puis.  
Elle me fut volée par envie.  
Mon père est un riche roi,  
De l'or et de l'argent il a envoyé avec moi,

955 Des choses précieuses pour parer à tout besoin.  
Tout cela tu l'auras à ton tour,

Si tu peux faire en sorte  
Que je puisse la récupérer.  
Car j'en suis rendu à cela :  
960 Soit je l'ai de nouveau,  
Soit cela me cause tant de douleurs  
Que je préfèrerai être mort. »  
Darias fut prompt à répondre :  
« Je n'ai pas ici de conseil à donner.  
965 Je ne dirai jamais non à vos prières.  
Malgré cela, je vous conseille de ne point chercher ;  
Car si le roi apprend  
Que vous êtes en telle quête,  
Alors cela vous coûtera la vie, de telle façon  
970 Qu'aucun homme ne pourra vous aider.  
Là où la jeune fille a été emmenée,  
Aucune magie ne peut l'approcher,  
Aucune force ou autre moyen,  
Ne pourra la reprendre.  
975 Le roi de Babylone a sous ses ordres  
Cent cinquante autres riches rois  
Qu'il peut faire venir à lui  
Promptement, quand il veut.  
La ville est longue de vingt miles,  
980 Avec de grandes maisons très rapprochées.  
Un mur enferme toute la ville,  
Il est épais de trente brasses  
Et haut de cinquante, à pic,  
Et est façonné de même façon dedans et dehors.  
985 Il y a vingt-sept portes,  
Sur lesquelles reposent de hautes tours,  
A chaque porte on trouve  
Autant de marchés qu'on puisse l'imaginer.  
Dans la ville même il y a sept cent places fortes



990 Parmi les meilleures que l'on connaisse,  
Dans chaque place forte il n'y a jamais moins  
De cent chevaliers à tout moment  
De façon que l'empereur de Rome pourrait longtemps rester devant  
Avant de pouvoir y pénétrer.

995 Au milieu de la ville se trouve une tour,  
Des géants la construisirent de leurs mains.  
Les murs en sont faits avec soin :  
– Ils mesurent cent brasses de haut –  
Et sont décorés avec beaucoup de choses magistrales

1000 – Elle fait cent brasses de circonférence –  
En marbre vert  
Beau et bien travaillé.  
Toutes les parties sont de la même pierre  
Et toutes sont brillantes et propres.

1005 Au-dessus de la tour se trouve une sphère  
Faitte d'or rouge très brillant.  
Un mât passe à travers la sphère,  
Il est long de quarante aunes ;  
Le joyau qui est au sommet du mât,

1010 Il est temps d'en parler :  
Au-dessus du mât se trouve un grenat,  
Aussi brillant que le plus beau rayon du soleil ;  
Cette pierre luit si fort la nuit  
Qu'elle éclaire à dix miles tout ce qui est proche d'elle.

1015 Il y a trois étages à l'intérieur de la tour,  
Faits du plus beau marbre qu'on puisse trouver,  
De sorte que personne ne peut comprendre  
Comment ils peuvent tenir debout.  
A l'étage le plus bas il y a une canalisation,

1020 Qui va jusqu'au sommet ;  
La canalisation passe par tous les étages,  
Comme un anneau.

Elle est faite de marbre blanc,  
Bien propre et bien taillé.  
1025 Au centre de l'étage se trouve un cheval  
Fait d'argent, de la plus belle façon qu'il soit.  
L'eau la plus pure s'écoule de sa bouche ;  
A chaque étage se trouve une source,  
De façon que les jeunes filles puissent s'y rendre  
1030 Quand elles le veulent.  
Quarante chambres se trouvent à l'intérieur,  
Les plus belles que l'on puisse trouver.  
Et quelque maître qui vienne là,  
Aussi savant qu'il fût avant,  
1035 Il trouve quelque chose là,  
Qu'il peut apprendre en plus.  
Dans chaque chambre on trouve  
Les jeunes filles les plus nobles qu'on puisse trouver ;  
Les plus belles jeunes filles dont le roi apprend l'existence,  
1040 Il les fait toutes venir là.  
Les escaliers sont faits de telle façon  
Qu'on peut passer d'un étage à l'autre  
Et aussi que puisse aller à la chambre que le roi occupe  
Celle qui reçoit son invitation.  
1045 Il y a là-bas quarante jeunes filles  
Des meilleures familles qu'on puisse trouver,  
C'est pour cela que nous tous habitants de la ville  
Disons qu'on peut les appeler « trésors ».  
Elles ont pour rôle  
1050 Que deux d'entre elles doivent servir le roi  
Pendant un an et s'occuper de lui,  
Quand il se lève ou qu'il veut aller dormir.  
Aucun homme ne peut servir là  
Sans être castré.  
1055 Trois surveillent chaque étage.

Ils ont là un maître au-dessus d'eux,  
Il est mauvais comme pas un,  
Et il surveille la porte constamment ;  
A l'intérieur d'autres vont et viennent tout le temps  
1060 Avec l'épée au clair, c'est ainsi qu'ils opèrent,  
Et tuent ceux qu'il désigne  
Et font ce qu'il veut.  
Sa chambre se trouve à côté de la porte  
Par laquelle on entre dans la tour.  
1065 Il ne se trouve aucun homme, aussi brave soit-il,  
Qui ne soit terrorisé en allant là,  
Le maître menace de le rosser ;  
Ce qu'il désire, il le prend ;  
Il a la permission du roi pour  
1070 Faire ce qu'il désire.  
Quatre gardiens se trouvent aussi là  
Qui ne quittent jamais leur poste,  
Avant que quatre autres ne viennent les remplacer  
Nuit et jour ils restent tous là.  
1075 Quand ils repèrent quelque chose,  
Ils crient si distinctement,  
Que de tous les chevaliers qui vivent à côté  
– Ils doivent tous être prêts  
avec armes et chevaux aussi bien en service que lorsqu'ils s'amuse –  
1080 Cent mille accourent.  
Le roi a aussi une coutume étonnante,  
Qui existe ici depuis longtemps :  
Chaque année, il choisit une jeune fille,  
Qui couche dans le même lit que lui chaque nuit.  
1085 Quand une année s'est écoulée,  
Il fait convoquer une assemblée générale  
– Les rois et les ducs, qui ne vivent pas loin d'ici  
Doivent tous s'y rendre –

Et la fait tuer  
1090 De façon à ce qu'ils le voient tous.  
Car aucun autre homme ne peut  
Avoir la femme qu'il a eue auparavant.  
Il fait ensuite appeler  
Toutes les jeunes filles ensemble  
1095 Dans un jardin où elles se rassemblent  
Et demande aussi au peuple de s'y rendre.  
Toutes s'y rendent avec tristesse,  
Car aucune ne veut avoir  
Cet honneur, si elle peut l'empêcher :  
1100 Il ne leur reste pas longtemps à vivre  
Et après une longue douleur  
Elle trouve une mort certaine après le nombre de jours donné.  
Je veux vous parler maintenant  
Du verger que j'ai mentionné.  
1105 Il possède un poste de garde  
Avec des fortifications bien construites en pierre,  
Recouvertes d'or jusqu'à leur sommet.  
A chaque ouverture qu'on peut trouver  
Ont été coulées en cuivre sur le mur  
1110 Des formes d'oiseaux et d'autres animaux  
D'un jaune si clair qu'il ressemble  
Au plus beau soleil qui soit.  
Quand le vent souffle  
Ils font entendre leur voix.  
1115 Des oiseaux de toutes les espèces se trouvent là,  
Aussi bien grands que petits ;  
Les créatures les plus féroces qui parcourent la terre,  
Quand elles entendent leurs voix,  
Laissent de côté leur férocité  
1120 Et deviennent toutes soudainement douces.  
Ces animaux apaisent tous les soucis,

Car chacun a sa voix naturelle,  
Et ces voix sont harmonieuses quand elles se rassemblent ;  
Celui qui les entend, son bonheur n'est pas brisé,  
1125 Sauf pour celui qui sait  
Qu'il n'a pas sa bien-aimée.  
De l'autre côté de ce verger  
Court une rivière du Paradis  
Qu'on appelle l'Euphrate.  
1130 Il est impossible d'entrer dans le verger,  
A moins qu'on ne puisse voler  
Ou entrer par la porte.  
Dans cette eau pure  
On trouve des pierres précieuses :  
1135 Des saphirs et des rubis,  
Clairs et beaux,  
Des émeraudes et des grenats.  
Il se trouve là aussi en bon nombre,  
Des cornalines et des hyacinthes,  
1140 Des jaspes et des topazes,  
Des diamants et des améthystes,  
Des beryls bien taillés ;  
Beaucoup d'autres pierres on peut y trouver,  
Que ce livre ne mentionne pas.  
1145 Ce verger est fleuri  
Aussi bien en hiver, en été, en automne qu'au printemps.  
Les arbres les plus nobles qu'on puisse trouver au monde  
Sont plantés là ;  
Toutes les espèces de plantes qu'on peut désirer  
1150 S'y trouvent à portée de main :  
Des muscadiers et leurs fleurs,  
Des dianthus et de la cardamome,  
Du gingembre et des galangas ;  
Toutes les sortes de fruits qui peuvent exister.

1155 Les cubèbes et les zédoaires  
Ne manquent pas là-bas,  
Le nard et la myrrhe –  
Que puis-je dire de plus ?  
Il y a tant de bonheur dans cet endroit  
1160 Qu'on se croirait au paradis.  
Au milieu du jardin se trouve une source,  
Elle est entourée d'un mur en argent ;  
Une canalisation entoure en un cercle  
Tous les sentiers.  
1165 Au-dessus de cette source se dresse  
Le plus bel arbre qu'on trouve dans le monde –  
Il est appelé l'arbre fleuri,  
Car il est toujours en fleurs –  
Il a la couleur du sang,  
1170 C'est ainsi que l'écorce et les fleurs sont faites ;  
Quand le soleil se lève, il brille là,  
Et continue jusqu'au soir.  
Quand le roi veut changer de femme,  
C'est là qu'il appelle toutes les jeunes filles,  
1175 Un ruisseau s'écoule de la source,  
Son courant entraîne des émeraudes.  
Il les appelle chacune leur tour  
Et les fait passer au-dessus du ruisseau,  
Demandant à ses gens de surveiller avec attention  
1180 Comment l'eau se colore.  
Si c'est une vierge qui passe au-dessus de l'eau,  
L'eau reste de la même couleur ;  
Si elle n'est pas vierge celle qui passe au-dessus de l'eau,  
Celle-ci devient comme du sang.  
1185 Si le cas est prouvé ,  
Elle est immédiatement brûlée au bûcher.  
Aussi noble qu'une jeune fille puisse être

Elle ne peut refuser de passer au-dessus du ruisseau  
Et sous l'arbre dont j'ai parlé.

1190 La jeune fille sur laquelle une fleur tombe,  
Elle sera reine cette année-là ;  
Car avant qu'elle parte d'ici,  
On la couronne  
Et on l'appelle sa reine et sa femme.

1195 Mais il fait en sorte par enchantement  
Que la fleur tombe sur celle qu'il désire ;  
Il l'honore de toutes les façons,  
Jusqu'à ce qu'il la fasse tuer.  
Dans un mois exactement il se passera

1200 Que tous les seigneurs viendront ici ;  
Il prendra alors certainement  
Blanzeflor pour femme.  
C'est la plus aimable de celles qui se trouvent ici  
Pour cela il l'aime plus que toutes les autres ;

1210 Il a pour elle tant de désir,  
Qu'il pense que le jour  
Où il pourra se séparer d'elle, pourrait ne pas venir,  
Et il fait en sorte de toute sa volonté que cela arrive. »  
Flores dit : « je vous demande grâce :

1215 Vous pouvez m'aider de vos conseils !  
Cela sera ma mort s'il l'obtient  
Avant qu'elle ne sache  
Que je suis si près d'elle,  
Celle qui est chère à mon cœur.

1220 Ainsi conseille-moi sur ce point,  
Comment puis-je la retrouver !  
Je te donnerai de l'or et de l'argent pour cela,  
Autant que tu veuilles en avoir ;  
Je risquerai ma vie pour elle,

1225 Je n'ai peur de personne. »

Alors Darias lui répondit :  
« Je vous le dis, Flores,  
Si vous voulez retrouver cette jeune fille  
Et ne craignez pas de mourir pour elle,  
1230 Je vous conseillerai le mieux que je peux ;  
Car ce n'est pas sans risque.  
Vous irez demain matin tôt  
A la tour et ferez ceci :  
Vous mesurerez avec vos pieds  
1230 A quel point les murs sont épais.  
Le gardien de la porte, dont je vous ai parlé,  
Il est si maléfique  
Qu'il pourrait vous demander d'un ton agressif :  
« Qui êtes-vous ? Pourquoi faites-vous cela ?  
1235 Je n'ai jamais ici rencontré avant  
D'homme si audacieux. »  
Vous devrez répondre en lui demandant de vous écouter :  
Vous voulez faire une autre tour sur le modèle de celle-ci,  
Quand vous rentrerez parmi les vôtres  
1240 Dans votre maison à Mundin.  
Quand il entendra cela,  
Que vous parlez comme un homme si riche,  
Et que vous semblez être un homme si viril,  
Il dira : « Cela pourrait bien être ainsi. »  
1245 Il vous demandera immédiatement là  
De jouer avec lui aux échecs,  
Car il aime bien faire ainsi,  
Quand il en a l'occasion.  
Vous aurez un petit sac plein  
1250 Avec cent öres d'or ;  
Que le plateau ne contienne pas plus  
Que ce que vous pouvez payer !  
Ne jouez pas avec lui sans argent !



C'est ainsi que vous gagnerez à votre cause cet homme.  
1255 S'il vous pouvez gagner la partie,  
Faites-lui comprendre  
Que vous voulez lui donner ce que  
vous lui avez gagné et ce que vous avez avec vous,  
et dites que vous êtes immensément riche.  
1260 Il admirera alors certainement cette générosité  
Et vous demandera de revenir.  
Vous devrez alors lui dire oui.  
Le deuxième jour où vous vous rendrez là-bas,  
Vous devrez avoir le même poids en or avec vous !  
1265 Si vous gagnez, soyez joyeux,  
Et donnez-lui sa part et la vôtre !  
Il vous remerciera alors, vous portera dans son estime  
Et vous demandera de revenir.  
Dites alors que vous le voulez volontiers,  
1270 Vous ne manquez ni d'or ni d'argent ;  
Vous voulez les lui donner  
Et serez heureux de le fréquenter,  
Car il s'est montré agréable avec vous,  
Depuis le premier jour où vous l'avez vu !  
1275 Alors vous devrez amener cent marcs  
Et cette riche coupe, que vous avez ici.  
Si vous pouvez gagner cette partie,  
Donnez-lui votre part et la sienne,  
Sauf la coupe, que vous cacherez sur vous-même !  
1280 Il vous demandera alors avec insistance  
De venir manger avec lui ;  
Vous le ferez volontiers.  
Le bon homme vous servira alors  
Avec toute la courtoisie dont il est capable,  
1285 Tombera alors de vos vêtements la riche coupe  
Sur sa table qui se trouvera devant vous.

Sur l'instant il vous proposera  
Mille livres d'or pour cette coupe.  
Alors vous devrez lui dire  
1290 Que vous ne voulez pas la vendre,  
Et vous la lui donnerez immédiatement.  
Il sera alors si heureux  
Qu'il perdra tous ses sens ;  
Il tombera à genoux et deviendra votre homme.  
1295 Acceptez-le avec grâce  
Et demandez-lui de vous promettre  
De vous être fidèle  
Jusqu'à la fin de ses jours.  
Racontez-lui ensuite votre malheur  
1300 Et essayez de déterminer comment il pourra vous aider !  
S'il ne peut résoudre votre problème,  
Alors je n'ai plus d'autres conseils. »  
Flores remercia grandement  
Darias, à ce moment-là.  
1305 Ils burent pendant un temps et furent joyeux  
Et se souhaitèrent bonne nuit l'un à l'autre.  
Ils allèrent ensuite au lit pour dormir  
Chacun dans sa chambre.  
Dès que la lumière du jour apparut  
1310 Flores était totalement prêt.  
Son hôte vint avec lui,  
Pour qu'il puisse voir la tour.  
Dès que Flores approcha,  
Il mesura la tour, sur toute sa longueur,  
1315 En largeur et en hauteur.  
Quand le gardien de la porte le vit,  
Il cria fort et demanda :  
« Qui es-tu, toi qui vas là ?  
Es-tu là pour trahir,

1320 Compagnon, dis-le moi !  
Ou es-tu un artisan ? »  
« Je ne suis ni l'un ni l'autre, » dit-il  
« J'observe fort attentivement cette tour  
Car je veux en faire faire une semblable pour moi chez moi. »

1325 « Tu sembles être un honnête homme ;  
Veux-tu jouer aux échecs ? » répondit le gardien de la porte.  
Ils jouèrent ensuite et firent ce que  
Le livre vous a décrit plus haut.  
Quand il fut devenu son homme

1330 Et lui eut promis de le servir du mieux qu'il pouvait  
En toutes les circonstances  
Où il pourrait avoir de l'influence, il lui dit :  
« Maintenant que tu as promis d'être mon homme,  
Je veux te révéler

1335 Qui je suis et comment je m'appelle,  
Et quelle entreprise je poursuis.  
Mon père est un riche roi,  
On m'appelle Flores ;  
J'ai cherché pendant tant de temps

1340 Blanzeflor, qui est à l'intérieur ;  
Elle m'a été volée.  
Tu es celui qui peut m'aider  
Et me libérer de tous mes malheurs.  
Si je ne la retrouve pas, alors je suis mort. »

1345 Quand il l'entendit parler ainsi,  
Il lui fut difficile de répondre  
Et il dit avec tristesse :  
« Que Dieu fasse que je ne t'aie jamais rencontré !  
Tu me demandes des choses si difficiles,

1350 Qu'elles pourraient bien signifier ma mort.  
J'ai été trompé quand j'ai fait en sorte  
D'accepter tes cadeaux !

Tu n'aurais jamais obtenu cela de moi,  
 Si je ne t'avais pas juré fidélité.  
 1355 Je dois maintenant tenir  
 Ma parole, quoi qu'il advienne.  
 Je dois cependant te dire, que ton malheur  
 Sera notre mort à tous,  
 Celle de Blanzeflor en premier,  
 1360 Puis ensuite la mienne et la tienne.  
 Va maintenant là où tu es hébergé !  
 Reviens ici dans 3 jours !  
 J'aurai alors réfléchi  
 Au meilleur conseil que je peux te donner. »  
 1365 Flores répondit rapidement :  
 « Cela me semble trop long ! »  
 « Cela ne me le semble pas,  
 Car nous allons au-devant d'une mort certaine, »  
 Lui répondit le gardien de la porte.  
 1370 Flores retourna ensuite là où il était hébergé ;  
 Et resta jusqu'à  
 Ce qu'il fut temps d'aller le retrouver.  
 Le gardien de la porte fit acheter  
 De nombreux grands paniers  
 1375 Et les fit remplir avec toutes sortes de fleurs.  
 Le troisième jour, où il devait venir,  
 Il lui fit faire un habit rouge en soie  
 Que Flores enfila, comme il le lui demandait,  
 Le pria de monter dans le panier  
 1380 – Son habit et les fleurs ne semblaient faire qu'un –  
 et fit ensuite appeler ses hommes :  
 « Apportez ces fleurs à toutes les jeunes filles ! »  
 Il appela deux de ses hommes en secret :  
 « Apportez ce panier à la riche jeune fille,  
 1385 Celle qui est la plus belle entre toutes

Et qu'on appelle Blanzeflor !  
Je suis absolument sûr  
Qu'elle m'en remerciera. »  
Les hommes firent comme on leur avait demandé  
1390 Et l'emportèrent là-bas immédiatement.  
Le panier était lourd à porter  
Et ils se mirent à se plaindre  
Et à maudire celui qui l'avait rempli.  
« Nous allons maintenant le jeter  
1395 Par cette fenêtre juste là  
Maintenant que nous sommes si proches ! »  
Mais l'autre refusa : « Non,  
Avançons et ne faisons pas ça ! »  
Les hommes continuèrent mais  
1400 Ne trouvèrent pas celle qu'ils cherchaient  
Mais une autre riche jeune fille ;  
Elle les remercia généreusement.  
Les hommes repartirent ensuite ;  
La jeune fille resta là  
1405 Et se mit alors à fouiller dans les fleurs.  
Dès que Flores vit cela,  
Il pensa que sa bien-aimée était là  
Et se dressa aussitôt dans le panier.  
La jeune fille eut alors si peur,  
1410 Qu'elle cria à l'aide.  
Flores se sentit alors en difficulté  
Et se coucha de nouveau dans le panier en se lamentant ;  
Il pensait qu'il était certain  
Qu'on l'avait trahi,  
1415 Et il se tenait là avec toutes les fleurs.  
Les jeunes filles vinrent toutes,  
Et demandèrent à la demoiselle ce qui lui était arrivé,  
Et pourquoi elle criait ainsi.

La jeune fille pensa rapidement,  
1420 A ce qu'elle devait répondre ;  
Elle se dit promptement à elle-même  
« Ce n'est pas à moi que ce panier a été envoyé. »  
« Un papillon était à l'intérieur ;  
quand je l'ai vu s'envoler  
1425 J'ai eu tellement peur  
Que je ne savais plus ce que je disais »  
Les jeunes filles s'en amusèrent  
Et rirent toutes d'elle.  
Toutes s'en retournèrent ensuite dans leurs chambres.  
1430 La jeune fille était allemande, née près du Rhin ;  
Blanzeflor et elle  
étaient d'accord en tout,  
Et chacune tenait autant l'une à l'autre  
Qu'à sa propre vie.  
1435 Elles devaient toutes les deux être mandées pour servir ;  
Elles avaient été mandées cette année par le roi.  
Leurs chambres étaient ainsi faites  
Qu'elles pouvaient se rendre de l'une à l'autre.  
Klares appela en secret :  
1440 « Blanzeflor, viens à moi ;  
La plus belle fleur que la terre ait vue,  
Tu pourras la trouver ici.  
Viens ici rapidement et regarde  
Si tu veux la connaître ! »  
1445 Alors lui répondit Blanzeflor :  
« Klares, tu ne connais pas l'amour !  
Tu peux avoir envie de fleurs  
Mais je vais et viens avec ma souffrance ;  
Je ne trouve pas les fleurs dignes d'intérêt,  
1450 Car tu as vu ce qui me tourmente.  
Je suis absolument certaine

Qu'il est inévitable cette année  
 Que le roi me veuille pour lui.  
 Si Dieu au ciel le veut,  
 1455 Je ferai en sorte  
 Que ni lui ni un autre ne m'obtienne ;  
 Bien que Flores ne m'ait trahi,  
 Celui que j'aime tant,  
 Je veux me tuer pour lui,  
 1460 Avant que quelqu'un d'autre ne me prenne. »  
 Klares trouvait que c'était affreux  
 Que Blanzeflor parlât ainsi.  
 « Pour Flores je t'en prie,  
 Viens voir cette fleur qui se trouve chez moi ! »  
 1465 Quand elle entendit ce nom, elle se réjouit  
 Et alla immédiatement chez son amie.  
 Quand Flores comprit que  
 Blanzeflor allait venir là,  
 Il se redressa dans l'instant  
 1470 Et attira Blanzeflor à lui.  
 Ils s'embrassèrent à l'instant  
 Avec mille sentiments venus du fond du cœur ;  
 Ils pleuraient tous les deux de joie-  
 Dieu est bon avec eux !  
 1475 La noble Klares dit alors :  
 « Reconnais-tu la fleur dont je te parlais ?  
 Je pense bien que tu l'aimes  
 Plus que tous les trésors du monde ;  
 Tu n'as aucun ami  
 1480 Contre qui tu voudrais échanger cette fleur. »  
 « Klares, ce n'est pas un miracle,  
 Car voici Flores, cher à mon cœur. »  
 Ils la prient tous les deux en pleurant :  
 « Aide-nous à nous cacher !

1485 Nos vies à tous les deux seront finies  
 Si le roi l'apprend. »  
 Klares dit : « Je veux bien cacher cette rencontre.  
 J'essaierai en vérité,  
 De me comporter avec toi  
 1490 Comme je voudrais que tu te conduises avec moi. »  
 Blanzeflor et Flores allèrent ensemble  
 Dans une autre chambre, où ils trouvèrent à s'amuser.  
 Là tout était recouvert à l'intérieur  
 De tissu brodé d'or et d'un baldaquin.  
 1495 L'amusement qu'ils trouvèrent là,  
 Il ne m'est pas permis d'en parler.  
 Une fois qu'ils furent un temps ensemble,  
 Qu'ils eurent plaisanté et qu'ils se furent amusés,  
 Flores dit : « J'ai pour toi  
 1500 Souvent connu des dangers,  
 Et Dieu le sait, je n'étais pas heureux  
 Avant de me trouver ici,  
 Depuis que j'ai compris  
 Que tu m'avais été volée. »  
 1505 « Dis-moi maintenant, mon bien-aimé  
 Comment es-tu arrivé ici ?  
 Ou alors me fait-on quelque tromperie,  
 Et tu es un autre, semblable à Flores ? »  
 Il lui raconte le plus sincèrement possible  
 1510 Ce qu'elle veut savoir,  
 Et chacun se plaint à l'autre des malheurs  
 Qui lui sont arrivés.  
 Que puis-je dire de plus ?  
 Ils restent là 15 jours,  
 1515 Et ce que leur cœur désire,  
 Cela se réalise selon leur volonté.  
 S'ils désirent quelque chose



Ils ne doivent jamais attendre longtemps :  
Klares ne veut pas le permettre :  
1520 Elle les servait de toutes les façons,  
Courtoisement et avec grande fidélité,  
Elle le faisait de bon cœur.  
Mais leur bonheur maintenant s'achève  
Et se transforme en autre chose ;  
1525 Ce que leur bonheur avait guéri  
Est complètement effacé maintenant :  
Il se trouva qu'un matin,  
Ils dormaient ensemble,  
Tendrement dans les bras l'un de l'autre,  
1530 Klares, la riche jeune fille,  
Demanda à Blanzeflor de s'habiller  
« Nous devons maintenant aller voir le roi,  
Car il veut s'habiller.  
Ma chère, viens vite ! »  
1535 Elle répond dans son sommeil : « Je viens de suite, »  
Et lui demande de partir devant.  
Klares va maintenant voir le roi,  
Et pense que Blanzeflor la suit de peu.  
Blanzeflor dort si agréablement,  
1540 Qu'elle ne peut se réveiller.  
Quand le roi vit Klares seule,  
Il demanda :  
« Klares, où est Blanzeflor,  
Celle que j'aime tendrement ? »  
1545 « Vraiment, je vous le dis,  
Elle a lu toute la nuit son livre d'heures  
Et a demandé pour vous deux  
Que son Dieu vous accorde sa bonté,  
Pour que quand vous serez ensemble  
1550 Vous puissiez avoir du bonheur.

Elle ne s'est pas endormie avant le lever du soleil,  
 C'est pour cette raison que j'ai trouvé méchant  
 De l'éveiller si rapidement. »  
 « Est-ce vrai ce que tu me dis ? »  
 1555 « Oui », répondit la noble femme,  
 « Vous ne trouverez pas qu'il en est autrement. »  
 Le roi l'aimait bien  
 Et se laissa satisfaire de ces explications.  
 Un autre matin, alors que le soleil brillait déjà,  
 1560 Klares alla dans la chambre  
 Où Blanzeflor dormait.  
 « Il est maintenant temps de se lever.  
 Tu ne dois pas te mettre en retard  
 Lève-toi maintenant et viens avec moi ! »  
 1565 Elle répond : « Je suis maintenant prête ;  
 J'y serai avant toi. »  
 Blanzeflor se retourne  
 Et dort si doucement.  
 Ils sont dans les bras l'un de l'autre  
 1570 Et s'embrassent tous deux l'un l'autre amoureusement.  
 Klares se rend très vite  
 Là où l'eau et le linge étaient prêts,  
 L'appelle une nouvelle fois,  
 Ne reçoit aucune réponse ;  
 1575 Elle pense alors, là où elle est,  
 Qu'elle est partie en avance,  
 Et se dépêche, autant qu'elle peut,  
 D'aller à la chambre où le roi était couché.  
 Quand le roi la vit  
 1580 Il demanda immédiatement :  
 « Où est Blanzeflor, qui m'est chère,  
 Puisqu'elle n'est pas venue ici ? »  
 « Elle va venir sous peu, »

Répondit la riche jeune fille  
1585 « Car elle est partie avant moi de la chambre. »  
Elle pensait que cela était vrai.  
Le roi se dit à lui-même :  
« Blanzefflor me trompe. »  
Il demanda secrètement à un écuyer :  
1590 « Fais venir à moi Blanzefflor ! »  
L'écuyer fit ce qui lui était demandé  
Et partit immédiatement de là  
En ne remarquant pas, avant d'être parti,  
Que Klares est à l'intérieur avec le roi.  
1595 Il est maintenant là où ils couchent tous les deux,  
Dans le même lit dans un grand bonheur.  
Quand il vit qu'ils étaient couchés tous les deux,  
Il pensa que c'étaient deux jeunes filles,  
Car Flores n'avait pas de barbe –  
1600 Il ressemblait à la jeune fille la plus aimable qu'on ait vu.  
Quand il les vit dormir si tendrement,  
Il retourna rapidement  
Vers la chambre où était couché le roi.  
« De ma vie je n'ai jamais vu  
1605 Un amour aussi profond et sincère  
Qu'entre Klares et Blanzefflor !  
Elles dorment si doucement  
Et sont dans les bras l'une de l'autre.  
J'ai trouvé méchant de les réveiller  
1610 Ou de leur faire quelque autre méchanceté. »  
Klares devint tour à tour pâle puis rouge ;  
Elle craint alors leur mort.  
Quand le roi entendit ce rapport il dit :  
« Tu dois retourner là-bas immédiatement !  
1615 Prends mon épée, je veux aller là-bas,  
Je veux savoir

Qui Blanzeflor aime tant  
Tandis que Klares se tient ici devant moi. »  
Le roi et le serviteur vont ensuite là  
1620 OÙ Blanzeflor et Flores sont couchés.  
Le roi fait ouvrir un volet  
Afin que le soleil puisse briller à l'intérieur  
Et qu'il puisse discerner  
Qui était couché auprès d'elle.  
1625 Il avait dans sa main une épée brandie ;  
Elle valait beaucoup d'argent.  
Ils se trouvent maintenant en grand danger,  
À moins que Dieu dans sa grande bonté  
Ne veuille généreusement les aider.  
1630 Le roi regarda  
Et reconnut Blanzeflor, qui couchait là ;  
Il ne reconnaissait pas l'autre  
Et pensait :  
« Quelle jeune fille cela peut-il être ? »  
1635 Car Flores était plus beau à contempler  
Qu'aucune des jeunes filles qu'il ait pu voir avant  
Parmi les 40 qui étaient là.  
« Nous devons découvrir la vérité  
Savoir qui dort avec cette jeune fille ;  
1640 Si c'est un homme, il mourra. »  
Il souleva la couverture et vit bien  
Que c'était un homme avec qui elle couchait.  
Le roi cria et était si en colère  
Qu'on put l'entendre de loin,  
1645 Il pointa l'épée au-dessus d'eux.  
Le serviteur pria « Noble seigneur, grâce pour eux !  
Ne les tuez pas si promptement ici,  
Avant de savoir qui il est !  
Il pourrait être son frère,

1650 Car ils sont tous les deux si particulièrement semblables. »

Le roi pensa alors :

« C'est un bon conseil que tu me donnes

Je ne vais pas les tuer dans leur sommeil,

Avant qu'ils soient jugés. »

1655 Cependant ils se réveillèrent tous les deux ;

Rien ne pouvait alors les sauver.

Quand ils virent le roi se tenir

Avec l'épée au clair dans sa main.

Ils pleurèrent terriblement ;

1660 Alors le riche roi demanda :

« Qui es-tu, dis-le-moi,

Toi qui oses,

Me faisant un tel déshonneur,

Dormir avec l'élue de mon cœur ?

1665 Je le jure sur tous les dieux que j'ai,

Vous allez mourir ici de male mort,

La plus honteuse que je puisse trouver,

Vous allez la subir tous les deux ;

La mauvaise femme qui est couchée auprès de toi

1670 M'a trompé si honteusement. »

Flores dit alors au roi :

« Ne diffamez pas cette femme

Pour votre propre honneur royal !

Elle ne mérite pas de porter quelconque culpabilité.

1675 Faites de moi selon votre désir

Tout ce que vous trouverez bon !

Vous ne savez point, seigneur, ce qu'il en est !

Blanzeflor est l'élue de mon cœur,

Et elle m'a été volée.

1680 Et comment elle vous est parvenue,

Ce n'est pas de juste façon,

Car elle m'a été volée par ruse.

C'est ainsi que j'en appelle, seigneur, à votre bonté,  
Que vous nous laissiez vivre,  
1685 Jusqu'à ce que les rois et les seigneurs puissent en juger  
Comme ils veulent en répondre devant Dieu.  
J'ai confiance en votre royale famille  
Vous ne voulez pas juger sans droit. »  
Le roi déclara : « Oui,  
1690 Véritablement, il en sera ainsi  
Vous devrez souffrir la mort avec un jugement  
Et vous ne vivrez pas plus longtemps que nécessaire.»  
Il demanda à ce qu'ils soient habillés immédiatement  
Et fit appeler quarante chevaliers :  
1695 « Vous devez les surveiller avec attention  
Afin qu'ils ne s'échappent pas ! »  
Le roi envoya des messagers à son conseil  
Demanda à ses conseillers de venir à l'instant.  
Les rois et les comtes vinrent là  
1700 Ainsi que les seigneurs qui étaient proches.  
Le roi fit proclamer  
Qu'ils viennent tous à la cour.  
Quand ils furent tous là,  
Le roi se leva et prit la parole pour se plaindre :  
1705 « Je veux vous dire  
Qu'on m'a offensé ;  
Je demande donc à tous  
De juger cette affaire équitablement.  
Celui d'entre vous qui ne le fera pas,  
1710 Cela pourrait lui coûter la vie :  
Mais je sais que nul ici maintenant  
Ne veut faire quelque chose d'injuste.  
Tous ici le savent,  
J'ai acheté une jeune fille il y a peu  
1715 Pour sept fois son poids d'or.

C'est la meilleure dont j'ai entendu parler.  
J'aimais sa beauté,  
Mais elle est devenue maintenant sans valeur pour moi.  
Je l'ai fait cacher  
1720 Dans une tour que j'ai ici,  
Où quarante jeunes filles se trouvent,  
Les plus belles qu'on puisse trouver.  
J'ai demandé à toutes celles qui s'y trouvaient  
Qu'elles soient à son service ;  
1725 Je l'aimais particulièrement  
Plus que toutes les autres qui se trouvaient à l'intérieur,  
Car elle était la plus belle que j'ai pu voir.  
Elle était de noble famille, comme je vous l'ai dit ;  
J'avais pensé à l'appeler  
1730 Reine au-dessus de toutes  
Et je pensais  
Qu'elle m'aimait autant que je l'aimais.  
Elle avait l'habitude, tous les matins,  
D'apporter de l'eau et du linge dans ma chambre,  
1735 Et Klares allait avec elle.  
Hier matin je me suis aperçu  
Que Klares était venue seule à moi.  
Alors je lui ai demandé avec fermeté  
Pourquoi Blanzeflor n'était pas là,  
1740 Celle qui est chère à mon cœur.  
Klares dit qu'elle avait promis, pour moi,  
De prier toute la nuit.  
Je l'ai crue et j'ai laissé faire.  
Puis, l'autre matin, elle n'était toujours pas là.  
1745 J'ai compris alors avec certitude  
Qu'elle m'avait trompé.  
J'ai fait rapidement monter un serviteur ;  
Il a trouvé dans le lit où elle couchait

Un homme d'un pays étranger avec elle.  
1750 Ils dormaient fort doucement.  
Je suis monté, bien décidé  
À les frapper et les tuer là-même tous les deux.  
Alors ils m'ont prié si profondément,  
Pour l'amour de Dieu dans le ciel,  
1755 De ne pas les tuer là,  
Avant qu'ils ne soient jugés.  
Je l'ai fait pour mon honneur royal,  
Je les ai laissés vivre à cet effet.  
Injure et déshonneur m'ont été faits,  
1760 Je l'ai vu, comme vous l'avez entendu :  
Je vous demande simplement  
De me donner raison ici  
Afin que les autres craignent d'offenser  
Ainsi le roi de Babylone.  
1765 Un riche roi s'appelait Marsilias.  
Il se leva et demanda à prendre la parole  
Car c'était le plus sage et le plus âgé  
Parmi les rois qui étaient assemblés ici :  
« Nous avons tous entendu  
1770 Les mots que notre roi a prononcés ;  
Il nous appartient d'examiner sa plainte selon le droit.  
La plainte qu'il a présentée devant nous  
Expose un grave dommage  
Car le roi a été déshonoré  
1775 Et il demande leur vie ;  
C'est pour cela que je vous demande à tous  
De ne pas la leur prendre de suite  
Avant que le jugement ne soit rendu.  
Je sais que mes seigneurs ne veulent pas condamner  
1780 Injustement, car il convient  
Que celui qu'on accuse



Puisse lui-même répondre ;  
C'est pour cela que je pense qu'il est sage  
Qu'on les appelle ici pour se défendre.  
1785 S'ils peuvent s'expliquer  
Pour les choses qu'ils ont faites,  
Nous voulons bien les entendre.  
S'ils ne peuvent pas s'expliquer,  
Et si nous trouvons qu'il y a eu préjudice  
1790 Et que le roi a été offensé,  
Nous condamnerons l'homme et la femme  
À la mort la plus violente que nous pourrons trouver. »  
Un riche roi s'appelait Platon  
Il se leva et demanda à parler  
1795 « Nous sommes tous ici obligés par serment de manifester notre douleur  
Quand le roi est atteint dans son honneur.  
Cet homme a fait au roi  
Grande offense, comme vous l'avez entendu.  
Il est si impudent et pétri de mensonges,  
1800 Que s'il peut se faire entendre pour répondre de ce crime,  
Il peut formuler ses excuses d'une telle façon  
Que tous le croient ;  
C'est pour cela que j'estime de bon conseil  
Qu'on ne le laisse pas venir se défendre,  
1805 Mais qu'on le condamne ici,  
Avant qu'il ne s'enfuie. »  
Alors crièrent de nombreux hommes de l'assemblée,  
demandant de le tuer là-même  
Et elle, de l'enterrer vivante dans la terre  
1810 Afin qu'elle soit réduite au silence.  
Some demanda à ce qu'il soit bouilli et décapité  
Puis qu'elle soit aussi bouillie et frappée.  
Quoi qu'on rajoute, il en veut plus.  
Le comte Gripun demanda à se faire entendre :

1815 « Sages, vous vous conduisez mal,  
En les condamnant injustement.  
Vous avez aussi juré  
De juger chaque homme équitablement,  
Vous savez bien tous ici en vérité  
1820 Que chaque homme doit pouvoir se défendre ;  
C'est pour cela que j'estime de bon conseil  
Qu'on les fasse appeler ici tous les deux,  
Afin qu'on puisse entendre d'eux  
Les réponses qu'ils veulent bien donner. »  
1825 Ils jugèrent bon cet avis,  
les firent appeler immédiatement,  
Et les menèrent attachés devant le trône du roi.  
Alors déclara le roi « Écoute-moi, fou !  
Qui t'a donné l'impudence et le conseil,  
1830 Pour que tu m'injuries autant,  
En me prenant Blanzeflor ?  
Et comment es-tu entré dans cette tour,  
Où personne ne peut aller  
Si ce n'est que tu connaisses la magie et les artifices ?  
1835 Tu ne connaissais pas le danger encouru ainsi,  
Car la sorcellerie ne pouvait pas sévir (ici).  
Flores répondit : « Je vous dis :  
Ne me prenez pas pour un traître !  
Je ne peux pas faire de magie,  
1840 Cela, je vous le dis bien.  
Mon père est un riche roi,  
Du château d'Apolis il est le maître.  
Je ne vous ai fait aucun dommage,  
Blanzeflor a été séparée de moi de mauvaise façon :  
1845 C'est par un vol qu'elle est venue à vous.  
Elle est, devant Dieu, ma bien-aimée.  
Depuis qu'elle m'a été volée,

Je ne me suis jamais couché comme le font les autres durant la nuit  
Et je l'ai cherchée de lune en lune,  
1850 Jusqu'à ce que je sois à ses côtés.  
C'est grâce à des conseils et à mon astuce que je suis ici,  
Je ne suis pas enveloppé de diableries. »  
– Il raconta ensuite ouvertement  
Comment il était arrivé là. –  
1855 « Je vous prie de  
Juger justement entre le roi et moi.  
Puisque ce que je dis est vrai,  
J'invite à un duel judiciaire  
N'importe quel homme, à cheval ou à pied,  
1860 Le meilleur homme du roi, qui voudra combattre.  
J'aurai alors besoin d'armes  
Afin de mieux me défendre. »  
Blanzeflor déclara en pleurant :  
« Dieu dans le ciel le sait bien,  
1865 Tout ce qu'il raconte est vrai :  
J'ai été volée à lui.  
Depuis, vous m'avez bien traitée ;  
Et vous vouliez m'avoir pour vous seul.  
Alors je le dis ouvertement,  
1870 Il n'arrivera jamais le temps où  
Je prendrai un autre homme que  
Flores, que j'aime tendrement,  
Je veux avant cela avec un couteau  
Prendre ma propre vie.  
1875 C'est pour cela que je vous demande à tous, qui êtes assemblés ici,  
De nous accorder la vie à tous deux  
A moins d'être cruels et de nous séparer,  
Car les deux tourments sont même chose que la mort ! »  
Un serviteur va chercher le gardien de la porte ;  
1880 Il vient là immédiatement

Enchaîné honteusement  
A la fois devant les pauvres et les riches.  
Ils lui demandent si c'est vrai,  
Ce que Flores a raconté.  
1885 Il répondit rapidement et ne garda plus le silence :  
« Tout ce que Flores a dit est vrai. »  
Ils étaient maintenant tous d'accord,  
A la fois les chevaliers et les serviteurs :  
Le roi devait donner à Flores  
1890 Le meilleur destrier qu'il avait,  
Et des armes égales à celles qu'il utilisait lui-même  
Ainsi que tout ce qu'il aurait jugé bon d'avoir.  
Il devait prendre un autre chevalier,  
Qui devait s'opposer à Flores  
1895 Et chevaucher contre lui de façon chevaleresque,  
Et se battre à mort contre lui.  
Si Flores obtient alors la victoire,  
Ils seront alors tous libérés,  
Et le roi donnera à Flores en récompense  
1900 Autant d'or que le montant de la vente,  
Avant ce qui s'est déroulé ici :  
Sept fois son poids en or, comme elle les vaut.  
Mais s'il perd dans cette affaire,  
On les brûlera sur le bûcher.  
1905 Le roi fit venir un chevalier,  
Le plus talentueux d'entre tous :  
« Tu vas te battre ici contre Flores. »  
Le peuple se rapproche  
Et ne veut partir de là  
1910 Avant que l'un ou l'autre n'obtienne la victoire.  
Quand les chevaliers furent prêts,  
On fit amener leurs destriers.  
Ils foncèrent l'un sur l'autre, les glorieux combattants,

Et joutèrent en chevaliers.  
1915 Ils se frappent l'un l'autre  
De façon que la lance de chacun se brise en morceaux.  
Ils tirèrent leur bonne épée,  
Qui valait beaucoup d'argent ;  
Ils se frappaient de la façon la plus atroce.  
1920 Nul ne voulait céder face à l'autre,  
Ne serait-ce que d'un cheveu ;  
Leur combat est très violent.  
Flores toucha le chevalier de façon que  
Son bouclier se brise en deux  
1925 Et brisa l'os de son épaule gauche.  
Le chevalier le charge une nouvelle fois  
Et brise son bouclier en mille morceaux  
Flores jouit là d'une grande chance,  
Car il ne fut pas blessé ou affaibli  
1930 Et le chevalier ne le blessa pas même d'un cheveu.  
Flores se rend immédiatement compte  
Que le chevalier est très proche de lui.  
Il trancha, du mieux qu'il pouvait,  
Le cou de son bon cheval  
1935 Et sa main gauche – il avait tant de chance –  
De sorte que son épée reste enfoncée dans la selle.  
Le chevalier se retourne immédiatement  
Et coupe les jambes de devant du destrier de Flores,  
Afin qu'il tombe devant lui ;  
1940 Ils sont maintenant à pied tous les deux,  
Flores est encore indemne.  
Le chevalier est si empli de fureur,  
Il frappe Flores si rapidement  
Qu'il brise son casque en 4 morceaux,  
1945 Et coupe une partie de ses cheveux  
Si bien que le sang coule.

Alors dirent les gens qui étaient là :  
« Flores a maintenant une blessure mortelle  
Il va bientôt abandonner  
1950 Puisqu'il ne pourra plus vivre longtemps. »  
Alors l'anneau que lui avait donné sa mère aimante l'aida,  
Celui qu'elle lui avait donné,  
La dernière fois qu'elle l'avait vu  
Quand il s'est séparé d'elle.  
1955 Alors Flores pensa à l'amour,  
À ce qu'il avait enduré pour Blanzeflor  
Il trancha l'épaule droite de son adversaire  
De façon à ce qu'elle tombât devant lui sur le sol  
Et l'autre tomba là mort.  
1960 Flores dit « Je vous prie,  
Hommes de bien qui vous trouvez là,  
De dire que j'ai raison,  
Et que Blanzeflor, moi  
Et le gardien de la porte puissions obtenir clémence. »  
1965 Ils lui répondirent alors bien :  
« Tu les as sauvés en bonne et due forme »  
Le roi fit apporter de l'or,  
Ce qu'il lui devait.  
Flores dit, quand il vit cela :  
1970 « Il n'en sera pas ainsi !  
Dieu m'interdit en toute chose  
De privilégier les trésors à la gloire. »  
Quand le roi vit ce comportement courtois  
Il déclara :  
1975 « Vous allez maintenant rester ici  
Aussi longtemps que vous le désirez,  
Car je peux bien voir  
Que tu es un homme noble.  
Je veux t'aimer et te chérir ;

1980 Les meilleures richesses des rois m'appartiennent,  
Je veux volontiers te les donner,  
Si tu acceptes de rester auprès de moi.  
Tu dirigeras mon royaume,  
Aussi bien ses richesses que mes serviteurs,  
1985 De façon que je n'ai à régir  
Que ma tour et porter le nom de roi. »  
« Seigneur roi, je vous remercie  
Pour tout l'honneur que vous m'offrez.  
Je vous ferai cependant savoir  
1990 Que je veux plutôt retourner dans mon pays. »  
Ils restent alors avec le roi  
Pendant un an et reçoivent beaucoup d'honneurs.  
Quand une année s'est écoulée,  
Flores va voir le roi  
1995 Et lui fait comprendre  
Qu'il aimerait retourner dans son pays,  
En le remerciant de toutes ses grâces :  
« Voici mes amis,  
Le roi Marsilias et le comte Gripun,  
2000 Je les porte dans mon cœur ;  
Je vous demande de les honorer,  
Sur ma recommandation, et de les chérir.  
Je ne vous en demande pas plus  
Pour ce gardien de la porte  
2005 Et pour Darias, mon hôte,  
Le passeur qui est aussi mon ami.  
Laissez-les profiter de mes recommandations  
Afin qu'ils puissent tirer profit de cette aventure.  
« Vous allez maintenant entendre, mes seigneurs,  
2010 Ce que je veux faire pour vous. »  
Le roi fit appeler ces seigneurs  
Tous ensemble à la cour.

Il appela le roi Marsilias à lui  
Et lui donna les meilleures terres  
2015 Sur lesquelles il régnait.  
Il fit venir le comte Gripun  
Et lui donna le royaume que Marsilias avait auparavant  
Et lui promit d'autres richesses.  
Le gardien de la porte prit la place du comte Gripun  
2020 Et encore beaucoup d'autres richesses,  
Puis Darias eut ce que le gardien de la porte avait,  
Et tout ce qu'il désirait.  
Le passeur reçut ce que possédait  
Auparavant Darias.  
2025 Flores remercia gracieusement le roi  
« Pour tout l'honneur que vous m'avez fait  
Et les cadeaux de richesses et de trésors.  
Je veux maintenant vous demander congé.  
« Je vous demanderai un moment,  
2030 Et de ne pas partir si précipitamment  
Pendant que j'envoie quérir un serviteur,  
Vous devez vous préparer. » dit le roi.  
Il demanda à ce qu'on appelle un chevalier  
Et lui demanda de partir en avance dès à présent  
2035 Et de tout préparer immédiatement  
Comme si le roi lui-même devait partir en voyage ;  
Quand leur équipage fut prêt  
Blanzeflor se fit amener  
Là où le roi lui-même était ;  
2040 Flores alla avec elle.  
Ils le remercièrent grandement  
Et demandèrent la permission de chevaucher.  
Le roi les embrassa chaleureusement ;  
Il appela des chevaliers et des serviteurs ;  
2045 « Suivez-les jusqu'à la plage



Puis jusqu'à leur pays ! »  
Ils partirent de là avec beaucoup d'honneurs.  
Le cinquième jour, ils arrivèrent là  
Où leur navire, tout prêt, mouillait.  
2050 Ils hissèrent la voile et naviguèrent ensuite.  
Ils restèrent en mer pendant 15 jours –  
Un bon vent était leur rame—  
Le seizième jour ils arrivèrent dans leur pays  
Et jetèrent l'ancre dans le sable blanc.  
2055 Le même soir il sut  
Que son père et sa mère étaient morts  
Ainsi que la mère de Blanzeflor,  
Le cher amour de son cœur.  
Dès que les gens de son peuple surent que Flores  
2060 Etait revenu au pays,  
Ils vinrent à sa rencontre  
Et l'accueillirent avec beaucoup d'honneurs.  
Ils le laissèrent convoquer l'assemblée  
De toutes les villes qui se trouvaient alentour,  
2065 Et ils le prirent pour roi là  
Régnant sur tous les gens du pays.  
Flores fit appeler les chevaliers du roi de Babylone  
Et leur demanda de se rassembler  
Pour le suivre chez lui ;  
2070 Il leur donna de riches présents.  
Il fit ensuite charger deux vaisseaux,  
Comme ils lui avaient demandé,  
Avec beaucoup de biens précieux  
Et leur demanda de retourner dans leur pays.  
2075 Les chevaliers étaient, comme l'avait demandé Flores,  
Tous habillés de rouge pourpre.  
Ils voyagèrent ensuite vers leur pays,  
Saluèrent le roi au nom de Flores.

Durant toute la vie du roi,  
2080 Flores et lui s'échangèrent de riches présents ;  
Ils tenaient l'un à l'autre  
Comme à leur propre vie.  
Alors Flores se maria ;  
Tout fut charmant et gracieux.  
2085 Les meilleurs gens du pays  
Étaient tous rassemblés là.  
Les réjouissances durèrent un long moment  
Et l'on se réjouit beaucoup.  
Qu'on vînt avec des trésors ou non,  
2090 On repartait de là avec de précieux présents.  
Quand ces réjouissances furent passées  
Il s'écoula trois ans sans changement.  
Pendant ces trois ans,  
Ils eurent les trois plus beaux fils qu'on puisse trouver.  
2095 Blanzeflor dit alors au roi :  
« Mon seigneur, si je peux vous donner conseil,  
Et si vous voulez le suivre,  
Nous irons tous les deux en France,  
Car ma mère m'a dit de ce pays  
2100 Que j'y avais de bons amis. »  
Flores lui répondit : « Oui,  
Je veux volontiers faire ainsi.  
Dès que je peux être prêt,  
Je veux bien partir avec toi. »  
2105 Il fit affréter cent navires,  
Qui étaient larges et de gros tonnage ;  
Dans chaque bateau il y avait vingt chevaux,  
Les meilleurs du pays.  
Ils trouvèrent le vent et partirent en mer  
2110 Vers une ville, qui s'appelle Venise.  
Puis Flores chevaucha de là

Vers la France par le plus court chemin.  
 Il était extrêmement riche en or ;  
 Il avait avec lui deux mille chevaux.  
 2115 Il demanda à quelques-uns des gens du bateau  
 De venir avec lui là où il voulait aller.  
 Quand ils arrivèrent à Paris,  
 Ils rencontrèrent de nombreux sages chevaliers,  
 Ils sont tous ses amis,  
 2120 Et lui souhaitent la bienvenue.  
 Ils restèrent là 3 mois.  
 Chaque jour Flores va à l'église,  
 Dans une ville et dans une autre,  
 Car Blanzeflor le lui a demandé.  
 2125 Flores lui fit alors comprendre  
 Qu'il voulait retourner dans son pays.  
 Blanzeflor lui répondit ces mots :  
 « Vous devez attendre encore un moment !  
 Je veux vous dire rapidement  
 2130 Ce que j'ai promis à Dieu ;  
 Quand j'étais en grand péril,  
 J'ai promis à Dieu qu'avant ma mort  
 Je pourrais vivre tranquillement 6 hivers,  
 Puis qu'ensuite j'irais habiter au cloître,  
 2135 Sauf s'il arrive  
 Que vous deveniez chrétien.  
 Vous devez maintenant faire l'un de ces deux choix,  
 Ce que vous voulez faire,  
 Soit vous partez sans moi  
 2140 Soit vous vous convertissez  
 – De telle façon que ceux qui sont au pays,  
 Vous devrez aussi les baptiser, seigneur,  
 Et tout le peuple avec vous –  
 Les conditions sont maintenant devant vous. »

2145 Flores répondit « Oui,  
Je veux véritablement le faire ;  
J'ai beaucoup réfléchi  
Au fait de devenir chrétien. »  
Il se fit ensuite baptiser là  
2150 Ainsi que tous ceux qui étaient avec lui,  
Il emmena ensuite avec lui des prêtres,  
Des évêques et des clercs, les meilleurs du pays  
Et chevaucha joyeusement vers la plage.  
Il navigua ensuite vers son pays.  
2155 Il fit alors annoncer  
Que les gens qu'il avait en son pouvoir,  
Devaient sur son ordre se faire baptiser ;  
Celui qui refuserait, il serait exécuté.  
Puis ils firent continuellement de riches dons  
2160 Aux églises et aux cloîtres  
Et vécurent 80 ans,  
En étant constamment ensemble.  
Ils firent ensuite diviser leur royaume  
Entre leurs trois fils ;  
2165 Ils étaient tous assez âgés  
Pour que chacun puisse diriger sa part.  
Alors leurs deux vies se séparèrent  
Ils partirent chacun de leur côté.  
Blanzeflor alla chez les sœurs  
2170 Et Flores chez les moines au même moment.  
Ils vécurent ensuite là de sainte façon ;  
Dieu leur a accordé sa grande clémence,  
Ils vécurent très confortablement là ;  
Dieu lui-même les aimait tant.  
2175 Il fit s'achever agréablement leur séjour sur la terre  
Et leur donna ensuite le royaume des cieux.

Vous avez maintenant entendu raconter  
Comment ces deux païens  
Finirent leurs vies et trouvèrent la paix  
2180 Que Dieu accorde à tous ceux qui croient en lui.  
Cette histoire est maintenant finie.  
Que Dieu nous apporte ses grâces.  
Ce livre fut mis en rimes  
Par la volonté de la reine Eufemia,  
2185 un peu avant qu'elle ne meure.  
Que Dieu donne à son âme paix et réconfort,  
Ainsi qu'à celui qui a fait ce livre  
Et tous ceux qui l'entendent !  
Bonne pénitence et de bons écrits  
Réjouissent notre âme comme au ciel.  
Laissons Jésus Christ finir leur vie  
Et régner sans fin.

*Explicit liber de Flore et Blanzeflwr. Amen*

## *Flores och Blanzeflor: L'amour courtois dans la Suède du XIV<sup>ème</sup> siècle*

### Résumé

Comme les œuvres qui le précèdent : *Herr Ivan* en 1302 et *Hertig Fredrik av Normandi* en 1308, *Flores och Blanzeflor* fut composé en vers par un clerc inconnu sur l'ordre de la reine Eufemia de Norvège sans doute à l'occasion du mariage de sa fille Ingeborg avec le duc suédois Erik. La présente thèse propose d'envisager la traduction de *Flores och Blanzeflor* comme un acte politique de la part d'Eufemia. En offrant ces traductions à sa fille et son futur gendre d'abord, mais aussi plus généralement à l'aristocratie suédoise ensuite, la reine va en effet pouvoir contourner les interdits sociaux liés à son rang et à son genre et faire entendre sa voix dans le conflit qui agite au début du XIV<sup>ème</sup> siècle les aristocraties scandinaves, conflit dont son futur gendre est l'un des acteurs principaux. Le duc Erik et son frère Valdemar étaient en effet engagés depuis les premières années du XIV<sup>ème</sup> siècle dans un conflit de succession avec leur frère Birger, roi de Suède. Les Couronnes de Norvège et de Danemark, par le truchement des alliances, se trouvèrent elles aussi engagées dans la dispute, faisant de ce conflit d'abord interne à l'aristocratie suédoise un conflit pan-scandinave. Si les thèmes de la relation du souverain avec l'aristocratie sont de fait très présents dans *Flores och Blanzeflor*, le roman ne s'y limite pas, mais aborde aussi des problématiques contemporaines pour l'aristocratie scandinave, notamment la question de la Croisade et de la lutte contre les païens. La présente thèse s'accompagne d'une traduction du texte en français moderne basée sur l'édition du manuscrit Cod. Holm. D 4 par Emil Olson.

Mots clefs : Flores och Blanzeflor ; Eufemiavisorna ; Scandinavie ; Suède ; Norvège ; Danemark ; Moyen Âge ; Eufemia ; Royauté ; Reines médiévales ; Genre ; Aristocratie ; Croisade ; Littérature Médiévale ; Histoire médiévale ; Floire et Blanchefleur ; XIV<sup>ème</sup> siècle ; Le Conte de Floire et Blanchefleur ; Romans Idylliques ; Traductions médiévales ; femmes au Moyen Âge ; histoire des femmes

## *Flores och Blanzeflor and courtly love in XIV<sup>th</sup> century Sweden*

### Summary

*Flores och Blanzeflor* is a 1312 Old Swedish version of the French roman *Le Conte de Floire et Blanchefleur*. The text is part of the *Eufemiavisorna*, a group of three continental romans translated into Old Swedish at the beginning of the XIV<sup>th</sup> century by an unknown cleric on the order of Queen Eufemia of Norway, possibly to celebrate her daughter's marriage to Duke Erik of Sweden. The present thesis argues that those translations can be read as political acts from Queen Eufemia. The translations allowed her to project her voice in the political space while still conforming to the social norms of her time. *Flores och Blanzeflor* is as such closely related with the political turmoil that preoccupied the Scandinavian aristocracy at the beginning of the XIV<sup>th</sup> century, a turmoil centered around the conflict between Duke Erik and his brother Duke Valdemar on one side and their brother King Birger on the other. *Flores och Blanzeflor* with its insistence on good relations between the king and the aristocracy and its depiction of a peaceful crusade reflects the preoccupations of the Scandinavian aristocracy at the time. The roman's focus on providing an example of positive conduct with the Blanzeflor character can also be interpreted as a desire from Eufemia to provide her daughter with models of conduct for her future marriage. The present thesis includes a translation of *Flores och Blanzeflor* into Modern French based on the 1956 edition of Cod. Holm. D4 by Emil Olson.

Keywords: Flores och Blanzeflor; Eufemiavisorna; Eufemia; Medieval Literature; Sweden; Aristocracy; Medieval History; Gender Studies; Queen; Scandinavia; Middle Ages; Medieval Translations; Romans Idylliques; Floire et Blanchefleur; Medieval women; History of women

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

### ÉCOLE DOCTORALE :

ED 4 - Civilisations, cultures, littératures et sociétés

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Études Nordiques